

Alexandra Robbins

Skull & Bones

La vérité sur l'élite secrète qui dirige les États-Unis



En coédition avec ^{Éditions} **Grmél**

Max Milo
ESSAIS-DOCUMENTS

ALEXANDRA ROBBINS

SKULL & BONES

La vérité sur la secte des présidents des États-Unis

Traduit de l'anglais
par Bruno Drweski avec Gaétane Vallifuoco

En coédition avec Timéli Éditions

Max Milo
ESSAIS - DOCUMENTS

SKULL & BONES

La vérité sur la secte des présidents des États-Unis

Titre original : *Secrets of the Tomb : Skull and Bones, the Ivy League, and the Hidden Paths of Power*. By Alexandra Robbins

Cette édition a été réalisée en collaboration avec Little, Brown and Company (Inc.), New York, New York, USA. Tous droits réservés.

© Alexandra Robbins

Max Milo Éditions, Paris, 2005

www.maxmilo.com

© Timéli, Genève, 2005

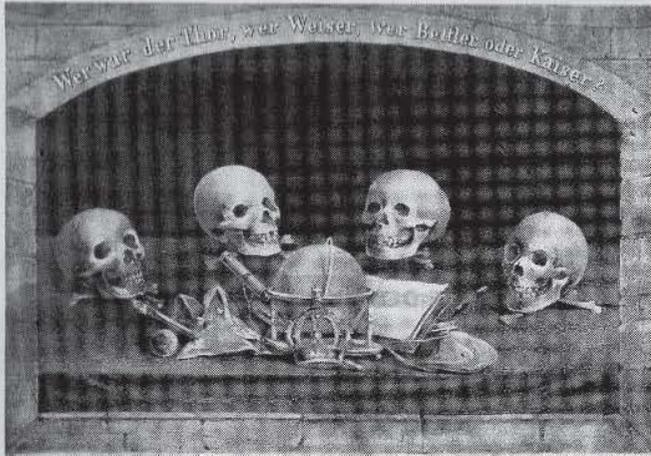
www.timeli.ch

ISBN : 2-914388-78-0 - Max milo

ISBN : 2-940342-79-5 - Timéli

SOMMAIRE

INTRODUCTION. LA LÉGENDE DES SKULL & BONES	11
CHAPITRE I. GRANDE POMPE ET OCCASIONS : LA MYSTIQUE DE YALE	23
CHAPITRE II. LE SYSTÈME DES SOCIÉTÉS SECRÈTES	59
CHAPITRE III. À L'INTÉRIEUR DE L'ÉTAT-MAJOR	91
CHAPITRE IV. L'INITIATION	121
CHAPITRE V. LES SECRETS DES SKULL & BONES	145
CHAPITRE VI. LE RÉSEAU	185
CHAPITRE VII. L'ORDRE	217
REMERCIEMENTS	235
BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES	239
INDEX	249



Ce tableau, qui est accroché dans le tombeau, se trouve dans un album de photographies des Skull & Bones de 1882. Le texte gravé se traduit par :
 « Qui était le fou, qui était le sage, le mendiant ou le roi ? »
 Manuscrits et archives de l'université de Yale.



William H. Russell,
 fondateur des Skull & Bones.
 Gravure de R. Z. Cade, N.Y.

Manuscrits et archives de l'université de Yale.



La mascotte des Skull & Bones.
 Tirée d'un album de photographies
 des Skull & Bones de 1879.

Manuscrits et archives de l'université de Yale.

Introduction

LA LÉGENDE DES SKULL & BONES

Au début des années 1830, un étudiant de Yale, du nom de William H. Russell – qui allait devenir plus tard l'auteur du discours d'adieu de l'école, et major de la promotion 1833 –, se rendit en Allemagne pour y effectuer une année d'études. Russell venait d'une famille démesurément riche qui était à la tête de l'une des organisations d'affaires les plus méprisables d'Amérique au XIX^e siècle : Russell and Company, un empire du trafic de l'opium. Par la suite, Russell deviendrait membre du parlement de l'État du Connecticut, général de la garde nationale du même État et fondateur de l'institut universitaire et commercial de New Haven. Lors de son séjour en Allemagne, il devint l'ami d'un dirigeant d'une société secrète allemande, dont le symbole était une tête de mort. Très rapidement, il fut embrigadé dans ce groupe, un prolongement de la fameuse société du XVIII^e siècle, les Illuminati¹. Quand il revint aux États-Unis, il trouva une atmosphère à ce point antimaçonnique que même son honorable société étudiante, Phi Beta Kappa, avait été dépouillée de tous ses secrets, sans autre forme de procès.

¹ Nom souvent donné à tort aux Illuminés de Bavière, ordre fondé en Allemagne en 1776, par confusion avec les vrais Illuminati, société secrète ayant existé au Moyen Âge. [N.D.F.]

Exaspéré, Russell rassembla le groupe d'étudiants les plus prometteurs de sa promotion – dont Alphonso Taft, le futur secrétaire à la Guerre, procureur général, diplomate en Autriche, ambassadeur en Russie et père du futur président des États-Unis William Howard Taft – et, par vengeance, il créa la société secrète la plus puissante que les États-Unis ont jamais connue.

Ces hommes avaient nommé leur organisation la « Fraternité de la mort », ou, de manière plus informelle, l'ordre du « Crâne et [des] os » (« Skull & Bones »). Ils adoptèrent le symbole numérolgique 322, parce que leur groupe, fondé en 1832, était le second chapitre d'une organisation allemande. Ils vénéraient la déesse Eulogie², célébraient les pirates et conspiraient pour dominer le monde.

Après cent soixante-dix ans d'existence, les Skull & Bones ont étendu leurs tentacules dans tous les recoins de la société américaine. Ce petit groupe a développé des réseaux qui ont placé trois de leurs membres au poste politique le plus puissant du monde. Et l'influence de la société secrète augmente – l'élection présidentielle de 2004 a, pour la première fois, mis en jeu deux candidatures représentées chacune par un skullbonien. Elle est aujourd'hui, comme l'a déclaré un historien, « une "mafia internationale" [...] sans contrôle et totalement méconnue ». Dans sa soif de créer un nouvel ordre mondial, restreignant les libertés individuelles et plaçant en fin de compte solidement le pouvoir au sein de familles riches et influentes, elle a déjà réussi à infiltrer les principaux centres de recherche, les principales institutions politiques, financières, médiatiques et gouvernementales du pays. Ce sont ses membres qui, de fait, gouvernent les États-Unis depuis des années.

Les Skull & Bones cultivent leurs talents en sélectionnant des adhérents au sein de la classe des juniors de l'université de Yale, un établissement connu pour son élitisme étrange, gothique, et sa dévotion rigide envers le passé. La société secrète évalue scrupuleusement ses candidats, favorisant les protestants et, désormais, les catholiques blancs, avec une prédilection pour les enfants des membres riches de la confrérie originaires de la côte est des États-Unis. Elle est dirigée par environ une vingtaine de familles figurant

² La déesse grecque de l'éloquence, [n.d.e.]

parmi les plus influentes du pays – Bush, Bundy, Harriman, Lord, Phelps, Rockefeller, Taft et Whitney, entre autres –, qui sont encouragées à se marier entre elles pour consolider leur pouvoir. Elle force même ses membres à confesser toutes leurs histoires sexuelles pour que le « club », puisse déterminer si le nouveau skullbonien sera digne des lignées des prestigieuses dynasties Skull & Bones. Un rebelle ne sera jamais un Skull & Bones ; et de même personne dont l'origine indiquerait qu'il ne se sacrifierait pas pour le bien supérieur de la grande organisation.

Dès qu'un initié reçoit la permission d'entrer dans le « tombeau » – une crypte sombre, sans fenêtres, située à New Haven³ et pourvue d'un toit servant de piste d'atterrissage pour l'hélicoptère privé de la société –, il doit jurer de garder le silence et de toujours nier être membre de l'organisation. Pendant l'initiation, qui comporte une mise en condition psychologique ritualiste, les juniors se battent dans la boue et sont frappés physiquement, cette étape de la cérémonie représentant leur « mort » au monde, ainsi qu'on le leur précise. Puis ils se mettent nus dans un cercueil, se masturbent, et doivent révéler aux membres de la société leurs secrets sexuels les plus intimes. Après cette purification, les skullboniens donnent aux initiés une robe, symbole de leur nouvelle identité en tant qu'individus poursuivant dorénavant des objectifs « plus élevés ». La société baptise son initié d'un nouveau nom, signe de sa renaissance sous la nouvelle identité de chevalier X, membre de l'Ordre. C'est durant cette initiation que les nouveaux adeptes découvrent le décor du « tombeau », constitué d'objets et notamment d'emblèmes nazis gardés comme des reliques – y compris un ensemble de plats en argent ayant appartenu à Hitler –, de douzaines de crânes et d'un assortiment d'objets décoratifs : des cercueils, des squelettes et des entrailles. Ils sont aussi amenés à « la prostituée des skullboniens », la seule résidente à plein-temps du « tombeau », dont le rôle est de garantir que le skullbonien sorte du « tombeau » plus mûr qu'en y entrant.

Les membres des Skull & Bones doivent faire quelques sacrifices envers leur société – et pour qu'ils restent loyaux à son égard, ils sont menacés d'inscription sur une liste noire en cas de manquement –, mais ils sont rémunérés par des honneurs et des prix. Par exemple, un cadeau de quinze

³ Port de l'État du Connecticut sur la baie de New Haven, centre industriel et universitaire avec Yale. [n.d.e.]

mille dollars, à l'occasion de l'obtention de leur diplôme universitaire, et un cadeau de mariage, sous la forme d'une grande horloge grand-père. Même s'il doit payer une dîme sur ses biens, chaque adhérent de la société est assuré d'obtenir une sécurité financière pour le restant de sa vie. De cette façon, les skullboniens peuvent être certains qu'aucun de leurs membres n'éprouvera le besoin de vendre les secrets de la société pour en faire un moyen de subsistance. Et cela fonctionne bien : personne n'a publiquement soufflé mot de son appartenance aux Skull & Bones. Les skullboniens reçoivent automatiquement des offres d'emploi au sein de nombreuses banques d'investissement et de firmes juridiques dirigées par les frères de la société secrète. On leur donne également un accès exclusif à l'île des Skull & Bones, un lieu de retraite luxueux, construit pour des millionnaires, où un manoir prodigieux et une compagnie féminine sont à leur disposition.

L'influence de cette organisation commence à Yale, où les Skull & Bones se sont approprié des fonds universitaires pour leurs besoins personnels, laissant l'université appauvrie. Leur couverture légale, la Russell Trust Association (« Association de trust Russell »), est propriétaire de presque tous les biens immobiliers de l'université, ainsi que de la majorité des terres du Connecticut. Les Skull & Bones ont établi leur contrôle sur les revues de la faculté et du campus de Yale de telle façon que les étudiants ne peuvent ouvertement aborder le sujet. *Year by year* (« Année après année »), la seule publication du campus opposée à la société secrète, a déclaré au cours de sa brève période d'existence en 1873 : « Le mal mortel se développe. »

Un séjour d'une année dans le « tombeau » de Yale suffit à instiller une loyauté indéfectible chez les membres de la société secrète, supposés capables de punaiser leur insigne des Skull & Bones à même leur peau pour ne pas le perdre pendant la nage ou le bain. Les chevaliers (nom donné aux membres étudiants) apprennent vite que leur allégeance à la société secrète doit tout supplanter : famille, amitiés, pays, Dieu. Dès qu'ils sortent de l'école, on attend d'eux qu'ils atteignent des positions importantes, afin qu'ils puissent ensuite élever le statut de la société secrète et le prestige de leurs « frères ».

Cet objectif leur a permis d'atteindre les niveaux les plus élevés de la société, à tel point qu'un historien a fait observer que, « à tout moment,

l'Ordre peut contacter ses adeptes dans n'importe quel secteur de la société américaine pour qu'il fasse ce qu'il faut faire ». Beaucoup de skullboniens ont été sénateurs, membres du Congrès des États-Unis, membres de la Cour suprême, officiels du gouvernement. Il existe une cellule des skullboniens à la CIA, qui utilise la société secrète comme base de recrutement, car ses adhérents savent bien évidemment garder les secrets. Les membres de la secte dominent les institutions financières comme J. P. Morgan, Morgan Stanley Dean Witter et Brown Brothers Harriman, qui comptait à une époque plus d'un tiers de skullboniens parmi ses associés. C'est à travers ces compagnies que les Skull & Bones ont apporté leur appui financier à Adolf Hitler - car la société suivait à l'époque une doctrine nazie, et aujourd'hui néonazie. Au moins une douzaine de skullboniens ont été liés à la Réserve fédérale, parmi lequel le premier président de la Réserve fédérale de New York. Les gestionnaires de la fortune des familles Rockefeller, Carnegie et Ford sont également membres des Skull & Bones.

Ils ont aussi pris des mesures pour contrôler les médias américains : deux des adeptes ont fondé l'entreprise juridique chargée de représenter le *New York Times* ; des plans concernant *Time* et *Newsweek* ont été élaborés dans leur « tombeau ». La société a pris le contrôle de maisons d'édition comme Farrar, Straus & Giroux. Dans les années 1880, afin de pouvoir s'assurer que l'histoire serait écrite selon ses propres conditions et pourrait promouvoir ses propres objectifs, elle a créé l'Association historique américaine, l'Association psychologique américaine et l'Association économique américaine, et a installé ses membres à la présidence de ces associations.

Sous la direction de la société secrète, des skullboniens ont d'abord développé la recherche sur la bombe atomique puis incité à l'utiliser. Ce sont eux aussi qui ont organisé l'invasion de la baie des Cochons⁴. Ils ont trempé dans l'affaire du Watergate⁵ et dans l'assassinat de Kennedy, et maintenant ils contrôlent le Conseil pour les relations étrangères et la Commission trilatérale de telle façon qu'ils peuvent privilégier leur propre stratégie

⁴ Baie située dans le nord de Cuba, à 150 kilomètres des côtes américaines, que des exilés et mercenaires cubains, avec l'appui des États-Unis, ont envahie en 1961 dans une tentative de renverser le régime de Fidel Castro. [N.D.E.]

⁵ Le Watergate est un hôtel de luxe de Washington, siège du parti démocrate en 1972. La police y trouva des micros posés pour le compte du président républicain Richard Nixon, qui démissionna en 1974. Le scandale du Watergate est devenu l'une des plus célèbres affaires de corruption de l'histoire des États-Unis. [N.D.E.]

politique. Les officiels du gouvernement membres de l'Ordre ont utilisé le nombre 322 comme code pour des envois de documents diplomatiques hautement secrets. La société est favorable à la discrimination contre les minorités, elle a même lutté pour l'esclavage – d'ailleurs, huit des douze résidences de Yale portent le nom d'anciens esclavagistes alors qu'aucune n'a été appelée du nom d'un abolitionniste. Elle encourage également la misogynie : jusque dans les années 1990, ses membres n'admettaient pas les femmes, car ils les croyaient incapables de partager l'expérience des Skull & Bones et, de plus, prétendaient craindre des incidents de violences sexuelles. Cette société secrète approuve aussi la profanation des tombes : dans les entrailles du « tombeau », on trouve les crânes volés du chef apache Geronimo⁶, de Pancho Villa⁷ et de l'ancien président Martin Van Buren⁸.

Enfin, elle a pris des mesures pour s'assurer que les secrets des Skull & Bones demeurent aussi insaisissables que l'air. Le journaliste Ron Rosenbaum, qui, dans les années 1970, a écrit sur cette société un article long, mais peu fouillé, a soutenu qu'une source l'avait prévenu de ne pas trop s'approcher de la vérité. « Dans quelle banque avez-vous votre compte chèques ? », lui a demandé cette source, au milieu d'une discussion sur les aspects mithriaques du rituel des skullboniens. Rosenbaum a donné le nom de sa banque. « Ah ! a répondu la source, nous avons trois skullboniens à son conseil de direction. Vous n'obtiendrez jamais plus de crédit. Ils vont examiner votre téléphone. Ils vont [...]. » La source a continué : « Les diplômés se soucient encore de cela. Ne riez pas. Ils n'aiment pas les gens qui se mêlent de tout et sont trop curieux. Le pouvoir des skullboniens est incroyable. Ils ont leurs exécutants à tous les niveaux du pouvoir dans le pays. Vous voyez, c'est comme si vous essayiez de pénétrer la mafia. »

Dans les années 1980, un homme connu seulement sous le nom de Steve avait des contrats pour écrire deux livres sur la société secrète, en utilisant des documents et des photographies qu'il avait obtenus directement du

⁶ Chef de la tribu des Chiracahuas (Amérique du Nord), il a opposé, de 1860 à 1886, une forte résistance aux soldats américains chargés de contenir son peuple dans des réserves. Sa lutte l'a rendu célèbre et a fait de lui un personnage important de l'histoire des États-Unis. [N.D.E.]

⁷ Rebelle qui devint célèbre en 1910 comme chef d'une armée révolutionnaire dans le nord du Mexique. Après sa victoire, il essaya de s'emparer du pouvoir et, quelques années plus tard (en 1923), fut assassiné pour des raisons politiques. [N.D.E.]

⁸ président des États-Unis de 1837 à 1841 [N.D.E.]

« tombeau » des skullboniens. Mais des informations sur Steve sont parvenues aux Skull & Bones. Des membres de la secte ont cambriolé son appartement, volé ses documents, menacé et poursuivi l'auteur, à qui ils ont fait peur pour qu'il se cache... il l'est toujours. Ces livres n'ont jamais vu le jour. Dans le thriller d'Universal Pictures, *The Skulls*, sorti sur les écrans en l'an 2000, un aspirant journaliste décrit le profil de la société secrète pour le *New York Times*. Quand il se glisse dans le « tombeau », les skullboniens l'assassinent. Dans le véritable « tombeau » des Skull & Bones, un couteau ensanglanté est exposé dans une vitrine. Il est dit que, lorsqu'un skullbonien vole des documents et menace de publier les secrets de la société c'est ce couteau qui sera utilisé pour le tuer.

Telle est la légende des Skull & Bones.

Dans l'Amérique du XXI^e siècle, il est étonnant de voir qu'autant de personnes continuent de croire qu'un petit club universitaire puisse exercer une si grande influence sur la seule superpuissance mondiale. L'extension de l'influence de cette organisation est pratiquement semblable à celle de la société secrète satirique des Stonecutters (« Tailleurs de pierre »), dans un épisode des *Simpsons*⁹, et dont la chanson emblématique comportait ce thème :

Qui contrôle la politique ?

Qui combat le système métrique ?

C'est nous !

C'est nous !

Qui traite les écolos de ringards ?

Qui a fait de Steve Guttenberg¹⁰ une star ?

C'est nous !

C'est nous !

⁹série d'animation américaine [N.D.E.]

¹⁰Réalisateur, acteur et scénariste américain célèbre. [N.D.E.]

Il est certain qu'afin de rester hors du champ des projecteurs les Skull & Bones, sont prêts à outrepasser les limites. Quand j'ai écrit, dans la revue *Atlantic Monthly*, en mai 2000, un article sur cette société secrète, un vieux skullbonien m'a dit : « Si la description que vous faites n'est pas positive, j'enverrai un groupe d'amis contre vous. » Après la publication de l'article, je reçus un appel téléphonique à mon bureau de la part d'un collègue journaliste membre de la secte. Il m'engueula pour l'avoir écrit. « Écrire cet article n'était pas un moyen éthique ou honorable d'exercer le journalisme », me dit-il aussi de façon condescendante. Ensuite, il me demanda combien j'avais été payée pour écrire cette histoire. Comme je refusai de lui répondre, il raccrocha. Quinze minutes plus tard, il me rappela.

« Je viens d'avoir au téléphone des gens de chez nous. »

– De chez vous ? lui sifflai-je.

– Oui. Des personnes de chez nous. »

Il me dit que la société secrète voulait savoir d'où je tenais mes informations.

« Je ne suis jamais allée dans le “tombeau” et je n'ai rien fait d'illégal pour écrire cet article, lui répondis-je.

– Vous avez donc dû obtenir quelque chose de quelqu'un de chez nous. Dites-moi à qui vous avez parlé, essaya-t-il de me soutirer.

– Je ne révèle pas mes sources. »

Il devint alors furieux. Il me cria dessus pendant un moment sur le fait qu'il était déshonorant pour moi d'écrire un tel article.

« Beaucoup de gens sont très déçus par votre article, vociféra-t-il. Quinze juniors de Yale sont très, très fâchés ! »

Je le remerciai de m'avoir fait part de ses soucis.

« Nous avons beaucoup de gens de chez nous dans les journaux et les institutions du journalisme politique, siffla-t-il froidement. Bonne chance pour votre carrière. »

Et il raccrocha.

Les Skull & Bones sont parvenus à prendre une place à la fois dans la culture populaire et la culture politique, en particulier ces dernières années.

En 1992, au cours des primaires pour la candidature présidentielle républicaine, Pat Buchanan¹⁰ accusa le président George Bush d'être entré dans la compétition pour organiser une « élection présidentielle Skull & Bones ». En 1993, pendant la campagne de Jeb Bush pour le siège de gouverneur de Floride, un de ses électeurs lui demanda :

« Êtes-vous familier de la société Skull & Bones ? »

– Ouais, j'en ai entendu parler », répondit Bush.

L'électeur insista :

« Bon, pouvez-vous dire aux personnes rassemblées ici quelle est la participation de votre famille à cette société ?... N'est-il pas dans l'intention de cette société de prendre le contrôle des États-Unis ? »

En janvier 2001, la chroniqueuse du *New York Times*, Maureen Dowd, a fait une allusion aux Skull & Bones : « Quand George W. Bush a rencontré la presse au sujet de son choix de nommer au poste de procureur général John Ashcroft, avant Noël, il a montré de façon claire combien il était important pour lui que la Maison-Blanche soit à l'abri des fuites au même degré que le “tombeau” des Skull & Bones. »

Cela s'est passé moins d'un an après que le film *The Skulls* ait présenté la société secrète à un nouveau public, peut-être ignorant de la théorie moderne du complot. Peu avant que le film ne soit projeté dans les cinémas – et anticipant sans doute l'élection de George W. Bush –, cette lettre émanant de la direction des Skull & Bones fut distribuée aux membres de la secte : « Au vu de ce qui se passe dans le monde barbare, je me sens obligé de rappeler à tous la tradition d'intimité et de confidentialité qui est essentielle au bien-être de notre Ordre, et j'appelle d'urgence à faire preuve de résistance aux séductions et aux flatteries du quatrième pouvoir. »

Cet appel au silence reste la règle la plus importante de cette société. Les skullboniens ont été extrêmement prudents pour ne pas rompre ce code du secret, et ils ont su garder hors du champ journalistique les détails spécifiques portant sur l'organisation. Avec ce rappel écrit – inhabituel, strict – de la règle du silence, ils pourraient même, désormais, refuser de parler aux médias.

Mais ils m'avaient déjà parlé. Quand ? Au cours des trois années précédentes. Pourquoi ? Sans doute parce que je suis membre d'une des

¹⁰ Politicien républicain d'extrême droite, ancien candidat à la présidence pour le Reform Party, écrivain et un des éditeurs du journal *The American Conservative*. [N.D.E.]

sociétés secrètes de Yale parente de la leur. Peut-être parce que certains d'entre eux sont fatigués de la légende des Skull & Bones, des exagérations des théoriciens de la conspiration et de certains de leurs collègues skullboniens. Ce qui suit est donc la vérité sur l'ordre du Crâne et des Os. Et si cette vérité ne contient pas tous les éléments conspirationnistes que la légende projette, ce n'en est que plus intéressant. L'histoire des Skull & Bones n'est pas seulement l'histoire d'une société secrète remarquable, c'est aussi celle d'une société remarquable pour ses secrets, certains vrais, d'autres inventés. La façon particulière dont nous saisissons tous le monde du pouvoir est faite d'un tel tissu de suppositions sur les relations et les influences, sur les causes, les effets et les coïncidences qui ne peuvent certainement pas être que des coïncidences...



Une photographie de groupe des Skull & Bones 1873.
 Les photographies annuelles de groupe sont faites traditionnellement avec l'horloge grand-père des Skull & Bones – normalement mise à VIII heures – en arrière-plan, ainsi que, au premier plan, un crâne et des os croisés.
 Manuscrits et archives de l'université de Yale.



Le président de Yale Arthur Hadley, Skull & Bones 1876 ;
 le président William Howard Taft, Skull & Bones 1878 ;
 le président de Yale Timothy Dwight, Skull & Bones 1849

Manuscrits et archives de l'université de Yale.

CHAPITRE I

LA MYSTIQUE DE YALE

Au mois d'avril 2001, pendant le week-end trompeusement ensoleillé de la cérémonie célébrant le tricentenaire de Yale, j'étais campée devant le « tombeau » des Skull & Bones. Sur le chemin, j'avais rencontré le célèbre réalisateur Oliver Stone, de la promotion 1968, qui traversait Broadway. Le journaliste et ancien conseiller présidentiel David Gergen, de la promotion 1963, se tenait debout devant un autre « tombeau », l'un de ceux que je connais de près. Le romancier Tom Wolfe, de la promotion 1957, et l'ancien secrétaire au Trésor Robert Rubin, de la promotion 1964, se tenaient non loin. La plupart des mille cinq cents diplômés présents ici, uniquement sur invitation, étaient en train d'assister aux conférences données par des confrères, comme celle du dessinateur Garry Trudeau, de la promotion 1970, tandis que nombre d'étudiants attendaient la compétition annuelle de la coupe Yang, une course de relais comportant une épreuve de vitesse de consommation de bière. Je restais, moi, rivée devant la porte principale du « tombeau » des Skull & Bones. Un vieux gentleman en jeans et blazer sortit

du bâtiment, accompagné d'un grand chien noir. Quelques heures plus tard, deux autres hommes, en âge d'être des étudiants, en sortirent à leur tour, chargés de bouteilles de jus de fruits. Je regardais comment chacun, parmi les centaines d'étudiants, de diplômés et de citoyens passant par là, portait un regard rendu sur le bâtiment : tous regardaient, montraient du doigt ou jetaient un coup d'œil furtif et s'éloignaient d'un pas rapide. Deux jeunes femmes, arrivées en voiture, stationnèrent à proximité et prirent des photos touristiques devant le panneau d'indication, avant de repartir. Quant à moi, j'attendais pour voir si George Herbert Walker Bush, de la promotion 1948, l'orateur vedette du week-end, allait se rendre dans son ancien lieu de fréquentation, comme il l'avait fait plus d'une fois dans les années 1990. S'il entrait, j'étais prête à lui demander pourquoi.

Deux officiers de police de New Haven passèrent sur leurs bicyclettes, puis firent demi-tour devant le « tombeau », où ils s'engagèrent dans une discussion sur la société secrète. Je les interrompis :

« Savez-vous si George Bush est jamais venu ici ? »

– Nous pourrions vous le dire, mais ensuite nous devrions vous tuer, blagua l'un deux.

– Nous ne l'avons pas vu, déclara l'autre, mais il ne rentrerait pas par la porte principale ni par la porte de côté, il prendrait une autre entrée.

– Mais il n'y a pas d'autre entrée, lui signalai-je.

– Si, il y en a », insista-t-il en montrant les bâtiments alentour : Street Hall, Linsly-Chittenden Hall, la galerie d'art (chacun d'eux contient des salles de classe, des bureaux, des salles de lecture) et le collège Jonathan Edwards.

« Tous ces bâtiments sont interconnectés par le sous-sol, poursuivit-il. Les tunnels mènent partout. Bush pourrait entrer pratiquement à partir de tous les bâtiments du campus. »

Je le regardai avec attention.

« Êtes-vous allé dans ces endroits ? demandai-je. Comment savez-vous cela ? »

– J'ai vu le film. »

Incrédule, je marquai une petite pause pour vérifier si l'homme était sérieux (il l'était).

« Il n'existe que deux entrées dans le bâtiment. J'ai les plans, lui dis-je.

– Comment les avez-vous obtenus ? répondit l'officier bouche bée.

– Je pourrais vous le dire, mais alors il faudrait ensuite que je vous tue. »

L'autre officier tomba presque de sa bicyclette. Un humour de policier.

« J'écris un livre sur les Skull & Bones, repris-je.

– Bien. »

L'officier qui avait vu le film fronça les sourcils et secoua la tête.

« J'ai hâte que toute cette maudite merde soit enfin dévoilée. J'ai même entendu dire qu'ils avaient ici la tête de Geronimo. La putain de tête de Geronimo. »

En octobre 1901, la célébration du bicentenaire de Yale dura quatre jours. Des centaines de délégués représentant les universités du monde entier – de l'université de Sydney à l'université d'Uppsala – assistèrent aux festivités. Dans un amphithéâtre bâti au milieu du campus à cette fin, des étudiants reconstituaient les événements importants de l'histoire de Yale. Par exemple, l'enterrement d'Euclide¹ et la cérémonie d'initiation des étudiants de première année. Avant la fin des réjouissances, cinq mille étudiants et diplômés défilèrent en procession à la lumière de torches dont les porteurs étaient costumés pour l'occasion : les seniors² étaient habillés en Indiens Péquot ; les étudiants de deuxième année, en matelots du croiseur *Yale* ; ceux de première année, en dresseurs de chevaux ; l'école des Forêts, en archers de Robin des bois ; les étudiants japonais, en jaune.

La célébration du trois centième anniversaire, en 2001, a poussé encore plus loin le Grande apparat, caractéristique de Yale. Tout au long d'une année entière de réjouissances, Yale a organisé plusieurs séries de colloques, trois cents concerts, des expositions sans fin, des cours, des hommages, des films, des conférences, des services religieux, des productions dramatiques,

¹ Mathématicien grec (III^e siècle av. J.-C.), auteur de l'ouvrage de référence *Les Éléments*. En ce qui concerne l'enterrement d'Euclide, c'est une célébration faite par les étudiants de Yale (voir plus loin dans ce chapitre). [N.D.E.]

² Les études à Yale durent quatre années. Les nouveaux étudiants (*freshmen*) sont ceux de première année. Ensuite viennent ceux de deuxième année (*sophomores*). Les étudiants de troisième année sont appelés « juniors » (*juniors*), ceux de dernière année, « seniors » (*seniors*). À la fin de ses études, un senior devient un diplômé. [N.D.E.]

de nombreuses remises de prix (accordés à Yale). Elle a aussi orchestré une célébration pendant un week-end à Hong Kong (elle l'a présentée comme « un bal de gala en cravate noire qui promet d'être la réception d'anniversaire du siècle »), une vente aux enchères, un dîner d'athlètes, un spectacle son et lumière, et, comme ce fut le cas cent ans auparavant, un rassemblement académique et une procession dans le canipus avec les diplômés et les représentants des « institutions sœurs ».

En mars, le service postal des États-Unis édita une carte postale où figurait le dessin du Connecticut Hall de Yale, le plus vieux bâtiment de New Haven, et l'administration des postes des Nations unies fit imprimer une vignette commémorative représentant la tour Harkness et le logo du tricentenaire. (J'étais assise dans l'audience quand l'administration de Yale a fait entrer un postier en uniforme dans la salle des cérémonies. Partant d'une extrémité, pour prendre une carte encadrée frappée du nouveau timbre et adressée au président George W. Bush, de la promotion 1968, il traversa toute la salle pour en sortir par l'autre extrémité, tandis que les officiels de Yale applaudissaient bruyamment.) En juillet, Yale a accueilli un service en mémoire d'Elihu Yale et a organisé un concert près du site de sa tombe, à Wrexham, dans le pays de Galles, ainsi qu'un pique-nique pour les citadins. En août, les diplômés furent invités à « célébrer l'apogée du tricentenaire de Yale, en escaladant la montagne du même nom », un pic du Colorado haut de quatre mille trois cent vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer.

Cette ostentation permanente semblait destinée à donner un vernis à Yale qui, au cours des années récentes, était devenue une sorte de foyer de scandales. En 2001, pour la première fois dans l'histoire de l'établissement, Yale avait licencié un professeur de sa chaire, sur la recommandation du tribunal de l'école, un comité créé en 1969 pour traiter les « allégations les plus sérieuses de mauvaise conduite » d'un étudiant ou d'un enseignant. (Ce cas constitua la première occasion de convoquer ce tribunal.) Le professeur de géologie, et enseignant populaire du collège Saybrook, Antonio Lasaga, avait alors plaidé coupable d'avoir téléchargé deux cent mille photos de pornographie infantile, et d'avoir fait des vidéos

pornographiques avec un garçon de treize ans qu'il était censé former. La mère du garçon avait engagé une poursuite contre l'université.

En décembre 1998, à environ un kilomètre et demi du campus, l'étudiante senior Suzanne Jovin fut frappée de dix-sept coups de poignard et succomba à ses blessures. Quelque six semaines plus tard, le premier suspect fut identifié comme étant le très respecté professeur James Van de Velde. La police était restée silencieuse ; c'est Yale qui, en supprimant la classe de Van de Velde, permit à cette affaire d'exploser dans les médias nationaux. Au moment où j'écris cet ouvrage, aucune accusation n'a encore été portée contre lui, aucune preuve découverte, et aucun autre suspect signalé. Il m'a déclaré qu'il prévoyait d'engager des poursuites contre Yale, surtout pour avoir ruiné sa vie³.

On pourrait penser que de tels scandales auraient terni la réputation d'une université qui s'est toujours appuyée sur sa large aura de perfection. Mais Yale est parvenue à maintenir la mystique qui l'entoure depuis ses débuts. L'esprit traditionnel de l'école, profondément enraciné dans les entrailles de l'architecture gothique de New Haven, refuse de mourir.

Il y a toujours eu quelque chose d'un peu différent, hors normes, à Yale, dont les caractéristiques sont composées d'une apparence, d'un état d'esprit et d'une mentalité dénommée l'« Ancienne tradition », qui est perçue comme une chose un peu démodée. L'auteur Edwin Slosson a écrit, en 1910 : « Le passé n'est pas vraiment le passé à Yale. Il fait partie du présent. » « L'esprit de Yale », une expression populaire du XIX^e siècle, est intégré dans ce sentiment du passé. Quand le philosophe George Santayana a visité l'université en 1892, il a remarqué que cet esprit résultait de la façon dont les étudiants eux-mêmes acceptaient l'établissement, de leur isolement du monde extérieur, ainsi que de la routine stricte, disciplinée, qui commençait tôt le matin à la chapelle et continuait tout au long de la journée académique. Il a écrit dans le *Harvard Monthly* : « Yale est sous bien des aspects ce que Harvard a jadis été. Elle a maintenu plus fidèlement les traditions du collège de la Nouvelle-Angleterre. N'importe qui visitant les deux universités penserait que Yale est, de loin, une institution plus ancienne. Le passé de l'Amérique se fait sentir ici de différentes manières subtiles : il y existe une sorte de confiance en soi coloniale, et de simplicité

³ Par la suite Van de Velde fut déclaré non coupable de ce crime et reçut une indemnisation. [N.D.E.]

des objectifs. [...] Mais ce n'est pas seulement le passé de l'Amérique qui est sacralisé à Yale : le présent l'est aussi. Rien ne pourrait être plus américain – pour ne pas dire *Amurrican* – que Yale. L'endroit est sacré pour l'idéal national. Il y a ici le principe de bon sens, le principe sain, mais pas trop scrupuleux, de l'amour de la vie, de la foi dans le succès, de la capacité à la jovialité, de l'amabilité démocratique et de la conviction irradiante qu'il n'existe rien de mieux que soi-même. C'est un type de caractère propre aux garçons : sérieux et rapide pour les choses pratiques, hâtif et frivole pour les choses intellectuelles. »

En 1896, un écrivain du *Yale Literary Magazine* est allé jusqu'à comparer l'esprit de Yale à une « religion de Yale », que beaucoup d'étudiants pratiquent. Deux ans plus tard, l'auteur et critique littéraire Harry Thurston Peck notait que les étudiants de Yale « aiment les coutumes de leur école ; ils sont fiers des classes dont ils sont issus ; ils sont frénétiquement loyaux à Yale elle-même. Ils pensent qu'il n'y a rien de plus grand ni de plus glorieux ; et ils affichent un mépris souverain pour tout ce qui est situé à l'extérieur de leur propre université. » Les étudiants du début du XX^e siècle qui n'avaient pas encore reçu leurs diplômes faisaient référence à l'esprit de Yale comme à un « sable » que l'on mettait sous les roues de la locomotive pour qu'elle puisse tirer. Le sable représentait, comme l'historien George Pierson l'a écrit, « le courage, la détermination, la persévérance, la confiance, la confiance en soi, et la volonté de faire face aux conséquences de ses actions qui permettent à la vie étudiante de Yale de se poursuivre. L'idée d'un esprit spécial de Yale semble être apparue juste avant la guerre civile [...]. En 1859, [...] le professeur Felton de Harvard a déclaré qu'il y avait quelque chose qu'il ne comprenait pas à propos de Yale. [Joseph C.] Jackson [promotion Skull & Bones 1857] a répondu : "Oui, professeur, c'est l'esprit de l'établissement [...] qui s'est développé à Yale." Quand Felton demanda ce qu'était l'esprit de Yale, Jackson lui expliqua : "C'est une combinaison de plusieurs éléments : l'inspiration, ou la foi combinée avec l'enthousiasme ; le sacrifice, ou l'abnégation ; la fidélité et la loyauté ; la coopération et le patriotisme." Felton confessa alors : "Nous n'avons pas cela chez nous." »

Récemment, le public a interprété cet esprit comme se manifestant par une ambition politique infatigable. Trois des quatre candidats à la présidentielle de l'an 2000, aussi bien sur les tickets républicains que démocrates, ont étudié à Yale dans les années 1960 : les diplômés George W. Bush, Joseph Lieberman et Dick Cheney, qui a abandonné Yale en cours d'études mais qui se montre quand même lors des manifestations de diplômés. (Cheney est aussi, m'a dit un skullbonien, lié de façon lointaine à la famille des Cheney qui appartenait aux Skull & Bones, même s'il faut remonter sa généalogie jusqu'au XVII^e siècle pour situer ce lien.) Le président de Yale, Richard Levin, a défini son école comme « un laboratoire où se forment les futurs dirigeants ». Quand on a demandé, lors d'une discussion, si c'était Yale qui enseignait les capacités à diriger ou si elle ne faisait qu'attirer le genre d'étudiants qui allaient naturellement être des dirigeants, George Bush père a répondu que c'était les deux. « Je pense que l'université crée des conditions formidables pour le *leadership*, a-t-il déclaré. Vous pouvez être amené à considérer, grâce à toute l'ambiance qui règne ici, que le service de l'État est une chose noble. Je pense que c'est une combinaison entre l'excellence, l'éducation et l'existence d'associations propres à cette université. »

Ce que Bush n'a pas dit, évidemment, c'est que ce sont surtout les relations existant dans l'université, profondément retranchées dans le décorum, les réseaux clientélistes et les liens amicaux, beaucoup plus que les banalités de l'excellence et de l'éducation, qui ont fait de sa propre famille dynastie politique.

* * *

« Le pouvoir de ce lieu, a remarqué George Pierson, est resté sans faille. Yale était organisée. Elle a inspiré chez ses enfants une loyauté frappante et impressionnante. Les hommes de Yale étaient si spécifiques dans la vie extérieure qu'on les soupçonnait de travailler là aussi les uns pour les autres. En bref, Yale réussissait de manière exaspérante et mystérieuse. Pour les institutions rivales et les réformateurs universitaires, il y avait toujours quelque chose d'irritant et d'énervant dans ce vieux collège de Yale. »

L'histoire de cette université est celle d'une division, de grands groupes se fractionnant en multiples petites branches. Ce trait est évident même lorsque l'on observe les premières descriptions de son développement. Au début du XVIII^e siècle, Harvard était la seule université de Nouvelle-Angleterre. Mais son président, Increase Mather, lorsque des membres de plus en plus nombreux du clergé de Boston se sont mis à reconnaître officiellement les Églises presbytériennes, a commencé à douter de l'attachement de son école à préserver l'orthodoxie congrégationaliste. En septembre 1701, Mather démissionna de la présidence. En l'espace de neuf jours, il commença à écrire aux autorités religieuses du Connecticut pour leur proposer la création d'une nouvelle université, « afin que les intérêts de la religion puissent être préservés, et que la Vérité soit propagée pour les générations futures ». Sa proposition tombait à pic : l'idée d'une université rivale de celle de Harvard avait déjà germé dans la tête des officiels du Connecticut.

En octobre 1701, les dix ministres – dont neuf étaient diplômés de Harvard – devinrent les administrateurs de l'école collégiale du Connecticut, qui s'efforça d'abord de garder un profil bas. À la différence de Harvard, qui était administrée par un conseil municipal et des surveillants, l'école collégiale n'était pas sous la juridiction du gouvernement colonial. C'était une nouvelle institution, à peine connue, ce qui lui permit de rester en dehors de la ligne de mire des autorités anglaises. Le collège était plus attaché à l'Église qu'à l'État.

Au cours de ses premières décennies d'existence, l'établissement lutta pour avoir des étudiants et des fonds. Jérémie Dummer, le représentant du Massachusetts et du Connecticut en Angleterre, commença à chercher des donateurs potentiels. En 1711, il réussit à convaincre Isaac Newton, Richard Steele et Elihu Yale d'offrir des livres provenant de leurs propres collections. Encouragés, les représentants de l'établissement ont continué à faire la cour à Elihu Yale (1648-1721), qui était devenu riche en travaillant pour la Compagnie des Indes orientales et avait été gouverneur de la colonie de Madras.

En 1718, Cotton Mather, le fils d'Increase Mather, écrivit une lettre à Elihu Yale dans laquelle il suggérait à l'ancien gouverneur de faire une contribution à l'école. « Si ce qui se forme à New Haven pouvait porter le nom de YALE COLLEGE, cela serait certainement mieux qu'un nom de

congrégation religieuse de frères ou de sœurs, sollicitait-il. Et votre magnificence pourrait facilement vous valoir cette plaque commémorative perpétuant votre nom, ce qui aurait meilleur effet qu'une pyramide égyptienne. » Quand Dummer lui rendit visite deux mois plus tard, Elihu Yale lui répondit qu'il était d'accord pour aider en ce sens. Peu après, il envoya une grande caisse de livres, un portrait du roi George I^{er} (roi anglais, 1714-1727), et des biens provenant des Indes orientales, que l'établissement vendit pour cinq cent soixante-deux livres. Au total, il avait donné plus de trois cents ouvrages et des biens pour une valeur approximative de deux mille cinq cents dollars, ce qui, à l'époque, constituait une fortune.

Cette année-là, en septembre – la première rentrée scolaire de l'établissement –, le collège avait un double motif de célébration : l'inauguration de ses nouveaux locaux, le College House, et le don reçu d'Elihu Yale. L'administration du collège baptisa le bâtiment du nom de Yale, et, vers 1720, l'établissement devint officiellement le Yale College. Son bienfaiteur mourut un an plus tard et fut enterré dans la cour de l'église de Wrexham, au pays de Galles, où sa famille vivait depuis des années.

Les liens de l'université Yale avec le congrégationalisme furent formalisés au sein de l'autorité dirigeant l'établissement. Les représentants du clergé conservaient un contrôle total de l'école, ce qui assurait une dévotion stricte aux standards de l'Église. Ils adoptèrent la plateforme de Saybrook (nommée ainsi d'après la ville du Connecticut où l'école était située), un serment ecclésiastique qui permettait de conserver fermement à l'école son orientation religieuse selon le mode traditionnel. Pour renforcer l'adhésion du collège au congrégationalisme, ils firent voter en 1722 la plateforme de la Confession de foi, un règlement avec lequel tous les membres de la faculté devaient être d'accord – et que tous devaient réciter. Thomas Clap, le président en fonction de 1740 à 1766, poussa son établissement encore plus loin vers l'orthodoxie. En 1753, il mena un mouvement pour que la faculté non seulement accepte une formulation encore plus stricte de sa foi, mais se réserve aussi le droit d'interroger, d'évaluer et de licencier tous ceux de ses membres dont l'adhésion à l'Église serait douteuse.

En 1757, Yale devint le premier établissement universitaire d'Amérique à établir une Église collégiale. Un peu plus d'un siècle plus tard, cette Église

comptait parmi ses adeptes le président de Yale, la plupart des membres de la faculté et leurs familles, la majorité des maîtres-assistants et environ un sixième des diplômés.

La rigidité de la foi de l'établissement a naturellement créé une atmosphère de vie étudiante dans laquelle la religion jouait un rôle central. On demandait aux élèves de parler seulement en latin, y compris pendant les moments libres. Le règlement intérieur prescrivait : « Chaque étudiant considérera que le but principal de ses études est d'arriver à connaître Dieu dans Jésus-Christ et de mener, conformément à cela, une vie sobre et pieuse. » Périodiquement, les représentants de l'Église eux-mêmes allaient visiter le collège pour prêcher et pour contrôler l'adhésion à leurs décrets religieux. Et bien évidemment, les étudiants ont intégré le message : entre 1702 et 1739, quarante-six pour cent des diplômés sont devenus des ministres du culte. Deux fois par jour, les élèves assistaient à des services obligatoires dans la chapelle, commençant parfois à sept heures trente le matin. « La chapelle obligatoire, une institution aussi vieille que Yale elle-même, et que l'on considérait comme un acquis qui ne mourrait jamais », écrivait le professeur à Yale et gouverneur du Connecticut Dean Wilbur Cross (les étudiants l'appelaient « l'oncle Toby », d'après un personnage phare du roman *Tristram Shandy*, écrit par Laurence Sterne en 1760, dont il avait fait la critique au niveau national). Chaque classe devait s'asseoir dans un espace spécifiquement désigné ; à la fin des années 1800, les chefs de classe avaient droit à des sièges encastrés garnis de coussins tandis que leurs pairs se tortillaient sur des bancs.

Les étudiants avaient aussi ajouté aux services du culte leurs propres rituels. À la fin de chaque office religieux du matin, les seniors devaient rester debout quand le président de l'établissement sortait. Pendant qu'il descendait l'allée centrale, ils devaient s'incliner aussi près que possible de sa robe sans le toucher. À la fin du XIX^e siècle, si un étudiant parvenait à s'incliner suffisamment pour effleurer la « bosse » du président Timothy Dwight, on disait qu'il aurait de la chance avec ses récitation pour le reste de la journée. La tradition religieuse en arriva finalement à ressembler à un sport, et les étudiants manœuvraient pour accéder aux premières positions, près de l'allée centrale, en payant leurs camarades de classe.

Mais la religion divisait aussi fortement l'établissement. Dans les années 1740, Le Grand Réveil (*The Great Awakening*, mouvement chrétien), au cours duquel les ministres du culte évangélique prêchaient les horreurs de la damnation et la nécessité d'une confiance absolue en Dieu, toucha le campus. Monsieur Clap, président de Yale, fut outré parce que les étudiants rompirent avec les règles de l'école en quittant le campus pour aller écouter les sermons à Milford, la localité voisine. Il refusa d'accorder leur diplôme à deux candidats à la maîtrise, à cause de leur engagement dans Le Grand Réveil. En 1744, il expulsa deux frères qui assistaient à des assemblées séparatistes avec leurs parents. (Même si les frères n'avaient enfreint aucune des règles de l'école, Clap chercha à donner un argument rationnel à sa décision, en insistant sur le fait que « les lois de Dieu et de l'établissement n'en font qu'une ».)

Un étudiant en particulier, David Brainerd, qui avait encouragé ses camarades de classe à se préparer à la conversion, provoqua la colère de Clap. Ce dernier, convaincu que Brainerd (déclarant pourtant qu'il ne se souvenait pas d'avoir dit quoi que ce soit de la sorte) avait ouvertement critiqué le traitement dur infligé aux étudiants qui étaient allés à Milford, l'expulsa en 1741. La raison officielle de ce renvoi : l'étudiant avait dit qu'un des maîtres-assistants n'avait pas plus de grâce que la chaise sur laquelle il était assis. Il s'en excusa sincèrement et proposa de faire une confession complète devant toute l'école, mais Clap n'en tint pas compte. Les fidèles et les propagateurs du Grand Réveil, insistait-il, défiaient la mission de l'établissement de « former une succession de ministres du culte savants et orthodoxes ». Après l'expulsion de Brainerd, le conseil de Yale fit voter que « si n'importe quel étudiant de ce collège disait, directement ou indirectement, que le recteur, un de ses délégués ou de ses maîtres-assistants étaient des hypocrites, des sensuels ou des non-convertis, il devrait faire une confession publique dans le Hall à la première offense, et serait expulsé à la seconde offense ». D'éminents diplômés de l'université – dont Jonathan Edwards, Aaron Burr (le père du vice-président) et le théologien Jonathan Dickinson – avaient protesté contre cette expulsion, horrifiés par la réaction exagérée de Clap et des membres du conseil, qui était beaucoup plus sévère que celle des officiels de Harvard face au même mouvement chrétien. En conséquence, de la

même façon que Yale émergea à partir des défauts religieux de Harvard, Princeton émergea à partir de Yale : Edwards, Burr, Dickinson et d'autres diplômés offensés par Clap fuirent leur *alma mater* afin d'ériger et de créer l'établissement du New Jersey en 1746.

* * *

Elwin Slosson a écrit dans *Great American Universities* (« Les Grandes Universités américaines ») : « Yale n'avait pas seulement des traditions, mais était fière d'en avoir, les propageait, les capitalisait comme autant d'éléments de fonds productifs, les utilisait pour attirer des étudiants, en fit le pivot du travail pédagogique et la presque totalité du travail disciplinaire de l'institution. » George Pierson ajoutait avec finesse : « Même les étrangers devaient admettre que les gardiens de Yale avaient fait plus qu'accumuler seulement quelques coutumes inoffensives ou décoratives. Les traditions de Yale ont été aménagées pour créer quelque chose. Et leur pouvoir aidait à mener ce qui était devenu un système universitaire excessivement complexe et massif. »

Depuis ses toutes premières années d'existence, Yale avait institué la pratique consistant à placer les étudiants, dans leur classe, selon leur statut social plutôt que selon leur niveau académique. (Harvard procédait aussi de cette façon.) Occupaient le devant de la classe ceux dont les parents « remplissaient une fonction publique élevée », tels que petits-fils de gouverneurs, fils de lieutenants-gouverneurs ou d'aides de gouverneurs et de directeurs de l'administration. Parfois, des fils de juges de la cour suprême ou d'autres citoyens distingués pouvaient aussi accéder aux places des premiers rangs. Puis venaient les fils de ministres et de diplômés, par ordre d'année de diplôme. Ensuite, les fils des hommes éduqués à l'université. Enfin, les fils de fermiers, de marchands, de marins et d'artisans. Ce placement initial, assigné avant même que l'étudiant n'arrive à Yale, déterminait comment la plupart des étudiants seraient listés tout au long de leur vie dans l'établissement : leurs sièges dans la classe, à la chapelle, aux cérémonies, à la remise des diplômes, ainsi que leur classement dans les registres et les catalogues d'examens.

Cette méthode est frappante non pas parce qu'elle met en relief une division de la société proche des castes – en fait, cela n'était pas incongru dans le système des valeurs coloniales –, mais parce que les classements restaient presque toujours fixes. Dans la promotion 1732, par exemple, les quatre étudiants placés au premier rang et les quatre du fond ont conservé cette position du deuxième trimestre de la première année durant toutes leurs études, et les douze du milieu sont restés les douze du milieu. La promotion 1730 n'a pas changé d'ordre depuis le début de la deuxième année. Les rangées pouvaient être légèrement modifiées après réévaluation du statut social des parents, des espoirs intellectuels placés dans les étudiants et des relations de leurs familles avec Yale. L'administration menaçait aussi de « dégradation », de faire descendre de rangée, pour mauvaise conduite, parce que cela signifiait qu'un étudiant avait déshonoré la famille à laquelle il devait son rang en première position. Un junior de 1752 descendit de la sixième à la neuvième place parce qu'il avait attaqué un senior. Il aurait pu ne pas connaître une telle déchéance de statut s'il s'en était plutôt pris, par exemple, à un étudiant de première année.

En fait, pendant plus d'un siècle, la vie estudiantine de Yale a été gouvernée et dominée par un rigide rapport de subordination entre les différentes promotions, au profit des plus anciennes. Non seulement les étudiants de deuxième année avaient le droit de *bizuter* ceux de première année, mais on l'attendait d'eux comme un moyen de conditionner les nouveaux venus et de leur faire honorer les traditions de l'établissement. Et l'on attendait des étudiants de première année qu'ils obéissent. Voici quelques-unes des règles spécifiquement édictées pour les premières classes de Yale :

« TOUT étudiant de première année, après son admission au COLLÈGE YALE, doit se conformer aux règlements suivants, établis par l'autorité pour la préservation de la décence et du bon ordre.

Règle I. Il est du devoir des seniors d'apprendre aux étudiants de première année les lois, usages et coutumes du collège. À certe fin, ils ont le pouvoir de donner des ordres à toute une classe de première année, ou à chacun de ses membres, et de les convoquer, que ce soit pour les instruire ou les critiquer, à tel moment ou tel lieu qu'ils leur désigneront [...].

Règle III. Les étudiants de première année, comme tous les étudiants non diplômés, doivent avoir la tête découverte, et il leur est interdit de porter leur chapeau (sauf en cas de temps orageux) en face de la porte principale du président ou de la maison des professeurs, ou à moins de cinquante mètres de la personne du président, de quarante mètres d'un professeur et de vingt-cinq mètres d'un maître-assistant [...].

Règle V. Un étudiant de première année ne doit pas porter de robe ni marcher avec une canne, ni apparaître hors de sa chambre sans être complètement habillé et avec son chapeau. Chaque fois qu'il parle à un supérieur ou que l'un des supérieurs lui adresse la parole, il doit retirer son chapeau, jusqu'à ce qu'on lui ordonne de le remettre. Il ne doit jouer avec aucun des membres des classes supérieures sans qu'on le lui demande, et il ne lui est pas permis d'utiliser une quelconque forme de familiarité avec eux, y compris pendant la période d'études.

Règle VI. En cas d'insulte personnelle, un junior peut appeler un étudiant de première année et le réprimander. Un étudiant de deuxième année dans le même cas peut obtenir d'un senior la permission de le discipliner sans le garder plus de cinq minutes. Après quoi l'étudiant de première année peut se retirer, même sans qu'on le renvoie, mais il doit se retirer d'une manière respectueuse [...].

Règle XI. Quand un étudiant de première année se trouve près d'une porte du collège ou de la cour du collège, il doit regarder alentour pour voir si aucun de ses supérieurs n'arrive par le même endroit. Si l'un d'entre eux arrive à moins de quinze mètres, il ne doit pas entrer sans que ce dernier lui en donne le signal. Dans un escalier, ou dans une entrée ou un passage étroit, s'il rencontre un supérieur, il devra s'arrêter pour lui laisser le passage du côté le plus pratique – celui de la rampe s'il s'agit de l'escalier. Les étudiants de première année ne doivent pas courir dans la cour du collège ou dans les escaliers, ni appeler quiconque par les fenêtres. En entrant dans la chambre d'un supérieur, ils ne doivent pas parler tant qu'on ne leur a pas adressé la parole. Ils doivent répondre avec modestie à toutes les questions, et transmettre leur message de façon décente et respectueuse. Ils ne doivent pas s'attarder dans la chambre du supérieur, à moins qu'on ne leur demande de rester. Ils doivent toujours se lever quand un supérieur pénètre ou quitte la

pièce où ils se trouvent et ne doivent pas s'asseoir en sa présence sans en avoir reçu la permission. En quittant les lieux, ils devront laisser la porte telle qu'ils l'ont trouvée en entrant, soit ouverte soit fermée.

Ces règles devront être observées non seulement dans l'établissement, mais partout ailleurs dans les limites de la ville de New Haven. »

Dans le livre magnifiquement écrit, *Yale : A History*, l'historien Brooks Mather Kelley a publié un rapport de première main, portant sur ces règles, lui venant d'un étudiant qui avait été admis à Yale : « Je montais vers le collège le soir pour observer la scène de mes futurs exploits, pétri à la fois de crainte et de révérence. Des hommes en tunique noire, coiffés de perruques blanches et de chapeaux hauts de forme, et des jeunes gens habillés de robes de camelot passaient devant moi en petits groupes. On m'avait dit que les premiers étaient des professeurs et les seconds, des étudiants. Il y avait aussi des jeunes hommes vêtus de robes de soie noires, certaines avec des bandes sur le dessus, d'autres sans. Ceux-là étaient ou bien des maîtres-assistants du collège ou bien des résidents diplômés auxquels on avait accordé le titre de "Monsieur". Quand je suis entré dans la cour, une autre scène se déroulait. Un groupe de garçons, qui ne portaient pas de robe, marchaient, semblant très craintifs vis-à-vis des jeunes hommes vêtus de robes à bandes. Certains, parmi ces derniers, les traitaient avec dureté et d'une façon qui me semblait indigne. Voici un exemple : "Nevill, va dans ma chambre, à l'étage moyen du vieux collège, numéro tel, prends là-bas une cruche, va la remplir à la pompe, mets-la dans ma chambre et attends là mon retour." D'après ce qu'on m'avait dit, les jeunes garçons dominants étaient des externes ou des étudiants de deuxième année, et les dominés, des étudiants de première année, qui, hors des heures d'études, étaient au service de l'autorité du président, des professeurs, des maîtres-assistants et des étudiants de dernière année. »

Il n'était pas rare pour les étudiants de deuxième année d'entrer en criant dans la chambre d'un étudiant de première année pour s'amuser. (« Laissons-nous entrer, débutant, si tu ne veux pas mourir ! ») Ils éteignaient souvent les lumières, donnaient l'ordre au débutant de s'asseoir ou de se mettre debout sur la table, et lui demandaient de réciter un théorème d'Euclide, de chanter une chanson, de danser, de réciter l'alphabet à l'envers, ou de faire un

discours. Comme l'a décrit Lyman Bagg, en 1871, dans son ouvrage écrit anonymement *Four Years at Yale* (« Quarre années à Yale ») : « À moins qu'il ne montre une obéissance à ces demandes, ses visiteurs le "réveillaient" avec leurs cannes. S'il s'obstinait et refusait de faire quoi que ce fût, ou même s'il essayait seulement de se défendre, ils lui couvraient la tête avec une couverture et pompaient de la fumée de tabac en dessous jusqu'à ce qu'il suffoquât ou fût malade. Voilà un "enfumage" complet. » Parmi la liste des abus qu'on pouvait laisser commettre par les étudiants de deuxième année, il y avait également celui-ci : une fois par an, ils amenaient un étudiant de première année à East Rock, à environ trois kilomètres de là, où se trouvaient une falaise et un lieu d'escalade situés entre les villes de New Haven et de Hamden. Ils lui coupaient les cheveux et dessinaient sur sa joue le numéro de sa classe à l'aide de produits chimiques indélébiles pendant plusieurs jours. Ou bien ils pouvaient le déshabiller et recouvrir son corps de peinture, ou l'asperger d'eau froide, ou faire avec lui des pratiques indescriptibles. Ensuite, ils l'abandonnaient à demi nu, un bâillon dans la bouche, les mains liées derrière le dos, afin qu'il trouve seul son chemin pour rentrer en ville ; ou ils le laissaient, dans cette situation, à l'intérieur d'un cimetière où il devait rester jusqu'à l'ouverture des portes le matin.

Bagg s'était élevé contre les abus tolérés et commis sur les étudiants de première année. Il n'en blâmait pas les étudiants des classes supérieures, mais plutôt Yale et sa fidélité inflexible à la tradition. Il faut admettre que ceux qui maltraitent les étudiants de première année ne peuvent pas être considérés comme des brutes, des voleurs ou des pilleurs, car ce n'est pas le cas. Dans des conditions normales, ce sont des personnes décentes, honorables, bien élevées ; prévenantes pour les autres, respectueuses d'elles-mêmes ; des personnes que leurs camarades des classes inférieures ne peuvent ni prendre pour des criminels ni haïr... La meilleure explication de ces comportements est sans doute de les considérer comme un exemple du pouvoir énorme de la « coutume » du collège, qui introduit une folie temporaire transformant des hommes faibles en êtres pervers, et des personnes d'un naturel bon en hommes sans pitié.

Cette mise en condition n'était pas la seule coutume de Yale pour laquelle on pourrait faire cette observation.

Quand l'université de Harvard prit la décision d'éliminer la pratique de conditionnement des étudiants de première année, en 1794, un comité de Yale suggéra également d'abolir cette coutume. Des membres de la faculté, dont beaucoup étaient passés par les bizutages rituels, étaient furieux. Un professeur et trois maîtres-assistants élevèrent une protestation spécifique envers les étudiants de première année qui étaient « grossiers et venaient de villes et de familles grossières ». Ils dirent qu'on ne pouvait les dompter que grâce au processus de mise en condition, sans lequel ils pourraient être arrogants et « soumettre les classes supérieures à une grossièreté permanente, [...] diminuer leur humanité et leur dignité, rabaisser tout le monde au même niveau de vulgarité, et transformer l'établissement en simple école supérieure ordinaire [*sic*] ». En 1800, l'administration décida : « Nous trouvons qu'il est du devoir des seniors d'inspecter les manières et les coutumes des étudiants des années inférieures, et spécialement de première année ; et qu'il est du devoir de ces derniers d'effectuer toute commission non seulement en faveur des autorités de l'établissement, mais aussi, dans les limites d'un kilomètre et demi, en faveur des résidents diplômés et des étudiants des deux dernières années. » Elle fit donc un compromis en limitant le droit de bizuter aux seuls juniors et seniors. Ainsi, les étudiants de deuxième année, attendant gaiement le jour où ils pourraient traiter leurs inférieurs comme ils avaient été eux-mêmes traités, ne le feraient pas en réaction à leurs propres blessures encore fraîches.

Le bizutage est donc resté une partie importante de la vie estudiantine durant tout le XIX^e siècle. Et même après que l'administration eut finalement supprimé beaucoup de ces pratiques, les étudiants réussirent à en maintenir certaines comme coutumes. Pendant plus d'une décennie, au milieu du XIX^e siècle, les étudiants de deuxième année qui prirent d'eux-mêmes la tâche de discipliner ceux de première année s'appelaient la « cour d'Aréopage » et se manifestaient publiquement, dans le livre annuel, sous le slogan « *Nos timent freshmen* » (« Les nouveaux [étudiants de première année] ont peur de nous »). Les officiers de cette cour étaient composés de deux « judices », de trois « accusatores », de quatre « lictores » et de quatre « carnifices ». Le nom de chaque membre de l'Aréopage constituait un assemblage de lettres formant à peu près une blague phonétique comme « Mochoasele », « Kantanknuss » et

« Phreshietaugh ». Le tribunal menait des procès et punissait les étudiants de la première année à un niveau qui correspondait à celui de la mise en condition.

La plupart des traditions de Yale avaient été élaborées spécifiquement pour élever certains étudiants au-dessus des autres. Ceux qui se trouvaient en fin d'études pouvaient se distinguer de leurs pairs en gagnant les compétitions de débats contradictoires et les bourses attribuées aux auteurs des meilleurs essais littéraires. Pendant les XVIII^e et XIX^e siècles, Yale manifestait sa reconnaissance envers ses étudiants intellectuellement supérieurs par le biais de « nominations », c'est-à-dire de titres entièrement basés sur la moyenne des notes de chaque catégorie d'étudiants. Environ la moitié de la classe juniors recevait des nominations, ce qui divisait la classe en élèves « au-dessus de la moyenne » et « en dessous de la moyenne ». On leur accordait des rangs, ou des « états », allant du meilleur élève au moins bon, pour les discours philosophiques (y compris les discours d'adieu et de bienvenue), les discours élevés, les allocutions, les dissertations, les discussions de premier degré, celles de second degré, les entretiens de premier degré et ceux de second degré. Dans les débuts de l'université, tout le monde devait faire un discours, une dissertation, ou un débat devant des parents, des camarades de classe, des membres de la faculté et des officiels de l'État. Par la suite, Yale renonça aux discours publics, parce qu'il y avait de plus en plus d'étudiants qualifiés pour des honneurs et de moins en moins de spectateurs soucieux d'écouter un nombre grandissant d'interventions.

À la fin du XVIII^e siècle, Yale a commencé à organiser l'« Exhibition des juniors », un événement ayant lieu en avril pour ceux qui avaient obtenu de bonnes notes. Au cours de cette manifestation, qui durait une journée entière, ces élèves prononçaient des discours devant l'administration, la faculté et les étudiants. L'exhibition était accompagnée par la Promenade (défilé) des juniors. En 1847, certains d'entre eux, entreprenants, appliqués à rendre le spectacle plus drôle, ont organisé, quelques jours après, une présentation et une promenade de la Cuiller en bois, au cours de laquelle une cuiller en bois était accordée à l'un des juniors ayant obtenu les plus mauvaises notes, en général quelqu'un qui était au bas de la liste des entretiens de second degré. Finalement, les juniors ont réussi à obtenir

reconnaissance de leur satire et en arrivèrent à décerner la cuiller de bois à leur camarade de classe le plus populaire. Dans les années 1860, l'événement était si bien organisé que la classe juniors élitait un comité appelé la « société des Cochleareati » (du latin *cochlear* [cuiller] et *laureati* [couronnés de lauriers]), rassemblant les neuf meilleurs camarades de la classe, qui auraient à choisir un des Cochleareati pour recevoir la cuiller de bois convoitée. En général, celui qui la recevait n'était pas un étudiant occupant une fonction, mais plutôt quelqu'un qui était tout simplement très apprécié. Les « Cochs » – pour lesquels les calembours étaient sans limites – recevaient chacun comme badge une cuiller en or de cinq centimètres de longueur, ainsi qu'une cuiller en noyer noir de quatre-vingt-dix centimètres de longueur où étaient gravés leur nom et leur classe. Leur initiation comportait un banquet, après lequel les nouveaux Cochs couraient à travers le collège en réveillant leurs pairs et en les poursuivant avec leurs nouvelles cuillers. Le lauréat recevait une cuiller soigneusement sculptée dans du bois de rose ou de noyer noir, avec une plaque d'argent incrustée dans un étui en velours. La représentation de la Cuiller, qui devint l'événement le plus important, le plus attendu de l'année, et qui voyait des foules de plus de trois mille spectateurs – éclipsant celle qu'elle était censée parodier – eut lieu chaque année jusqu'en 1871.

Cet événement n'était pas aussi inhabituel qu'il le paraissait : des cérémonies plus anciennes voyaient la distribution d'une paire de bottes recouvertes de rouge au junior le plus populaire, d'un couteau de poche au plus laid (ou d'une médaille de cuir s'il refusait le couteau), d'une canne au plus beau, et, dans les premiers temps, d'une cuiller en bois à celui qui mangeait le plus. (L'équivalent le plus proche de nos jours serait sans doute le défi du Doodleburger [hamburger], qui est organisé par un restaurant du campus connu familièrement sous le nom de Doodle. Au cours de cet événement se joue une compétition entre des étudiants pour obtenir l'honneur d'être nommé le champion du Doodleburger – et d'avoir son nom gravé sur une plaque – en engloutissant autant de Doodleburgers bien gras que possible en un minimum de temps.) C'est typique de Yale : certaines traditions survivent indépendamment du contexte. Le jour précédant la remise des diplômes, par exemple, les étudiants de Yale continuent à recevoir une pipe, un mouchoir et un sac de tabac. Il en était ainsi, et cela continue.

Une des plus importantes traditions de Yale, au cours du XIX^e siècle, était l'Enceinte. Située dans ce qui est maintenant le vieux campus, la cour des étudiants de première année, au centre de Yale, l'Enceinte servait de lieu et de hall de rencontre, de podium et d'auditorium. Le plus souvent, les étudiants s'y asseyaient et chantaient – le chant était une coutume très appréciée à Yale, avec son Enceinte et les chants de ses associations – si bien qu'on publia ici le premier recueil de chants universitaires du pays, en 1853, édition mise à jour régulièrement par la suite. Chaque classe avait une place particulière le long de l'Enceinte, hormis les étudiants de première année, qui n'avaient pas la permission de s'y asseoir, sauf s'ils avaient gagné leur compétition annuelle de base-ball avec Harvard. En 1899, l'auteur Lewis Welch écrivait que l'Enceinte était un Yale « parfois en miniature, parfois de taille normale [...] ». Sans nommer la grande gêne des promeneurs descendant le trottoir devant une rangée de deux cents ou trois cents jeunes hommes blottis contre cette balustrade [...] de la mi-avril à la fin de la période ensoleillée [...]. C'était l'endroit où l'on était sûr de trouver quelqu'un [...]. On pouvait aller à l'Enceinte et être presque sûr de trouver, dans un laps de temps raisonnable, l'individu le plus disponible [...]. Peu importait qui on cherchait, le moyen le plus sûr était de s'asseoir sur l'Enceinte, de regarder et d'attendre. »

La tendance des étudiants à hurler des chansons et à se provoquer mutuellement jusqu'aux rixes devint finalement cause de plaintes. Vers 1850, la faculté prévint vainement les étudiants de ne pas s'asseoir sur l'Enceinte. L'administration essaya alors de les attirer hors de leur Enceinte adorée en installant des bancs dans les environs, mais ils ne bougèrent pas. Finalement, pour permettre l'érection d'un nouveau bâtiment, l'administration déplaça l'Enceinte vers un autre endroit, où elle perdit progressivement de son cachet parmi les étudiants.

Il n'est pas trop difficile de comprendre comment certaines des traditions les plus vieilles et les plus folles de l'institution se sont finalement intégrées dans le système social très culturel de Yale. Un exemple en est l'enterrement d'Euclide, qui, malgré les nombreuses interdictions de la faculté, s'est perpétué chaque année, depuis les débuts de Yale, jusqu'en 1863. Quand les étudiants de deuxième année avaient terminé les études sur Euclide, en général à la fin d'octobre, ils brûlaient ou enterraient leurs livres lors d'une

cérémonie de minuit fortement élaborée et accompagnée par des poèmes, des tragédies et des processions. Portant des masques et des costumes démoniaques noirs, ils marchaient d'abord silencieusement vers un bâtiment appelé le « Temple ». Lorsqu'ils montaient l'escalier en spirale du bâtiment, ils récitaient le mot de passe attribué à Homère au « comité », qui présidait le rituel avec des glaives brillants. Dans la chambre des cérémonies du Temple, ils entouraient l'effigie d'Euclide, placée sur l'estrade, en chantant à gorge déployée des chansons telles que (rimées en anglais) :

*Le vieil Euclide dort dans les bras de la mort.
Il dort calmement maintenant
Et la moiteur livide de la désagrégation se glisse
Sur son front blême.
Ses triangles, qui nous ont si souvent terrassés,
Devraient bientôt trouver leur tombeau ;
Il essaiera de faire des angles avec les lignes qui nous ennuyaient,
Dans le flot stygien.
Ses rapports sont tous carrés, il est parti
De sa sphère terrestre ;
Son corps trimbalé sur une bière étroite,
Et non sur une bière plus grande (à boire).
Nous avons décrit les pace de son existence,
Dans des lignes données,
Et nous brûlerons le vieil Euclide à distance,
En dessous des pins ondulants.*

Puis ils récitaient alors un poème, prononçaient un discours et une oraison funèbre entre des morceaux de musique joués par un orchestre étudiant. Ensuite, comme l'a décrit un écrivain en 1843 dans un langage solennel correspondant bien à l'occasion : « L'énorme tisonnier est chauffé dans le vieux fourneau et plongé à travers le volume fumant (la pile de livres), et la division, en position alignée, "voit clair pour une fois à travers les livres. Alors ils "comprennent" à mesure que les livres passent au-dessus de leurs têtes. Enfin, ils défilent dessus en une procession solennelle, et ils sont

capables, quand ils se tiennent fermement sur les couvertures, de prétendre avec vérité qu'ils ont "dominé" la matière – ce sont de pauvres blagues, en effet, mais suffisantes pour susciter des rires. Puis suivent des discours, comiques et pathétiques, des cris et des réjouissances. La nuit attendue étant arrivée, ils s'assemblent calmement, tous silencieux, à la place prévue ! Couché dans sa bière, recouvert d'un drap mortuaire, le cadavre (c'est-à-dire les livres) est porté en un lent cortège, accompagné de la musique plaintive des violons et des coups et tremblements d'un tambour fêlé, vers la tombe ouverte ou vers le bûcher funéraire. Une rangée rayonnante de torches enflammées et de lanternes scintillantes ondule le long des rues silencieuses et à travers les champs ouverts. La neige craque sous les pieds de centaines d'hommes. Ils arrivent sur la scène, et forment un cercle autour du point consacré. Si la cérémonie est un enterrement, le défunt sera entièrement couché dans sa tombe, et ses amis célébreront sa mémoire en prose ou en vers, ses vertus, et sa fin inopportune. Et trois *oboles* sont jetées dans sa tombe afin de satisfaire le batelier lugubre du Styx. Un dernier regard est lancé avec langueur quand le cortège passe lentement devant la tombe. Et l'on pousse un gémissement – un grognement qui monte jusqu'au septième ciel –, et l'on jette de la terre dedans, et l'on dispose la pierre tombale avec une épitaphe consacrant la tombe du mort. Ou si, selon la coutume de son pays natal, c'est le bûcher, il est préparé soigneusement avec des combustibles, et forme le centre d'un cercle. Une jarre pesante de térébenthine ou de whisky constitue l'essence fragrante, et alors que monte la flamme allumée dans la nuit calme, et que l'alarme sonne dans le lointain sombre, on déclame l'éloge, et la mémoire de l'illustre mort est honorée. L'urne reçoit les cendres sacrées qui, dans une procession solennelle, sont placées dans un lieu assez frappant, ou sont déposées cérémonieusement dans un sarcophage convenable. L'événement se termine alors. Un chant, un hurra vibrant, et le dernier participant jovial va à la rencontre d'un sommeil court et profond. »

* * *

En 1886, le programme standard ayant été remplacé par des cours choisis, ce qui permettait à chaque étudiant d'avoir un horaire différent de

celui de ses pairs, l'administration décida de cesser de nommer les orateurs des discours de salutation et de discours d'adieu. Il n'est alors pas surprenant qu'au cours des vingt années suivantes, Yale fût le témoin d'une prolifération d'organisations destinées à promouvoir certains étudiants par d'autres moyens. Les gens de Yale semblaient capables de transformer presque tout en une coutume enracinée dans le temps. En 1893, par exemple, un étudiant de première année fut réveillé de son sommeil par le vacarme de deux ivrognes qui se disputaient sous ses fenêtres, et il leur jeta une bouteille d'encre. C'est ainsi que commença la tradition annuelle de la Bouteille de nuit, où les étudiants jetaient par les fenêtres des bouteilles d'eau minérale, qui constituaient l'essentiel de l'approvisionnement en eau des dortoirs. Lors de l'Omega Lambda Chi – une parade au printemps, qui commença après que la faculté eut interdit les sociétés des étudiants de première année, en 1880 –, les étudiants de deuxième année, les juniors et les seniors défilaient dans les bâtiments du collège en s'acclamant mutuellement les uns les autres. Après la parade venait le défilé de Thermopyles, pendant lequel les étudiants de première année passaient à travers les cannes des étudiants des classes supérieures, entre deux bâtiments rapprochés, avec comme seul objectif de ne pas être rossés. En 1903, les Pundits, un groupe bien organisé de petits malins (qui existe toujours), firent surface. L'année 1909 vit la fondation du groupe de chant devenu aujourd'hui légendaire, et dont le nom, les Whiffenpoofs, était tiré d'un personnage de l'opérette de Victor Herbert, *Little Nemo*, qui venait d'être jouée à Broadway. Le narrateur de Herbert perçait un trou dans un lac gelé et plaçait du fromage tout autour. La créature des Whiffenpoofs jaillissait pour attraper le fromage, poussait des cris rauques, et était attrapée. Apparemment, les Whiffenpoofs avaient trouvé que ce nom était approprié, parce que, disaient-ils : « Si vous nous tentez avec de la nourriture et de l'alcool, nous sortirons et pousserons des cris rauques. »

Lors d'une nuit d'hiver neigeuse de 1934, le plâtre tomba d'un des plafonds récemment terminés de la résidence collégiale Timothy Dwight. Une fois le plafond réparé, l'administrateur de la faculté fit un banquet et réécrivit des chansons pour qu'elles correspondent à l'occasion de « célébrer la fin de l'âge du plâtre ». C'est ainsi que naquit la nuit du Plâtre, célébrée

tous les ans. Au milieu du *XX^e* siècle, les étudiants ont commencé à fêter le jour du *Bladderball* (« vessie gonflée »), qui débutait habituellement par une grande consommation d'alcool dès le petit déjeuner. Vers onze heures du matin, la police du campus fermait les portes du vieux campus, la cour des étudiants de première année, où les étudiants de toutes les résidences universitaires titubaient en attendant qu'un ballon d'un mètre cinquante de largeur tombât du haut de la porte Phelps. L'objectif de *Bladderball* était que chaque résidence universitaire essaie, au milieu du chaos, de faire parvenir la balle vers la porte, qui faisait office de but. Une fois le ballon jeté par-dessus la porte, la foule le poursuivait dans une cacophonie délirante.

Pendant au moins ses deux premiers siècles, Yale n'avait pas d'association représentant les étudiants. C'est pourquoi ces fils du privilège ressentaient qu'ils devaient par un autre moyen faire reconnaître une minorité face aux multitudes. Ils sont arrivés à trouver leur première solution d'une manière étrange. À partir de la fin du *XVIII^e* siècle, les relations entre les étudiants et la ville avaient viré aux hostilités ouvertes, particulièrement avec les marins qui passaient leur temps libre dans le port de New Haven. En 1806, le conflit se transforma en émeute, pendant laquelle les citoyens en vinrent à nommer un des étudiants la « Brute du collège ». Dans le vrai style de Yale, les étudiants, enchantés, ont transformé l'insulte en une fonction choisie et élurent, chaque année à partir de ce moment-là, une Brute du collège ainsi qu'une brute dans chaque classe. La brute ne menait pas seulement au combat, mais dirigeait aussi chaque procession et chaque rencontre, en jouant un rôle assez proche de celui de représentant de la classe. Finalement, chaque classe allait élire une « Brute majeure » (un camarade populaire) et une « Brute mineure » (le plus petit, qui pouvait aussi servir de vice-président en cas d'absence du premier). Chaque Brute était intronisée cérémonieusement avec une « Saucisse », canne décorée de dorure. La Brute majeure des seniors, qui occupait la fonction de Brute du collège officielle, était équipée d'une grande arme que l'on appelait la « Massue de la Brute ».

Naturellement, la transmission de la Massue de la Brute à la Brute junior, qui se déroulait à la fin de chaque année, devint un rituel élaboré, rempli de discours, de musique et de parades. À la fin des années 1830, plusieurs étudiants commencèrent à trouver qu'appeler « Brute » le chef de la classe

était peu raffiné, comparé au fait d'élire un président de la classe, un chef ou un modérateur. Un parti de la réforme se développa rapidement et élut son propre chef en rivalité avec la Brute du collège. Au matin de la remise des diplômes en 1840, les deux chefs élus de l'université décidèrent de montrer leur pouvoir en utilisant la méthode traditionnelle : celle des brutes. Ni la faculté, ni les officiers de police, ni le magistrat suprême de l'État ne purent interrompre les violences. Peu après, la faculté décida d'abolir les deux groupes et fit décréter que, dès lors, il n'y aurait pas du tout de représentants des étudiants à Yale. La dernière Brute du collège, un membre des *Skull & Bones* de la promotion 1841, déposa la Massue de la Brute au quartier général des *skullboniens*, où on la vit pour la dernière fois.

La façon probablement la plus marquante qu'avaient les étudiants de Yale de se diviser était de former des sociétés. Les premières sociétés importantes, les sociétés littéraires, étaient inoffensives, ouvertes et non exclusives. Elles servaient uniquement à combler le besoin des étudiants d'appartenir à quelque chose de plus intime que la communauté de Yale. Ce fut d'abord la société *Crotonia* qui émergea. Elle ne dura pas longtemps et on ne possède pratiquement aucun document à son sujet. ● On sait seulement qu'elle a existé avant 1750. En 1753, le club du Compagnonnage honorable, rebaptisé « société *Linonia* », fut créé suite aux efforts du président Clap pour promouvoir la littérature et les oraisons dans la vie de l'université. C'était un grand groupe littéraire ouvert qui compterait finalement parmi ses membres le héros de Yale, Nathan Hale (héros national de la guerre d'indépendance des États-Unis [N.D.E.]). En 1768, trois *linoniens* des classes supérieures firent sécession pour fonder sa rivale, les *Brothers in Unity* (« Frères de l'unité »), qui devint le premier groupe de Yale à admettre les étudiants de première année, jusqu'alors aucunement reconnus. (Par coïncidence – ou peut-être pas –, c'est à partir de la promotion 1768, première à en bénéficier, que les noms furent classés par ordre alphabétique et non plus par ordre de statut social.)

Une fois les *Brothers in Unity* fondée, les deux sociétés littéraires se partagèrent le campus en se barrant pour accueillir des membres, sans laisser d'étudiants non affiliés. En 1801, *Linonia* et les *Brothers*, afin d'économiser le temps et l'énergie qu'elles dépensaient à faire campagne pour l'adhésion,

se mirent d'accord pour se répartir les étudiants de première année de la façon suivante : tour à tour, elles en prenaient un selon l'ordre alphabétique de la liste. En 1819, les linoniens furent mêlés à un combat politique brutal qui aboutit à l'élection d'un étudiant nordiste comme président de la société. En signe de protestation, les membres sudistes des deux sociétés, Linonia et les Brothers, se retirèrent pour en former une troisième, Calliope, qui n'atteignit jamais l'ampleur des deux précédentes, mais n'en dura pas moins de nombreuses années. Elle n'avait pas besoin de rechercher les étudiants de première année, car, en général, tous les sudistes adhéraient automatiquement à cette société, qui fut en 1853 la première société littéraire importante à s'éteindre.

Les sociétés se réunissaient dans des niches séparées, situées aux extrémités opposées d'un bâtiment qui ressemblait à une chapelle gothique. Elles encaissaient environ huit dollars par an de droits. Lors des réunions hebdomadaires, les étudiants discutaient, discourent, écrivaient des poèmes et jouaient des pièces. Les discours solennels et les thèmes de compositions comprenaient des questions comme « Quelle est la racine carrée de 16/99 ? », « Si toutes les rivières débouchent dans la mer, pour quelle raison la mer ne monte-t-elle pas ? » et « Est-ce que les vieilles servantes doivent être taxées ? ». Ces rencontres permettaient aux étudiants de discuter de sujets que leur programme conservateur ne prévoyait pas d'aborder, tels que les événements courants ou l'actualité. Les auteurs de *The American College and American Culture* (1970) notaient que ce genre de sociétés permettait que les « débats, les bibliothèques et les publications deviennent souvent des modes d'étude plus efficaces que les exercices académiques formels ; et leurs capacités à exclure certains étudiants donnaient une reconnaissance gratifiante à ceux qui étaient admis ». Occasionnellement, elles organisaient une manifestation pendant laquelle chacun voulait surpasser les autres dans une série d'épreuves comportant un poème dramatique écrit de façon originale, une tragédie, et une comédie. Finalement, l'administration abolit ces joutes oratoires parce que les étudiants leur consacraient plus de temps qu'à leurs classes.

Ces sociétés littéraires ont constitué les premières sociétés intellectuelles étudiantes dans le pays. F. A. P. Barnard, président du collège de Columbia

(New York) de 1864 à 1889, écrivait : « Rien de ce que j'ai appris à l'université Yale ne me semble avoir été aussi bénéfique que ce qui provenait de la pratique d'écrire et de parler dans la société littéraire à laquelle j'appartenais. » Même si leur objectif était surtout de développer la personnalité intellectuelle, un de leurs principaux avantages initiaux résidait dans leurs bibliothèques. À l'époque où la bibliothèque de Yale était rarement ouverte, où il lui manquait une politique de prêt plus libérale, et où elle se trouvait limitée à proposer principalement des ouvrages académiques conservateurs, elles offraient un grand choix de lectures légères.

Au fur et à mesure que les sociétés littéraires se renforçaient, les étudiants continuaient à se réunir dans des groupes de plus en plus exclusifs. En 1780, la branche Alpha du Connecticut de Phi Beta Kappa fut fondée à Yale en tant que société secrète ayant un programme régulier qui n'était au début connu que de ses membres. En 1797, quelques élèves instituèrent l'éphémère Société morale, une société secrète qui soulignait l'importance de la religion. En 1812, des étudiants créèrent une société musicale qui fut plus tard connue sous le nom de « société Beethoven ». Les années 1820 et le début des années 1830 virent la création de la société Philencration, qui prêchait la modération et finalement l'abstinence de l'alcool. Cette fièvre de sociétés toucha même la faculté : en 1819, Théodore Dwight Woolsey créa le club Hexahedron, qui organisait des rencontres durant lesquelles les membres récitaient de la poésie. En 1821, des étudiants épouvantés par la garde-robe d'un de leurs camarades de classe – « un costume entièrement en soie légère réversible » – formèrent la société Lycurgan pour s'opposer à l'indulgence à l'égard du gaspillage dans la vie, les habits et la conduite. C'est aussi en 1821 que le distingué professeur James L. Kingsley fonda la Chi Delta Thêta, visant à encourager l'intérêt pour la littérature ; seuls les meilleurs écrivains des classes seniors étaient élus. Chi Delta Thêta se réunissait tous les mardis dans la nuit, en général dans la maison de Kingsley, pour lire des essais et en discuter. Dix-neuf membres de la promotion 1831 fondèrent la société Philagorienne, ou Phi Alpha, qui n'exista que deux ans. Elle se réunissait une fois par semaine, dans une chambre de la rue d'Orange, avec comme objectif celui d'améliorer les talents oratoires improvisés de ses membres. Phi Alpha se cachait dans le secret ; tous ses

adhérents devaient réciter le serment : « Toi et chacun d'entre vous promettez sur votre foi et votre honneur, en présence de ces témoins, que vous ne trahirez jamais, ni ne découvrirez ou ne révélez directement ou indirectement aucune des lois, cérémonies ou opérations de cette société. »

Dans les années 1830, les sociétés littéraires commencèrent leur longue descente vers l'extinction. Linonia et les Brothers cessèrent toutes deux leurs activités, en 1872, quand leurs bibliothèques furent transférées à la bibliothèque universitaire qui, aujourd'hui encore, maintient la collection « L & B » dans une salle de lecture confortable et populaire auprès des étudiants. Alors que leur perte de popularité était en partie due à cette prolifération de possibilités offrant aux étudiants de ressentir qu'ils « appartenaient » à quelque chose, il est indéniable que leur mort était directement attribuable à la façon dont elles avaient été recouvertes par un voile plus insidieux, une entité exclusive à Yale : les sociétés secrètes des classes.

Skull & Bones (« Crâne et os »), la première d'entre elles, fut créée en 1832. Pour les seniors seulement. Le groupe se composait de quinze membres, élus clandestinement, qui se rencontraient régulièrement – et attirèrent rapidement la curiosité du campus. Vers 1840, chaque classe avait au moins une société. Dans les années 1880-1890, le campus était dominé par trois prestigieuses sociétés secrètes de seniors : Skull & Bones, Scroll & Key (« Parchemin et clefs ») et Wolf's Head (« Tête de loup »). Ces sociétés permettaient de souligner les divisions entre les classes comme pivot de l'expérience de Yale, au moment où le système de mise en condition par les plus âgés avait commencé à décliner. Mais elles rendaient aussi ces divisions encore plus étroites en pratiquant une politique active d'exclusion d'étudiants, ce que les sociétés littéraires, plus grandes, n'avaient pas fait. Soudainement, pour les étudiants de Yale, il ne suffisait plus de gagner un concours de débat, de triompher sur le terrain athlétique ou d'obtenir les meilleures notes de la classe. Les sociétés secrètes en vinrent rapidement à représenter le sommet du succès à Yale, et les élèves faisaient tout leur possible pour y parvenir.

Cela ne prit pas beaucoup de temps avant que les membres de la faculté décident aussi de s'insérer dans ce système. Six ans après la fondation des Skull & Bones, un groupe de six résidents renommés de New Haven, parmi

lesquels les professeurs Josiah Willard Gibbs et Théodore Dwight Woolsey, fonda le Club, une société créée pour l'élite de la faculté de Yale et, à l'origine, également pour l'intelligentsia de New Haven. Le « Club du vieil homme⁴ », comme l'appelaient certains, offrait à environ vingt-cinq membres de l'élite sociale et intellectuelle de l'université une appartenance (leurs familles appelaient usuellement cette organisation le « Club des vieux gentlemen »). Finalement, la liste des membres incluait William Howard Taft, Simeon E. Baldwin, futur chef de la justice du Connecticut, le savant Thomas Bergin, le neurochirurgien Harvey Cushing et le fondateur des Skull & Bones, William H. Russell.

Leurs rencontres, qui se tenaient toutes les deux semaines, consistaient en un souper – composé habituellement d'huîtres, de langue froide, de biscuits, de pâté en croûte, de thé et de café – et en discussions intellectuellement stimulantes sur des sujets comme « L'esclavage : comment devrait-il être traité par des hommes de lettres ? », en 1856, et « La lobotomie préfrontale », en 1947. Le président, qui accueillait généralement la discussion dans sa maison, demandait ensuite aux hommes, dans l'ordre dans lequel ils siégeaient, de donner leur opinion sur le sujet abordé.

Le Club avait obtenu un pouvoir considérable sur le campus, principalement parce que, au moins jusqu'en 1963, deux tiers de ses adhérents étaient ou avaient été membres de l'administration de l'université. En fait, il arrivait même que cette organisation exclusive discutât des questions universitaires, arrivât à une décision sans la participation du reste de la faculté et de l'administration, et parvînt à diriger la solution du problème. « Le Club n'a jamais cherché à influencer personne en dehors de son milieu, il a simplement voulu créer un plaisir social et un échange intellectuel, a essayé de démontrer l'histoire du Club dans un livre portant sur cette organisation. Mais le fond de la vérité est que ses membres, au cours de leurs discussions avant ou après le repas, et alors que ce n'était pas de leur ressort, prenaient de façon informelle des décisions qui n'étaient pas étrangères à l'université. » Et puis à part cela, il

⁴ Ce club existe encore aujourd'hui, ainsi que le Club du samedi matin, une organisation fondée, il y a environ 125 ans, pour les filles des membres de la faculté de Yale. Entièrement féminin, ce groupe est aujourd'hui limité à environ une vingtaine de professeurs et d'épouses de membres de la faculté. Le Club du samedi matin se réunit quelque huit fois par an pour diffuser des discours et faire des représentations. [N.D.E.]

y avait des discussions sérieuses portant sur des questions moins controversées, comme « l'évolution d'un sabot de cheval, dont les trois doigts se sont progressivement réduits à un seul ».

* * *

Alors que Yale subissait de nombreux changements tout au long de son évolution au XX^e siècle, son cœur et son atmosphère changeaient pourtant difficilement avec le temps. En 1951, le magazine *Time* notait, à l'occasion du deux cent cinquantième anniversaire de Yale : « Consciemment ou inconsciemment, Yale a traditionnellement attendu que d'autres prennent l'initiative, a observé leurs différents parcours, puis s'est mise en route pour suivre les plus neutres. C'est ainsi que, si son progrès n'a pas été rapide, il a été sélectif et en général réfléchi. Si elle a ouvert peu de nouvelles frontières, elle a au moins tenu ferme sur des principes anciens et solides. Dans le meilleur et le plus véridique sens des mots, Yale s'est tenue fermement depuis ses tout débuts du côté du conservatisme triomphant. »

Plus tôt, en 1885, la publication *Nation* observait cette tendance au conservatisme et faisait remarquer que Yale se cramponnait « assez vigoureusement à la théorie de sa fondation. C'est encore une institution gouvernée pratiquement par quelques hommes d'Église d'une seule obédience, dans un seul État. L'accent est encore mis, par les croyants, sur la vieille théorie selon laquelle la première condition, pour un président, est d'être un membre du clergé de l'Église "orthodoxe". Le parti conservateur peut imposer son opinion lors de l'élection du nouveau président, mais il va seulement retarder l'inévitable. Une grande université moderne ne peut pas être menée en permanence selon les mêmes lignes qu'une école coloniale divine. »

Peut-être pas, mais Yale essayait de demeurer obstinément comme elle avait toujours été – et elle produisait toujours le même genre d'étudiants. En 1913, le président du journal *Yale Daily News* décrivait ainsi le « type de Yale » comme étant un homme qui portait des vêtements appropriés, se conduisait bien, était « offensif dans son désir d'être entièrement inoffensif »,

et ne pensait pas pour lui-même. « Le morne sable du désert du Sahara n'aurait pas pu être plus négligé par les étudiants de Yale que ne l'était l'art de penser, écrivait le président du journal. Et leur niveau mental n'a pas évolué depuis les tout premiers étudiants. » En 1923, Upton Sinclair écrivait, dans *The Goose Step* (« Le pas de poule »), qu'il existait une directive claire – « c'est comme cela que nous faisons à Yale » – et méprisante pour ceux qui tentaient autre chose. Il dénonçait le fait que les sociétés secrètes, celles des seniors en particulier, n'avaient pas laissé de place « pour la plus petite trace d'excentricité dans les idées ». Même le skullbonien William F. Buckley reprocherait, dans son livre *God and Man at Yale* (« Dieu et l'homme à Yale »), écrit en 1951, « les prétentions bruyantes selon lesquelles Yale (et ma conjecture concerne la plupart des autres collèges et universités) *souscrit à une orthodoxie* : il y a des limites dans lesquelles les membres de la faculté doivent garder leurs opinions s'ils veulent être "tolérés" ».

Yale n'a jamais nié son homogénéité, ni n'en a fait l'apologie. Lors de l'inauguration de l'année académique de 1935, le président James Rowland Angell mettait en garde les étudiants devant le fait que leur faible empressement à changer, qu'ils avaient cultivé en tant qu'étudiants, ne ferait que s'intensifier quand ils seraient diplômés. « Maintenant, en tant que diplômés, votre conservatisme va, dans la plupart des cas, presque immédiatement augmenter à la puissance *n*, et tout ce qui a été fait pendant votre séjour à Yale va vous sembler irrationnel et démonstrativement mauvais », déclara-t-il. Un an plus tard, il disait carrément : « Vous êtes diplômés depuis dix minutes et, déjà, s'est cristallisée dans votre âme, sans doute inconsciemment, cette attitude typique de ressentiment critique à l'égard de tout changement qui à Yale constitue un des traits les plus attrayants et les plus exaspérants du diplômé. »

En 1952, George Pierson décrivait l'attitude de Yale comme un mandat conflictuel de conformité et de compétition. Il écrivait : « Yale est conformiste. Il n'y a aucun doute là-dessus. Un vrai homme de Yale n'est pas venu là uniquement pour ce qu'il pouvait y recevoir. Il n'a même pas été éduqué pour apprendre à dépendre de lui-même ou pour opposer son jugement à celui de l'opinion populaire. Pour certaines des institutions de

l'Ouest, tout ce qui était vieux apparaissait automatiquement suspect. À Cambridge, comme l'a confessé un éditeur de Harvard, l'homme de Harvard était apte à développer sa propre règle au point qu'un jeu en équipe et des efforts concertés lui étaient souvent impossibles. Mais à Yale, l'individualisme n'était pas encouragé. Le sentiment général du campus s'y opposait, et les traditions allaient dans ce sens. Un camarade de classe valorisait beaucoup plus sa coopération que son esprit critique. L'originalité d'idées était suspecte et, sauf à un certain degré, l'excentricité d'habillement ou de conduite était désapprouvée. Pour réussir à Yale, on devait éviter l'étrangeté, se faire des amis, faire quelque chose. Et quelle que soit l'activité ou quel que soit le motif calculé sous-jacent, il était toujours supposé être la même chose : "sortir" et faire quelque chose, cela voulait dire travailler pour le bien-être de l'établissement. »

Environ un quart de siècle plus tard, Brooks Mather Kelley faisait une observation similaire : « Yale était, c'est clair, *trop* traditionnelle, *trop* conformiste, *trop* une création des âges. La structure élaborée est devenue décadente et a commencé à se désintégrer [...]. Ce qui était hors du programme d'études était devenu plus important que n'importe quoi d'autre. »

En 1926, le conseil de Yale donna son accord pour que cesse la longue tradition d'assister obligatoirement aux services religieux. Mais le changement le plus important viendrait quelques années plus tard. Edward Harkness, membre actif de la société secrète *Wolf's Head* et de la promotion 1897, exprima sa déception devant le fait que beaucoup d'hommes « moyens » comme lui n'avaient pas été marqués par l'expérience intime de liaison avec la vie de la société secrète, et qu'il leur manquait quelque chose qu'il considérait comme crucial pour l'expérience de Yale. En 1930, Harkness se porta garant d'une donation à Yale de plus de quinze millions de dollars, destinée à développer un système de résidences universitaires calqué sur ceux de Cambridge et d'Oxford, en Angleterre. Il espérait qu'ainsi seraient pulvérisées certaines des barrières existant entre les différentes promotions, et, d'une manière plus frappante, entre les internes et les externes des clubs exclusifs de Yale.

Les sept premières de ces résidences ouvrirent en septembre 1933. (Les étudiants de première année restaient sans affiliation jusqu'à ce qu'ils se

voient assigner une résidence pour la deuxième année. Cette pratique différait fortement du système des « maisons » de Harvard, où les étudiants choisissaient où ils voulaient vivre.) Les membres de la faculté vivant dans chaque résidence se mélangeaient avec les étudiants dans les réfectoires. Des associations spécifiques à chacune ont alors émergé. Si un étudiant n'arrivait pas à obtenir une place au journal étudiant *Daily News*, dans une équipe universitaire ou dans une représentation, il pouvait toujours travailler pour le journal de sa résidence, disputer des compétitions d'athlétisme internes à la résidence ou y jouer une tragédie. Et, plus important, chaque résidence avait désormais ses propres honneurs, ses propres moyens de reconnaître les talents des étudiants qui, au lieu d'avoir à se débattre dans la grande communauté universitaire, pouvaient maintenant participer à des compétitions dans ces communautés plus petites.

Et, bien évidemment, de nouvelles traditions spécifiques à chaque résidence universitaire allaient se consolider. Chacune avait ses cravates, ses vestons, ses assiettes, ses fêtes du week-end et ses pique-niques. Lors de l'inauguration de l'année académique, toutes défilaient ensemble derrière leurs maîtres, doyens et camarades, qui portaient sur leurs capuches les couleurs de la résidence. Chacune avait un symbole. La résidence Calhoun arborait une canne de sénateur, la résidence Berkeley portait deux masses en argent, la résidence Pierson faisait tourner un bâton surmonté d'un soleil, et la résidence Davenport défilait avec une massue en bois au sommet de laquelle était gravée la tête d'un brigand. Vers le milieu du siècle, chacune avait sa propre bannière, portée fièrement lors de la marche de remise des diplômes. (Le sceau officiel de Yale contenait les mots hébreux *Urim vThummim*, traduits généralement par « Lumière et Vérité ». Le secrétaire de l'établissement Théodore Sizer, créateur des bannières, en dessina un jour une spéciale pour le maître des cérémonies de l'inauguration de l'année académique, derrière laquelle défilait tout le monde. Il y avait inscrit la phrase en hébreu « Dieu condamne cela » au-dessus de *Deus id dampsit*, un jeu de mot avec *Deus id dempsit*, qui signifiait « Dieu l'a retiré ». Lorsque Sizer présenta la bannière au maître des cérémonies, les spectateurs traduisirent injustement le latin par « Mon Dieu, il se pourrait qu'il pleuve ».)

Tout au long du xx^e siècle, Yale accentua de plus en plus le système des résidences universitaires. À l'automne 1962, les étudiants de première année y furent incorporés. Même si la plupart passaient leur première année dans le vieux campus, cela signifiait que, avant même qu'ils ne soient installés à Yale, ils « appartenaient » d'ores et déjà à quelque chose de plus petit et de plus intime que l'université. L'élément d'identification le plus important d'un étudiant devint sa résidence universitaire, ce qui explique pourquoi, même aujourd'hui, la première question que les étudiants posent à un autre qu'ils ne connaissent pas est : « Dans quelle résidence habitez-vous ? » Quand Yale devint mixte, en 1969, les femmes s'associèrent plus facilement avec les hommes de leurs résidences qu'avec les autres femmes du campus. La loyauté envers la résidence en vint à dépasser la loyauté à l'égard de sa promotion, puisque les étudiants se reconnaissaient mutuellement plus fréquemment à leur appartenance à une même résidence (Stilesian, Branfordian ou Pleonitic) qu'à leur appartenance à une même promotion.

* * *

« La lutte pour l'existence à l'extérieur, dans le monde des affaires, n'est pas plus intense d'un iota que la lutte pour gagner dans la compétition visant à être publié dans le *News* ou dans le *Lit.*, déclarait un personnage de *Stover at Yale*, roman d'Owen Johnson de 1912. Nous sommes, comme c'est le cas des bœufs d'élevage et de tous les sous-produits, déjà organisés jusqu'à la dernière possibilité. Vous arrivez à Yale, et qu'est-ce qu'on vous dit ? « Soyez naturel, spontané, manifestez une certaine liberté, profitez d'un loisir que vous n'aurez plus jamais, butinez tout autour, donnez une chance à votre imagination, regardez tout le monde, frottez-vous à tout le monde, faites la connaissance de vous-même. » Est-ce cela qu'on vous déclare ? Non. On vous dit : « Vous avez ici vingt grandes machines qui ont besoin de nouveaux boulons et de nouvelles roues. Sortez et travaillez. Travaillez plus dur que votre voisin, qui va essayer de vous dépasser. Et, pour réussir, ne travaillez qu'à une seule chose. Vous ne comptez pas. Faites tout pour votre université. »

Ces descriptions faites par Johnson, même si elles appartiennent à une fiction, sonnent vrai. Même le magazine *Time* constatait : « Comme la constitution britannique, le code de Yale n'est pas écrit ; il est seulement dans les airs. [...] Les étudiants de Yale "jouent encore le jeu" – sur le terrain et à l'extérieur – dans une atmosphère de compétition calme mais sans tendresse : dès le moment où un étudiant de première année commence à "tendre" vers le *News*, le *Banner* ou le *Lit.*, sa vie devient une course pleine d'objectifs à atteindre – mais une course qu'il doit prétendre ignorer. » Avec son traditionalisme strict et sa conformité conservatrice, Yale est devenue – et est certainement restée – une institution qui se présente beaucoup moins comme une école académique que comme un jeu social. Comme l'a observé sans sourciller George Pierson dans son histoire de Yale : « Une grande partie de ceux qui sont venus à Yale ne l'ont pas fait pour apprendre des livres, mais pour apprendre des autres – non pas comment être un érudit, mais comment réussir. Le succès était leur véritable but, pas la Vérité. Ce pour quoi ils étaient réellement préparés dans leur compétition était la lutte pour la vie. [...] Les étudiants savaient que, une fois qu'ils avaient appris les règles du jeu, ils étaient destinés à recevoir de grands prix, certains de faire fortune, et tenus d'obtenir des postes de direction dans la société. »

Réussir à Yale signifiait s'engager dans une compétitivité féroce et sans limites, une ambition calculée que l'université nourrissait. Pierson ajoutait astucieusement que le « programme non imprimé » de Yale pourrait remplir un second « enseignement » : « Pour l'innocent ou celui qui n'était pas éveillé, le plongeon dans le maelström pouvait constituer une expérience déroutante. Mais pour celui qui était sociable, cela constituait un plaisir pur, et pour ceux qui étaient plus matures et ambitieux, cela procurait l'excitation du jeu : un jeu pour l'influence et le pouvoir, une compétition dont les prix s'étendaient loin derrière le diplôme. Celui qui devenait un « grand homme » dans sa classe et se trouvait attiré par les skullboniens ou les Keys semblait déjà bien patti. C'est à lui que seraient réservés les sommets des occasions de carrière. C'est lui que les grandes firmes de juristes attendaient, et pour lui que les portes des maisons de Wall Street s'ouvriraient. »

* * *

L'officier de police auquel j'avais parlé devant le « tombeau » des Skull & Bones avait certainement raison dans son assertion selon laquelle un labyrinthe de tunnels courait en dessous de Yale. Mais celui-ci ne se trouvait pas littéralement sous le campus. Il existait plutôt dans les sous-entendus de l'expérience de Yale. C'est ce qui rend cette université différente de toutes les autres dans le monde : parallèlement à la vie universitaire de Yale, quelque chose court à côté, il y a une matrice soutenant la structure de pouvoir de l'institution. Et l'on dit que si quelqu'un arrive à trouver la réponse au labyrinthe de New Haven, il recevra les clés d'un autre réseau de tunnels, de passages reliant les corridors du pouvoir dans le monde plus lointain. C'est un labyrinthe que les étudiants gardent en permanence à l'esprit lorsqu'ils naviguent obstinément à travers des traditions rigides, lorsqu'ils passent des défilés aussi étroits que ceux des gorges des Thermopyles, un labyrinthe vers lequel les chemins les plus prestigieux convergent – comme l'avait suggéré l'officier, à la porte de la société secrète.

CHAPITRE II

LE SYSTÈME DES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Thomas Thacher, professeur à Yale, écrivait dans une lettre envoyée dans les années 1870 : « Je serais content si tout le système de petites sociétés de cette université périsait. Mais je me sens tenu d'ajouter que ce n'est pas leur loi du secret qui les rend mauvaises. Presque tout le mal qu'elles créent ici, hormis le gaspillage de temps et d'argent, cesserait, si chacune d'elle devenait réellement secrète, si les lieux et les moments de réunion, le nom de leurs membres et même le nom de ces sociétés et leur existence même étaient absolument inconnus de tous, sauf de leurs propres membres. C'est ce que l'on sait concernant ces sociétés, et pas leurs secrets ou leurs activités secrètes, qui crée du mal parmi nous. »

Qu'une argumentation si étrange, visant à prendre leur défense dans un contexte d'accusation, puisse venir d'un très respecté professeur de Yale semble bizarre. Ce qui fait cependant que le contenu de cette lettre sonnait juste, c'est que Thacher, comme son fils et son petit-fils, était membre des Skull & Bones ; un skullbonien déclare publiquement que les sociétés secrètes devraient rester secrètes. Plus elles sont devenues secrètes, plus le

public a imaginé qu'elles étaient puissantes. Ce débat sur le secret est important, parce qu'il traverse le cœur de ce que les Skull & Bones ont toujours été. La société secrète est embourbée dans le paradoxe de sa propre image : ses membres soutiennent qu'ils veulent rester inconnus, ils insistent sur le fait qu'ils recherchent l'absolue discrétion, puis ils se pavanent en soulignant leur appartenance à ce groupe d'élite. Cette contradiction est directement liée à la façon dont les skullboniens forment ces initiés. Cela aussi, c'est vraiment le style de Yale.

Les sociétés secrètes de Yale, qui ont toujours reflété l'atmosphère régnant à l'université, se maintiennent dans un climat non conventionnel, avec un penchant marqué pour le traditionalisme aveugle. Le système est, comme l'a déclaré le futur président de Yale Arthur Hadley (S&B 1876) en 1895, « un produit caractéristique de la vie de Yale, avec son intensité dans l'effort, sa grande valorisation des jugements universitaires et des succès de l'établissement, et sa tension permanente, qui ne permettra à personne de rester lui-même, mais le transformera en une partie de la communauté au sein de laquelle il se meut ». En général, les membres de la société secrète – moins d'un dixième du total des étudiants des classes de seniors – se rencontraient pour des « sessions » tous les jeudis et dimanches soir. Même s'ils étaient harcelés par les accusations d'élitisme – jusqu'au milieu du ^{XX} siècle, il était considéré comme acquis que le candidat idéal pour la société « était né à Greenwich, avait été nourri à Andover, poli à Fence et approché par les skullboniens » –, les adeptes aimaient dire que les quinze seniors de chaque organisation représentaient un croisement reflétant la démographie du campus. Mais mystique « Ancienne tradition » de Yale et sociétés secrètes étaient synonymes. Cela avait la même odeur que les longues tables en bois éparpillées dans tout le campus – des vieux halls de réfectoires aux salles de classe de la tour Harkness en passant par la salle de rédaction du *Yale Daily News* – et sur lesquelles les Yalies avaient gravé leurs initiales avec des clefs vicilles de plus d'un siècle ; la même odeur que la buvette favorite du campus, où l'on trouvait des pizzas.

Ces gens agissent dans les limites d'une coutume qui ressemble à des cravates trop serrées, comme le lierre qui court le long des tours en pierre, tentant de leur donner plus d'ancienneté qu'elles n'en ont, enfermant leurs

murs plutôt que de laisser voir leur beauté. Ils manifestent la même attitude que le personnel de chez Mory's, un restaurant central du campus, réservé uniquement à ses membres, où les garçons servent du lapin ou du filet mignon à la façon hautaine des maîtres d'hôtel britanniques, haussant en permanence leurs sourcils légèrement arqués, manière de montrer son mécontentement si un client demandait un supplément de chutney. Les sociétés secrètes constituent ces sourcils arqués, personnifiant l'esprit de « Pour Dieu, pour le Pays et pour Yale », mais en intervertissant Yale et Dieu.

« Il serait évidemment fou de juger un individu uniquement par le biais de ses liens avec les sociétés secrètes, écrivait en 1871 Lyman Bagg, mais ce serait beaucoup moins fou que de le juger à la quantité de ses prix, des bourses qu'il reçoit ou des honneurs dont il pourrait se prévaloir, comme c'est pratiqué assez fréquemment. Établir un critère arbitraire par lequel on pourrait juger un caractère serait manifestement injuste, mais, si cela devait être fait, il n'existe aucun standard unique qui embrasserait autant de choses de nature à estimer l'importance d'un homme de Yale que sa participation au système des sociétés secrètes. »

Cette affirmation n'est plus vraie pour certains étudiants de Yale, en partie parce que le système des sociétés secrètes ne représente plus qu'un quart de ce qu'il était autrefois. Il existe maintenant suffisamment de moyens pour permettre de distinguer les qualités d'un étudiant et de juger de son importance sur le campus, sans qu'il ait besoin d'adhérer à une confrérie. Mais ce qui est remarquable, dans le système des sociétés secrètes de Yale, est que, même aujourd'hui, cent soixante-dix ans après ses débuts, l'appartenance à l'une de ces fraternités conserve pour beaucoup d'étudiants le même avantage et la même importance qu'auparavant. Les sociétés secrètes d'aujourd'hui prospèrent toujours comme des bastions de carriéristes exacerbés : dans une université n'ayant pas de catégories académiques formelles, de rangs de classe, ou de bourses au mérite, et où les loisirs se déroulent hors du campus et à sa périphérie, elles servent à beaucoup d'étudiants de moyen suprême pour obtenir la reconnaissance.

Dès qu'un nouvel étudiant (de première année) arrive au campus de New Haven, au moment de ce qu'on nomme « camp Yale », ces quelques journées situées entre la fin des inscriptions et le début des classes, il entend des

histoires sur le légendaire et infâme système des sociétés secrètes de l'université. Écarquillant souvent les yeux, parfois effrayé, mais toujours curieux, il ne peut que s'étonner de ce qui se passe dans ces organisations – quand il voit des étudiants aux lèvres pincées, vêtus de noir, entrant un à un dans un bâtiment sans fenêtres ; quand il entend parler de seniors qui ne se montrent jamais dans les réfectoires les jeudis et les dimanches ; quand il découvre des insignes étranges scellés de façon menaçante sur le campus. Certains étudiants deviennent obsessionnels à force de collectionner toute l'information possible sur une société précise qui les intrigue. En 1998, une remarquable étudiante senior était tellement mortifiée de ne pas avoir été approchée par une société secrète qu'elle passait toutes les nuits du jeudi cachée dans une chambre éloignée, en haut de la bibliothèque du Mémorial Sterling, pour que ses amis pensent qu'elle assistait aux réunions de la société. Même sa camarade de chambre s'est laissé bernier, jusqu'à ce qu'elle découvre la vérité peu avant la remise des diplômes.

Une des raisons pour lesquelles ces organisations sont devenues si rapidement parties intégrantes de la culture de Yale est qu'elles ne sont jamais devenues des clubs étudiants typiques. Le magazine *Scribner's* a noté en 1897 : « Sauf en ce qui concerne le programme lui-même, aucune force dans l'université ne peut être comparée aux sociétés secrètes de seniors. Le lien existant entre leurs membres dure toute la vie, et il est si étroit que même le petit monde de l'établissement ne sait rien de leurs procédés et ne peut que se perdre en conjectures à propos de leurs objectifs. » Les membres de la faculté de Yale et de l'administration – beaucoup d'entre eux étant eux-mêmes adeptes de ces fraternités – avaient été souvent ravis du système des sociétés secrètes alors qu'ils étaient étudiants. Non seulement certains administrateurs prenaient fréquemment part à leurs cérémonies et à leurs programmes, mais également, et en particulier dans le cas des sociétés de seniors, ils utilisaient leurs réseaux pour influencer sur les décisions de l'université. À l'intérieur de leurs murs, les sociétés ne traçaient aucune ligne de démarcation entre les générations : membres de la faculté, administrateurs, étudiants, diplômés ou non, étaient des frères égaux. Les étudiants adhérents de ces sociétés avaient donc des relations directes avec les administrateurs, qui, en retour, considéraient les opinions de leurs frères

comme représentatives de l'ensemble du corps étudiant non diplômé ou, au moins, comme une opinion de ce corps qui méritait d'être entendue. (Observez la description, faite par le président de Yale Timothy Dwight (Skull & Bones 1849), d'une société qu'il mentionne plusieurs fois dans son autobiographie, mais qu'il refuse toujours de nommer : « Au regard des relations amicales existant entre les membres les plus jeunes de la faculté et les étudiants, je pense que, dans ces années, les sociétés plus petites et secrètes ont commencé à exercer une influence d'un caractère spécial. Pendant la partie principale de ma carrière de tuteur, elles ont attiré au sein de leur communauté fraternelle, de façon plus complète et plus fréquente que cela n'avait été le cas précédemment, des membres qui étaient déjà diplômés et, parmi eux, ceux qui avaient été nommés à des fonctions éducatives dans l'université. C'est ainsi qu'une occasion s'est offerte, de temps en temps, pour des relations très libres et sans restrictions entre les enseignants et leurs élèves. Les deux parties pouvaient facilement comprendre mutuellement leurs pensées et leurs sentiments, et échanger des opinions ou des suggestions susceptibles d'avoir l'influence la meilleure et la plus heureuse. Je suis sûr que de telles occasions, dans ma jeunesse, ont été d'une grande utilité et d'un grand bénéfice. Elles m'ont donné la connaissance de la mentalité étudiante, ainsi que celle, plus familière et amicale, des idées et des sentiments d'étudiants individuels. C'était un privilège, dont j'ai toujours été reconnaissant, que de pouvoir connaître, grâce à ce moyen, une grande partie de l'intimité et des sentiments d'affection de nombreux élèves des classes successives qui ont suivi mon enseignement lorsque j'occupais une position de maître-assistant. C'est pour moi un plaisir, lorsque je regarde l'histoire passée, de sentir qu'eux et moi nous travaillions ensemble non seulement, comme je le crois, pour notre édification mutuelle dans les domaines de la connaissance et du caractère, mais aussi pour l'instauration d'une vie meilleure dans la communauté étudiante et pour des relations plus cordiales entre les plus jeunes et les plus âgés du monde universitaire. En un mot, de sentir que nous avons participé en amis – à faire de l'université une collectivité d'hommes instruits, liés par un objectif de conviction commune et ayant, chacun séparément et tous ensemble, le sentiment généreux qui correspond à l'éducation libérale. »

À la fin des années 1800, le président Dwight, le secrétaire Franklin Dexter (S&B 1861), Dean Harry Parks Wright (S&B 1868), et de nombreux professeurs parmi les plus importants assistaient régulièrement aux réunions pour maintenir des liens avec la direction étudiante.

L'administration a alors réalisé que, malgré l'exclusivité des fraternités et leur notoriété occasionnelle, elles servaient à Yale un objectif crucial : elles donnaient une motivation ardente aux étudiants. « L'inauguration du système des sociétés secrètes qui existe maintenant à Yale a constitué une des étapes les plus importantes dans l'évolution d'un simple établissement ancien vers une activité vivante, organisée et bourdonnante, déclarait la publication *Scribner's*. Voilà l'honneur le plus élevé qu'un homme de Yale puisse recevoir de ses camarades, et parce que cela vient d'eux, il le placera au-dessus d'une distinction scolastique. [...] L'écrivain, l'orateur, le savant, l'athlète, chacun est stimulé à la véritable mesure de ses capacités. La vie est subtile et éminemment pratique, parce que le succès est tangible. L'organisation de l'effort, porté à son développement le plus élevé à New Haven dans l'athlétisme, le débat ou les différentes phases de la vie sociale – qui constituent l'"esprit de Yale" par-dessus son côté tangible et mécanique – est due en grande partie à l'influence des sociétés secrètes, qui concentrent dans des canaux efficaces toutes les énergies diffuses et vagabondes de l'établissement. »

De façon évidente, les confréries divisaient fortement les étudiants entre ceux qui étaient membres et ceux qui ne l'étaient pas. Pourtant, cela les unissait aussi, en ce sens qu'ils travaillaient dans une large mesure en faveur du même objectif : y entrer. Cette tendance, semblable à celle d'une usine, formait la « machinerie » dont Owen Johnson fit une mention fameuse dans *Stover at Yale*. Et c'est aussi pourquoi, en dépit de sa ferme opposition, Yale ne pouvait pas fermer toutes ses sociétés – elle ne pouvait échapper au fait imparable que, alors que ces clubs étranges déchiraient le campus en morceaux, ils avaient la capacité de les « recoller » ensuite.

Malgré tout, une partie significative de la communauté de Yale considérait que ces sociétés constituaient un problème et une menace. « Derrière les apparences extérieures, en dessous des prétendues joies de ces quelques années, écrivait Edwin S. Oviatt dans le numéro de 1869 du *Yale*

Literary Magazine, se cache un courant souterrain empoisonné, qui se répand dans tous les fondements et dans toutes les fibres de la vie de notre établissement, et s'élève de façon menaçante et visible face à nous. Conscient de l'influence qu'un tel sang vital peut apporter, développer et nourrir dans toutes les branches de notre travail, il n'existe personne, qu'il occupe une position élevée ou basse, qu'il soit fort ou faible, qui ne le ressente pas [...]. S'il lui manque l'ambition d'atteindre une position par des moyens discutables, s'il n'a pas en lui l'esprit respectueux de révérence envers un héros éventuel, sa vie ici est rabougrie, rendue étroite, intimidée dans un silence maussade, et il s'évade à la fin, sans doute avec des larmes dans les yeux, vers des associations tendres rassemblant quelques amis aussi nobles et aussi indépendants que lui-même, et plein de rage intériorisée envers le système des choses qui l'a amené à être ainsi. »

Pour beaucoup de personnes sur le campus, le système des sociétés secrètes de l'université n'était pas un système, mais LE SYSTÈME, une matrice macabre, machiavélique destinée à extirper les faibles et à laver le cerveau des futurs maîtres du monde – il visait à développer expressément sur le campus des ministres, et non des subordonnés. Un écrivain anonyme dénonçait dans la revue *Nation* que « le mal se glisse lui-même dans notre vie religieuse, il introduit de la friction dans notre développement religieux ».

D'autres ressentaient cela différemment. Dans un article écrit en 1939 intitulé « En défense », le futur conseiller de Kennedy, McGeorge Bundy, donnait ainsi son opinion : « Même si la tradition a dans le passé parfois semblé retenir des hommes de consacrer leur temps à des choses plus importantes, il reste très discutable de savoir si le microcosme en général n'a pas tendu à élever plutôt qu'à diminuer la qualité du travail fait à l'université ; cela a certainement toujours servi à décourager du vrai désœuvrement et à jeter sa gourme. Il pourrait être mauvais que nous ayons un système qui attire un désir aveugle et récompense les fondements arbitraires et seulement à moitié vrais. Ce serait pire si l'étudiant de première année, aspirant ordinaire, ne trouvait rien de plus irrésistible que le ticket double du cinéma Loew's Poli ou les fameuses glaces du restaurant Knickerbocker¹. »

Peu après avoir publié cette défense non passionnée, Bundy fut récompensé par un contact des Skull & Bones.

¹ Loew's Poli fut un cinéma réputé. Knickerbocker est un célèbre restaurant bar de New Haven. [N.D.E.]

Alors que la première société secrète avait été créée en 1832, il ne se déroula pas beaucoup de temps avant que certains étudiants développent des alternatives et des imitations des Skull & Bones. La période allant jusqu'à la guerre civile américaine (guerre de Sécession 1861-1865) fut particulièrement l'occasion pour de telles activités. La première société junior fut fondée en 1836 ; les sociétés d'étudiants de deuxième année commencèrent en 1838 ; celles d'étudiants de première année, en 1840 ; et la deuxième société prestigieuse des seniors, Scroll & Key (« Parchemin et Clef »), en 1842. Ces groupes constituaient ce que beaucoup d'historiens de Yale ont décrit comme une pyramide sociale, parce que ce processus a progressivement réduit l'élite de chaque classe de l'établissement, à partir des sociétés ouvertes des étudiants de première année, aux deux sociétés de seniors, qui n'acceptaient que quinze membres chacune. Cela dans le dessein que seuls les meilleurs, les plus brillants, les plus populaires et, dans certains cas, les plus heureux, soient jugés assez importants pour mériter une reconnaissance.

En résultat, l'expérience de l'université constituait difficilement en elle-même la norme – Yale n'était pas une université : c'était un spectacle historique et un terrain d'épreuves. Comme le percevait la publication du campus, *Harkness Hoot*, dans les années 1930 : « Les activités de la plupart des étudiants non diplômés, au cours de leurs trois premières années, sont consciemment ou inconsciemment concentrées vers l'élection au sein d'une société senior [...]. Un ensemble de valeurs sociales, occultes, profiteuses, matérielles, avilissantes dans leur préméditation sont imposées dans presque tous les aspects de la conduite du campus. » Les sociétés secrètes faisaient plus que seulement rehausser la vie du campus de Yale. Elles la menaient.

Au XIX^e siècle, l'introduction d'un étudiant de Yale dans une société secrète commençait bien avant qu'il n'arrive sur le campus. Kappa Sigma Épsilon (fondée en 1840) et Delta Kappa (1845), la plus ancienne et la plus prestigieuse des sociétés d'étudiants de première année, envoyaient

régulièrement des représentants dans les écoles préparatoires afin de pouvoir attirer à l'avance des étudiants qui iraient à Yale l'automne suivant. Au début, Sigma Eps (Kappa Sigma Epsilon) et Delta Kap (Delta Kappa) enrôlaient environ vingt membres chacune. Mais la concurrence pour faire adhérer les meilleurs devint si féroce qu'ils changèrent rapidement de pratiques, afin d'initier, à la place, autant de membres qu'ils pouvaient, sans regarder leur valeur. La rivalité se transforma alors en une compétition pour voir qui « serait en état de gagner la campagne ». Sigma Eps et Delta Kap prendrait l'habitude d'échanger les années avec la société non secrète Gamma Nu (1855) et l'éphémère Sigma Delta (1849) pour attirer quelques douzaines de membres.

La course pour faire adhérer de nouveaux membres était fébrile ; on s'attendait à ce que tout étudiant de première année choisisse une société secrète. À peine après avoir commencé leur première année, les diplômés des écoles préparatoires retournaient dans leur *alma mater* pour recruter autant de « sous-premières » que possible. Il était fréquent que, par ce moyen, une société contrôlât ainsi une école préparatoire. Les étudiants d'Andover, par exemple, tendaient souvent en groupe vers Delta Kap – et c'est ainsi qu'ils choisissaient fréquemment son président, qu'ils avaient de fait élu avant même de mettre les pieds à Yale. Quand les étudiants de première année arrivaient dans les gares, pas seulement à New Haven, mais aussi à New York, à New London et à Springfield, des représentants de la société secrète les accostaient de diverses manières délirantes, parfois même en sautant sur les plateformes des trains en mouvement, afin d'être les premiers à atteindre leurs recrues. À cet effet, au milieu du XIX^e siècle des recruteurs zélés parcouraient même la gare jusqu'à vingt-trois fois par jour, en plus de rendre visite au port le matin et dans la nuit.

Les sociétés d'étudiants de première année, comme celles d'étudiants de deuxième année et de juniors, ont toutes élaboré leurs acronymes à partir de lettres utilisées au commencement de phrases grecques et constituant la devise du groupe (parfois c'étaient les fondateurs qui arrivaient d'emblée avec un trio de lettres grecques qui sonnaient bien, et à partir desquelles ils trouvaient une devise correspondante). Chaque société, comme les sociétés de Yale plus anciennes, avait aussi son insigne, ou badge. Les étudiants de

première année le portaient toujours, depuis leur initiation jusqu'à leur initiation dans le groupe de l'année suivante. Ils attachaient souvent à l'insigne une chaîne avec une petite lettre dorée représentant la société secrète. Ils avaient aussi un carnet doré ou coloré et des enveloppes timbrées, au logo de la société, ainsi qu'une assiette en acier et une lithographie encadrée accrochée au mur dans leur chambre. Dans les premières années d'existence des sociétés, ils diffusaient leurs annonces en collant sur les arbres des cartes postales où figuraient les logos des sociétés et les heures de réunion. Plus tard, ces fraternités se réunirent régulièrement les samedis soir, de huit à onze heures, dans des chambres louées dans des bâtiments en ville – ces chambres devaient posséder une estrade pour les exercices dramatiques. Les membres débattaient là, prononçaient des discours, lisaient des essais et des passages, et élaboraient ensemble les « journaux » de la société, qui se composaient de travaux écrits par les membres et recueillis par un rédacteur choisi par la société. Lors de certaines occasions ou à la fin des activités littéraires, la fraternité lançait un « ramassage de peanuts » au cours duquel un adhérent déversait une assez grande quantité de cacahuètes sur le plancher et riait avec ses camarades de classe quand les invités se disputaient pour en attraper autant que possible. Puis, inévitablement, on allumait des cigares et on étudiait la candidature de nouveaux postulants. L'adhésion à la confrérie coûtait environ trente-cinq à quarante dollars.

La société initiatique des étudiants de première année manifestait un certain degré de puérilité, étant donné que, à cette époque (XIX^e siècle), ces étudiants n'avaient que seize ans ou moins. Le jour de l'initiation, chacun recevait une enveloppe bordée de noir avec une carte marquée du logo de la société. Il était inscrit sur cette carte quelque chose comme « On viendra vous chercher dans votre chambre ce soir pour vous présenter à l'initiation des mystères sombres et terribles de la fraternité (nom de la société). Par ordre. » À l'intérieur de l'enveloppe, se trouvait une autre carte, dessinée de manière élaborée, et dont un coin manquait. On disait à l'étudiant d'attendre jusqu'à ce qu'un étudiant de deuxième année se montrât à sa porte avec le coin manquant.

En début de soirée, l'étudiant de première année entendait du tapage sous ses fenêtres : des étudiants de deuxième année marchant à travers le campus,

soufflant dans des cornes fines et frappant le sol avec leurs cannes pour effrayer les initiés. Plus tard dans la nuit, les étudiants de deuxième année allaient chercher ceux de première année, un par un, pour les amener vers un bâtiment loué, d'où sortaient des sons sauvages, chaotiques. Chaque étudiant de première année, les yeux bandés, était poussé dans le bâtiment. Le bandeau lui étant alors arraché, il constatait qu'il se trouvait dans une salle complètement obscure – en compagnie des autres étudiants de première année attendant d'être initiés.

Puis une porte mystérieuse s'ouvrait en grinçant et quelqu'un hurlait le nom de l'initié. Des étudiants de deuxième année, déguisés en diable et en squelette, lui recouvraient encore une fois les yeux d'un bandeau et l'entraînaient vers un escalier. Là, on le poussait, il perdait pied et tombait jusqu'à ce qu'il soit retenu par une couverture tendue par des membres de la société. Ils le gardaient dedans un moment. Ensuite, comme Lyman Bagg l'a rapporté dans *Four Years at Yale* (1871) : « On lui dit de rester assis sur une chaise, dont le siège, percé, repose sur un seau rempli d'eau et recouvert d'une grande serviette éponge, ce qui empêche l'initié d'être complètement trempé ; on lui attache la tête et les mains à un pilori, puis on l'insulte et on le fait tourner dans cette position désagréable ; on met un nœud coulant autour de son cou, et on le mène sous la guillotine. Là, on lui arrache à nouveau le bandeau des yeux, et il contemple la lame scintillante, en étain couleur saumon, qui tombe à trente centimètres de sa gorge (elle ne peut de toute façon pas descendre plus bas). Ainsi exécuté, il est jeté dans un cercueil, qui est frappé avec énergie à coups de marteau, afin que l'initié soit ramené à la vie, puis on le tire de là et l'oblige à porter son habit à l'envers. »

Ce genre de cacophonie chaotique peut caractériser les initiations de presque toutes les sociétés secrètes de Yale.

Dans les premières années d'existence des sociétés secrètes d'étudiants de première année, les initiations étaient souvent des événements publics, avec des tickets d'entrée décrivant les étudiants qui allaient être violemment torturés de différentes façons. Ces manières d'agir étaient souvent plus élaborées que ne le seraient les initiations ultérieures. Parfois, l'étudiant était placé dans un cercueil qui était soulevé jusqu'au plafond du hall où se déroulait l'initiation. On retirait alors le fond, laissant tomber l'initié sur une couverture.

En 1880, la faculté interdit les sociétés secrètes d'étudiants de première année, parce qu'elles s'étaient développées hors de tout contrôle et étaient la cause de disputes entre les étudiants de première et de deuxième année. L'interdiction était censée être temporaire, mais ces sociétés ne furent jamais rouvertes.

De même que les fraternités d'étudiants de première année, celles des étudiants de deuxième année envoyaient leurs représentants dans les écoles préparatoires pour engager des membres, bien que ces derniers ne pussent pas être initiés avant plus d'un an. Pour élire leurs adeptes, les confréries utilisaient une urne dans laquelle se trouvaient deux compartiments de contenu opposé : dans l'un, des cubes blancs ; dans l'autre, des boules noires. Même si un candidat ne recevait qu'un seul vote négatif, il était « blackboulé » et refusé. Les liens avec les écoles préparatoires avaient une grande importance.

La première société d'étudiants de deuxième année, Kappa Sigma Thêta, créée en 1838, serait plus tard rejointe par Alpha Sigma Phi (1846), Phi Thêta Psi (1864) et Delta Bêta Xi (1864), cette dernière ayant été créée par la société junior Delta Kappa Epsilon (D.K.E.). Il en existait d'autres, plus tardives encore, comme Hé Boulé (1875), Alpha Kappa (1878), Êta Phi (1879), Beta Chi (1883) et Kappa Psi (1895). L'adhésion à l'une d'elles coûtait environ quarante-cinq à cinquante-cinq dollars, et leurs réunions se tenaient, à l'origine, les samedis dans la nuit, de dix heures à minuit, puis elles furent déplacées aux vendredis. Pendant plusieurs années, au moins une de ces sociétés marquait apparemment ses adeptes au fer rouge. Pour rejoindre leurs dortoirs, les groupes défilaient, s'arrêtant parfois pour chanter les chansons de leur société. Thêta Psi et Bêta Xi traversaient l'Enceinte à peu près au même moment au cours de ce défilé. Lorsqu'ils se croisaient, ils se lançaient dans une sorte de duel de chants – alternant les chants, dans les bons jours, et les tentatives de se couvrir mutuellement en s'époumonant aussi fortement que possible, dans les mauvais jours. C'est sans doute cette dernière manœuvre qui, en 1870, poussa l'administration à interdire tous les chants des sociétés à l'extérieur des halls, parce que d'autres étudiants cherchaient à dormir.

À la fin du XIX^e siècle, les sociétés de seniors élaient, au total, quarante-cinq membres ; les sociétés juniors, environ cent vingt ; et les sociétés de

deuxième année, environ cinquante. Un sentiment puissant se développait dans le campus, selon lequel les sociétés d'étudiants de deuxième année étaient beaucoup trop exclusives, et que les candidats éliminés étaient de loin trop jeunes pour expérimenter un tel rejet. La faculté essaya d'interdire les sociétés d'étudiants de deuxième année à trois reprises, mais les élèves trouvèrent chaque fois les moyens pour les ressusciter, jusqu'en décembre 1900, quand le président de Yale Arthur Hadley provoqua un choc au sein de ces fraternités en leur annonçant qu'elles avaient été abolies avec effet immédiat. Pendant un certain temps au moins, les sociétés vécurent au travers de rumeurs – un quart de siècle plus tard, certains étudiants croyaient encore que, tous les ans, un homme de la société des seniors était initié comme membre honoraire de chacune de ces sociétés soi-disant mortes, afin de conserver intacte la tradition des organisations d'étudiants de deuxième année. Mais l'édit de Hadley est resté en vigueur et ces confréries ne sont jamais réapparues.

Le moment où Yale a commencé à appeler ses organisations de juniors des « fraternités » n'est pas clairement déterminé. Certaines des premières histoires de l'université se réfèrent à elles comme à des sociétés de juniors ; d'autres, comme à des fraternités de juniors. Dans tous les cas, elles servaient d'entonnoirs pour sélectionner ceux de leurs membres qui constitueraient les sociétés de seniors – et certaines ont été capables de survivre jusqu'au XXI^e siècle en agissant comme des fraternités au lieu de sociétés secrètes, alors que leurs équivalents pour les étudiants de première et de deuxième années avaient été éliminés. Même si le nombre impliquait que tous les juniors ne pouvaient pas devenir seniors, les sociétés de juniors n'auraient pas approché un homme sans penser qu'il était candidat pour un honneur plus grand encore. L'appartenance aux fraternités de juniors était souvent cruciale si on désirait être élu au *Cochleareati* ou dans la rédaction d'une publication du campus, parce que les membres de la société se liguèrent comme des partis politiques pour qu'un des leurs soit nommé, ou « poussé », comme ils disaient.

Psi Upsilon (Psi U 1838), Delta Kappa Epsilon (D.K.E. 1844), Alpha Delta Phi (A.D. 1836) et Zêta Psi (1889) avaient des comités de campagne qui répartissaient les meilleurs étudiants de deuxième année de telle façon

que les groupes fussent équitablement constitués. Chaque groupe prenait vingt-cinq personnes pour la classe junior à venir, et environ dix de plus dans le courant de l'année junior. Ils tenaient des réunions les mardis, d'environ neuf heures du soir à minuit. À l'origine, les sociétés de juniors se réunissaient dans des chambres louées près de l'enceinte de l'établissement, mais finalement, elles construisirent des « tombeaux » comme leurs équivalents seniors. En 1870, Psi U fit construire une maison censée avoir coûté quinze mille dollars.

Les élections aux sociétés de juniors étaient annoncées cérémonieusement selon une procédure connue sous le nom de « Nuit des torches ». Les sociétés défilaient en double colonne derrière un grand feu : D.K.E. en chapeaux et robes rouges, Psi U en blanc, A.D. en vert (Zêta Psi, au lieu de cela, annonçait ses élections lors d'un banquet). Chaque membre portait des feux d'artifice ou des torches allumées, rouges ou vertes, dont les lignes onduleuses autour du campus et dans les dortoirs, pour notifier aux candidats leur élection, tout en s'entrecroisant fréquemment pour le plaisir visuel de centaines de spectateurs.

Les rituels initiatiques variaient selon les sociétés, mais le rapport qui suit, datant du début du XX^e siècle et portant sur la cérémonie de l'une d'elles, est typique. Entassés dans la cave de la maison appartenant à la confrérie, les initiés étaient hissés un à un par deux « gardes » (en général de grands athlètes), puis jetés sur le plancher au pied de charbons incandescents. Quand ils levaient les yeux, ils voyaient autour d'eux des personnages masqués de capuches, habillés de robes noires, grognant comme des démons. Soudainement, une voix forte, venant en apparence de partout, énonçait un passage en latin avant de hurler : « Candidat ! Traduisez ! » Mais quand l'initié, surpris, essayait de traduire, les personnages encapuchonnés criaient suffisamment fort pour étouffer sa voix. La voix reprenait : « Candidat, vous avez échoué. » Les gardes soulevaient l'initié, le traînaient vers le bas de l'escalier circulaire (en le frappant toutes les cinq marches), et le jetaient par terre au travers de la porte, dans la rue. L'étudiant, meurtri, s'en allait finalement découragé. Au premier coin de rue, un junior venait à sa rencontre pour le persuader de revenir dans la cave. Les gardes le saisissaient encore une fois et le poussaient en haut de l'escalier pour le jeter avec dédain

sur le plancher, cette fois directement en face de la voix représentant le « juge ». Alors que le charbon rougeoyait, la voix reprenait : « Candidat, vous avez échoué dans l'épreuve du savoir. Maintenant, nous allons essayer de tester votre courage. Prenez le fruit sacré dans le feu. » Incrédule, l'initié levait les yeux et s'apercevait que cette voix orageuse n'appartenait à personne d'autre qu'au doyen de l'université, Frederick Jones (S&B 1884). On peut croire que l'initiation se terminait peu après, tout ce qui suivait apparaissant plutôt comme une décompression.

* * *

« La tentative visant à faire ressentir à un étranger la fascination débordante qu'une société secrète senior exerce sur l'esprit de l'étudiant des années inférieures de Yale serait sans doute inutile. Une élection à ces sociétés est plus valorisée que n'importe quel prix ou honneur universitaire. En fait, ces honneurs dérivent en grande partie de leur attractivité, provenant de leur supposée efficacité à permettre d'obtenir l'élection convoitée. Car il n'existe pas, dans ce monde, de chose plus désirable aux yeux d'un étudiant de Yale. C'est la seule chose nécessaire pour établir son bonheur parfait. Et s'il échoue à la gagner, il y a des chances pour qu'il devienne temporairement misanthrope. »

Lorsque Lyman Bagg écrivait anonymement ces mots, en 1870, l'influence des deux sociétés de seniors : Skull & Bones et Scroll & Key, était énorme à Yale. Entre 1872 et 1936, parmi les trente-quatre camarades diplômés élus à des fonctions dans l'université, dix-sept appartenaient aux Skull & Bones et sept aux Scroll & Key. Entre 1862 et 1910, quarante-trois parmi les quarante-huit trésoriers de l'université étaient des skullboniens. Tous les secrétaires de l'université de 1869 à 1921 l'étaient aussi. Ainsi que 80 % des professeurs de l'université entre 1865 et 1916. Entre 1886 et 1985, il y a eu soixante-huit années où le président de l'université était issu des Skull & Bones, des Scroll & Key ou des Wolf's Head.

Scroll & Key s'était associée aux Skull & Bones en 1842 et avait rapidement affermi sa présence sur le campus en tant que société secrète

puissante. Dans ses premières années, elle gardait un aigle vivant dans son quartier général, qu'on utilisait lors des cérémonies. À la fin du XIXe siècle, les Keys avaient rivalisé avec les Bones au point qu'ils les surpassèrent dans certains cercles. La publication du campus, le *Yale Illustrated Horoscope*, proclamait en 1887 : « Les coutumes malades et l'air hautain de la société des Skull & Bones sont, évidemment, odieux pour tout étranger, et on peut faire remonter à ces expressions et à ces prétentions la cause de la perte de ce prestige [...] qui maintenant s'appuie telle une couronne dorée sur la tête des Scroll & Key. Les objections [...] contre le système [...] visent presque seulement l'organisation des Skull & Bones. Aucune autre société n'a le fiel assez effronté pour essayer d'attenter à la volonté de la majorité. Aucun autre groupe d'hommes n'est puéril, dépourvu de cerveau et manquant parfois de l'élégance du gentleman autant que les résidents du 322 de la rue Haute [...]. Aucun autre clan existant ne refusera de vous saluer sur le chemin venant du hall de sa société secrète. »

Parmi les membres de Scroll & Key, on comptait Cole Porter, Dean Acheson, Calvin Trillin, Garry Trudeau, Harvey Cushing, Benjamin Spock, Paul Mellon, A. Bartlett Giamatti, plusieurs Rockefeller et beaucoup des beaux-parents Auchincloss de Jackie Kennedy.

Durant les quarante années qui ont suivi la fondation des Scroll & Key, plusieurs groupes ont essayé de former des sociétés secrètes seniors alternatives, mais aucune ne fut prise au sérieux. Star & Dart (« Étoile et flèche »), une éphémère société créée en 1843, avait un insigne dessinant l'aigle des Scroll & Key rongéant un crâne et des os croisés. Dans un coin, il y avait une flèche qui rôdait, prête à percer l'aigle ; dans l'autre coin, se trouvait une étoile qui était censée représenter « la prospérité et le succès final de la société sur ses rivales ». L'expérience de Spade & Grave (« Pelle et tombe ») fut un cas typique de ces imitateurs. Créée en 1866, elle se développa en hostilité envers les Skull & Bones et complota pour les détruire. Une dispute avec trois rédacteurs skullboniens du *Lit.* donna l'idée à deux rédacteurs « neutres » de lancer une société aspirant à devenir rivale. Ses insignes provenaient d'une scène de *Hamlet* dans laquelle le fossoyeur, avec sa pelle, jette en l'air le crâne de Yorick. Mais la société fut immédiatement confrontée à la dérision sur le campus, lorsque les étudiants,

probablement poussés par les skullboniens eux-mêmes, la rejetèrent en l'appelant « Lit et balai » puis, plus tard, les « Fossoyeurs ». Lorsque les Fossoyeurs ne purent convaincre aucun des membres de la promotion 1870 d'accepter leur élection à leur société, celle-ci disparut.

L'hostilité à l'égard des sociétés secrètes, qui avait permis la création des Fossoyeurs, mena aussi à la fondation d'un groupe plus menaçant. En 1866, un groupe de seniors, mobilisés par la constatation que, puisqu'ils n'avaient pas été approchés par une société secrète, il ne leur restait plus personne à impressionner, créèrent une société satirique. Ils l'appelèrent d'abord Bowl & Stones (« Bol et pierres »), puis, plus tard, ils changèrent pour Bull & Stones (« Taureau et pierres »). L'objectif de cette organisation était d'attaquer ceux dont ils avaient tourné le nom en dérision, les Skull & Bones, en errant sur le campus pendant et après les réunions de la société de seniors. Les nouveaux bullstoniens bloquaient les voies d'accès aux sociétés de seniors, chantaient des chansons moqueuses (« Les os hautains sont tombés, et nous assiégeons le crâne »), et firent un dégât général. Ils tournaient aussi en dérision les sociétés secrètes en approchant les étudiants les plus naïfs et en les persuadant, souvent avec succès, qu'ils avaient réellement été élus dans une société. En 1867, ils jetèrent des bouteilles d'encre à l'entrée du « tombeau » des Skull & Bones et arrachèrent la chaîne de sa clôture. Les membres de la promotion 1870 portaient en public un insigne doré représentant un taureau debout sur des pierres, comme s'il s'agissait d'un insigne de société secrète authentique. En 1870, surprénant le confiseur qui livrait la nourriture au « tombeau » des Skull & Bones pour la nuit de l'initiation, ils lui confisquèrent ses crèmes glacées et autres gourmandises. (Finalement, les skullboniens firent venir une voiture de police, qui stationna devant le « tombeau » pour décourager de telles actions.) À ce moment, le groupe était devenu si connu que tout étudiant non élu au « tombeau » des Bones ou des Keys était désigné comme « appartenant aux Stones ». Le sentiment d'opposition aux sociétés secrètes se perpétua, y compris envers certains membres en particulier, qui devinrent, à l'occasion, la cible de violentes attaques, notamment lorsqu'ils rentraient des réunions. En 1878, un groupe d'étudiants peignit des graffitis sur les façades des « tombeaux » des Skull & Bones et des Scroll & Key. Les vandales furent jugés par le

tribunal municipal, comprenant certains des meilleurs juristes de New Haven, mais ils furent relâchés. Cette même année, des étudiants lancèrent un quotidien opposé aux sociétés secrètes. Au début des années 1880, des étudiants s'attaquèrent encore une fois aux « tombeaux ».

En 1884, avant les réunions annuelles destinées à élire un secrétaire de la promotion et des comités pour la Promenade (un bal), le souper, la journée des promos et le Lierre (cérémonie au cours de laquelle chaque promotion diplômée plantait un lierre au pied de la tour sud de la bibliothèque), un groupe de seniors répandit la rumeur qu'à cette occasion ils allaient proposer une motion en vue d'abolir les deux sociétés secrètes de seniors. Après un débat (non publié dans la presse dominante de l'établissement, dont la politique traditionnelle était de coopérer avec ces sociétés en ne rapportant pas les nouvelles les concernant), les seniors votèrent, beaucoup d'entre eux étant sûrs que leur vote aurait suffisamment d'appui pour enfin débarrasser l'établissement des sociétés secrètes. Ils ne réussirent pas. Les sociétés gagnèrent avec soixante-sept voix contre cinquante, ce qui surprit à la fois les neutres et les membres des sociétés. Il s'avéra que ceux qui avaient fait campagne contre les sociétés avaient compté sur les votes de quinze étudiants, inconnus du public, qui avaient silencieusement créé, l'année précédente, une troisième société secrète. C'était la société Wolf's Head (« Tête de loup »).

Wolf's Head, au début, s'était appelée Grey Friars (« Les Frères mineurs ») et se fit connaître publiquement sous l'appellation de « Troisième société de seniors », par respect pour ses prédécesseurs. Mais parce que son insigne représentait une tête de loup d'autres étudiants appelèrent la société par ce nom, ce qui prit racine. À la différence des autres sociétés de parvenus, Wolf's Head fut rapidement acceptée sur le campus. Le *New Haven Register* écrivait, en 1886 : « Wolf's Head n'est pas aussi éloignée du monde que ses deux consœurs en ce qui concerne la transparence de ses activités. Mais il y a un voile de secret suffisant autour de ses activités pour pouvoir la classer comme une société secrète, ce qui lui assure la stabilité et la respectabilité, dans les cercles de l'établissement de Yale, qu'elle ne pourrait obtenir sans cela. » Wolf's Head emménagea dans son « tombeau », fondé par le licencié Edward Harkness, en 1924. Ce « tombeau » en pierre gothique contenait un

vrai bar, une salle de billard, des fenêtres à meneaux et un motif égyptien centré autour d'Isis et d'autres divinités égyptiennes.

Les membres de Wolf's Head allaient finalement compter parmi eux le futur sénateur Thurston Morton et l'ambassadeur Douglas MacArthur Jr.

* * *

Dans une lettre écrite en 1870, le professeur Thomas Thacher, skullbonien, écrivait : « Le secret d'au moins trois quarts des soi-disant sociétés secrètes d'ici a, dans une large mesure, disparu. Cela est en partie dû au fait que, en passant des sociétés secrètes de première année aux nouvelles sociétés pour les étudiants de deuxième année, et ainsi de suite tout au long de leurs années successives à l'université, ils entrent dans de nouvelles combinaisons et prennent avec recul les obligations qu'ils ont contractées lors de leurs années précédentes. » Mais les sociétés de seniors ne permirent jamais que cela leur arrive, parce que la bride serrée qu'ils tenaient à leurs membres débutait seulement une année avant de terminer l'université. En plus, en élisant soigneusement des personnes « convenables », avec les qualifications et les amitiés qui conviennent, ces sociétés secrètes conservaient un certain respect. Elles étaient exclusives et élitistes, mais beaucoup de gens reconnaissaient qu'elles l'étaient pour de bonnes raisons.

Pas tout le monde, cependant. En 1844, la faculté vota un conseil aux étudiants pour qu'ils ne rejoignent pas les sociétés secrètes, et, en 1849, elle vota le refus d'aide financière pour les étudiants qui devenaient membres de ces sociétés sans lui en demander la permission (qu'elle n'accordait pas nécessairement). En 1857, elle décida que les étudiants n'appartenant pas à des sociétés seraient privilégiés lorsque l'université distribuerait une aide financière. En 1862, Yale mena plus loin cette politique, en déclarant que les membres des sociétés secrètes qui n'avaient pas payé de droits recevraient la moitié de l'aide financière normale, tandis que ceux qui avaient payé des droits ne recevraient rien. Non seulement ces conditions ne dissuadèrent pas les étudiants, mais ces derniers remplacèrent finalement les administrateurs qui avaient voté contre les sociétés. Vers 1884, la moitié de la faculté et de

l'administration était composée de membres de sociétés secrètes de Yale. En situation de contrôle, elles prenaient soin d'étouffer les efforts visant à restreindre leur position.

En attendant, une conjoncture similaire s'était développée à l'école scientifique de Sheffield. L'école « Sheff » débuta son existence avec le professeur Benjamin Silliman (S&B 1837) et fonctionnait à la fois comme institution séparée du campus et comme institution liée à lui. On pouvait être un étudiant non diplômé de Yale et étudier simultanément la science à Sheff, ou le programme principal au département académique, qui abritait le reste des étudiants. Sheff et le département académique se fondraient graduellement jusqu'à fusionner finalement en un corps d'études de premier cycle, en 1945 (Sheff a poursuivi l'enseignement pour le second cycle jusqu'en 1956). Même si Sheff n'était pas intégrée au reste de l'université, ses étudiants devinrent rapidement familiers du système des sociétés secrètes de leurs homologues, et créèrent rapidement le leur. Les confréries les plus prestigieuses à Sheff, et qui existent encore aujourd'hui, étaient Berzelius (1848) et la Société littéraire et scientifique (1860). Cette dernière, qui se développa par opposition à Berzelius, fut renommée Book & Snake (« Livre et serpent ») après trois années. Elle comptait parmi ses membres Henry Ford II et Bob Woodward (que certaines personnes suspectent d'avoir trouvé la « Gorge profonde » dans l'affaire du Watergate grâce à des relations avec les sociétés secrètes). Berzelius et Book & Snake ont débuté comme sociétés de quatrième année en gardant leurs activités aussi secrètes et privées que le faisaient les Skull & Bones. À l'origine, ces sociétés se réunissaient pour des discussions et des débats littéraires et académiques – les membres de Berzelius échangeaient des papiers scientifiques –, mais dans les années 1870, elles louaient aussi des maisons et devinrent les premières sociétés universitaires dans le pays à posséder leurs propres dortoirs. Les noms de ces dortoirs, Colony (« Colonie ») pour Berzelius et Cloister (« Cloître ») pour Book & Snake, devinrent les surnoms de ces sociétés. Elles donnèrent ces bâtiments à Yale dans les années 1930, quand elles se déplacèrent dans des « tombeaux » pour devenir des vraies sociétés Yale.

Mais jusque-là, Yale avait concentré son attention presque exclusivement sur les Skull & Bones et les Scroll & Key. Les règles pour ces sociétés étaient

strictes – et il y en avait beaucoup, à la fois pour y entrer et ensuite pour se comporter en tant que membre. Ces sociétés ne rejetaient pas nécessairement un candidat parce qu'il était pauvre, mais elles pouvaient être plus inclinées à élire quelqu'un dont la richesse contribuerait à l'entretien de la société. Vers la fin du XIX^e siècle, les personnes riches appartenant aux classes inférieures en cours d'ascension sociale et espérant pouvoir être élues dans les sociétés secrètes payaient généreusement pour pouvoir être admises dans le dortoir privé du nom de Hutchinson, où, grâce à leurs connexions avec d'autres « Hutch », il leur était plus facile de faire leur chemin dans les différents niveaux de la société. C'étaient des hommes qui pouvaient se payer de bons tailleurs et de la bonne nourriture, commander des cigares par centaines, jouer de grandes sommes d'argent et abîmer sans scrupules des vêtements chers, au cours de jeux de vieux garçons.

Pour être seulement envisagé comme possible candidat à l'élection à la société, une personne des classes inférieures devait contrôler son caractère et ses réalisations. Même si le succès était beaucoup plus important que les scrupules, l'immoralité était désapprouvée, et faire des mamours avec une petite amie en public rendait suspect un étudiant ou le mettait hors course. Pour cette raison, les juniors étaient plus enclins à s'abstenir de boire en public, de peur de ternir leur très précieuse image. Comme l'expliquait le *Yale Daily News* en 1878 : « Maintenant, c'est la période de l'année où le junior se glisse dans sa demeure et s'y cantonne, restant autant que possible hors de la vue, et passant son temps à attendre et à prier la fortune de lui sourire en lui accordant la faveur d'une élection de la part d'un senior. Maintenant, c'est le temps où le joyeux junior renonce formellement à tout, jusqu'aux vacances d'été. Non pas à cause des sociétés de seniors, oh non ! pas lui, mais parce que, vous savez, il ne tient pas bien l'alcool. Maintenant, il renonce à la promenade du samedi soir, et à la maison de l'opéra de la rue de l'église, et il s'enferme dans la solitude de ses études, utilisant son temps à écrire des essais et à se rendre solide. Maintenant, il fait attention à se courber, très bas et obséquieusement ou à se redresser de façon fière et condescendante selon l'influence grande ou petite exercée par la partie adverse. Maintenant, c'est le moment où le junior tremblant contourne l'obstacle pour éviter de rencontrer monsieur Untel ou Untel, membres des

Scroll & Key ou des Skull & Bones, par peur de ne pouvoir se courber selon le souhait du gentleman et, ainsi, de diminuer ses chances, considérées comme sûres selon le beau-frère du frère de son ami le plus intime, un membre des Skull & Bones, ou plutôt qui l'aurait été s'il n'avait pas décliné l'élection. Certainement, et c'est ce qui donne à beaucoup de juniors une confiance dans leurs chances et les fait tenir bon jusqu'à la fin amère, il exprime avec plus de force ses anciennes aspirations et ses espoirs. Peu importe, junior, viens devant ta demeure ; après une longue attente douloureuse, achète le *News* ; noie tes mornes pensées dans un bon rire pour les folies de ces fausses divinités que tu adores. »

Edmund Wilson, critique littéraire et homme de Princeton, a soutenu en 1923, dans un article du *Forum*, que les étudiants étaient moulés par cette censure étrange et sinistre. Et les autres étudiants de Yale étaient très conscients qu'ils sacrifiaient paradoxalement leur individualité pour devenir éligibles à la reconnaissance individuelle. En 1896, le junior Nathan Smyth dénonça cet aspect du système des sociétés secrètes, un moyen à travers lequel « le mal se glisse sous l'apparence du bien ». Il écrivait : « Le membre de la société secrète est en train de devenir trop fonnement un héros parmi nous. Le désir de devenir soi-même un membre de la société est si fort que nous sommes en train de sacrifier pour lui des objectifs et des principes plus élevés. La liberté de parole et d'agir est menacée par un subtil système qui utilise l'influence secrète et l'adulation. L'aspirant aux honneurs sociaux est si continuellement hanté par la crainte d'être suspecté qu'il n'agit ni ne parle sans considérer d'abord si cela met en danger ses chances d'être élu. » Pourtant, quand Smyth fut approché par les Skull & Bones plus tard dans le mois, il accepta.

Pendant au moins le premier siècle et un quart de l'existence des sociétés secrètes, leurs membres n'avaient pas la permission de parler en présence d'étrangers de leur propre société, de celle qui était rivale ou de discuter de quelque chose même faiblement lié aux affaires des sociétés. Les membres des Skull & Bones et des Scroll & Key ne parlaient habituellement pas quand ils entraient, sortaient, ou simplement passaient devant leurs « tombeaux » – une règle qui est toujours en vigueur aujourd'hui. Quand une personne neutre mentionnait n'importe quelle société de seniors en

présence d'un de ses adeptes, ou même murmurait la mesure d'un chant de société secrète, l'adepte se montrait offensé et, dans le cas des Skull & Bones, quittait souvent la chambre. Une fois, à la fin du XIX^e siècle, une troupe de théâtre vint à New Haven pour jouer *Les Pirates de Penzance*. Alors que quelques membres des Wolf's Head assistaient un après-midi à la pièce, ils découvrirent que le roi des pirates donnait à Napoléon un chapeau portant un crâne et des os en croix. Plus tard, le même jour, les membres de Wolf's Head rendirent visite à l'acteur à son hôtel, où ils lui dirent qu'il « ferait un succès local » s'il mettait le chiffre 322 sous le crâne et les os croisés. Ce même soir, quand le personnage sortit sur l'estrade en portant le chapeau modifié, plusieurs étudiants se levèrent immédiatement et quittèrent le bâtiment – tandis que le reste des membres de Yale, dans l'audience, faisaient semblant de ne rien comprendre.

Les seniors étaient censés ne jamais devoir retirer leur insigne d'appartenance à la société secrète. Pendant la journée, l'adhérent le fixait sur sa cravate ; la nuit, il dormait avec, après l'avoir épinglé à ses vêtements de nuit. Des membres de la faculté s'abstenaient généralement de porter ouvertement leur insigne pendant le travail officiel, mais les jeunes maîtres-assistants, pas très éloignés de leurs débuts dans la société, étaient parfois trop fiers pour camoufler le leur. Les seniors qui pratiquaient la gymnastique ou la natation s'assuraient de l'accrocher, pendant les entraînements et les compétitions, sur n'importe quel petit bout de tissu qu'ils portaient. Les nageurs allaient même, afin d'adhérer à la politique des sociétés secrètes, jusqu'à disputer les compétitions en le gardant dans la main ou dans la bouche. (C'est peut-être un de ces nageurs qui, dans les années 1880, dut subir une opération dans la ville voisine de Bridgeport, après avoir avalé son insigne des Skull & Bones.)

Les insignes présentaient un certain paradoxe : le membre d'une société secrète paradait fièrement en portant l'insigne brillant de son appartenance presque au niveau des yeux, mais si n'importe qui faisait, en passant, une remarque à propos de la société, il agissait dès lors comme s'il avait été outrageusement insulté. Comme le soulignait un adhérent de Wolf's Head en 1934 : « Si nous admettons que l'élection à une société de seniors était devenue l'un des plus grands "honneurs à l'université", comme ce fut le cas

pour Phi Bêta Kappa aux temps de sa gloire, nous admettons aussi le fait que ne pas être élu constitue l'un des plus grands échecs – avec son aspect extrêmement vexant. C'est aussi admettre que n'importe quelle mention, directe ou indirecte, au système des sociétés, ou n'importe quel acte devenait tabou en présence d'un membre de la société. Si nous admettons tout cela – et nous devons admettre cette évidence –, alors il a dû être très embarrassant dans certains cas, et presque insupportable dans d'autres circonstances, de s'asseoir en face d'une personne à table, de la rencontrer sur le campus, de lui parler avec fougue dans un cabinet d'étude à l'université ou de voyager avec elle pendant les périodes de vacances, et d'avoir en permanence la gorge nouée, en voyant étinceler sur sa cravate l'insigne de sa société secrète. »

Des membres de Wolf's Head décidèrent de faire ce qu'ils considéraient comme une atténuation de cette tendance en portant leur insigne non plus sur leur cravate, mais à des endroits moins visibles de leur gilet. (Apparemment, les étudiants de Yale du XIX^e siècle regardaient seulement au niveau des yeux et ne jetaient pas, à vrai dire, de regard au-dessous de leur nez...) Finalement, les Skull & Bones suivirent l'exemple des Wolf's Head, ce qui fut considéré au sein de la société comme l'un des changements les plus importants dans son histoire récente.

Le Tap Day (jour où les sociétés approchaient les futurs candidats), un événement qui débuta dans les années 1870 et qui perdura en tant que cérémonie publique particulièrement atroce pendant presque un siècle, était le point culminant du processus de sélection. Avant ce moment, les juniors pouvaient seulement essayer de deviner, espérer et faire des paris sur qui allait se trouver où et comment. (Les meilleurs tailleurs de New Haven, qui confectionnaient les costumes des membres de la société et des candidats, restaient eux aussi dans l'expectative et assistaient à l'événement.) Ce grand moment se déroulait généralement un jeudi après-midi vers la fin du mois de mai. Les juniors se regroupaient, sans tenir compte du temps qu'il faisait, sur le terrain de ce qui est maintenant le Vieux campus, entassés avec des amis qui leur apportaient appui et consolation. D'autres étudiants, des membres de la faculté, des administrateurs, des diplômés et même des citadins de New Haven se pressaient dans le périmètre pour observer l'événement depuis des fenêtres, des marches, des toits et des rues. Quand

l'horloge du campus sonnait cinq heures, chacune des sociétés de seniors envoyait un de ses membres, souvent habillé en noir, qui, silencieusement, calmement, sortait de son « tombeau » et se dirigeait vers le campus sans regarder personne. Cheminant dans la foule des juniors livides, il faisait mine d'approcher une personne, puis se déplaçait brusquement vers quelqu'un d'autre, dans la direction opposée, vers la partie la plus dense de la foule, où étaient regroupés les meilleurs candidats. Là, il tapait fermement sur l'épaule de son homme et criait : « Allez dans votre chambre. » Le junior se retournait pour voir, en regardant l'insigne que portait le senior, quelle société l'avait approché et, sans bruit, se rendait vers sa chambre, le senior sur ses talons. Une fois là et seuls, le senior lui proposait son élection dans sa société et repartait vers son « tombeau », où il restait jusqu'à la fin de la soirée. Ce processus se répétait approximativement toutes les cinq minutes jusqu'à ce que chaque société ait rempli sa liste de quinze. Quand l'élection se portait sur un homme que la foule considérait comme méritant, les étudiants non diplômés faisaient éclater des vivats et des applaudissements. Le choix d'hommes dont le mérite était discutable provoquait un silence froid.

D'habitude, les Scroll & Key étaient réputés pour élire les personnes populaires, joviales et sympathiques ; Wolf's Head choisissait les personnes d'esprit grégaire, formées dans les écoles préparatoires ; et Skull & Bones sélectionnait les personnes nanties et populaires. Les dons en athlétisme, en particulier était fréquemment prisés – en 1905, parmi les quarante-cinq juniors approchés par les sociétés de seniors, trente-deux étaient des athlètes. Skull & Bones était la seule société à refuser la pratique de l'adhésion par groupe, c'est-à-dire la sélection d'un petit groupe d'amis insistant pour que la société soit les accepte tous ensemble, soit n'accepte aucun d'entre eux.

Le Tap Day suscitait la peur. La procédure publique, douloureuse, laissait beaucoup de personnes cassées, car il y avait toujours plus d'étudiants qualifiés que de places dans la société secrète. Parfois, sous la tension de l'après-midi, un candidat s'évanouissait, ce qu'a rapporté Ernest Earnest dans son ouvrage, datant de 1953, *Academic Procession*. En 1899, Lewis Welch expliquait : « Cet après-midi avait laissé dans les cœurs de plus d'une vingtaine d'hommes des blessures vives, douloureuses et profondes qui les feraient toujours souffrir dans les batailles de la vie. Ils étaient passé à côté,

en général pour des raisons qu'ils ignoraient, de l'honneur qu'ils désiraient le plus et que leurs camarades pouvaient leur donner. Leurs amis, et l'université en général, les avaient vus perdre la face en public. La décision était irrévocable. Un mystère particulier leur était fermé, une expérience particulière leur était fermée, et un certain type de choix et d'association d'aide leur était interdit. Il n'y avait rien à faire. La chose avait été dite, le jugement était prononcé. »

Mais le sentiment régnant sur le campus était qu'un homme de Yale devait accueillir cette humiliation avec classe.

La perspective de devoir faire face à un tel jugement final dans une arène publique dissuadait cependant véritablement certains étudiants de venir à Yale. Ce fut d'ailleurs la cause du refus de beaucoup de pères, qui doutaient trop du courage de leur fils pour les envoyer dans une école qui pouvait créer un tel dégât. Même des diplômés de Yale se vantaient d'avoir réussi à convaincre des étudiants de renoncer à venir à Yale, et disaient qu'eux-mêmes n'auraient pas donné un penny à Yale, justement à cause de l'existence du système des sociétés secrètes.

En 1933, le président du journal *Daily News* galvanisa les juniors dans un mouvement d'opposition aux confréries : cette année-là, les meilleurs candidats à l'élection n'apparurent pas dans le quadrilatère de l'université au Tap Day, et les sociétés durent faire la chasse aux juniors, aller les chercher dans leurs chambres afin de leur offrir l'élection. Certains étudiants des classes inférieures exultèrent alors (« le Tap Day est mort ! »), mais l'année suivante, l'événement était de retour, se déroulant dans la cour du collège Brandford (où il aurait lieu pendant environ deux décennies) avec, en plus, la présence de Berzelius et de Book & Snake qui y participaient pour la première fois. Les sociétés de Sheff s'acclimatèrent rapidement, suivant l'exemple des sociétés plus anciennes. Berzelius (BZ pour ses membres), par exemple, défilait pour la réunion, en ordre inversé, en costumes noirs et cravates, de la bibliothèque vers son « tombeau ».

Les années 1950 et 1960 constituèrent une période, à Yale et à travers tout le pays, riche en changements qui aidèrent à établir de nouvelles limites pour les sociétés secrètes. Le système des résidences universitaires était sous pression. En 1963, chaque résidence eut son propre doyen. En 1967, on

laissa tomber les exigences distributives, et le système de notation numérique fut remplacé temporairement par des classifications d'honneur : passable supérieur, passable, et insuffisant. Vers le milieu des années 1960, les politiques d'admission furent modifiées de façon drastique, afin de recruter des minorités et de mettre au second plan l'enseignement préparatoire ainsi que les rapports basés sur les traditions. En 1969, Yale commença à admettre des femmes. Rarement, il y eut des changements aussi rapides à Yale. Le professeur et historien de Yale Gaddis Smith m'a dit : « Le climat des années 1960 était marqué par un rejet des distinctions, des élites et des privilèges. Les sociétés secrètes durent accepter de cesser la publicité autocongratulatrice, car cela suscitait de la perplexité. Il y avait des discussions au cours de ces dernières années sur les sociétés secrètes, car elles étaient très éloignées du nouveau climat socioculturel. L'atmosphère de protestation contre les autorités établies était liée, d'abord au mouvement pour les droits civiques, ensuite à la guerre du Vietnam. Avec le développement de la guerre, les gens se demandaient pourquoi ils auraient dû se soucier d'entrer dans une société secrète. »

Le Tap Day public fut finalement supprimé en 1953, quand le mécontentement général dépassa en force le sentiment conservateur. Le changement qui eut lieu dans le système des sociétés secrètes retint l'attention des médias nationaux, car cela signifiait pour eux une période de transformations. Cela modifia aussi la façon dont les sociétés de seniors attiraient des adhérents. Certaines confréries commencèrent à solliciter des candidats au début du second semestre, dans une sorte de processus d'engagement masqué. En 1966, le bureau du doyen, qui avait essuyé un feu de critiques pour avoir diffusé aux membres de la société, pour compte rendu, une information provenant des registres académiques et hors programme des juniors, persuada les fraternités de ne contacter les juniors qu'une semaine avant le Tap Day. Aujourd'hui, cette pratique est tombée. Les sociétés en arrivent à connaître leurs membres potentiels en faisant une cour étrange, superficielle, dans laquelle le courtisé aussi bien que le courtisant doivent prétendre que leur rencontre est purement sociale. Dans la plupart des cas, un adepte d'une société secrète, sans doute par le biais

d'une connaissance commune, va élaborer une rencontre sociale informelle avec un candidat. Feignant le développement d'une amitié rapide, il invitera ce candidat à de nombreuses activités de groupe (sans jamais lui faire savoir que ce groupe est chaque fois composé de frères de la société), afin de le présenter au plus grand nombre possible d'adhérents. Par ce moyen, l'étudiant membre peut obtenir des appuis nécessaires et approfondir cette relation avant que commence le processus de vote.

D'autres sociétés se sont formées pour faire face à l'augmentation du nombre d'inscriptions à Yale. Le club Elihu, fondé en 1903 comme société non secrète, essaya de gagner plus de respect vers les années 1950 en concurrençant les sociétés qui l'avaient précédé. En 1962, le futur administrateur du journal *Washington Post* Robert Kaiser et le futur candidat à la vice-présidence Joseph Lieberman étaient des membres d'Elihu, mais ce fut Lieberman, et pas Kaiser, qui édita le bulletin régulier de la société. À la fin du siècle cependant, Elihu était devenue la risée de tout le monde – elle était la seule société qui acceptait des demandes formelles d'adhésion. Un groupe appelé Manuscrit commença comme société clandestine dans les années 1950, puis se déplaça plus tard dans un « tombeau » (parmi ses membres, on compte l'actuel doyen de Yale, Richard Brodhead, et le musicien de *Skull*, John Pogue). Saint Elmo, qui était formellement une société de Sheff, devint une société de seniors en 1962. Saint Anthony Hall, une société ayant trois ans (et repaire du futur secrétaire d'État Strobe Talbott et du maire de Washington DC Anthony Williams), se déplaça de Sheff à Yale. Aurelian, qui commença comme société honorifique en 1910, et Torch, une société honorifique fondée en 1916, changèrent pour devenir des sociétés de seniors vers la fin du XX^e siècle.

En 1968, l'année senior de George W. Bush à Yale, il existait huit sociétés « visibles », ou sociétés avec « tombeau », et environ dix sociétés « invisibles » pour les étudiants non diplômés, qui louaient des chambres dans des bâtiments en ville. Desmos, Gamma Tau (connue de façon informelle sous le nom de Gin & Tonic), Ring & Candle (« Anneau et bougie »), Mace & Chain (« Massue et chaîne ») et Sword & Gate (« Glaive et porte ») appartenaient à ce dernier groupe de sociétés. Les sociétés « invisibles », sachant qu'elles allaient devoir travailler plus dur que leurs homologues plus

connues pour persuader les juniors de rejoindre leurs rangs, approchaient des candidats bien avant la semaine précédant le Tap Day, c'est-à-dire avant la période où, techniquement, les sociétés secrètes étaient supposées faire la cour aux juniors. Ces sociétés « invisibles » étaient généralement beaucoup plus floues dans leurs choix que celles qui siégeaient dans les « tombeaux ». Leurs activités comprenaient des écoutes de musique enregistrée ou se limitaient à raconter des blagues vulgaires pendant une soirée entière. Dans les années 1990, les organisations d'élite passaient souvent leurs nuits à jouer au bowling. Mais certains de leurs programmes étaient au moins de la même veine que ceux des sociétés visibles plus ambitieuses. Dans « les Fusils », un des jeux populaires, au moins dans les années 1960, d'une société « invisible », on tournait autour d'une arme-jouet placée au centre de la pièce. Par vote, on choisissait celui qui devrait « tirer et tuer » n'importe quel autre membre, l'éliminant ainsi de la prochaine élection. Entre les scrutins, pendant la « période de campagne », les joueurs essayaient de former des partis et de gagner des votes. La politocailerie frénétique et l'inévitable coup de poignard dans le dos étaient supposés enseigner aux étudiants des stratégies interpersonnelles, des dynamiques de groupe et des tactiques de survie dans des conditions dangereuses.

Deux des sociétés « invisibles », en 1968, étaient mixtes avec les femmes du collège Vassar, et toutes les sociétés, sauf les Skull & Bones, les Scroll & Key et Wolf's Head, admirent des femmes peu après que Yale fut devenue mixte en 1969. Mais avec les femmes, une attitude plus détendue s'y manifestait, ce qui amena à ouvrir les sociétés à l'occasion d'événements dans les « tombeaux ». Book & Snake, par exemple, tient encore une fête annuelle pour des invités extérieurs. Les « règlements de la maison » d'Elihu stipulent que « les membres diplômés seront discrets en amenant des invités, et tous les invités doivent être accompagnés par des adhérents ». Même Wolf's Head a admis des invités, à l'occasion.

Alors que les trois sociétés les plus anciennes étaient fustigées pour le refus d'ouvrir leurs portes à des femmes jusque dans les années 1990, elles ont aussi maintenu un niveau de respect et de prestige plus élevé que les autres – particulièrement de la part des vieux licenciés. Elles avaient aussi plus d'argent. (Toutes les sociétés sont contrôlées par des associations de

crédit composées d'anciens qui gèrent les dotations, payent les factures et agissent comme un corps gouvernemental.) En 1970, le *Daily News* rapporta que « parmi les avoirs et les dotations de cinq sociétés qui se sont déclarées comme des organisations d'éducation à but non lucratif à Hartford IRS (administration américaine des impôts sur le revenu [N.D.E.]), Scroll & Key avait au total plus de deux millions sept cent mille dollars ; Wolf's Head, plus de deux millions trois cent mille dollars ; Book & Snake, plus de huit cent mille dollars ; Manuscrit, plus de trois cent mille dollars ; et Elihu avait sept cent mille dollars ».

Les relations entre les sociétés étaient, et sont, généralement amicales. Alors qu'elles sont en compétition les unes avec les autres pour l'adhésion de certains étudiants, il existe un sentiment latent de fraternité, en particulier entre les Skull & Bones, les Scroll & Key et les Wolf's Head. Les représentants de chacune des principales sociétés secrètes forment un conseil intersociétés qui se réunit occasionnellement pour gérer la vie de ces confréries et résoudre les disputes. En plus, parce que les sociétés comprennent les buts des autres et la loi du secret, elles se respectent. En 1942, pour commémorer le centenaire des Scroll & Key, Wolf's Head envoya cent roses sans épines « American Beauty », accompagnées d'un poème composé pour l'occasion par un de ses adeptes, l'auteur Stephen Vincent Benét.

De temps en temps, cependant, le territorialisme des sociétés peut devenir féroce. Par exemple, lors de l'élection du nouveau président de Yale, les membres des sociétés dans l'administration adhèrent généralement aux lignes de leur organisation. Quand le secrétaire de Yale Anson Phelps Stokes, un skull bonien, fut candidat à la présidence, au milieu du XX^e siècle, il attira les votes des membres de sa société, mais les scrollkeyens s'organisèrent activement contre lui, et il perdit finalement l'élection.

* * *

En 1982, Henry Chauncey, un membre des Wolf's Head de 1957 et secrétaire de l'université jusqu'en 1981, déclara que le système des sociétés de son temps « n'était pas comme celui d'aujourd'hui. On craignait à mon

époque de ne pas pouvoir réussir dans le monde, et entrer dans ce système était perçu comme la voie pour obtenir le succès. » L'attitude des étudiants restant neutres face au système de sociétés de Yale était – et c'est le cas encore aujourd'hui – faite d'un mélange de respect, de répulsion et d'ambivalence hautaine. Mais, par-dessus tout, il reste l'intense curiosité envers ce qui se passe dans ces bâtiments étranges, en apparence sans lumière, et où l'on enferme quinze seniors avec de puissants diplômés, laissant le reste du monde à l'extérieur. En 1934, la publication opposée aux sociétés secrètes du campus, *Harkness Hoot*, fit une satire de cette curiosité dans ce poème intitulé « Une prière d'un étudiant de première année sur le jeudi soir » :

*Peut-être un jour si je suis doué,
Je pourrais être de cette fraternité...
Il y a du grandiose dans ces élites,
Si peu peuvent les rejoindre, voilà le hic...
Ô Seigneur, je les prie de me laisser
être un Dieu dans une telle société.
Car, même si je ne sais pas ce qui s'y fait,
Je veux prendre part à leurs méfaits !*

Cette année 1934 fut la dernière où le *Hoot* pût jamais paraître.

CHAPITRE III

À L'INTÉRIEUR DU QUARTIER GÉNÉRAL

La Vieille cruche brune

*Sur le chemin venant de nos fondations
universitaires communes,
Sous les rayons du soleil et dans l'orage,
Un bâtiment sombre et hanté de mystère
Arbore ses formes obscures.*

*Une vigne empoisonnée recouvre ses murs,
Grandissant d'exubérance,
Sans doute pour avoir été nourrie par un sol
Enrichi par des crânes et des os.*

*Son portail est noir et sombre,
Et sur ses portes blindées,
Deux serrures massives
d'un agencement étrange
Montent la garde de ses secrets.*

Aucune fenêtre ne vient donner grâce
à l'édifice sombre,
Et dedans tout est noir,
Noir comme le crime le plus profond,
le plus obscur,
Noir comme le plus noir des péchés.

Un sentiment étrange, oppressif, de mal
Semble coller autour,
Et tous ceux qui passent
ses portes menaçantes
Sont emplis de frissons.

Mais quand la nuit est rapidement tombée
Et que les règles de la tranquillité
gouvernent la Terre,
Ces portes massives et ces pierres silencieuses
Donnent naissance à des sons effrayants.

« Un son de réjouissances nocturnes »,
Un son qui semble dire
Que des démons, et non des hommes,
Habitent derrière ses portails.

Et souvent à minuit sombre,
Quand la terre est drapée dans l'obscurité,
On voit émerger des êtres étranges
Sortant de leur tombe vivante.

Ils marchent si fièrement, ils semblent si grands,
Leurs manières sont si élevées
Que les gens du commun sont
trop heureux de se faire tout petits
Chaque fois qu'ils passent à côté.

Comme des esprits venus d'un autre monde,
Profond, plus profond que le nôtre,
Ils semblent venir tout équipés
De pouvoirs sombres et mortels.

Et ils portent un insigne sur leur poitrine,
Qui communique leur race et leur nom ;
C'est le badge pâle de la mort,
Et qui est venu de son royaume.

Le fils de Satan, fils du péché,
L'ennemi de l'Homme,
Soutient encore ces personnes
honorables comme les siens
Et les compte dans son clan.

Le signe qu'ils portent, au paravant
C'étaient les pirates de mer qui le portaient,
Les ennemis de Dieu et le fléau de l'homme,
Déployés sous la brise.
Partout où ils dirigeaient leurs arrières sanguinaires,
Leur banderole souillait l'air ;
Ils jetaient en l'air le crâne et les os
Et soulevaient la méfiance du monde.

Sont-ils les pirates de notre temps ?
Ont-ils importé dans la ligue maléfique
Le crime mesquin
Dans nos temps ?

S'efforcent-ils de rivaliser avec les actions
De la pensée violente et diabolique
Que la malédiction de l'homme a apportée
Au-dessus des interdits principaux ?

*Qui qu'ils soient, d'où qu'ils viennent,
Où qu'ils cherchent à aller,
Leur insigne défie le monde honnête
Et le dénonce comme son adversaire.*

*Oh ! que notre Yale si tendrement aimée
Se garde des Skull & Bones ;
Les évite comme un ami sans foi,
Un serpent dans sa tanière.*

Anonyme, *Iconoclast*,
13 octobre 1873.

Phi Beta Kappa (PBK), qui fonda une nouvelle section de Yale en 1780, soutenait le principe *Philosophia Bion Kybernetes* (« L'amour de la sagesse est le guide de la vie »). Son but était la « promotion de la littérature et de relations amicales entre les étudiants ». Au cours des années, PBK organisa des conférences et des débats pour discuter de sujets comme la philosophie, la religion, et l'éthique. À Yale, elle a pris une forme semblable à celle des sociétés littéraires Linonia et Frères de l'unité, sauf que l'adhésion était soumise à des limitations et que ses activités étaient enveloppées de secret. La plupart de ses membres étaient censés être, et étaient en général, choisis au sein d'une liste des meilleurs étudiants, soumise par la faculté. À l'occasion, des étudiants étaient cependant capables d'introduire quelques amis scolairement ineptes, laissant en dehors de leur association des ennemis méritants.

Les réunions de cette section de Yale, qui se tenaient d'abord deux fois par mois, puis passèrent à une fois, se déroulaient dans un bâtiment que l'on disait appartenir aux francs-maçons. Les sessions du soir, qui commençaient tôt, à six heures trente, consistaient en général en une intervention suivie d'un débat. Les membres qui arrivaient en retard devaient payer une amende de six pences ; ceux qui étaient absents, une amende de dix dollars ; et on payait vingt dollars pour avoir « raté un rendez-vous ». Chaque année en

décembre, les membres célébraient l'anniversaire de la section de PBK en servant un dîner, en écoutant le discours d'un diplômé et en élisant les officiers pour l'année suivante. En dépit de la nature relativement affable des activités de la société, son caractère secret donnait apparemment naissance à des intrigues. Des non-adhérents, provoqués par l'aura de mystère de l'organisation, pénétrèrent dans ses locaux à deux reprises à la fin du XVIII^e siècle, prétendument « sous l'influence commune de l'envie, du ressentiment et de la curiosité », selon les mots rapportés par un chroniqueur de l'époque. En 1786, trois étudiants seniors cassèrent la porte du bureau du secrétaire de PBK et lui volèrent son coffre, qui contenait des papiers de la société. Des adhérents suivirent la trace des voleurs, retrouvèrent les papiers et forcèrent les voleurs à apparaître devant les membres de la société pour livrer une confession écrite « volontaire », dans laquelle ils s'engageaient à ne pas révéler les secrets qu'ils avaient appris. Dix-huit mois plus tard, le coffre fut encore une fois volé par des individus inconnus.

En 1830, des étudiants et la faculté se querellèrent sur ce qui allait être connu sous le nom de Grande Rébellion des sections coniques. Alors que la cause semble simple, la bataille fut rude. La faculté avait insisté sur le fait que, étant donné que la tradition de Yale dictait aux étudiants de faire leurs récitations des sections coniques (courbes géométriques telles que les ellipses, les cercles, les paraboles ou les hyperboles) seulement avec l'aide d'un diagramme, ils devaient continuer à procéder de même. Mais les étudiants de 1832 estimèrent que, puisque certaines promotions avaient eu le privilège d'être autorisées à utiliser un livre pendant la récitation, eux aussi devaient se voir accorder une telle faveur. Lorsque le temps des récitations arriva, les étudiants refusèrent de suivre les ordres de la faculté. L'administration, enragée face à « une association résistant au pouvoir », suspendit les cours et exigea que les élèves signent un accord écrit d'obéissance aux lois de l'université. Quarante-trois, sur les quatre-vingt-seize de la promotion de 1832, refusèrent de signer. Ils furent expulsés – et leurs noms furent envoyés aux autres universités sur une liste noire, afin qu'ils ne puissent plus jamais être admis dans un autre établissement.

Pendant toute cette époque où les étudiants furent incapables de renverser les règles rigoureuses d'une institution établie possédant ses

propres caractéristiques, on assista, sur un plan plus large, dans le pays, à une période de réforme antimaçonique. En 1832, les opposants à la maçonnerie étaient si déterminés à diminuer l'influence des sociétés secrètes sur l'élite dirigeante d'Amérique qu'ils soutinrent un candidat à la présidence, l'ancien procureur général des États-Unis, le juge William Wirt, du Maryland. La fièvre antimaçonique qui recouvrit alors la nation menaça d'éliminer toute organisation suspecte de tendances mystérieuses. Cette folie gagna plusieurs institutions d'élite, dont Yale, forçant la confrérie Phi Bêta Kappa à dévoiler ses secrets.

Ses contacts et ses symboles furent publiés, et elle fut obligée d'arrêter l'organisation de cérémonies secrètes. Avec le dévoilement de ses secrets, le prestige de Phi Bêta Kappa s'effondra. La société déclina continuellement en popularité pendant plusieurs décennies, jusqu'à ce qu'elle disparût entièrement du campus de Yale dans les années 1870, sous l'accusation d'élire des mondains plutôt que des savants. Phi Bêta Kappa ne serait pas ressuscitée à Yale avant le début du siècle suivant.

Quelques années plus tard, on assista à une prolifération de beaucoup de nouvelles sociétés littéraires, et le souvenir de la démystification de Phi Bêta Kappa était encore vif. La combinaison de ces deux facteurs constitua probablement le fondement qui permit la création d'une nouvelle organisation, plus secrète encore, plus prestigieuse et plus impénétrable.

Un autre incident lié à Phi Bêta Kappa mérite également d'être relaté. Pendant l'année académique 1832-1833, le secrétaire de la section de PBK, à Yale, était William H. Russell, qui deviendrait plus tard membre du parlement de l'État du Connecticut et général de la garde nationale du même État. Cette même année, un brillant étudiant non diplômé, Eleazar Kingsbury Foster, de la promotion 1834, fut délibérément oublié lors des élections à Phi Bêta Kappa. En réponse, Russell, furieux, condamna ouvertement la société pour sa conduite. En décembre 1832, Russell prit Foster sous son aile et se joignit avec trente-trois autres étudiants, y compris le futur juge Alphonso Taft, pour créer une société plus grande et meilleure, qu'ils appelèrent finalement les Skull & Bones. Beaucoup des skullboniens eux-mêmes, du moins au cours du XX^e siècle, ont entendu une histoire similaire : selon leur version, en 1832, un groupe d'étudiants était

extrêmement insatisfait de la qualité de la faculté de Yale. Ils décidèrent de fonder un groupe où se retrouverait l'élite de la faculté. Ils devaient se réunir secrètement parce que, si la faculté découvrait ce qu'ils faisaient et pourquoi ils le faisaient, ils auraient été expulsés de l'université.

Le nom de la société secrète et ses symboles n'étaient pas totalement originaux. Au début du XIX^e siècle, plusieurs institutions pédagogiques américaines suivaient les modèles allemands à la fois pour les écoles et pour les sociétés. L'accent mis par les sociétés germaniques sur les chants, par exemple, est clairement perceptible dans un endroit comme Yale. Quand William H. Russell consacra une partie de son temps universitaire à aller étudier en Allemagne, il est tout à fait possible qu'il ait été introduit dans un club d'étudiants allemands ayant pour logo la tête de mort, puis qu'il soit retourné à Yale pour mettre sur pied une section de ce club allemand. L'évidence est frappante : des observations faites dans des documents secrets du XIX^e siècle suggèrent que les Skull & Bones constituent une nouvelle branche d'une organisation mère. Une lettre d'invitation à la célébration du trentième anniversaire mentionne « une commémoration du jubilé de l'histoire de notre installation à New Haven ». Une adresse historique l'accompagnant porte sur la page de titre : « Le Club eulogien : discours historique prononcé devant notre vénérable ordre, pour le trentième anniversaire de la fondation de notre section américaine à New Haven, le jeudi soir 30 juillet 1863, par Timothy Dwight, promotion de 1849. New Haven, 1863. » Un document de la société datant de 1933 fait référence à « la naissance de notre section de Yale ».

L'édifice des Skull & Bones lui-même confirme cette théorie. Une pièce connue sous le nom de « chambre allemande » est remplie d'objets allemands (de beaucoup antérieurs à la guerre franco-prussienne), et des phrases en allemand, ainsi qu'une croix de fer, sont gravées dans les murs de bois foncé. Une gravure dans le « tombeau » montre une voûte funéraire ouverte, avec quatre crânes humains gisant sur une dalle de pierre autour d'un bonnet de fou, d'un livre ouvert, de plusieurs instruments mathématiques, d'un sac de mendiant et d'une couronne. L'image est accompagnée des phrases : « *Wer war der Thor; wer Weiser, Wer Bettler oder Kaiser ?* » (« Qui était le fou, qui le sage, qui le mendiant ou l'empereur ? ») et « *Ob Arm, ob Reich, im Tode*

gleich » (« Riche ou pauvre, tous sont égaux dans la mort »). À côté de la gravure, on trouve une carte accrochée où il est écrit : « De l'organisation allemande. Présenté par le patriarche D. C. Gilman de D. 50. » Cinq photographies, de type parloir de scènes de la « vie étudiante allemande », se trouvent aussi dans le « tombeau ». En outre, des skullboniens m'ont confirmé qu'un de leurs chants traditionnels est chanté sur l'air de *Deutschland über alles* (« l'Allemagne au-dessus de tous » [N.D.E.]), l'hymne national allemand. L'un d'eux a souligné que cet hymne n'avait pas été composé par Hitler, mais par Haydn. La société Skull & Bones, m'a expliqué un autre membre, « a une origine germanique, mais il n'existe plus maintenant de relation avec aucune organisation allemande. Quand ils ont commencé, les fondateurs n'étaient pas des élèves de cette université, comme aujourd'hui. Mais des membres adultes de l'élite dirigeante, qui souhaitaient poursuivre de façon codifiée ce qu'ils considéraient comme des activités honorables. S'il existe un racisme ou un sexisme relatifs dans l'hymne national allemand, cela provient de la culture de l'époque. »

Étant donné la façon dont les sociétés ont généralement fonctionné à Yale – des étudiants mécontents du fonctionnement d'une des organisations établies s'en retiraient pour en former une autre –, il semble que les trois théories soient correctes : Russell se sentit probablement irrité par les injustices au sein de Phi Bêta Kappa, ainsi que par les insuffisances de la faculté, et inspiré par son expérience en Allemagne. Dans tous les cas, l'influence germanique s'est étiolée depuis. Aucun des skullboniens avec qui j'ai parlé n'était très sûr de la façon dont l'ordre des Skull & Bones avait été fondé, ni de la date à laquelle il l'avait été. Quand je leur mentionnais les différentes façons de considérer cette question, la plupart disaient que le défi de Phi Bêta Kappa leur semblait le plus probable. Cette ignorance n'est pas particulièrement choquante, même pour une institution si déterminée à préserver son passé. Dans la plupart des sociétés de Yale, il n'y a pas d'exigence pour que les adhérents dévorent les tomes souvent denses des histoires de leur société.

Mais si les origines germaniques des Skull & Bones se sont étiolées, les skullboniens eux-mêmes sont restés forts – et peu souples –, comme on peut le lire sur la première page d'une brochure des Skull & Bones intitulée

Continuation de l'histoire de notre ordre pour la célébration du siècle, et datée du 17 juin 1933 : « Je confesse ici qu'il n'existe pas d'histoire des Skull & Bones. Comment pourrait-il y en avoir ? C'est dans l'essence même de nos traditions qu'il n'y ait pas de changement. Les penseurs importants du ^{XX} siècle barbare peuvent se montrer très perplexes devant le problème du temps et de l'espace, mais la Déesse sait qu'il n'existe qu'un seul temps, le temps des Skull & Bones, et un seul espace, Son Temple, et qu'il n'existe rien d'autre. »

Au début, l'organisation, appelée le « Club eulogien », fonctionnait de façon inconnue du reste de Yale et approchait la majorité de ses adhérents à partir de la société des juniors Alpha Delta Phi. Après un an environ, le Club organisa une rencontre spéciale et adopta officiellement l'insigne du crâne et des os croisés. C'est à ce moment que les membres fixèrent un dessin du logo sur la porte extérieure de la chapelle dans laquelle ils se réunissaient, provoquant ainsi un sentiment de mystère chez les étrangers. Lors de la veillée de Noël 1833, le Club tint une assemblée si bruyante que la faculté se réunit en session spéciale le jour de Noël pour discuter de ce groupe. Puis elle envoya un avertissement et une lettre aux parents de neuf adhérents de la société – parmi lesquels un futur membre du Congrès, trésorier de Yale et associé à la Cour suprême de Louisiane. Un peu plus tôt, la société avait pris comme symbole le nombre 322. L'orateur grec Démosthène mourut en 322 avant Jésus-Christ quand, selon l'idéologie des Skull & Bones, Eulogie, la déesse de l'éloquence, monta au ciel pour en revenir en 1832, au siège des Skull & Bones. Leur idéologie se réfère au « premier miracle de l'origine de notre déesse » et de son arrivée chez les Skull & Bones comme « transmigration, également miraculeuse, de son esprit à l'université de Yale, deux mille cent cinquante-quatre ans après sa montée au ciel ». Depuis lors, les skullboniens ont traditionnellement signé leurs lettres internes à la société de « votre dévoué en 322 ». Le nombre gagna une telle signification mystique à l'université que, en 1967, l'année où George W. Bush devint membre, un étudiant diplômé riche et depuis longtemps sans relation avec les Skull &

Bones donna trois cent vingt-deux mille dollars à la société. « Beaucoup de personnes utilisent ce nombre comme code pour se rappeler des choses. Même John (Kerry) l'utilise », a dit David Thorne (S&B 1966), beau-frère et proche ami du sénateur du Massachusetts, ainsi qu'organisateur de l'une de ses campagnes. Thorne a choisi 322 comme numéro pour son extension téléphonique au bureau.

En 1856, Daniel Coit Gilman (S&B 1852), président fondateur de l'université John Hopkins, donna une raison soviète à la société secrète sous la dénomination Russell Trust Association. Le 13 mars de cette année, les Skull & Bones cessèrent leurs rencontres dans des appartements situés autour du campus (dont, durant quelques années, des chambres au coin des rues Chapel et College, derrière la chambre utilisée par la société Linonia), et se déplacèrent dans leur « tombeau » actuel, situé sur High Street. La taille du bâtiment, restauré pour la dernière fois pendant l'été 1998, fut exactement doublée en 1903. Le coût initial de la structure se situait entre sept mille et huit mille dollars, somme comprenant les quelque cinq mille deux cents dollars déboursés pour l'ameublement, les murs et les fondations. Les rénovations ont coûté près de cinquante mille dollars.

Vu de l'extérieur, le « tombeau » des S&B, que les membres appellent aussi le « Temple », le « T », ou le Bazar, est un édifice de style gréco-égyptien froid, peu rassurant, en pierre de sable brun avec quelques rares fenêtres étroites en verre teinté. Un escalier, gardé par une porte noire fermée par un loquet, sur le côté droit du bâtiment, mène vers une petite fenêtre, protégée par des barreaux, donnant sur un coin de la cuisine où les serveurs préparent les repas des membres de la société secrète. Cette cuisine a l'apparence de quelque chose rappelant le garde-manger d'un boucher dans une vieille maison de campagne, ou la cuisine dans le dortoir d'une école préparatoire, avec des soupières en acier inoxydable et des murs usés.

La porte de secours, une monstruosité en fer, est aussi localisée dans cette aile. Les portes de fer devant le « tombeau », hautes de trois mètres et demi, sont fermées par des cadenas et, tout autour de cet endroit, s'érigent des arbres stériles, squelettiques, comme la plupart de ceux que l'on trouve à New Haven.

Dans ses trois étages et son grenier, le « tombeau » des Skull & Bones abrite tout simplement une masse de fatras, comme si le bâtiment n'était pas

tant une crypte éveillant de mauvais pressentiments qu'un entrepôt de plusieurs étages. Un pot-pourri de têtes d'élans, de bougies, de mannequins de chevaliers armés, de bois de cerfs, de fanions de bateaux, de manuscrits, d'œuvres d'art médiévales, de vieilles photographies, et aussi un samovar, un Bouddha sur un éléphant, un coffre plein de couvertures en laine et des statuettes de Démosthène sont éparpillés dans tout le « tombeau ». Beaucoup de ces choses sont des dons faits par des diplômés membres des Skull & Bones. L'architecte John Walker Cross (S&B 1900) a décoré le corridor, où l'on trouve des tableaux avec des scènes de guerre donnés par des diplômés ; Russell Cheney (S&B 1904) a donné deux tableaux l'un représentant des squelettes dansant dans un jardin, l'autre, des skullboniens assis au soleil. Un « patriarche », du nom de Miller, a donné l'édition des ouvrages de Démosthène. Ganson Depew (S&B 1919) a offert la première édition de l'ouvrage de Laurence Sterne, *Tristram Shandy*. Bien que le « tombeau » des Skull & Bones soit effrayant vu de l'extérieur, à l'intérieur il ressemble plutôt à la maison victorienne d'un collectionneur compulsif.

Dans un coin du bâtiment, une armoire en verre expose plusieurs balles de base-ball dorées, sur lesquelles sont imprimés les dates et les résultats des jeux de Yale. À un autre endroit sont accrochés plusieurs tableaux de peintres distingués tels que J. Alden Wier. Mais l'intérieur du « tombeau » a commencé à perdre une partie de son élégance, parce que ses pièces sont trop remplies de reliques. Un diplômé skullbonien des années 1980 m'a dit que « la crypte ressemble à la chambre d'un dortoir universitaire. Sur le bureau, on trouve cent mille stylos, la plupart sans capuchon, et de vieux livrets de notes. Il y a aussi des chaussettes sous le canapé, et, tout autour, des ballons de football à moitié dégonflés. »

Derrière le grand rideau vert, qui empêche de voir la lumière filtrant à travers la porte, la décoration de la salle n'est guère cohérente : à part les hauts plafonds, les boiseries, une tendance à reprendre des tons gothiques et une influence teutonique. Dans certains cas, il peut être difficile de faire la distinction entre coïncidence et mauvais goût ; par exemple en ce qui concerne les deux escaliers comportant chacun treize marches. Près de la porte principale, on trouve une planche sur laquelle les adhérents affichent des notes, des annonces et des lettres. Une chambre est agrémentée de

tableaux chinois et de plusieurs représentations d'os dans la main d'un moine, une autre d'une tapisserie des Flandres. Dans une autre chambre, le plancher aux lattes colorées réfléchit les tons criards des murs rouge et noir ornés de boiseries blanches. Les tapisseries du XIX^e siècle abondent. Pendant la période précédente, toute décoration différente de la norme gothique conventionnelle était formellement interdite – un rapport non daté du comité pour la résidence des Skull & Bones révèle : « Grâce aux efforts solitaires énergiques du secrétaire de RTA (Russell Trust Association), le peintre qui a effectué le travail a été dissuadé de mettre des cumulus entre les étoiles resplendissantes du dôme d'IT (temple intérieur). » Périodiquement, ce comité décidait d'une partielle remise en état du « tombeau » : les murs, plafonds, boiseries et planchers seraient peints, cirés, restaurés ; les tapis, remplacés ; les toits, rénovés ; et les pièces du sous-sol, blanchies.

La guerre ressortait comme l'un des principaux motifs à l'intérieur du bâtiment. Pendant et après la guerre civile, le fondateur général Russell envoya des fusils, que les skullboniens allaient incorporer dans les rites d'initiation de la société pour plusieurs années. Le « tombeau » abrite une grande collection de souvenirs de la guerre civile et des deux guerres mondiales, y compris des casques allemands et la mitrailleuse d'un avion abattu par les Allemands, qui firent prisonnier un skullbonien se trouvant à bord. Ce dernier, immédiatement après la fin du conflit, a également envoyé au « tombeau » une paire de bottes utilisées pendant tout son service militaire actif dans les forces alliées.

Mais le « tombeau » ressemble plus à un sanctuaire dédié à ceux qui n'ont pas survécu : l'imagerie de la mort y est partout présente. Cette phrase en latin y est gravée : « *Tempus fugit* » (« Le temps passe »). Des douzaines de squelettes et de crânes, aussi bien humains qu'animaux – des élans, des buffles –, couvrent les murs. Une momie est couchée sur un manteau dans le hall supérieur. Le logo à tête de mort est gravé partout, de la vaisselle aux bords peints, suspendue aux murs, jusqu'aux indications lumineuses « Sortie », formées avec des lettres composées de petits crânes. Dans la cuisine, chaque pièce d'argenterie porte la marque S.B.T. (pour « tombeau des Skull & Bones » ou « plats des Skull & Bones »). Des tasses et des pots de toutes les tailles ont la forme d'un crâne. Dans la salle à

manger, obscure et intime, une lumière brille à travers les lobes oculaires béants de lampes en forme de crâne.

Quand un skullbonien mentionne la « collection effrayante de danse de la mort » du « tombeau », il peut se référer, parmi d'autres choses, à une gravure sur bois intitulée *La Mort et Napoléon*, qui, de façon caricaturale, montre le conquérant, confronté à un squelette ricanant, à cheval sur une charogne (au XIX^e siècle, ce tableau était étrangement accroché dans la cuisine). Les murs célèbrent la mort comme si c'était une victoire, ou au moins un titre de gloire, avec des ornements artistiques allant d'une diversité d'images encadrées de crânes à des œuvres comme *La Signature de la peine de mort de Lady Jane Grey* et *Le Comte de Strafford allant à son exécution*. Une des pierres tombales de la crypte marquée au nom de Sperry est placée à côté d'un crâne décrépit qui pourrait bien être celui de Sperry. Des imprimés de William Blake, apparemment pas sa poésie, abondent. Dans le foyer principal, on trouve une tablette avec l'inscription « *Memento mori* » (« Souviens-toi de la mort ») dédiée « aux skullboniens qui sont partis ».

Malgré la profusion de compagnons silencieux, certains intrus s'accordent sur le fait que l'ambiance dans le « tombeau » rappelle plus le film *La Fiancée de Chucky* que *Sixième sens*. Marina Moscovici, une conservatrice d'art du Connecticut, qui a terminé, en 1999, un travail de six années consacrées à restaurer quinze peintures dans le bâtiment, m'a décrit l'atmosphère qui y règne comme « spectrale, mais de manière amusante. Tout, dedans, correspond à un thème "Crâne et os". C'est un peu comme dans la famille Addams, c'est une atmosphère de camp de vacances dans le style vieillot des clubs de fumeurs britanniques d'autrefois. L'endroit est vieux et sent beaucoup le renfermé. Ce n'est en aucune façon un lieu charmant. C'est seulement une vieille maison effrayante, avec des passages sombres et étroits et des cages d'escalier partout. » Les os, chez les S&B, a ajouté un skullbonien, « étaient probablement pris dans les classes de biologie ». Et l'exposition de figures de la mort, a-t-il dit, était comparable aux « photos de Marilyn Manson et de Motley Crüe que l'on trouverait sur les murs du dortoir d'une université. À cette époque (au XIX^e siècle), ils utilisaient à la place des images gothiques et teutoniques ».

Un skullbonien des années 1970 m'a expliqué la philosophie qui s'exprimait derrière cette ornementation sombre : dans un lieu tourné vers l'autosupériorité de ses occupants, le thème de la mort a apparemment comme objectif de rendre les frères plus humbles. « Les Skull & Bones n'ont pas pour intention de faire peur, m'a dit cet homme. C'est un espace et un contexte qui permettent d'avoir dans sa jeunesse une expérience sur la finitude de l'existence. Chaque fois que nous regardons autour de nous, on nous rappelle que le crâne d'un roi ressemble totalement à celui d'un mendiant. Vous quittez ce monde exactement comme n'importe qui d'autre. » Le rappel constant de leur propre mortalité peut aussi servir à aiguillonner les adeptes pour qu'ils réalisent qu'ils n'ont pas trop de temps pour accomplir les objectifs qui feraient d'eux des Skull & Bones valables.

En fait, quand l'art ne se focalise pas sur la mort ou la guerre, il tend à se centrer avec bravade sur les skullboniens eux-mêmes. Moscovici m'a dit que les portraits modérément impressionnistes provenaient surtout du XIX^e siècle. Au moins dix d'entre eux, chacun d'une taille d'environ quatre-vingt-dix centimètres à un mètre cinquante, ornent les murs de la salle à manger et sont des travaux commandés par la société secrète, qui montre seulement les skullboniens les plus illustres, comme le président des États-Unis et président de la Cour suprême William Howard Taft ou le président de la Cour suprême Morrison R. Waite. Un de ces portraits représente, dans le fond, un oiseau perché sur un crâne. Le dernier portrait ajouté à la collection – figurant parmi ceux qui sont placés de la façon la plus visible dans le bâtiment – est celui de George Herbert Walker Bush, père de l'actuel président, dont les photographies (de lui tout seul ou avec des dignitaires) ont orné plusieurs chambres pendant des années. « Ces peintures sont sentimentales, historiques. Nous sommes les régisseurs de l'histoire, et ces portraits nous ont été donnés comme marque d'honneur », m'a dit un skullbonien. Néanmoins, la société secrète a dû faire appel à Moscovici à cause des taches et des déchirures que l'on trouvait sur les peintures, apparemment causées par des membres qui jetaient contre de la nourriture, des ballons de football américain et des frisbees. « Si une peinture était détériorée, ils s'imaginaient libres de ruiner tout le reste », m'a-t-elle dit. D'autres œuvres d'art comportent une image de George Washington

prononçant son discours inaugural et une peinture intitulée *La Jeunesse en voyage pour la vie*, où sont gravées des phrases de charabia pseudo-latin : « *Nihilne te concureus bonorum omnium morir ?* » (« Ne réalises-tu pas que tous les hommes bons doivent mourir ? »), « *Irr ossitus amor* » (ce qui se traduit grosso modo par : « L'amour se transforme en os »), et « *Ossa patriarchuns tradeba ut deos ornerannes* » (« Les patriarches nous ont transmis les os pour que nous honorions les dieux »).

La plupart des tableaux sont accrochés dans la salle à manger, de loin la pièce la plus impressionnante d'un bâtiment peu luxueux. Du dessus des portes au plafond, des fenêtres d'environ neuf mètres de hauteur donnent sur une cour. À une extrémité de la pièce, se trouve une grande cheminée – suffisamment large pour qu'on puisse se tenir dedans – surmontée d'un miroir dans une mise en scène qu'un observateur a comparée à un « film d'horreur gothique ». Sur le dessus de la cheminée sont incrustés dans la pierre des crânes et des os et de petits crânes en argent et en bronze portant l'inscription « 322 », cadeau des skullboniens partis. Les « ombres » aux fenêtres sont en fait des rouleaux présentant les chansons des Skull & Bones ; ils pendent au mur comme de vieux écrans pour projecteurs de diapositives.

Dans d'autres parties du bâtiment, on trouve une bibliothèque avec des sofas, des manuels scolaires, et tous les livres et pamphlets écrits par des diplômés skullboniens, appelés « patriarches » ou « pats ». Point spécifique, on trouvait aussi dans cette bibliothèque la Constitution de Phi Beta Kappa. Un coussin élégamment bordé de velours noir porte les insignes de toutes les sociétés ayant existé à Yale, comme des ennemis décapités, y compris Spade & Grave dont on se moquait, ainsi que la nuisible et repoussante Bull & Stones. La bibliothèque, tapissée de couleur cramoisie, a contenu dans le passé du tabac, des pipes et des jeux de cartes. La pipe, en forme de crâne et estampillée « M. Gambier, Paris », était marquée à l'encre rouge du nom de membres des Skull & Bones.

Une chambre de lecture contient de vieux fauteuils club des années 1940, et une autre cheminée. Un bureau tapissé brun-rouge (il en existe un autre, plus petit) est aménagé avec des ordinateurs et une imprimante, des lampes de lecture, un lit, et ses murs sont décorés avec des lettres de William Howard Taft et de George Herbert Walker Bush, deux des patriarches

présidentiels de la société. Une petite armoire contient les catalogues des adhérents skullboniens et une collection de livres, un pour chaque année de la société. Dans une autre pièce, on trouve les costumes utilisés par les sociétés littéraires du XIX^e siècle, Linonia et Frères de l'unité, et de vieilles peintures représentant Calliope, la muse de la poésie épique, qui étaient habituellement accrochées dans le hall Calliope, de même que le texte du serment que les initiés à la société littéraire Calliope avaient à prononcer lors de leur adhésion. Le mobilier et les ornements sont vieux et usés. « Aucun argent n'a été dépensé pour cet endroit. Il a seulement été maintenu avec les moyens du bord », m'a dit une personne qui était allée dans le « tombeau ».

Plusieurs pièces sont numérotées. Dans la pièce 323, une cheminée porte une cruche en argent avec deux gobelers numérotés 323. Le hall principal, numéro 324, est orné d'un plafond de bois foncé et les murs sont décorés de douzaines de photographies, de trente centimètres de largeur et cinquante de longueur, des quinze initiés de chaque année posant autour d'une table sur laquelle se trouvent un crâne humain et des os croisés. Un coffre-fort est incrusté dans le mur. En 1902, les Skull & Bones ont officiellement consacré les pièces nouvellement construites 324, 325, 326, 327, 328, 329 et le « Kit » (le dressing).

Les membres de la société nomment la chambre la plus privée, où les activités les plus sacrées ont toujours eu lieu, « Temple intérieur », « IT », ou « chambre 322 ». Gardé par une grande porte de fer cadénassée, qui a fait obstacle aux divers cambrioleurs, ce temple est agrémenté de boiseries de noyer noires, hautes d'un mètre vingt. Ses murs sont ornés de tableaux de valeur, dont les rangées sont uniquement interrompues par une cheminée. À l'entrée, côté extérieur de la pièce, juste devant la porte, on trouve une mosaïque incrustée dans le plancher avec le nombre 322, qui reflète le 322 gravé en dessous des lettres grecques reprenant le nom de Démosthène sur le mur opposé, à l'intérieur. Au-dessus de la porte, qui est flanquée de deux « battants de cloches », un crâne et des os croisés sont suspendus à des crochets. Sous la lucarne centrale du plafond, dôme peint en bleu (sans nuages cumulus), il y a une table pour jeu de cartes, sur laquelle trônent un crâne sur un coussin et un sablier qui dure cinq minutes. Dans le coin sud-est de la pièce, se trouve un tocsin, qui est actionné pendant les cérémonies

et avant certaines activités ; c'est apparemment la cloche que Yale utilisait dans ses premières années. Un assortiment en taille réelle des objets que l'on trouve sur les insignes des skullboniens – et que des étrangers, pendant plusieurs années, ont moqueusement nommé « crabe » – est incrusté dans l'âtre de marbre noir. Sous la cheminée, dans une vieille typographie anglaise, est également incrustée dans le marbre la phrase latine « *Bari qui ppe boni* » (« Les barreaux sont vraiment nécessaires »). Au fond de la pièce, sur une petite plateforme située en dessous du fanion de l'université Yale, une chaise côtoie une grande horloge grand-père ornée, sur le devant, d'un crâne et d'os croisés (dans un autre endroit du « tombeau », on trouve une horloge plus petite portant la même décoration frontale). Cette horloge apparaît dans de nombreuses photographies annuelles de groupe des Skull & Bones. Sur la cheminée de marbre, on trouve un certain nombre de petits trésors, comme les lunettes du président de Yale Ezra Stiles, une pipe décorée d'un crâne et d'os croisés, un gobeler en argent, une statuette en bronze de Démosthène et une urne électorale.

Dans cette pièce se trouve aussi une énorme caisse contenant un squelette que les skullboniens appellent, avec une irrévérence chevaleresque, « la Madame », à cause de leur conviction qu'il s'agit de celui de madame de Pompadour, la maîtresse mondaine et élégante du roi Louis XV et une des femmes les plus influentes du XVIII^e siècle. Chaque côté de la caisse est divisé en compartiments dans lesquels sont conservés quelques objets de valeur et des manuscrits de la société secrète. Au pied du squelette, il y avait autrefois un cercueil de la taille d'un enfant, dont l'ancien occupant squelettique pendille au-dessus de la cheminée. Une des nombreuses reliques est liée à l'histoire d'un équipage du navire *Pioneer Yale n° 1*. Elle est accrochée au-dessus de « la Madame » : c'est le premier drapeau qui a flotté sur un bateau de Yale dans le port de New Haven. De part et d'autre de la caisse, un dessin est affiché sous un glaive fixé au mur. Il y a également une garde-robe, qui renferme des objets d'initiation dans un tiroir, et une caisse contenant une vieille robe noire. Un cadre en or avec une porte dorée, accroché sur la cheminée sous le squelette de l'enfant, constitue sans doute l'objet le plus important de cette pièce. Quand on appuie sur un ressort au dos de cet objet, la porte s'ouvre et révèle une gravure en bois teinté de la déesse Eulogie.

La grande clef, en forme de squelette, qui ouvre le temple intérieur est conservée en sécurité – « guettée » pour utiliser le langage skullbonien – dans une chambre fermée, appelée « Temple extérieur », dont la clef se trouve en bas du hall, dans une pièce connue sous le nom de « nid » ou de « chambre noire ». La porte du temple extérieur, ou OT (*Out Temple*), est recouverte d'une plaque en acier. À l'intérieur, une lampe en forme de chandelier avec une chaîne ballante illumine un groupe de photographies, de tailles variables, entassées de façon désordonnée. Dans un coin du temple extérieur, un escalier en bois mène vers une grande porte noire sur laquelle sont gravés, en couleur jaune, un crâne et des os croisés, et qui est équipée d'une serrure à combinaison. Étant donné les façons dont les autres sociétés secrètes cachent leurs objets de valeur, il est probable que les documents les plus importants des Skull & Bones, les possessions les plus chères, et les meilleures informations qu'ils ont recueillies sur les autres sociétés, se trouvent à cet endroit. À côté de la voûte, il y a une réserve de toutes sortes de choses entassées en hauteur avec de vieux rebuts, y compris un crâne et, d'après le dernier rapport, une fausse tête de gorille.

L'obsession des serrures, ou « puzzles » dans le jargon skullbonien, est particulièrement notable à l'entrée du « tombeau » lui-même (même si certains skullboniens préfèrent utiliser le bloc de touches de la porte latérale plutôt que la serrure à combinaison de la porte d'entrée). Malheur au visiteur qui devine mal : de la même manière que dans *The Lady or the Tiger* (« La Dame ou le Tigre »), l'étranger qui tire brusquement le mauvais cadenas fait sonner la cloche de la porte. Si quelqu'un est dans le « tombeau », la poignée de la porte émet un clic particulier et se ferme des deux côtés. Un autre skullbonien peut arriver à entrer s'il presse la « sonnerie secrète », m'a-t-on dit, et quand, à la demande, il révèle le mot de passe « C'est l'oncle Toby qui m'envoie ».

Malgré la sécurité, quelques expéditions sont parvenues à pénétrer dans le bâtiment. Dans un petit livre intitulé *La Chute des Skull & Bones, compilation de la soixante-seizième rencontre régulière de l'ordre des Limes et des griffes*, publié le 29 septembre 1876, les auteurs rapportent une intrusion dans des proportions gargantuesques. (La couverture en latin « *De ossibus – quid dicam ? Ilium fuit !* » peut être traduite par : « Que puis-je dire sur les

skullboniens ? Troie a existé autrefois ! ») Sous le sous-titre « Babylone est tombée », ils décrivent en détail, soigneusement, pendant plusieurs heures, comment (grâce à une lime, on peut imaginer) les intrus ont réussi à sectionner les barres de fer, épaisses d'environ trois centimètres, protégeant la fenêtre de la cave arrière du « tombeau », pour ensuite retirer (à l'aide d'une griffe) les longs clous enserrant un dispositif solide en fer, entourant le cadre en bois de la fenêtre, et casser quelques autres obstacles de sécurité se trouvant sur le chemin. Les membres de l'ordre des Limes et des griffes ont publié un plan de l'intérieur du « tombeau », avec des descriptions analytiques de quelques-uns des principaux objets qu'ils ont examinés. Par exemple, une collection encadrée de « directives pour les étudiants de première année », signée par Thomas Clap et datée « université Yale, 1752 » ; et des manuscrits d'anciens écrivains très connus, grecs, latins et allemands. Lorsque le groupe a réussi à forcer le coffre-fort du bâtiment, il n'a trouvé qu'un trousseau de clefs et un petit flacon doré de brandy à moitié plein.

Le groupe d'intrus a semblé étonné de découvrir une « absence totale de toute la machinerie que nous nous attendions à trouver ». Aucun document sur ce qu'ils croyaient être les secrets des Skull & Bones – et pas de Constitution écrite, sauf « quelques directives similaires aux suggestions attachées au règlement intérieur de Delta Kappa ». L'ordre des Limes et des griffes a discuté pour savoir s'il fallait ou non ouvrir les portes du « tombeau » dans l'intérêt d'un public plus large. « Personne ne niera que nous avons d'un coup le pouvoir non seulement de retirer pour toujours le prestige accordé à cette société par son secret supposé, mais d'en faire la risée de toute l'université et de rendre son existence future extrêmement douteuse. » Cependant, le groupe garda le « tombeau » fermé, parce que ses membres ne voulaient pas offenser les très bons amis qu'ils avaient dans la société. Ils furent d'ailleurs satisfaits par les souvenirs qu'ils avaient subtilisés dans le bâtiment. Peu après le cambriolage, la société scella complètement la fenêtre par laquelle Limes et griffes avait réussi à pénétrer – et elle est apparemment restée scellée jusqu'à maintenant.

* * *

Dans le film *The Skulls*, peu après son initiation à la société secrète de l'université de New Haven, clairement modelée à partir des Skull & Bones, le personnage principal, Caleb Mandrake, est emmené dans un lieu de retraite de la société. Dans le scénario original du film, la société conduit Mandrake, dans le yacht de croisière *Herreshoff* restauré dans les années 1920, vers une île luxuriante décrite comme « un bijou vert ». Au milieu de pelouses verdoyantes et de courts de tennis, d'une grande forêt et « d'un pavillon des années 1820 magnifiquement restauré », Mandrake parle avec certains des diplômés les plus puissants de la société, parmi lesquels on trouve un sénateur et membre du comité des admissions du droit de Harvard, le principal de l'université et le propre père de Mandrake, juge en passe d'être entendu pour être confirmé à la Cour suprême.

Il y a longtemps, le lieu de retraite réel des Skull & Bones a pu sembler être cette île d'émeraude relativement inoffensive pour ses nouveaux initiés. Deer Island – un cadeau fait à la société par le patriarche Miller, m'a dit un membre de la société – constitue un espace de seize hectares de terres boisées, bordées d'un rivage d'environ trois kilomètres de longueur, situé à quelque cinq cent cinquante kilomètres de New York, sur le fleuve Saint-Laurent, à trois kilomètres au nord d'Alexandria Bay, dans l'État de New York. Pour y arriver, un skullbonien peut appeler la marina Rogers pour louer un bateau qui l'y amènera. Une lettre d'un membre des Skull & Bones, datant de 1937, détaille : « La semaine prochaine, douze p-ts (patriarches) de la dernière vendange (D-135) vont grimper vers Deer Island à partir du grand "Madame", demander des chambres aux étages supérieurs de Stone House, quitter leurs vêtements barbares et s'atteler à l'œuvre d'une relaxation paisible pour cette semaine finale de l'année universitaire¹. » Dans ses beaux jours, Deer Island était un club de réunions fréquentes et un endroit de vacances familiales. Annoncée dans une brochure du début du XX^e siècle comme étant « le meilleur moyen entre tous pour étirer vos journées », elle offrait « des logements du début du XX^e

¹ Des documents de la société, même ceux qui ne sont pas supposés quitter le « tombeau », sont codés. Beaucoup d'appellations et de termes skullboniens sont abrégés. Par exemple, C.T. pour Corporal Trim (« assiette corporelle ») ou SAs pour « hymnes sacrés ». On trouve aussi certaines lettres remplacées par des tirets, comme C-b (Club) ou P-t (pat, pour patriarche). La plupart des documents sont signés pour authentification avec la salutation « Bien à vous en 322 », même si William Howard Taft a souvent signé les documents internes de la société par « Bien à vous en skullbonien ».

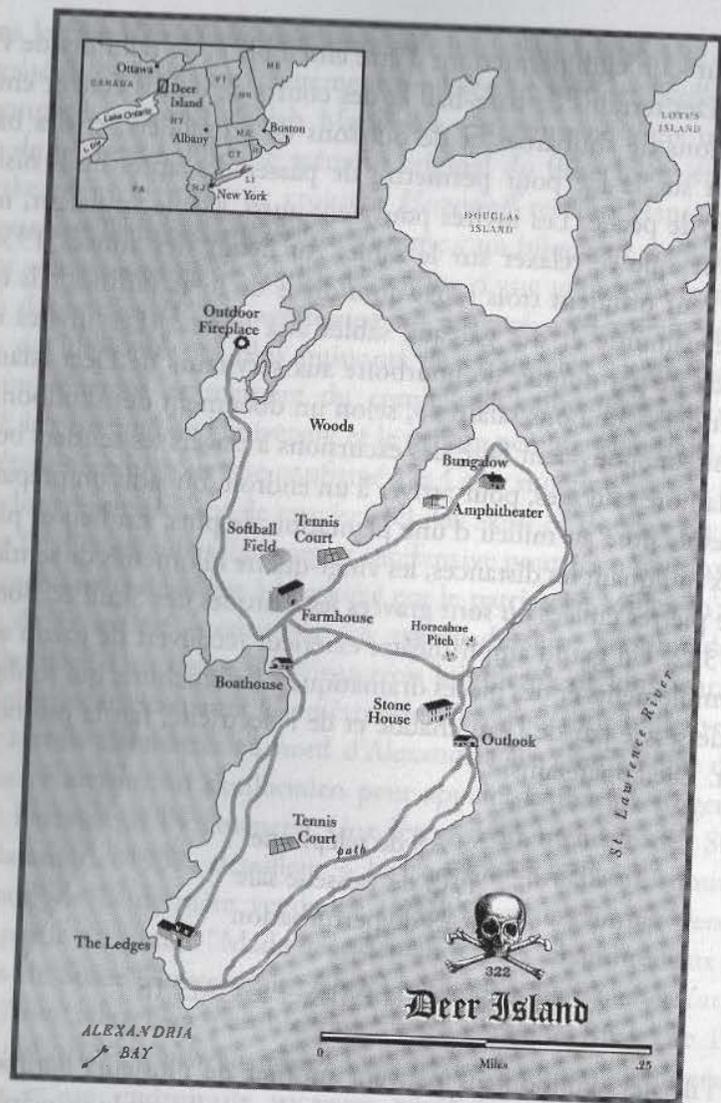
siècle » pour « un club permettant d'être ensemble et de rallumer de vieilles amitiés ». Des terrains de base-ball et des courts de tennis étaient entourés de plantations de rhubarbes et de buissons de groseilliers, et des barques attendaient sur le lac pour permettre de passer des après-midi oisifs, de natation et de pêche. Les invités pouvaient aussi, s'ils le voulaient, ne rien faire d'autre que se relaxer sur le sable. Au début des années 1950, des serveurs leur offraient trois repas quotidiens de mets raffinés tels que du ragoût de palourde et des gâteaux sablés aux fraises. (Les invités étaient instruits de ne pas donner de pourboire aux serveurs de Deer Island, qui recevaient déjà « de bons salaires », selon un document des skullboniens.)

Les visiteurs pouvaient faire des excursions à travers les sentiers boisés, la faune et la flore sauvages, pour arriver à un endroit, où jadis on préparait des fers-à-cheval, situé au milieu d'une plantation de pins. En lieu et place des panneaux indiquant les distances, les vingt-quatre kilomètres de sentiers sont garnis de pierres taillées où sont gravées les marques des Skull & Bones et le numéro 322. Un grand amphithéâtre extérieur recouvert de gazon accueille des rassemblements et des pièces dramatiques. La brochure, qui souligne que l'île est desservie par de l'eau chaude et de l'électricité, fait la promotion de l'endroit. Elle appâte ainsi :

PAS de téléphone
PAS de vaisselle sale
PAS de perturbation

Uniquement la PAIX et le CALME

Sur l'île, les skullboniens peuvent profiter de plusieurs bâtiments. Le Point de vue, localisé dans la partie orientale de l'île, est le principal club. Il possède une salle à manger, un petit salon, une bibliothèque semi-circulaire, quinze chambres à coucher (dont sept avec balcon), situées sur une corniche de granit surplombant le fleuve, et un hall principal qui « est rempli d'une collection de souvenirs curieux et beaux, et d'un assemblage de reliques provenant de nombreux pays ». À environ cent mètres de là, Stone House propose un grand hall, décoré d'une collection d'armures anciennes autrefois



Deer Island, une île de 16 hectares, située sur le fleuve Saint-Laurent, appartenant aux Skull & Bones et utilisée comme lieu de retraite de la société.

Carte de George Ward.

(The Ledges – les Saillies; Tennis court – Court de tennis; Outlook – Le Point de vue; Stone house – Stone House (« Maison de pierre »); Horseshoe pitch – Lancer du fer à cheval; Boathouse – Maison des bateaux; Farmhouse – Ferme; Softball field – Champ de Softball; Amphitheater – Amphithéâtre; Bungalow – Bungalow; Woods – Bois; Outdoor fireplace – Foyer extérieur.)

abritées par la société historique d'Albany, deux galeries et onze chambres à coucher. À l'extrémité sud de l'île : les Saillies, un groupe de maisons, en partie reliées les unes aux autres et situées sur le rivage, qui bénéficie d'une grande véranda ouverte servant de salle à manger, et de neuf chambres à coucher expressément prévues pour les épouses et les familles. Aussi bien les Saillies que le Point de vue possèdent des maisons-bâteaux. Le bungalow qui se trouve à une des extrémités de l'île était autrefois spécifiquement prévu « pour le divertissement des dames ».

Aujourd'hui, les Skull & Bones cherchent encore à impressionner chacune des nouvelles vagues d'initiés en envoyant le groupe en voyage dans l'île, habituellement aux alentours de la « semaine morte » à Yale, période qui s'étend de la fin des examens à la remise des diplômes. Les patriarches prévoient toujours des réunions et des sorties ici, en particulier entre début mai et le *Labour Day*, fête fédérale qui a lieu le 1^{er} septembre aux États-Unis. Ils amènent parfois leurs familles dans l'île, où l'environnement rappelle un camp de vacances. Pour encourager les visites, les skullboniens embauchent quelques-uns de leurs membres comme conseillers du camp, afin de superviser les activités chaque été. Une femme qui est allée dans cette île avec son ami à la fin des années 1980 au cours d'une semaine de réunion, m'a dit que cet endroit avait sans aucun doute l'atmosphère d'un camp d'été : « Principalement WASP (White, Anglo-Saxon, Protestant [« Blanc, Anglo-Saxon, Protestant »]), des juristes conformistes et des gérants d'assurances étaient là avec leurs familles. C'était plutôt relax ; les gens portaient des shorts et des espadrilles. Les skullboniens faisaient un spectacle. Je me rappelle que nous avons dessiné des crânes et des os, mais je ne sais plus où nous avons pris le modèle – c'était aussi une activité pour les enfants. Je pensais que l'île allait être pleine de luxe et de riches visiteurs avec leurs magnifiques parures, mais ce n'était pas le cas. Il y avait bien des cocktails, mais les personnes les plus habillées portaient des vêtements d'écoles préparatoires de style Talbot. »

Deer Island est administrée par le club Deer Island, un groupe constitué d'adhérents skullboniens qui contribuent financièrement à son entretien. Le club Deer Island est contrôlé par la corporation du club Deer Island (établie en février 1907) dont l'objectif, conformément aux articles associatifs de la corporation, est de :

« Promouvoir les relations entre ses membres et procurer à ces derniers des facilités pour la récréation et le plaisir social ; acheter, garder et céder toute propriété, commune ou personnelle, qui pourrait servir ce but ; maintenir une maison du club à l'usage et au bénéfice des adhérents ; et adopter des règlements ainsi qu'utiliser généralement tous les pouvoirs habituels de corporation qui ne sont pas interdits par les statuts cités. »

Tout membre de la Russell Trust Association, déclarent les règlements de la corporation, est éligible à l'adhésion à la corporation du club Deer Island.

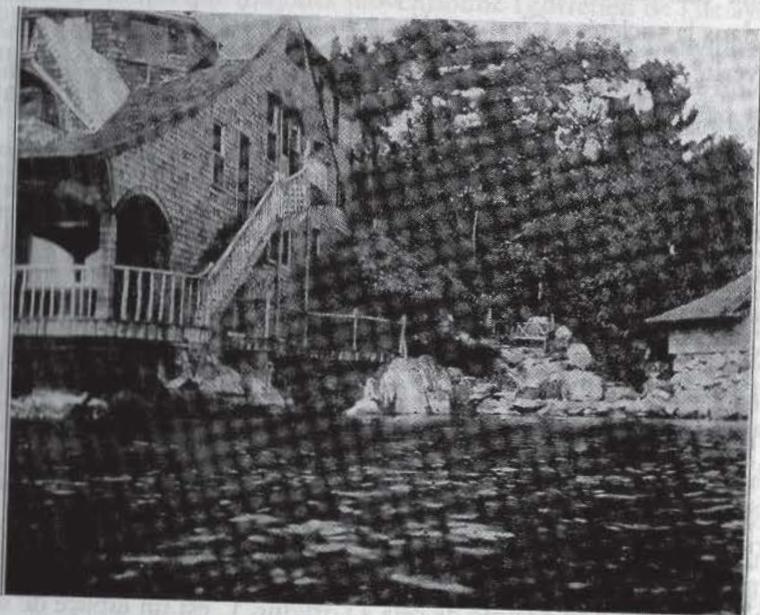
Les Skull & Bones ont toujours subventionné l'entretien de l'île avec des donations de diplômés. En 1937, par exemple, les invités individuels des skullboniens payaient, en tout et pour tout, cinq dollars par jour ou vingt-cinq dollars par semaine ; tandis que les « clubs » skullboniens – des groupes de quinze – payaient trois cents dollars la semaine. Aux Saillies, lieu doté de ses propres facilités spéciales, les familles déboursaient deux cent cinquante dollars pour un mois de logement, nourriture et ménage compris. Pour certains visiteurs, résidant fréquemment pour une longue période, la société conservait des « acomptes Deer Island » avec registres de lait, viande, épicerie, tarifs de chemin de fer. Occasionnellement, elle sollicitait explicitement des contributions auprès de patriarches, pour l'aider à couvrir les coûts d'entretien de l'île. Dans une demande de ce type, datée d'août 1921, cinq skullboniens soulignaient aux membres de leur société sœur que soixante adhérents avaient déjà rejoint le club Deer Island – et qu'ils espéraient persuader tous les autres licenciés de les rejoindre « dans la camaraderie délicieuse de Deer Island et de faire du pèlerinage vers la demeure du bonheur une habitude annuelle. » Ils signaient leur note « Chacun pour tous et tous pour chacun. Cordialement vôtre en 322 ».

Comme le « tombeau » lui-même, la retraite s'est érodée avec le temps et les finances déclinantes. De nos jours, l'équipe de la cuisine est constituée par les skullboniens eux-mêmes, et les invités doivent souvent aider à cuisiner. La société embauche des diplômés pour qu'ils restent sur l'île. Ils viennent de sortir de l'université et ne savent pas quoi faire d'autre. Ils aident à maintenir les bâtiments en état et font eux-mêmes les comptes. La salle à manger centrale ressemble plutôt à un salon délabré, avec des rangées de tables de pique-nique. Les invités dorment dans des lits placés dans des tentes –

certains d'entre eux sont des lits doubles –, s'ils peuvent se reposer malgré le son des sirènes des bateaux d'excursion, dont certains font le tour de l'île avec un guide criant dans un mégaphone : « Et voici l'île secrète qui appartient aux Skull & Bones ! »

Un diplômé me soupira : « Maintenant ce n'est plus qu'un r massis de bâtiments en pierre usés. Ce sont vraiment des ruines. » Un autre skullbonien dit qu'appeler l'île « rustique » serait la rendre trop chic, même si les rivages sablonneux font encore impression sur les nouveaux membres aux yeux écarquillés, qui sont rapidement désillusionnés après avoir été initiés dans la société. « C'est un dépotoir, mais c'est beau », m'a-t-il dit.

En vérité, les Skull & Bones possèdent bien une merveille verte, mais on ne peut pas la trouver sur Deer Island : il se trouve dans le bâtiment de la société à New Haven. C'est un petit endroit qui a été soigneusement tenu à l'écart des médias et des yeux fureteurs des théoriciens complotistes. La société a un tunnel souterrain, bordé de bougies, qui mène vers des tours dans lesquelles de longs escaliers en spirales s'enroulent, derrière encore plus de bougies et de vieilles éclaboussures de peinture rouge sang, jusqu'aux fenêtres du sommet, d'où les skullboniens peuvent, comme on me l'a dit, « surveiller le royaume ». Entre ces tours, se trouve une cour calme, fermée, « comme un monastère », et dans laquelle un mur de pierre encercle un jardin de verdure, qui constitue la fierté privée des Skull & Bones. Ce luxuriant jardin secret, de style médiéval, comprend un patio, une mosaïque de briques, des sculptures gravées dans la pierre et un banc, qui a été construit en 1918 selon les instructions du patriarche Théodore Woosley (S&B 1872), qui s'est occupé de cela à l'origine. C'est un espace de solitude, un endroit pour que les skullboniens se retirent à la fois de la société et en elle, pour prendre un répit hors des heures de traditions rigoureuses tout en restant en communion avec le passé. L'espace privé, aussi disparate soit-il en comp raison du reste du complexe, pourrait constituer une métaphore des skullboniens, où, retirés et protégés de la cacophonie envahissante de la cité, connue par les étudiants de l'université pour son emportement et sa dilapidation, on trouve un calme semblable au vent de l'oubli qui efface tout, sauf les quinze étudiants qui se trouvent à l'intérieur.



Le Point de vue, un bâtiment sur la rive est de Deer Island, est le principal club de l'île. Il comprend une salle à manger, un petit salon, une bibliothèque et quinze chambres à coucher.

Deer Island Club, 1908



Le secrétaire d'État Henry Stimson, Skull & Bones 1888.

Manuscrits et archives de l'université de Yale.



W. Averell Harriman, Skull & Bones 1913.

Manuscrits et archives de l'université de Yale.



Le sénateur John Forbes Kerry, Skull & Bones 1966.

Manuscrits et archives de l'université de Yale.



Le sénateur Prescott Bush, Skull & Bones 1917.
Manuscrits et archives de l'université de Yale.



Le président George W. Bush, Skull & Bones 1968.
Manuscrits et archives de l'université de Yale.



Le président George Herbert Walker Bush, Skull & Bones 1948.
Manuscrits et archives de l'université de Yale.

Le tombeau,
avant que le bâtiment ne
soit élargi et
le lierre coupé.
Tiré d'un album des
Skull & Bones de 1879.

Manuscrits et archives
de l'université de Yale.





CHAPITRE IV

L'INITIATION

Près de l'entrée intérieure du « tombeau » est accroché un panneau, peut-être volé dans une cache obscure en Amérique centrale (ou peut-être saisi chez Mory's, un restaurant-club à Yale) annonçant « CECI EST UN CLUB PRIVÉ : SOYEZ PRÊT À MONTRER VOTRE CARTE DE MEMBRE ». On peut déjà entendre les skullboniens ricaner... Si seulement entrer était si simple !

En avril 2001, le journaliste Ron Rosenbaum, qui avait passé plus d'un quart de siècle à traquer les Skull & Bones, a publié dans le journal *New York Observer* un compte rendu de ce qu'il croyait être une cérémonie d'initiation. Il a rapporté dans son enquête qu'un « membre de la communauté de Yale » avait demandé à son assistant chargé des recherches si l'un d'eux serait intéressé par la réalisation d'une séance vidéo. Le yalien présenta un enregistrement audio de ce qu'il décrit comme étant la cérémonie d'initiation d'avril 2000. Le samedi 14 avril 2001, les complices de Rosenbaum utilisèrent « un équipement vidéo de haute technologie permettant de filmer dans l'obscurité de la cour intérieure du "tombeau" ». Ils témoignèrent, d'après l'article de Rosenbaum, qu'une personne

représentant George W. Bush hurlait, de façon répétée, diverses versions de « Je vais vous élargir exactement comme j'ai élargi Al Gore » ou de « Mettez ce bâton hors de mon cul, oncle Toby », dans ce que Rosenbaum a appelé une référence à Abner Louima, l'immigrant haïtien torturé par la police new-yorkaise. Il y avait aussi des personnes qui criaient : « Suce le trou de mon derrière, néophyte. » À la fin de la « cérémonie », le groupe a enregistré ceci sur vidéo : « Ils étaient forcés de faire face à une scène choquante : un gaillard brandissant ce qui paraissait être un couteau de boucher, et vêtu d'une sorte de peau d'animal dans le style "barbare", se tenait debout, au-dessus d'une forme ressemblant à une femme allongée, nue et couverte de faux sang. Le néophyte approchait alors un crâne à quelques pas de la scène, puis se mettait à genoux et embrassait le crâne. À ce moment-là, le gaillard au couteau s'agenouillait aussi et coupait la gorge de la femme. (Bon, il faisait semblant.) »

Rosenbaum a fait toutes sortes de déductions en se basant sur ce que son équipe avait filmé cette nuit-là. Il soutenait que l'initiation « avait uni des diplomates, des magnats des médias, des banquiers et des espions dans une camaraderie qui allait durer toute la vie, multigénérationnelle, bien plus influente qu'aucune autre fraternité ». Et aussi que « les fondateurs de Time Inc.¹ et de la CIA, de même que plusieurs secrétaires d'État et conseillers pour la Sécurité nationale – les hommes qui prirent la décision de jeter la bombe sur Hiroshima, d'envahir la baie des Cochons (Cuba) et de nous plonger dans la guerre du Vietnam : les Taft, les Bundy, les Buckley, les Harriman, les Lovett –, prirent tous part à ce rituel d'initiation ». Après la publication de cet article, Rosenbaum mena une campagne dans les médias internationaux. ABC News diffusa des clips de son enregistrement vidéo, et, comme l'a entonné le présentateur de la chaîne Peter Jennings : « Finalement, ce soir, nous entrons dans la peau de la Ligue du lierre : ces huit collègues universitaires, vieux, définitivement distingués, et connus pour leurs bâtiments couverts de lierre ainsi que pour les attitudes souvent hautaines que leurs dirigeants manifestent envers les autres universités, et qui tapent souvent sur les nerfs. L'université de Yale a trois cents ans cette année, et si vous visitez son campus, vous allez voir qu'elle a encore des clubs

¹ Time Inc. est une société de presse américaine qui fait partie du groupe Time Warner. Avec plus de 100 publications, Time Inc. est le premier éditeur de magazines au monde, parmi lesquels on peut citer *Time Magazine*, *Sports Illustrated*, *People*, *Entertainment Weekly* ou *Fortune*. [N.D.E.]

exotiques qui ressemblent à des tombeaux, et où les sociétés secrètes légendaires de Yale se réunissent. Leur prestige et leur importance se sont en grande partie évaporés, mais les rituels restent encore secrets. Aussi, quand nous avons entendu que certains personnages entreprenants avaient réussi à espionner la fameuse société Skull & Bones, nous n'avons bien entendu pas pu résister. »

Les reporters ont alors bavardé sur le dévoilement du rituel : « C'est un grand jour dans les annales du journalisme américain », chantait victoire Timothy Noah, de *Slate* (journal en ligne), sans doute de façon sarcastique. Des journaux, aussi éloignés de Yale que peuvent l'être ceux de Suède, m'ont appelée pour que je leur fasse mes commentaires sur le sujet, car j'avais écrit l'année précédente un article sur les Skull & Bones pour le magazine *Atlantic Monthly*. Rosenbaum proclamait dans son article : « Moi, je suis le Achab² des Skull & Bones, qui poursuit la baleine blanche jusqu'aux profondeurs les plus éloignées. » Et, à la différence du destin funeste du capitaine dans le roman *Moby Dick*, de Melville, Rosenbaum donnait à entendre qu'il avait vaincu la baleine.

Moi-même, en tant qu'ancienne d'une société secrète de Yale, j'ai ressenti que la cérémonie décrite dans l'article de Rosenbaum semblait beaucoup trop vulgaire pour les Skull & Bones. L'initiation de nouveaux chevaliers – les skullboniens sont appelés « chevaliers » depuis le moment où ils sont initiés jusqu'au moment où ils initient le groupe suivant – est certainement une cérémonie qui a ses moments estudiantins, mais, selon moi, elle a comme objectif d'introduire les nouveaux membres à la culture de la société, à ses rituels, à ses chants, à son histoire et à sa science, d'une façon qui va les impressionner et leur inspirer du respect sans les dégoûter ni les repousser. Les Skull & Bones utilisent des méthodes naïves pour susciter la crainte temporaire des initiés, mais, à ma connaissance, leur cérémonie la plus importante n'est pas remplie d'embarrassantes « scènes de dégoût et de terreur » comme celles qui sont détaillées par Rosenbaum. Au lieu de cela, les rites constituent, comme me l'a expliqué un skullbonien de la fin des années 1970, « le passage à quelque chose d'important ». Rosenbaum a probablement dû observer une parodie de

² Le personnage du célèbre roman d'Herman Melville *Moby Dick*. Le capitaine nommé Achab, amputé d'une jambe, emmènera un personnage nommé Ismaël autour du monde, à la poursuite de la baleine blanche. [N.D.E.]

cérémonie (sans doute les Skull & Bones ont-il su qu'il allait regarder), car, d'après mon expérience des sociétés secrètes et mes entretiens avec les skullboniens, ce qu'il a enregistré à la vidéo me semble éloigné de l'authenticité. En fait, un skullbonien avec qui j'ai parlé a ri de tout son cœur : « Nous voulions faire chier ce type. »

Pendant les premières années d'existence des Skull & Bones, la procédure d'approche des nouveaux membres était privée. Un soir prévu, à minuit, les quinze skullboniens rôdaient ensemble dans le campus. Ils entraient dans la chambre d'un candidat, lui montraient un crâne humain et des os, et lui demandaient seulement : « Acceptez-vous ? » Sans attendre la réponse, le groupe se retirait en silence. Mais, au fil des années, la rumeur au sujet de leur procession s'est rapidement répandue. Des étudiants neutres harcelèrent les hommes de la société, les suivant et les raillant quand ils traversaient le campus. À l'occasion, ils barricadaient même les portes des entrées. Résultat : la société renonça à son horaire de minuit et appela plus tôt les juniors, à des moments imprévus. Un senior, parfois accompagné d'un membre diplômé, entrait dans la chambre du candidat, s'assurait qu'ils étaient seuls, et lui disait alors : « Je t'offre une élection chez ceux qu'on appelle les Skull & Bones. Acceptes-tu ? » Si le junior acceptait, le skullbonien lui serrait la main et retournait au « tombeau » pour rapporter la réponse. S'il rejetait l'offre, le senior relatait l'information à la société qui, selon le junior concerné, envoyait parfois un membre diplômé plus important pour essayer de le persuader.

Au début des années 1870, cependant, le Tap Day est devenu un événement public, à la fois célébré et craint. Dans son roman *Stover at Yale* (1912), Owen Johnson a dramatisé le délire fébrile de ce moment :

« Le Tap Day est finalement arrivé, nuageux et humide. Il [Stover] avait mal dormi, dans des convulsions et des tressaillements, et les autres ne se portaient pas mieux, à l'exception de Regan [...] – mais Regan était l'un de

ceux que les sociétés cherchaient. La matinée fut interminable, une horreur. Ils ne blaguaient même pas sur l'épreuve qui approchait. Personne n'était sûr de son élection, mais le rejet possible d'un copain assombrissait la journée.

« Quatre heures et quart. Nous partons dans une vingtaine de minutes.

– C'est bon.

– Vous savez, je me sens comme si j'allais être enlevé, mis au fond d'un trou, scié, vidé et écartelé puis bouilli vif. J'ai envie de sauter dans un express et de disparaître.»

[...] Les quatre se rendirent ensemble vers l'enceinte des juniors, qui grouillait déjà de monde. [...] « Cinq heures moins dix », dit Hungerford en regardant l'horloge que chacun avait vue. [...] Ils se tenaient ensemble, les bras serrés, résistant à la pression qui les poussait, ne parlant plus, entendant au-dessus d'eux le curieux babillage des classes inférieures.

« C'est Regan.

– Story, vas-y le premier !

– Reste ici !

– C'est l'endroit.

– Seigneur ! Ils ont l'air solennels.

– C'est presque le moment.

– Sors ta montre.

– Encore quinze secondes.

– Cinq, quatre, trois, deux.»

Boum !

Au-dessus de leurs têtes, la cloche de la chapelle sonna ses cinq coups décisifs, engloutis dans la rumeur de l'université.

« Yeh !

– Il arrive !

– Le premier homme pour les skullboniens !

– Reynolds ! »

De l'endroit où il se trouvait, Stover ne pouvait rien voir. Seul le murmure qui se déplaçait dans la foule signalait l'arrivée des seniors. Puis il y eut une agitation près de lui, et Reynolds, en chapeau noir, vint directement vers eux, les poussa de côté, et donna soudainement un coup à quelqu'un derrière.

Et la rumeur remonta.

“Qui était-ce ?, dit Story rapidement.

– Hunter, Jim Hunter.”

Un moment après, Hunter, blanc comme une feuille de papier, se heurta à Stover et pa sa, suivi de Reynolds, en bas du couloir mouvant que la foule lui ouvrait.

Des rugissements se succédèrent, l’ambiance était tendue.

“Stone est allé chez les Keys.

– Trois personnes des Wolf’s Head dans la foule.”

[...] Des spectateurs curieux se pressaient autour d’eux, cherchant dans leur visage tout signe d’émotion, lurrant pour les atteindre, avec l’instinct dramatique de la foule. Quarre autres candidats avaient déjà été sélectionnés par les skullboniens – il ne restait plus que trois places.

“Je suis fixé, dit Stover entre ses dents. S’ils me voulaient, j’aurais été parmi les premiers.

Joe va avoir la dernière place.

– C’est épatant pour lui. Il est le meilleur camarade de la classe.”

Il croisa les bras et sourit avec la conscience d’une décision acceptée. Il vit le visage de Hungerford, et l’agonie de l’incertitude sur ses nerfs à vif.

[...] Soudainement, Hungerford lui prit la main en la pressant, sous le regard de la foule.

“Le dernier homme pour les skullboniens maintenant, Dink, dit-il, en regardant Stover dans les yeux. J’espère devant Dieu que ce sera toi.

– Pourquoi, vieux frère ? dit Stover en riant de telle façon que tout le monde l’entendit.

– Bénis ton cœur, je m’en fous. C’est pour toi.”

Au-dessus d’acclamations brisées, irrégulières, arriva tout à coup un dernier rugissement croissant.

“Skullboniens.

– Le dernier homme.”

La foule, comme lors de grands événements, ouvrit un passage vers l’endroit où les deux amis attendaient. Hungerford observait, livide. Stover, les bras toujours croisés, attendait fermement, un sourire d’acceptation sur les lèvres.

C’était le Baron. Il arriva comme une tornade noire, courant directement vers l’arbre. À un moment, quelqu’un trébucha sur son chemin ; il le prit et

le jeta de côté. Il vint droit sur les deux camarades, ne déviant jamais. Il passa tout droit à côté de Dink Stover, puis se retourna brusquement et lui tapa si fort l’épaule qu’il le renversa presque sur le sol.

“Va dans ta chambre !”

[...] Stover commença à se diriger mécaniquement vers sa chambre, ne voyant rien, n’entendant rien. Il partit vers la bibliothèque. Quelqu’un se balançait à ses côtés. Il l’entendit applaudir, puis vit des centaines de visages, sauvages, courant derrière lui. Il trébucha et ses yeux furent soudain remplis de larmes. Alors il sut combien il lui importait, après les longs mois de rébellion, de ne plus être un étranger, mais d’être de nouveau parmi les siens, frappé du sceau de l’approbation. »

Avant le « Tap », la plupart des sociétés envoyaient des « sondeurs d’essai » pour déterminer combien d’autres candidats pourraient être retenus si un de leurs espoirs de premier choix les rejetait. Les Skull & Bones, se considérant comme au-dessus de la mêlée, car censés être une institution que personne ne pouvait rejeter, se sont longtemps dispensés de procédures de ce genre. Mais ils ont dû finalement modifier leur méthode : lors du Tap Day de 1928, ils essuyèrent apparemment huit rejets. Dans un cas, un junior crut que le skullbonien senior qui l’avait sélectionné était quelqu’un d’autre, mais les autres refus peuvent être attribués à leur manque de préparation : parce que les skullboniens ne s’étaient pas souciés de savoir qui, parmi leurs candidats, prenait en considération d’autres sociétés, ils ont perdu ceux qui avaient décidé d’adhérer en groupe avec leurs amis à d’autres organisations. En 1929, la société s’est dès lors intéressée à la question de découvrir les intentions des groupes rivaux et, quand l’horloge sonna cinq heures, les Skull & Bones purent immédiatement approcher cinq juniors au lieu d’un ou deux. Les membres portaient leur insigne des skullboniens sur leur cravate, afin de ne pas être confondus avec d’autres. Mais même là, il y en a toujours eu quelques-uns qui ont résisté. En 1940, le futur président de Yale Kingman Brewster Jr., qui, en tant que directeur du *Yale Daily News* de la promotion 1941 était quelqu’un d’attrayant pour les skullboniens, donna à la société un autre choc. « Au lieu de se rendre lui-même disponible pour le Tap, [...] il s’était blotti dans une cabine de la salle de bains de son dortoir quand

l'horloge sonna », écrivit le futur conseiller spécial du président Clinton à la Maison-Blanche, Lanny Davis, dans l'annuaire 1968 de Yale. « Un skullbonien senior ouvrit brusquement la porte et cria les mots terribles. "Rejet", répondit calmement Kingman Brewster Jr., ce qui explique pourquoi les étudiants se réfèrent aujourd'hui à leur président, très simplement, en l'appelant "stud", c'est-à-dire "étudiant". »

Au long de leur histoire, les Skull & Bones ont eu l'habitude d'essayer de duper les autres sociétés pour pouvoir être les premiers à approcher les meilleures personnes. En 1871, les événements de la remise solennelle des diplômes et de la fin de l'année furent avancés au printemps. Les Scroll & Key suggérèrent alors que les deux sociétés avancent aussi leurs initiations. Ainsi, avant que les étudiants ne se dispersent pour l'été, les clubs sortants auraient assez de temps pour enseigner aux clubs entrants les caractéristiques de la vie de société secrète. Comme les Skull & Bones ne répondirent jamais à la lettre des Keys, ces derniers estimèrent que l'initiation se déroulerait donc à la période normale. Au lieu de cela, les skullboniens approchèrent les étudiants trois semaines avant. Les journaux locaux prirent note du changement et s'interrogèrent sur le pourquoi d'une élection si précoce. Entre-temps, l'éditeur skullbonien en charge du numéro de juin du *Yale Literary Magazine* se régala du triomphe de la société en publiant cette note : « Les élections aux Skull & Bones ont été acceptées jeudi soir, 8 juin, par les gentlemen suivants [...]. Aucune n'a été refusée. » Il était clair qu'aucune élection ne pouvait leur être refusée s'ils étaient la seule société à faire des offres à ce moment-là³.

En 1917, les trois principales sociétés secrètes décidèrent d'élire leurs membres plus tôt à cause de la Première Guerre mondiale. L'année précédente, un groupe d'étudiants de Yale avait formé une unité d'aviation navale pour se préparer au cas où les États-Unis entreraient en guerre. C'est alors que F. Trubee Davison (S&B 1918) convainquit Robert A. Lovett (lui aussi S&B 1918) de former une unité volante. Le père de Davison les finança si généreusement que les journaux locaux se référaient à ce groupe comme à

³ Un membre des Scroll & Key tenta alors de faire un communiqué dans le numéro de juillet du *Lit*. Il y mit l'annonce que « les élections aux Scroll & Key ont été décernées aux gentlemen suivants [...], le jeudi 22, en période normale », afin d'informer le public des agissements des Skull & Bones. Mais les éditeurs skullboniens dans la rédaction interceptèrent la copie avant qu'elle n'atteigne l'imprimeur, et modifièrent le communiqué pour qu'on lise « hommes » au lieu de « gentlemen » et que la phrase se termine à « 22 juin ».

l'« unité de millionnaires ». Au début du printemps 1917, quand l'anticipation de l'entrée formelle des États-Unis dans la guerre prit de l'ampleur, une société proposa que l'on tienne immédiatement le Tap Day afin d'arranger les étudiants non diplômés qui devraient bientôt quitter le campus. Les Skull & Bones, qui n'avaient pas prévu de finir leur processus électoral plus tôt, n'étaient pas prêts et insistèrent au contraire pour que l'événement soit repoussé au 19 avril. Cette date tomba deux semaines après la déclaration de guerre.

En attendant, l'unité de Yale fut inscrite dans la marine américaine et, sous la nouvelle appellation d'Unité aérienne de patrouille de la côte n° 1, elle fut envoyée à West Palm Beach pour finir l'entraînement. À cause du grand nombre de candidats juniors éligibles dans l'unité, les sociétés envoyèrent des représentants à West Palm Beach pour organiser une cérémonie spéciale du Tap Day. Les juniors se rassemblèrent dans la salle de séjour du quartier général de l'unité, dans un vieux bâtiment appelé Salt Air Hotel. Quand l'horloge sonna midi, des Skull & Bones, des Scroll & Key et des Wolf's Head approchèrent leurs hommes. Les skullboniens et les Keys montèrent dans leurs chambres comme ils l'auraient fait au campus, alors que les deux personnes approchées par Wolf's Head, refusant l'élection à la société, restèrent en bas avec le reste de leur unité. Après la cérémonie, les représentants de la société envoyèrent à New Haven un télégramme rendant compte des résultats des élections de West Palm Beach, qui furent confirmés par téléphone à un bureau de J. P. Morgan à New York. De là, des adhérents transmièrent le message aux états-majors à New Haven. Un skullbonien de 1917, qui était arrivé par train de New Haven, et un membre de 1906, qui était déjà à West Palm Beach pour superviser l'unité, initièrent les élus de cette année au quartier général du groupe de bombardiers nord de la marine.

Les Skull & Bones, en 1940, ont une nouvelle fois interféré dans tout le processus d'élection sur le campus. En mai de cette année-là, tous les membres seniors des skullboniens, des Scroll & Key, des Wolf's Head, de Berzelius, des Book & Snake et d'Elihu avaient prévu de se rencontrer pour modifier le processus des sélections, transformer cet événement public en un événement privé se déroulant dans les chambres des juniors. Mais, au dernier moment, un groupe d'administrateurs de Yale, tous patriarches skullboniens,

retint, pour les forcer au silence, les seniors de leur société qui se rendaient à la réunion. Sans la participation des skullboniens, les autres confréries n'eurent pas d'autre choix que de laisser tomber.

Presque jusqu'à la fin des années 1900, le *New York Times* et le *Yale Daily News* imprimeraient les noms des hommes sélectionnés par les principales sociétés. D'autres publications de Yale, comme le *Banner* et le *Pot pourri*, publieraient aussi ces listes – moyennant honoraires.

Le 16 mai 1919, le matin suivant le Tap Day, le *Yale Daily News* fit une chose sans précédent : il imprima, dans sa colonne de droite, un grand titre en gras nommant le premier et le dernier homme élu par les Skull & Bones. Le *News* n'avait jusqu'alors jamais consacré d'attention exclusive, partielle, à une seule société. Le rédacteur en chef, cette année-là, était lui-même un skullbonien : Henry Luce, futur fondateur du Time Inc., dont le nom était aussi sur la liste de ceux qui avaient été sélectionnés la nuit précédente. Luce fit ses excuses (pour éviter le blâme) dans le numéro suivant : « Le rédacteur en chef s'excuse ici pour avoir, par inadvertance, négligé de corriger les titres proposés par un reporter, conformément à la politique traditionnelle des *News* de ne mentionner aucun nom dans les titres de tous les articles se rapportant aux élections des sociétés secrètes. » Mais l'excuse ne pouvait pas effacer le message déjà envoyé, à savoir : il n'y a qu'une seule société secrète qui intéresse vraiment.

De 1934 à 1952, le Tap Day eut lieu dans la cour du collège Branford, la résidence universitaire de Yale ayant l'apparence la plus historique, et qui abrite le clocher. Là, chaque société utilisait une pièce de l'établissement comme quartier général et poste d'observation. Au début, on disait aux juniors sélectionnés d'aller dans leurs chambres, comme le dictait la tradition. Mais, après quelques années, la politique changea, car Branford était trop loin de certains dortoirs étudiants. À la place, le senior disait « Suis-moi » et menait le junior dans la pièce servant de quartier général, pour lui proposer l'élection. Le *Yale Daily News* de 1951 fit de ces méthodes un compte rendu non fictif très similaire à la version fictive d'Owen Johnson en 1912 : « Les mains comptaient jusqu'à cinq, les bras se posaient sur les épaules des élus, les doigts démangeaient sur le bouton de la caméra, un silence tombait comme une couverture sur la foule. Rien ne se passait. La

cloche de l'horloge était restée silencieuse à cause d'une blague d'un étudiant malin non identifié. Une bombe puante, sous la forme d'une chaussette sale recouvrant une bouteille de produits chimiques, tomba sur l'herbe dans un bruit sourd, apportant le seul soulagement comique de l'après-midi. À cinq heures trois, quelqu'un applaudit au milieu de la foule et, avec la précision d'une manœuvre de fusiliers d'infanterie, des mains s'abattirent sur des épaules. La manifestation était partie. Elle dura exactement vingt-huit minutes. Du premier crépitement électrique des tapes sur les épaules (un junior en reçut cinq d'un seul coup) à la fermeture bruyante de la fenêtre des Skull & Bones à cinq heures trente et un, les spectateurs portèrent leur attention sur les fenêtres, les murs et les portes sans perdre de leur enthousiasme [...]. La tension des juniors semblait n'avoir d'égale que celle des seniors. Des hommes aux lèvres pincées regardaient avec des jumelles depuis les fenêtres de la société secrète, et des personnes rôdant pour sélectionner les candidats étaient observées avec espoir par plusieurs centaines de personnes debout. »

Certains pourraient avoir tendance à accuser les reporters qui couvraient le Tap Day de faire un mélodrame excessif, comme ce fut le cas avec celui qui fit la couverture pour le *Daily News* en 1951. Mais, pour nombre d'individus de Yale et de New Haven, si risible que cela puisse sembler au reste du monde, le Tap Day était quelque chose de réellement important. Pour beaucoup d'étudiants, cela représentait le point culminant absolu de leur vie universitaire, et cette vision s'est prolongée de façon surprenante jusque tard dans le XX^e siècle. « Vient le "Tap Day", ce dernier jeudi d'avril, écrivait Lanny Davis. Si vous êtes un junior, et bien que vous ayez frappé du poing sur la table de la cantine en disant : "C'est 1968 !" et dénoncé les sociétés secrètes comme étant des anachronismes, lorsque le capitaine de l'équipe de football se tient devant votre porte et, quand l'horloge de la tour sonne huit heures, frappe, entre à pas rapides, tape sur votre épaule et crie : "Skull & Bones, acceptez-vous ou refusez-vous ?" [...], vous allez presque toujours répondre en criant : "J'accepte !" Et, pour cette raison, vous ne taperez jamais plus du poing sur la table de la cantine. »

Le Tap Day constituait le spectacle pompeux parmi les spectacles pompeux de Yale. C'était, pour reprendre les mots d'un étudiant de 1905,

« une manifestation, un drame à ciel ouvert des passions primitives – crainte et jalousie –, un drame dont nous sommes les marionnettes ».

En 1953, les sociétés secrètes discutèrent de nouveau la question du déplacement du Tap Day de la sphère publique à la sphère privée. Elles écartèrent une suggestion selon laquelle les juniors devraient remplir des cartes de préférence pour que le conseil intersociétés puisse élaborer les listes des nouveaux adhérents. Elles rejetèrent aussi le plan de Dean William Clyde DeVane prévoyant que les élections soient divisées en deux parties : d'abord approcher les juniors désirés par plus d'une société, et ensuite ceux qui ne se trouvaient que sur une liste. Au lieu de cela, en mai de cette année, les sociétés secrètes organisèrent simultanément leurs sélections entre huit heures et neuf heures douze du soir dans les chambres des juniors. Un comité central observait les résultats et téléphonait en permanence dans chaque local universitaire attribué aux sociétés, pour leur préciser qui allait où. Quand le Tap Day fut terminé, WYBC, la radio du campus, annonça les résultats. Cette pratique se prolongea au moins à travers les années 1960. Aujourd'hui, les principales sociétés approchent les candidats lors d'une journée désignée, annoncée par avance dans le *Yale Daily News* – en général, un jeudi de la deuxième ou de la troisième semaine d'avril. Le processus est mené de façon privée, fréquemment dans la chambre d'un junior ou dans un bâtiment du campus, et les résultats ne sont jamais annoncés dans la presse. L'appartenance reste aussi secrète que possible pour le reste de l'année et plus tard.

En 1986, Jacob Weisberg, qui est maintenant rédacteur du magazine *Slate*, interrompit pour un an ses études à Yale, après son année de junior, pour occuper un poste d'interne au journal *New Republic* à Washington DC. Un jour de printemps, Weisberg m'a dit qu'il avait reçu un appel téléphonique du secrétaire du sénateur John Kerry lui disant :

« Le sénateur Kerry voudrait vous voir dans son bureau. »

Perplexe, Weisberg questionna :

« À quel sujet ? »

Il se demandait si Kerry était mécontent d'un article qu'il avait écrit. Ou peut-être voulait-il faire passer une fuite.

« Il ne m'a pas dit de quoi il s'agissait, lui dit le secrétaire. Pouvez-vous tout simplement venir demain matin ? »

Weisberg se présenta au bureau du sénateur à huit heures le lendemain matin. Tandis qu'il réfléchissait, assis sur le sofa, à la raison pouvant expliquer sa présence ici, Kerry menait une petite conversation. Puis ce dernier (S&B 1966) lui offrit de se joindre aux Skull & Bones. Weisberg, qui ne savait pas que Kerry en était membre, fut abasourdi.

« Sénateur Kerry, dit-il, vous êtes un libéral... Pourquoi appuyez-vous cette organisation qui n'admet pas les femmes ? »

Kerry, me dit Weisberg, fit alors une liste de ses efforts pour aider les femmes tout au long de sa carrière.

« J'ai marché avec des femmes qui se battaient. J'ai soutenu les droits des femmes. Personne ne peut nier mon engagement en faveur des femmes. »

La discussion se poursuivit un moment. Finalement, quand Weisberg fit clairement savoir qu'il n'était pas intéressé, Kerry lui dit :

« Promettez-moi que vous allez y réfléchir avant de dire non. »

Weisberg rappela Kerry – sur sa ligne directe – et lui dit qu'il rejetait son offre. Kerry lui répondit qu'il était déçu. (Peu après, Robert Kaiser, du *Washington Post*, invita Weisberg à un repas et le persuada d'accepter, à la place, d'être membre de la société d'Elihu. Weisberg y resta environ deux semaines puis se retira, après que « quelqu'un a suggéré que nous fassions un cercle et nous tenions par la main », m'a-t-il dit.)

Un document des skullboniens de 1969, intitulé « Ébauche d'un entretien de présentation », montre que, depuis, la société a encore développé sa politique d'approche, sans doute parce que le déclin du système des sociétés et des fraternités s'est accentué. Cette ébauche précise un scénario solennel pour présenter la confrérie aux juniors choisis : « La manière de faire cette présentation est au moins aussi importante que son contenu. Vous devez vous adresser sérieusement au candidat, lentement et directement. Notre conduite sera cruciale pour attirer ces personnes vers la société, et la première impression sera durable. Il ne doit pas y avoir d'interruption dans votre exposé. Après vous être vous-même présenté et avoir remercié le candidat d'être venu à cet entretien, dites-lui que vous aimeriez maintenant l'informer des raisons pour lesquelles il a été appelé à cette conversation avec des représentants de notre société. Prévenez-le qu'il pourra poser des questions après votre inventaire de ces raisons. »

Pendant cette présentation, qui prend généralement place une semaine avant la Tap Night (puisque le Tap Day se déroulait désormais la nuit), un des quinze seniors skullboniens informe chaque junior que la société va lui offrir une élection à huit heures de la Tap Night. Chaque année, un chevalier est sélectionné pour être le superviseur, ou « oncle Toby », du candidat et contrôler la démarche. Les chevaliers ont reçu l'instruction de promettre qu'aucun autre membre des Skull & Bones n'approcherait entre-temps un candidat pour essayer de le convaincre d'adhérer. Mais, soit la société a changé sa politique afin de permettre à des diplômés renommés d'agir comme ambassadeurs, soit le décret a tout simplement été souvent négligé par des recruteurs impatientes, comme Kerry.

Le document est peut-être plus révélateur de l'insistance des skullboniens à maintenir une apparence fière, détachée : le processus d'approche des juniors doit refléter la répugnance d'un skullbonien à se prosterner. Les chevaliers, au moins ceux des années 1960, devaient se souvenir de veiller à ce que leurs réponses aux questions des juniors soient « calmes et concises », afin d'éviter de paraître empressés à les convaincre d'accepter la sélection. Ils avaient à mettre la priorité avant tout sur le caractère privé de la société, et à clamer les réticences des juniors en leur déclarant : « La vie que nous vous invitons à partager dans notre société est fondée sur des facteurs tellement intangibles que nous ne pouvons vous présenter pleinement sa nature ou sa qualité. » À la fin de la présentation, les skullboniens communiquaient aux juniors une liste des chevaliers de l'année en cours, ainsi que les noms d'une poignée de diplômés skullboniens de la région auxquels ils pouvaient s'adresser lors de leur processus de prise de décision. À moins que les juniors ne déclarent expressément qu'ils n'acceptaient pas l'offre, ils étaient assurés d'être approchés par les skullboniens.

Comme pour le Tap, même depuis que la procédure est de nouveau devenue privée au milieu du XX^e siècle, les skullboniens ont décidé de faire, à l'occasion, preuve de créativité. Alors que certains groupes skullboniens, ou « clubs », choisissent encore de frapper à la porte d'une personne pressentie, de lui taper sur l'épaule et de crier : « Skull & Bones, acceptez-vous ? », d'autres optent pour des gestes plus grandioses et plus mélodramatiques. En 1975, au moins deux juniors reçurent des approches étranges. L'un d'entre

eux fut pressé de répondre dans un avion privé qui volait au-dessus du détroit de Long Island. À mi-parcours, l'avion commença à piquer et on posa, à un moment, la question cruciale : « Skull & Bones, acceptez-vous ou refusez-vous ? » Un autre junior avait été appelé par le chef de la police de Hamden (Connecticut) – ou quelqu'un jouant son rôle –, qui lui dit qu'il avait un mandat d'arrêt contre lui et qu'il devait venir immédiatement au commissariat de police de Hamden. Quand il arriva, un groupe de skullboniens l'entoura et lui demanda : « Skull & Bones, acceptez-vous ou rejetez-vous ? » Dans les approches plus récentes, les principaux candidats ont dû éteindre la lumière de leur chambre pour n'allumer que des bougies éclairant un crâne et des os croisés. Même les juniors qui étudient à l'étranger pendant le second semestre ont droit à des sélections créatives. « Les skullboniens trouvent les moyens d'approcher les étudiants dans les pays étrangers, m'a dit un patriarche. Ils parcourent n'importe quelle distance nécessaire pour atteindre une personne, et s'appliquent même à essayer de l'approcher d'une façon qui la fasse réfléchir. J'ai été approché, dans un théâtre où je travaillais, par le metteur-en-scène de la représentation à laquelle je participais. Il m'a dit de venir au théâtre, qui était sombre quand je suis arrivé, et ils étaient tous là. »

* * *

L'initiation des Skull & Bones, a écrit Lanny Davis, était censée être la plus pénible de toutes les sociétés secrètes. Selon une information provenant de 1968, une fois que l'initié, ou « néophyte », est entré dans le « tombeau », il « fait face à une vieille délégation et à un diplômé seul, puis il est battu physiquement. Ensuite, il est déshabillé et forcé de s'engager dans une espèce de combat, suivi d'un rituel du cercueil. » La rumeur la plus énorme et la plus répandue sur les Skull & Bones est que les initiés sont couchés nus dans un cercueil où ils se masturbent. Cette idée poussa un reporter du magazine *Observer Life* à ruminer : « Si [...] George H. W. Bush s'est couché dans un cercueil et s'est masturbé en racontant sa vie sexuelle d'adolescent à ses pairs skullboniens, comme l'exige le rite d'initiation de la société, alors il devient

difficile de penser à l'ancien président en ayant de lui une image sérieuse. » Il est possible que, dans leurs débuts, les Skull & Bones aient organisé des rituels bizarres dans des cercueils, du genre des fanfaronnades sexuelles typiques des garçons adolescents. Aujourd'hui cependant, il n'y a pas de cercueil dans la cérémonie, et aucune activité sexuelle sordide ne fait partie du programme régulier. Il y a plutôt des exploits sans surprise d'un groupe de gamins du collège, ou même d'un seul adhérent poussant un étudiant jusqu'aux portes du Temple.

L'initiation elle-même constitue un croisement entre la maison hantée d'un parc d'attractions et un jeu de flipper à taille humaine, avec aussi l'étourdissement aveugle d'un voyage à travers une tempête – « quelque chose comme une aventure de Harry Potter », m'a décrit un patriarche qui est maintenant ingénieur. « Cela consistait en toutes sortes d'absurdités. C'était une des choses les plus excitantes, une fantaisie incroyable créée uniquement pour vous. » Cela peut effrayer des juniors anxieux. « Vous vous sentez un peu inconfortable quand vous êtes approché, m'a dit un skullbonien, alors quand c'est votre tour de sélectionner le groupe suivant, cela devient amusant d'entendre des gens s'inquiéter de cela. » Même si les costumes, les accessoires et les grandes lignes restent permanents, les rites peuvent varier légèrement d'année en année, « particulièrement s'il y a un acteur de théâtre dans le club », m'a dit un skullbonien des années 1980.

Les instructions des skullboniens pour la mise en place de l'initiation ressemblent un peu à une liste de préparatifs de mariage. Les chevaliers doivent s'assurer que le « tombeau » est bien approvisionné, avec de la cire noire, des rubans noirs, des rouleaux de papier rouge, de l'encre noire. Ils doivent aussi vérifier que les insignes, le « Livre noir » (des livres reliés dans lesquels figurent les rapports des oncles Toby successifs) et des albums pour le nouveau groupe se trouvent dans le « tombeau » avant la cérémonie. Les skullboniens vont répéter plusieurs fois, avec l'oncle Toby chargé des élections, la partie la plus importante des rites d'initiation.

Un certain temps après le Tap, le plus souvent une nuit de samedi entre huit heures et minuit, les chevaliers remettent à chaque néophyte un « paquet rouge », sorte de billet de la Saint-Valentin préparé strictement de la manière suivante : « Découpez un rond irrégulier, d'environ cinquante

centimètres de diamètre, dans du papier traditionnel rouge. Sur ce côté, écrivez en grandes lettres noires : "[le nom] (B.S.C.)⁴. Soyez dans votre chambre entre 8 heures et minuit dans la nuit de lundi. Rex Bone." Et dessinez un crâne et des os en croix. Pliez la feuille en paquet de forme irrégulière. Scellez le paquet avec de la cire noire, marquée du sceau des Bones. Brûlez la surface extérieure avec une bougie et donnez-lui une apparence macabre convenable. »

Dans la nuit de lundi, normalement entre huit heures et minuit, une équipe de quatre chevaliers – « un orateur, deux agitateurs, et un garde » – vont rendre visite au junior. D'abord, sans se parler, les quatre seniors se postent devant l'entrée de la chambre de l'initié, « calmement et avec dignité ». Le garde détermine si la salle de bains la plus proche est libre. Si c'est le cas, il signale à l'orateur que tout est prêt pour procéder à la cérémonie, et demeure à la porte de la salle de bains pour s'assurer qu'elle reste libre. Les trois autres, les deux agitateurs devant l'orateur, s'approchent de la porte du junior. Un des agitateurs frappe fortement. Quand la porte s'ouvre, l'orateur, toujours derrière les agitateurs, demande d'une voix « ferme » : « Néophyte [son nom] ? » Une fois le junior identifié, les agitateurs le prennent par les bras, le traînent vers la salle de bains, et se mettent face à lui dans un coin. Le garde ferme la porte et l'orateur déclare : « Au moment convenu, demain soir, sans porter sur vous ni métal, ni soufre, ni verre, quittez le rez-de-chaussée de la tour Harkness et marchez vers le sud sur High Street. Ne regardez ni à droite ni à gauche. Passez entre les piliers sacrés d'Hercule et approchez-vous du temple. Prenez le livre dans votre main gauche et frappez trois fois sur le portail sacré. Rappelez-vous bien cela, mais restez silencieux sur ce que vous avez entendu ici. »

L'orateur jette alors aux pieds du junior un « paquet blanc », contenant apparemment l'invitation formelle à la cérémonie d'initiation. Cela fait, le groupe se retire et s'en va, sans parler, en rangs par deux à travers le couloir du dortoir, laissant le junior debout dans le coin de la salle de bains. (En 1975, qui fut apparemment une année de rébellion, le groupe a décidé d'accabler un candidat particulier. Un skullbonien frappa à la porte du junior, vérifia qu'il était seul et repartit, le laissant debout, confus, dans sa chambre. Puis il revint rapidement avec dix hommes de plus pour le procédé

⁴ B.S.C. – Barbarian So-Called – pour «Ci-nommé Barbare ».

de la salle de bains.) Un skullbonien m'a expliqué que l'avertissement empêchant de porter du métal et du verre a simplement pour but de protéger le junior, que l'on fait tourner autour du « tombeau » pendant l'initiation. Il a dit que les adhérents n'ont jamais la permission de transporter du soufre, pas parce que quelqu'un le ferait, mais à cause d'une tradition qui a commencé avant que les briquets ne soient inventés, quand les chevaliers apportaient des allumettes dans la crypte.

Après que les équipes de skullboniens ont visité chaque candidat junior, les seniors retournent au « tombeau » afin de se préparer pour la cérémonie d'initiation, sous la conduite d'oncle Toby. Parmi d'autres choses, ils vont aussi doublement vérifier que la malle des costumes contient l'attirail complet nécessaire pour la cérémonie. Apparemment, soit les costumes ont une valeur sentimentale irremplaçable, soit des adeptes sont sortis avec trop souvent, parce que les instructions pour la répétition notent qu'on doit au moins deux fois rappeler aux seniors de ranger leurs costumes dans la malle, dans les sacs appropriés, immédiatement après la cérémonie.

Le cœur de la cérémonie d'initiation a évolué depuis le milieu du XIX^e siècle, où le junior était simplement pris pour être amené au « Diable », qui le frappait par-dessus avec un glaive et déclarait : « Je t'adobe chevalier des Skull & Bones. » Dans les premières années de la société, les candidats juniors recevaient des invitations formelles à l'initiation en juin ou juillet. Au début des années 1840, on leur demandait de se retrouver dans le bureau de Benjamin Silliman (S&B 1837), au laboratoire de l'école scientifique de Sheffield, qui était gardé par des skullboniens. Une fois les quinze rassemblés, ils étaient escortés un par un, vers les états-majors de la société, pour la cérémonie d'initiation. Des étudiants neutres allaient souvent s'aligner le long des rues entre les bâtiments, formant une sorte de haie, et disaient au revoir aux initiés. Au passage de chaque néophyte, quelqu'un l'éclairait d'une lanterne et annonçait son nom. Tandis que les portes de l'entrée principale s'ouvraient et se fermaient en grinçant sur chaque initié, les étudiants restés dans la rue entendaient des sons qu'ils décrivaient comme « ressemblant à la fois à des sirènes de bateau de pêche, au piétinement d'une foule sur un escalier, et à quelque chose comme le bruit assourdi de tambours et d'une cloche sonnante le glas [...], le tout se mélangeant dans une sorte de

vacarme confus, similaire à celui qui proviendrait d'une initiation d'étudiants de première année se déroulant quelques kilomètres plus loin ».

La pratique des XX^e et XXI^e siècles est une affaire plus réfléchie. La procédure courante mêle directement autant de skullboniens que possible, incluant au moins onze patriarches. Environ un mois avant l'initiation, le « S.E.C. », ou secrétaire du club, écrit à un patriarche particulier – plus il est renommé, mieux c'est, pour impressionner les nouveaux membres – pour essayer de le persuader de prendre le rôle d'oncle Toby. En 1959, le club voulait avoir le poète Archibald MacLeish⁵ pour présider la cérémonie. Le S.E.C. a usé de flatterie pour tenter de le convaincre : il mentionna notamment, dans son explication au sujet de l'initiation, le succès rencontré par MacLeish et l'importance que cela aurait pour les nouveaux membres des Skull & Bones. MacLeish, occupé par son travail, refusa, ajoutant qu'il pensait que les clubs récents étaient malheureusement marqués par beaucoup moins de cerveaux que de muscles. « Les skullboniens, à la différence des os, rappela-t-il à ses jeunes concitoyens, ne doivent pas être dépendants de la chair. »

Bien que l'initiation entraîne les juniors à travers toutes les pièces du « tombeau », la cérémonie dans le Temple intérieur constitue la partie centrale de la soirée. Juste avant que l'initiation ne commence, quand les chevaliers et les patriarches sont rassemblés dans le « tombeau », le groupe reçoit des instructions sur la façon dont on procédera lors des événements du soir. Puis ils répètent les étapes de la cérémonie, encore et encore, jusqu'à ce qu'ils puissent l'accomplir sans fautes. Le Temple intérieur est débarrassé de son mobilier. Le tocsin est déplacé du coin sud-est vers le coin nord-est de la pièce, où les instructions disent : « Les chevaliers muets sucent leur pouce. »

Quand un initié s'approche de la porte située devant le « tombeau », elle s'ouvre lourdement, et un skullbonien couvre immédiatement la tête du junior avec un sac ou une capuche (au XIX^e siècle, c'était une « vessie »). Ensuite, on le conduit dans la « Chambre de la luciole », qui est une salle de séjour. Quand on lui retire son capuchon, l'initié se trouve dans une pièce noire, où il ne voit rien d'autre qu'un tas de « lucioles » – des cigarettes allumées, que les patriarches bougent faiblement afin de donner cette impression. Là, les patriarches l'assoient et lui disent ce qu'il doit faire. Puis, le capuchon lui ayant été remis sur la tête, l'initié est promené à travers le

⁵ Archibald MacLeish (1892-1982) poète, essayiste, dramaturge et conservateur en chef de la bibliothèque du Congrès, assistant du secrétaire d'État de 1944 à 1945. [N.D.E.]

« tombeau », dans une sorte de tournée pendant laquelle on crie autour de lui des blagues moqueuses sur sa petite amie ou son chien. On entremêle dans cette tournée un pseudo-savoir sur le « tombeau ». Par exemple, on frotte la main de l'initié sur du bois en lui disant qu'il touche le « cercueil ». Ou bien il entend des bruits d'eau, ce qui soutient la rumeur au sujet de l'existence d'une piscine intérieure, mais ce n'est que la chasse des toilettes, sans cesse actionnée par les skullboniens. On lui dit aussi : « C'est ici que vit la pute des skullboniens », et les patriarches se retiennent de rire.

Dans le Temple intérieur, vide de meubles – hormis deux chaises et une table pour jeu de cartes dans un coin –, les joueurs, tous masqués, prennent leur place. Oncle Toby porte une robe distincte. Vêtu d'un costume de diable, le junior qui va être initié joue le rôle du Petit Diable ; il attend (à l'extérieur). Les quatre chevaliers les plus musclés servent d'agitateurs (ils auraient pu porter, dans les périodes antérieures, seulement des lanières écossaises et des pantoufles). Un chevalier à la voix basse endosse un costume de Don Quichotte. À gauche de la cheminée, un senior habillé comme le pape et chaussé de pantoufles blanches portant le monogramme « S.B.T. », est assis sur une chaise, un pied posé sur un crâne en pierre. Assis devant le portail, un autre chevalier costumé en Elihu Yale, tient un livre grec ouvert, avec un insigne des skullboniens fixé à l'envers du feuillet. Les autres seniors, une équipe supplémentaire de skullboniens déguisés en squelettes et portant des instruments bruyants, sont éparpillés à travers la pièce à des emplacements précis.

La scène est prête : le serment du secret, sorti de son abri (le tiroir de la table pour jeu de cartes), est posé sur la table. Aux pieds de « la Madame », le Yorick, un étui pour crâne, nommé d'après le propriétaire du crâne qui est jeté par le fossoyeur dans *Hamlet*, est rempli de « sang » – « Si ce n'est pas du jus de fruit Kool-Aid, il est de la marque Gatorade », m'a révélé un skullbonien. L'oncle Toby de l'initiation annonce alors l'arrivée du néophyte à l'assemblée. Puis, quand ce dernier entre dans la pièce, les skullboniens font autant de bruit que possible. Les patriarches qui se trouvent à l'extérieur de la salle crient : « Qui est-ce ? », et deux agitateurs préposés au néophyte hurlent son nom, que les patriarches reprennent en écho avant de pousser le junior dans la salle en lui retirant la capuche. Les agitateurs le tirent vers le

texte du serment ouvert sur la table. Les skullboniens crient : « Lis ! Lis ! Lis ! » et, à partir de ce moment, l'initié est lié au secret.

Dans un tourbillon, les agitateurs l'amènent ensuite devant une image de la déesse Eulogie, tandis que les skullboniens crient : « Eulogie ! Eulogie ! Eulogie ! » Poussé de nouveau vers la table, l'initié les entend crier encore une fois : « Lis ! Lis ! Lis ! » Après lui avoir montré une autre image et fait faire encore un voyage vers le texte du serment (encore : « Lis ! Lis ! Lis ! »), les agitateurs l'envoient vers l'image d'une femme que les skullboniens nomment « Félicité conjugale ». La foule crie : « Félicité conjugale ! Félicité conjugale ! Félicité conjugale ! » Puis le silence tombe soudain quand le junior est précipité vers l'oncle Toby, qui décline solennellement son nom complet : « Oncle Toby, Philamagee, Phimalarlico, Carnicks, Carnickesi, Carnickso, McPherson O'Phanel ». La foule répond : « Dis-le ! Dis-le ! Dis-le ! », se fait silencieuse encore une fois puis, après une pause juste suffisante pour donner des palpitations à l'initié, recommence à crier : « Il ne peut pas ! Il ne peut pas ! Il ne peut pas ! » et reprend son tapage initial. Là, les agitateurs tirent le néophyte vers une image de Judas Iscariote, dont la foule crie le nom trois fois. Ensuite ils le poussent à genoux en face du Yorick et forcent sa tête vers le récipient de « sang ». Avec effroi, le junior entend la foule le conjurer : « Bois-le ! Bois-le ! Bois-le ! », ce qu'il doit faire. Les agitateurs le poussent alors vers le pape, mais pas avant que le diable ne le fouette au visage avec sa queue. L'initié s'incline pour baiser le pied en pantoufle, toujours posé sur le crâne. Quand il est présenté à Don Quichotte, qui se tient juste devant la cheminée, un glaive dans la main droite, on le met encore à genoux. Don Quichotte lui donne alors une tape sur l'épaule gauche et dit : « Au nom de notre Ordre, je t'adoube chevalier d'Eulogie ». Le squelette qui se trouve le plus proche du tocsin dans la pièce sonne trois fois, puis deux fois, puis deux fois encore, et la foule crie : « Skullboniens ! » Les agitateurs poussent l'initié vers le livre ouvert sur les genoux d'Elihu Yale, tandis que les skullboniens crient : « Lis-le ! Lis-le ! Lis-le ! », puis « Il ne peut pas lire ! Il ne peut pas lire ! Il ne peut pas lire ! » Finalement, ils jettent le néophyte hors de la pièce dans les bras tendus des patriarches. Se déparant de leur rigidité habituelle, les instructions d'initiation avertissent soigneusement les chevaliers de ne pas le lancer trop

loin, ni trop fort, de peur qu'ils ne le précipitent vers un objet insoupçonné, le blessant : « On doit prendre soin d'éviter de projeter le nouveau chevalier dans le chambranle des portes, ce qui a été fait dans le passé, au grand désavantage du nouveau chevalier. »

Les skullboniens vont répéter ce processus précis pour les quinze initiés, avec une seule exception : les quatre agitateurs vont porter le nouveau Petit Diable de haut en bas pendant toute la cérémonie, y compris pendant la partie où il est censé boire le sang du Yorick. « Ses pieds, note l'instruction, ne doivent jamais toucher le plancher du IT. » Des skullboniens m'ont dit que l'initiation était modérément effrayante, mais aussi exaltante. « Vous êtes étourdi et peu sûr, mais ce n'est jamais dangereux. C'est comme une maison hantée amusante à travers tout le bâtiment », m'a dit l'un d'eux.

Une fois que tous les nouveaux membres ont été officiellement adoubés chevaliers, il y a des activités satiriques et d'autres activités préparées pour eux à travers le « tombeau ». La Chambre de la luciole, par exemple, a sa propre cérémonie. Des documents peu élaborés rapportent qu'elle a son propre oncle Toby pour la nuit d'initiation, ainsi qu'un patriarche pour servir de « mesureur » à la « Station des mesures » (on dit aux initiés qu'il prend leurs mesures pour leur cercueil, mais en réalité il ne fait que noter leur taille pour déterminer lequel des néophytes est le plus grand et lequel est le plus petit dans le club). Deux autres patriarches sont là pour servir à la « Maison des comptes ». Les canapés, dans la Chambre de la luciole, sont disposés en forme de U à l'extrémité est de la pièce. Une table et des chaises sont regroupées devant la cheminée. Une casserole d'eau est placée juste devant la porte. Des bancs s'appuient contre le mur de la Maison des comptes. Des listes de noms de néophytes sont placées dans le vestibule, par ordre d'initiation, et dans le « Vieux corridor » et à la Station des mesures, dans l'ordre indiqué par la Maison des comptes. L'oncle Toby de la Chambre de la luciole « ressemble à la seule personne saine dans la pièce », note la société secrète.

Peu après la cérémonie, les patriarches rassemblent les initiés dans la salle à manger, où ils enseignent solennellement au nouveau groupe l'histoire et la tradition des Skull & Bones. Puis il y a une réception, qui se prolonge tard dans la nuit. Avant que la soirée ne se termine, les skullboniens prennent soin

de décerner aux nouveaux membres une copie de l'insigne doré de la société et de leur enseigner comment manipuler les fermetures. Ils les introduisent aussi auprès des gestionnaires, leur font partager la Bible des Bones, le Livre noir, les albums, et leur font faire un tour dans la demeure. Les instructions sont explicites sur l'importance de la tournée : « Ne considérez pas, prévient le document pour les seniors, que cela doit être accompli automatiquement. » À la fin de la soirée, les néophytes – maintenant chevaliers –, sans souffle, ratatinés, deviennent quinze nouveaux gardiens des secrets des Skull & Bones.

LES SECRETS DES SKULL & BONES

Sur le campus et en dehors de celui-ci, les Skull & Bones ont toujours pour se vanter d'avoir des règles plus strictes que les autres sociétés de Yale. Sans doute la réputation de ces règles est-ce que les skullboniens qui ont la plus de pouvoir à Skull & Bones – les « 111 » – ont une autorité sur les autres. Cette règle a été introduite de façon particulière dans le monde du skullbonien William D. Hopkins, Senior de Quinn, dans lequel Blackford Quinn a pratiqué consciencieusement la plus ancienne tradition de la société. Lorsque le nom de la société fut changé de Skull & Bones en Skull & Bones, à New York, dans les années 1880, on dit aussi que, dans un moment de sa vie, il avait fait une petite blague où il a écrit en introduisant par exemple « 111 » pour que le skullbonien et toute la société de ce pays se retiennent silencieusement de la pièce. « Nous ne pouvons croire que ces petits chiens soient vraiment une organisation. » Les gens de Harvard, même balancés à l'arrière de la tête, ont dit que c'était ce qu'ils avaient à faire pour battre l'équipe de Yale, tous les jours, jusqu'à ce qu'ils aient pu créer « Skull & Bones », et la société de l'équipe admettent

CHAPITRE V

LES SECRETS DES SKULL & BONES

Sur le campus et en dehors de celui-ci, les Skull & Bones sont connus pour se vanter d'avoir des règles plus strictes que les autres sociétés de Yale. Sans doute, la meilleure de ces règles exige que les skullboniens quittent la pièce où les mots « Skull & Bones » et « 322 » sont mentionnés en leur présence. Cette règle a été immortalisée de façon particulière dans le roman du skullbonien William F. Buckley, *Saving the Queen*, dans lequel Blackford Oakes « quittait consciencieusement la pièce, comme la tradition le prescrivait », lorsque le nom de la société était mentionné. Une femme qui a été étudiante du Vassar College, à New York, dans les années 1960, m'a dit aussi que, dans ses rencontres avec un membre des S&B, il suffisait de faire une petite blague ou une gaffe, en prononçant par exemple « 322 », pour que le skullbonien et toute sa bande de copains se retirent subitement de la pièce. « Nous ne pouvions croire que ces petits rituels secrets avaient une signification. » Les gens de Harvard étaient habitués à railler cela en disant que tout ce qu'ils avaient à faire pour battre l'équipe de Yale, lors des jeux annuels, était de crier « Skull & Bones », et la moitié de l'équipe adverse se

précipitait hors du terrain de jeu. En 1988, des reporters qui suivaient l'itinéraire de campagne de George Bush se sont demandé s'il décamperait d'une conférence de presse au cas où ils décideraient d'introduire le nom de la société dans une question. Le professeur d'histoire émérite, John Blum, qui avait été affilié à Yale en 1957, m'a dit, à propos d'une conférence donnée par Théodore Roosevelt pendant sa première année d'enseignement, que Roosevelt, quand il était étudiant à Harvard, était fier d'avoir été sélectionné comme membre du club Porcellian de cet établissement. « Le Porcellian Club, expliqua Blum à ses étudiants, est le plus proche équivalent à Harvard des Skull & Bones. » Blum ne s'était pas attardé sur cette question et avait poursuivi son cours, où l'on ne mentionnait plus les Skull & Bones. Deux jours plus tard, lors du cours suivant, il arriva suffisamment tôt pour trouver sur son pupitre une petite enveloppe blanche, sans destinataire et seulement marquée par un sceau de cire portant l'insigne des Skull & Bones. À l'intérieur se trouvait une petite carte non signée où l'on pouvait lire : « Professeur Blum, nous vous demandons s'il vous plaît de ne pas mentionner le nom de notre club dans vos cours. » Blum lut alors cela à haute voix à la classe, et ne mentionna plus jamais les Skull & Bones dans ses cours.

Tous les skullboniens ne prennent pas au sérieux cette règle, en particulier depuis quelques années. L'ancien commissaire principal de la ligue du base-ball, Fay Vincent, un « barbare » – jargon de la société pour désigner un non-adhérent – dont le père était un skullbonien, s'est rappelé un jour que lui, George Bush, George W. Bush, le sénateur David Boren et le vice-commissaire du base-ball, Steve Greenberg, se trouvaient ensemble dans une chambre quand le président Bush s'était exclamé :

« Hey, regarde tous ces skullboniens ! »

Puis il avait ajouté, en s'adressant à Vincent :

« Ét ton père était chez les Skull & Bones. »

« Ouah ! Et si je dis "Skull & Bones", vous devrez tous sortir de la chambre », répondit Vincent en ricanant.

Et tous rirent, parce que c'était un de leurs mythes. »

Parfois cependant, les skullboniens s'agrippent de façon inexplicable aux traditions, même les plus obsolètes. « En 1982, un de mes amis

partageait sa douche avec son frère, un membre des Skull & Bones, a écrit Paul Moore Jr. (Yale 1941). Chaque fois qu'il voulait l'utiliser et que son frère était dedans, il ouvrait la porte et criait : "Skull & Bones !" Son frère quittait la douche immédiatement. »

Alors que les traditions sont « prises avec un mélange de respect et d'irrévérence, que ce soit les approches ou les rencontres avec les anciens membres », comme m'a dit un skullbonien, les adhérents réalisent que leurs règles permettent à la société de fonctionner comme une machine bien huilée. Même à la fin des années 1960 et durant les années 1970, une période de soulèvements et de rébellion à Yale et chez les Skull & Bones, les chevaliers « accueillaient bien les traditions », m'a dit un autre, qui avait été diplômé dans les années 1970. « S'appuyer sur d'autres personnes au sein d'une structure graisse les roues de l'interaction, particulièrement avec les étrangers, m'a expliqué un patriarche quinquagénaire. Si vous laissez tout simplement un groupe d'individus dans une chambre, ils ne sauront pas quoi faire. Il y avait une grande quantité de procédures et certaines mesures ridicules pour traverser ce processus : qui doit s'asseoir où, et comment vous vous interpellez les uns les autres. À l'origine, j'ai considéré cela comme des boniments, comme un reste des années 1930, de Dink Srover à Yale. Mais c'était un système très intelligemment dessiné, et destiné à ouvrir gentiment des gars comme moi, qui n'étaient pas disposés à être transparents en face d'autres gars. Tout cela était élaboré afin d'encourager les échanges. Je n'ai pas perçu cela au début. » Un autre patriarche m'a dit : « La préparation et la procédure étaient conçues pour encourager les gens à être ouverts les uns envers les autres. Dans un établissement masculin où la compétition, les impressions et les réalisations sont importantes, il devait y avoir un lieu où vous pouviez parler de vous-même sans vous soucier de savoir si vous alliez être bien perçu ou pas. Cela peut sembler contradictoire, par rapport à la perspective des skullboniens, mais l'objectif, c'était d'offrir un support psychologique. »

Les rituels de 322 vont loin, au point de dicter aux adhérents comment ils doivent entrer et quitter le « tombeau ». Par exemple, il est interdit qu'ils entrent dans le bâtiment ou en sortent en présence de témoins. Si des observateurs sont présents, les membres de la société secrète doivent éviter d'avoir des contacts visuels aussi bien entre eux qu'avec les spectateurs, et ils doivent se diriger,

rapidement, silencieusement et seuls, à vingt pas devant le bâtiment. Jusque dans les années 1960, les seniors portaient leurs costumes les plus chic, ce qui confirmait plus exactement encore qu'ils se rendaient à une réunion.

À l'intérieur du « tombeau », chaque skullbonien, dans sa première journée en tant que chevalier, reçoit un nouveau nom, par lequel la société va l'appeler durant le reste de sa vie. Pour les skullboniens, ce changement de nom paraît moins destiné à élever la société au-dessus du reste du monde qu'à attirer les membres plus loin encore à l'intérieur des murs insulaires du « tombeau ». Les chevaliers peuvent transmettre des noms à leurs successeurs s'ils le choisissent. Le journaliste et conseiller politique Tex McCrary a dit au magazine américain *Town & Country* qu'il avait été Sancho Pansa, un nom lui venant du directeur de la Trust Bankers, Lewis Lapham, père de l'éditeur de *Harper's* du même nom¹. Certains chevaliers se voient automatiquement assigner des noms traditionnels : Magog, celui qui a le plus d'expérience avec les membres du sexe opposé ; Gog, le moins expérimenté sexuellement ; Long Diable, l'homme le plus grand du club ; Boaz, pour tout capitaine de football universitaire ; et Petit Diable, le rival de Long Diable et le plus petit chevalier du club. Les chevaliers qui restent sans appellation ont le droit de choisir librement leur propre nom. Magog et Gog ont aussi le droit de sélectionner un autre nom s'ils le préfèrent.

Les skullboniens qui ont influencé la vie de George W. Bush l'auraient connu sous un autre nom : Temporaire, une appellation qu'il utilisait parce qu'il ne pouvait pas penser à quoi que ce soit d'autre et qu'il ne s'est jamais soucié de la changer. (N'étant ni un nom assigné ni un nom traditionnel des skullboniens, Temporaire devait correspondre à quelqu'un qui passait beaucoup plus son temps à faire la java hors du « tombeau » qu'à philosopher dedans.) George Herbert Walker Bush, au contraire, fut, dit-on, nommé Magog : à l'époque où il fut initié, il avait déjà épousé Barbara Pierce et était le père de George W. Après que j'eus rapporté ce détail dans *l'Atlantic Monthly*, cependant, Lloyd Grove, journaliste chroniqueur du *Washington Post*, reprit mon information et fut immédiatement bombardé par les skullboniens « irrités » qui « bloquèrent notre standard téléphonique » pour dire que le nom du vieux Bush n'était pas Magog mais Barebones (« Os

propres »). Un nom qui, selon les documents des Skull & Bones, pourrait aussi avoir été celui de son père – ou d'un ami de la famille, Neil Mallon. (Mais si c'était Barebones – à la différence de Magog, un nom choisi – qui avait été celui de George et peut-être aussi celui de Prescott Bush, on pourrait penser que George W. Bush aurait également le même nom.) William Howard Taft était aussi un Magog, comme l'a été son fils, le futur sénateur Robert Taft, de même que le nageur olympique Don Schollander, du club de George W. Le chef de l'équipe de football de l'université Amos Alonzo Stagg et le critique littéraire F. O. Matthiessen étaient des Petits Diables.

Avec le temps, il y a plus de chevaliers qui ont choisi leur propre alias skullboniens, en s'inspirant de tout, de la littérature classique à la culture populaire. Dans les années 1850 et 1860, pendant ce que les skullboniens appellent « la période romantique dans la littérature barbare », les noms choisis par nostalgie étaient du genre Sidney, Harold, Arthur, Charlemagne, Dedivere, Launfal, Endymion, et Delores. Au début du XX^e siècle, les amoureux de littérature ont choisi Rob Roy, Roderick, Waverly, Dombey, Tony Weller, Barkis, Pickwick, Shylock, et Jingle². Dans les années 1930, les chevaliers penchaient plutôt vers le diabolique : Beelzebub, Caliban, Hellbender. Plusieurs skullboniens éminents qui ont choisi leur propre nom comprennent :

Averell Harriman et Dean Witter Jr. : Thor
Henry Luce : Baal
Briton Hadden : Caliban
Archibald MacLeish : Gigadibs
William et McGeorge Bundy : Odin
Potter Stewart : Crappo
William Sloane Coffin et Henry Sloane Coffin : Coverly
William F. Buckley : Cheevy
Anson Phelps Stokes : Achille
Reuben Holden : McQuilp
Charles Seymour : Machiavel
Donald Ogden Stewart : Hellbender

² Parmi les skullboniens qui ont réussi à atteindre de grandes réalisations dans la profession littéraire, on compte le romancier John Hersey, le journaliste Brendan Gill (tous deux S&B 1936), le biographe lauréat du prix Pulitzer, David McCullough (S&B 1955), qui a débuté au Time Inc., et l'éditeur John Farrar (S&B 1918) de Farrar, Straus & Giroux.

Les autres noms choisis variaient entre des noms humbles (Dingbat, Suffering Mike, Fester) et des noms obscurs (Nana, Gabbo, Jiggerdibs). Un senior de 1998 a décidé de s'appeler lui-même Keyser Soze, d'après le personnage sombre de Kevin Spacey dans *The Usual Suspects*. Dans les années 1980, un chevalier qui avait récemment traversé une chimiothérapie pour une leucémie s'est appelé Lazare. Quand il est mort, quelques mois après avoir été diplômé, un de ses collègues de club m'a dit : « Son nom avait une signification spéciale pour nous. »

Plutôt que d'élire un chef comme le font encore les autres sociétés de seniors, parfois avec des résultats désastreux, les membres des Skull & Bones alternent pour remplir le rôle d'oncle Toby, celui qui dirige les sessions, tempère les polémiques, et prend des notes pendant les débats et les discussions. L'oncle Toby du soir a généralement le dernier mot sur tout ce qui a un lien avec la société. Les seniors, avec le reste de la société, sont supervisés par des patriarches appartenant au conseil d'administration de la Russell Trust Association, qui élit, entre autres, un président de la société et un trésorier. Trois chevaliers reçoivent des titres permanents pour l'année : Corporal Trim (« l'assiette corporelle »), en charge du menu ; le S.E.C., ou Secrétaire du club eulogien, qui agit comme un chargé de liaison et est toujours assis à la droite de l'oncle Toby ; et le commissary (« commissaire »), trésorier du club et organisateur des affaires, qui s'assoit près de la porte. Le S.E.C. constitue la fonction la plus proche d'un dirigeant permanent contemporain pour un chevalier : au moins au XIX^e siècle, il avait le pouvoir d'approuver les affaires liées à la société ou d'y mettre son veto. Le Petit Diable est assis à la gauche d'oncle Toby et rassemble les sommes qui aident à payer les plats et autres frais (fréquemment appelés S.B.T.) des Skull & Bones pour la cuisine. Il vaut la peine de noter que les noms permanents skullhoniens sont : Corporal Trim et Oncle Toby, de même que les noms choisis de façon récurrente tels que Dr. Slop, Yorick et Sancho Pansa peuvent remonter aux personnages et aux références du roman *Tristram Shandy* de Laurence Sterne, de 1760.

À l'intérieur du « tombeau », les membres vivent selon l'« horaire Skull & Bones » (aussi appelé S.B.T.), qui avance de cinq minutes par rapport à l'heure légale. Les annonces faites pour les rencontres des diplômés et les

cérémonies d'initiation appellent à commencer à VIII S.B.T., ou sept heures cinquante-cinq de l'horaire « barbare ». Sur l'horloge grand-père qui apparaît sur toutes les photographies de groupe accrochées aux murs à l'intérieur du « tombeau », les aiguilles marquent huit heures. Pendant la cérémonie d'initiation, les néophytes sont introduits à VIII S.B.T., « temps auquel nous nous rencontrons ». (Les dîners commencent plus tôt, à six heures et demie.) L'objectif de cet horaire séparé est de développer la notion que les Skull & Bones, à l'intérieur du « tombeau », ne sont pas affectés par le concept du temps. Cachée dans une ancienne tradition, peu désireuse de changer, la société secrète défie le sable des sabliers en insistant sur le fait que, chez les Skull & Bones, m'a-t-on dit, « le temps s'arrête ». « C'était pour vous encourager à penser que la vie dans le bâtiment était tellement différente de la vie à l'extérieur que vous pouviez baisser la garde », m'a dit un skullbonien. Les Skull & Bones évitent de suivre aussi le calendrier annuel standard et utilisent à la place leurs propres séries de notations numériques sur les documents et les lettres de la société. La date (« D ») qui représente la date club, pour une raison ou une autre, correspond toujours à l'année de la promotion moins mille huit cent deux – Archibald MacLeish, de la promotion 1915, par exemple, signait ses lettres « A. MacL. D113 ».

En général, la règle a toujours été que chaque senior devait assister à toutes les réunions. Habituellement, les quinze étudiants ont le « tombeau » pour eux-mêmes, mais les patriarches qui vivent dans les parages sont des visiteurs bienvenus pour assister aux représentations. Le sont aussi les diplômés skullboniens des écoles professionnelles de Yale, qui aspirent à obtenir quatre services de repas gratuits au menu desquels le homard n'est pas un élément rare³. Quand les patriarches entrent dans le « tombeau », particulièrement pendant une cérémonie annuelle, on leur demande de signer un livre des invités placé près de la porte d'entrée. Les Skull & Bones encouragent fortement leurs diplômés à revenir souvent dans le « tombeau », pour différentes raisons, l'une étant le besoin que des visages illustres

³ Le registre des Skull & Bones, en 1936, rapporta : « Plusieurs patriarches ont visité le club ce soir, et, lors d'une collation froide, ils ont, ainsi que nous-mêmes, discuté avec une grande vigueur. Nous recommandons que toutes les générations futures traitent les patriarches comme étant honorables à leur compagnie. » (Les italiques sont dans l'original.) Revenir sur le lieu fréquenté pour discuter semble être une tendance qui a commencé plus tôt. Le Livre noir des skullboniens de 1852, qui constitue quelque chose comme le journal du club, note : « Dix patriarches fameux nous ont gratifiés de leur présence, ont bu notre café, ont dévoré nos huîtres, et sont partis comme ils étaient venus. »

reviennent apporter « un sens de continuité, ce qui renforce le lien et la mystique » de la société, m'a expliqué un jeune skullbonien.

Il y a au moins deux cérémonies annuelles de diplômés qui se tiennent dans le « tombeau », une en hiver et l'autre vers la période de l'inauguration des cours, appelée « La convention annuelle de l'Ordre ». Tous les membres reçoivent des invitations imprimées pour chacun de ces événements. Ces cérémonies constituent aussi les deux moments de l'année où le conseil d'administration de la Russell Trust Association se réunit officiellement. Lorsqu'on envoie la convocation à la convention, un mois avant la remise des diplômes, elle est accompagnée d'une liste des nouveaux membres initiés, que tous peuvent inscrire dans leur copie personnelle du catalogue des adhérents de la société, qui donne le détail des adresses et des emplois des diplômés. Comme toute la communication officielle des skullboniens – on envoie aux patriarches un message des annonces, des demandes de donation et de l'information concernant Deer Island –, les convocations sont habituellement incluses dans des enveloppes aux coins noirs portant le sceau noir de la société avec les lettres S.C.B. (probablement Skull & Cross Bones). Les enveloppes portent souvent la demande de retourner la lettre à la boîte postale de la société si elle n'est pas réceptionnée à une certaine date. La convocation à la convention comprend parfois un jeu de mots en latin portant sur le mot *bone*. Par exemple : « *Nisi in bonis amicitia esse non potest* » (« Aucune amitié ne peut exister sauf pour les hommes bons », de Cicéron) ; « *Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris* » (« Il s'étonnera des énormes os quand leurs tombes auront été fouillées », de Virgile) ; « *Quid dicam de ossibus ? O fortunati, quorum jam moenia surgunt !* » (« Que dois-je dire concernant les os ? », de Cicéron, et « Ô personnes heureuses, dont les murs sont déjà en train de monter », de Virgile). Des membres qui ne peuvent pas se rendre à la convention envoient souvent de l'information sur eux-mêmes (adresses, réalisations...), ainsi que sur la promotion, sous forme de note. Par ce moyen, quand un diplômé passe par le « tombeau » au cours de l'année, il peut suivre ce que les autres adhérents ont fait.

Les dîners, préparés par deux cuisiniers, sont assez grandioses et composés de plusieurs plats : soupe, salade, entrée (du bœuf grillé, par exemple, ou des

homards), plats principaux et desserts élaborés. Tout cela, souvent suivi par une ronde de cigares. « C'est comme un bon restaurant », m'a dit un skullbonien. Le dîner est servi par deux garçons, en général des Afro-Américains, momentanément débauchés des cantines des résidences universitaires. Les glaces, toujours présentes dans le bac du congélateur qui se trouve en bas de l'escalier, constituent une spécialité fréquente. Cependant, il n'y avait pas d'alcool. Selon une tradition des Skull & Bones, aucun des membres ne peut boire d'alcool dans l'enceinte du « tombeau », mais seulement du lait, des sodas et des jus de fruits⁴. (Apparemment, la présence d'Eulogie suffit à servir de lubrifiant social.) « C'était une règle dure et expéditive prévue pour éviter les excès », m'a expliqué un patriarche. Mais la société secrète a été connue aussi pour savoir savourer le vin dans les occasions spéciales. En 1836, lors des cérémonies annuelles de Noël, elle a scellé deux bouteilles de madère qui devaient être conservées jusqu'à son centième anniversaire. Cependant, la pièce dans laquelle les Skull & Bones se réunissaient a subi des travaux d'extension, qui furent terminés en février. Selon la « bible du patriarche Dwight » (une histoire de la société écrite par le président de Yale Timothy Dwight), une fois que le club eut terminé ses débats réguliers dans son temple rénové, les chevaliers se retrouvèrent anormalement assoiffés. C'est ainsi qu'« on décida que l'occasion était si extraordinaire qu'elle méritait d'être honorée, et que la construction du temple était un événement d'importance qui excusait toutes les entorses au principe et à la coutume. Les membres procédèrent donc immédiatement à l'ouverture des bouteilles scellées pour le centième anniversaire, et transfèrent leur contenu à l'intérieur de l'être humain. » Un chevalier nommé William Maxwell Evarts, futur procureur général des États-Unis, secrétaire d'État et fondateur du *Lit.*, élaborera, pour légitimer l'ouverture de ces bouteilles, cette définition du mot *anniversaire* : « N'importe quelle grande occasion (la décision est donc justifiée), et tout moment de l'existence du club Eulogien qui est d'évidence une grande occasion. »

⁴ Cette règle a forcé les buveurs impénitents à poursuivre ce type de réjouissances hors du « tombeau ». Un élève de lycée dans les années 1960, un futur skullbonien, se rappelle avoir reconnu George W. Bush durant sa visite à Yale. « J'ai dû voir George W. cinq fois ce week-end, totalement, complètement saoul, riait le skullbonien. Le dimanche matin à cinq heures, je l'ai vu saoul à délirer, se tenant à l'arrière d'un conteneur à ordures, dans son costume trois pièces, chantant et aidant les éboueurs à porter les poubelles dans le camion. Il était alors connu comme étant un saoul affable. »

Alors que la plupart des autres sociétés invitent des personnes qui ne sont pas de Yale à parler aux membres dans les « tombeaux », les skullboniens ne le permettent, à l'intérieur de leurs murs, que pour leurs propres membres, sauf dans le cas des serveurs. Les invités parlent souvent de leur vie et de la façon dont les Skull & Bones l'ont influencée. Même pour les adeptes les plus renommés de la société, les présentations qui suivent le dîner prennent souvent avantage de la franchise favorisée par les serments du secret qu'ont prononcés les membres de l'assistance. Selon l'annuaire de 1968, « McGeorge Bundy, (récemment) a rendu visite à la maison des Skull & Bones. Il a parlé avec sincérité des principaux personnages politiques, comme il a aussi discuté ouvertement des évolutions de la politique étrangère. » Dans les années 1970, Tex McCrary a souvent parlé de la façon dont il a été celui qui a préparé la maison américaine à Moscou pour le fameux « débat de cuisine » Nixon-Khrouchchev. En 1998, ce dont on garde trace de par sa signature dans le registre des invités, l'orateur du dîner suivant le jour de la remise des diplômes était George Herbert Walker Bush.

Les sessions du jeudi sont relativement relax. Souvent, après le dîner – ceci dépend de la frivolité ou de l'animosité du groupe –, les seniors jouent au *boodleball*. Les chevaliers vident la salle à manger, ou *boodle (bazar)*, de son mobilier, de telle façon qu'ils obtiennent un espace dégagé et convenable. Avec un ballon à moitié dégonflé – aucun ballon ne survivrait longtemps s'il n'était pas à moitié dégonflé, m'a-t-on dit –, les cheminées à chaque extrémité servant de buts, les chevaliers jouent une agressive partie hybride de football-hockey qui laisse des adhérents saignant sur le plancher. « C'est très physique et vraiment intense, mais ça ne dépasse jamais une certaine limite en termes de violence », m'a expliqué un joueur avide de *boodleball*. Ce jeu est si populaire que, quand dix joueurs du club se sont rencontrés dans une réunion à Yale en 1981, ils se sont arrêtés au « tombeau » tard dans la nuit pour jouer « le jeu brutal du *boodleball* » – et ils ont fait entrer subrepticement leurs femmes et leurs petites amies pour qu'elles y assistent.

À sept heures cinquante-cinq (VIII S.B.T.) – plus tard s'il y a eu un orateur –, l'oncle Toby de la soirée sonne quinze fois une cloche pour

convoquer les chevaliers à la session officielle. Quand ces derniers sont rassemblés, le secrétaire du club Eulogien tend une robe à oncle Toby, qui ouvre le cadre doré contenant la gravure d'Eulogie, qu'Archibald MacLeish a nommée, dans sa lettre de 1959, la « dame nouménale [sic] dans son cadre ». Les Skull & Bones vouent une grande déférence à Eulogie ; lors des cérémonies, un orateur s'adresse aux membres en commençant par : « Déesse Eulogie la plus sacrée, oncle Toby, et chevaliers d'Eulogie. » L'oncle Toby met l'horloge grand-père à VIII et la session peut officiellement commencer. Quand les chevaliers sont assis, ils chantent deux chants d'ouverture, ou, dans le langage des Skull & Bones, les « hymnes sacrés », avant une activité appelée l'« entente des excuses », au cours de laquelle les chevaliers reçoivent des amendes pour leurs fautes. Par exemple : les retards ou les absences, l'oubli des paroles de chants, l'utilisation d'un nom barbare dans le « tombeau » ou d'un nom skullbonien à l'extérieur. Si un chevalier refuse de payer une amende, le Petit Diable est autorisé à saisir une pièce de son vêtement.

Les hymnes sacrés, représentant une partie importante de l'expérience des Skull & Bones, sont répétés à divers moments du programme de chaque session. Les chants sont destinés à transmettre les différentes humeurs de chaque activité. Pendant l'hymne sacré de fermeture dans le Temple intérieur, par exemple, quand les chevaliers sont probablement soulagés que la partie sérieuse de la soirée soit terminée, ils s'ébouriffent mutuellement les cheveux, dans ce qu'ils appellent de façon familière la « danse des pellicules ». D'autres hymnes varient du style naïf au style sentimental, avec les deux principaux chants de la société chantés en suivant les vieilles mélodies *Kiameo* et *Rosin the Bow* (chansons irlandaises traditionnelles).

Quelques passages de ces mémorables chants disent :

Cremo cramo hiro dare.

Hi melo mee arms me pomme diddle.

Nap dang pizzle wing linkmem rigdam,

Rigdam polly mitte crameo.

*Nous attrapons le feu de l'amour qu'ils ressentent
Pour ces jours lumineux d'autrefois.
Quand ils rencontraient toutes les semaines Pat O'Neill
Et Madame Pompadour.*

* * *

*Le crâne c'est l'esprit,
Los c'est le muscle.
Et je fais confiance
Au Grand Général Russell.*

Certains des chants, a admis un skullbonien penaud, « sont gonflés de testostérone, mais c'est de la testostérone datant de la fin du XIX^e siècle. Ce n'est jamais belliqueux. »

La partie du soir consacrée au débat suit en général l'exposé de l'orateur ou le repas. Des discussions, frivoles ou importantes, durent environ quatre-vingt minutes, même si certains échanges animés, comme celui portant sur deux chevaliers qui avaient amené leurs perites amies pour faire un tour du « tombeau » au début des années 1980, font parfois éclater des disputes féroces qui se prolongent toute la soirée. Pour commencer le débat, oncle Toby, pressenti encore par le S.E.C., sonne la cloche du Temple intérieur quinze fois. Il est assis sur une chaise posée sur l'estrade. Sur une table, face à lui, se trouvent un sablier qui s'écoule en cinq minutes et le Yorick, le crâne compartimenté dans lequel les initiés boivent le « sang ». Dans le compartiment arrière, chaque membre inscrit une question écrite sur un bout de papier ; le compartiment avant contient des papiers imprimés au nom de chaque chevalier. Oncle Toby tire à la fois une question concernant le sujet du débat et le nom du skullbonien qui abordera ce sujet pour la durée de l'écoulement du sablier. Puis il répète l'opération jusqu'à ce que chacun des membres présents se soit vu proposer de donner son avis sur une question. (C'est par le biais de ces débats et des sessions autobiographiques que les skullboniens arrivent à connaître entièrement leurs frères. C'est sur la base des maigres capacités à débattre dans ce cercle manifestées par George

H. W. Bush [S&B 1948] que le skullbonien et ancien congressiste de l'Ohio Thomas Ludlow « Lud » Ashley aurait demandé, dit-on, lors de la nomination de Bush comme ambassadeur aux Nations unies : « George, qu'est-ce que tu connais, putain ! sur la politique étrangère ? » Pendant le débat, oncle Toby prend des notes qui seront rassemblées à la fin de l'année dans le Livre noir du club. L'exactitude et la perfection de ces notes dépendent de l'engagement de l'oncle Toby de la semaine en question, mais indépendamment de cela, un skullbonien rappelait naïvement : « Ces débats étaient importants – nous pouvons les retrouver, ils sont classés dans nos archives, y compris ceux qui datent de la guerre civile. »

Ensuite, après un interlude pendant lequel les activités varient, les chevaliers chantent un hymne sacré dans la pièce 323, le Temple extérieur, puis oncle Toby met sa robe et frappe la cloche quinze fois pour signaler une activité nouvelle. À ce moment-là, lors de la première réunion de l'automne, tous les chevaliers participent à une discussion sur « les expériences de vacances » du genre « Qu'est-ce que j'ai fait pendant mes vacances d'été ? ». À partir de la rencontre suivante, chaque chevalier passe une session du dimanche debout devant « Félicité conjugale », où il fait découvrir son histoire sexuelle. C'est le *Connubial Bliss*, ou C.B. (« Félicité conjugale » est une expression que les chevaliers ont aussi utilisée en référence à toutes les femmes.) L'hymne introduisant l'activité, qui commence par « La jeune lune de mai est rayonnante d'amour » et se termine par « Vole quelques heures à la nuit, mon amour », est « du genre doux », m'a dit un skullbonien. La pièce est illuminée uniquement par le feu de cheminée, et les portes sont fermées, laissant les chevaliers, assis sur des canapés en peluche, dans un cadre calme, confortable, prévu pour contribuer à une causerie des plus intimes. Les interventions prennent plusieurs heures, mais malgré leur nature pittoresque, elles ne se concentrent pas seulement sur le sexe. « Après la première et la deuxième fois, m'a expliqué un jeune skullbonien, c'est comme des garçons qui font la liste de leurs conquêtes, et cela ennue parce qu'il n'y a pas tant de choses à dire là-dessus. » Résultat : le C.B. évolue vers une discussion qui porte autant sur les relations que sur les exploits physiques. C'est une activité que certains membres redoutent et que d'autres attendent avec impatience – un chevalier nommé Yorick, du club 1917, a

écrit à un ami que le C.B. fut pour lui « une sensation merveilleuse ». Un autre skullbonien m'a dit que le C.B. « pouvait constituer une forme aussi comique ou sincère que vous le vouliez. Cela dépendait entièrement de ce que vous vouliez révéler sur vous-même. » Et la raison en est que les personnes sont « réellement détendues », m'a dit un patriarche, et qu'« il y a un élément sur lequel nous sommes tous d'accord, c'est que, quelles que soient les choses qui ont été dites ici, elles ne quitteront jamais cette pièce ».

Certains skullboniens ont insisté sur le fait que cette expérience, fréquemment mal interprétée par le public comme étant un rituel étrange et gorbique, n'est pas propre à la société secrète. « La biographie sexuelle est étrange, mais c'est le genre de choses que beaucoup de garçons racontent à leurs camarades d'une façon moins révélatrice, a déclaré un skullbonien proche de la quarantaine. C'était vraiment une chose intéressante à faire. Il n'y avait rien de pervers, d'exagéré ou de lascif, c'était seulement un échange ouvert. C'est comme le show télévisé de Ricki Lake, qui est maintenant une manie nationale visant à purger largement les pensées. C'est le moyen de le faire d'une façon très privée, non sensationnelle, qui profite aussi bien aux personnes qui écoutent qu'à celles qui parlent. »

Vers le milieu de l'automne, après que chacun a présenté son C.B., c'est alors le moment des « histoires de vie », au cours duquel les skullboniens occupent le temps qui leur est alloué – ou plus ; ces autobiographies peuvent durer plus d'une session – à discuter sur leur vie. Habituellement, les chevaliers prennent entre une heure et demie et trois heures pour faire leur autobiographie. Les « histoires de vie » ne sont pas faciles à faire. « Vous devez réfléchir comment décrire à quatorze autres personnes ce qu'est votre vie, et vous ne pouvez pas oublier de tout y raconter, m'a dit un membre de l'administration du RTA. Il y a un degré d'autoévaluation et d'honnêteté personnelle. » Mais selon chaque club, les membres peuvent aussi se dérober avec un degré d'honnêteté variable, pouvant correspondre à ce qu'ils veulent montrer. Un patriarche qui a été diplômé dans les années 1970 m'a dit : « Si quelqu'un parlait d'une vie à la "Ozzie et Harriet"⁵ sans contradictions évidentes, il n'était alors pas dans l'atmosphère de ces années de le contester sur cette question. Mais quand vous parliez de vous-

⁵ Les aventures d'Ozzie et Harriet est une série comique télévisée américaine très populaire, diffusée de 1952 à 1966. [N.D.E.]

même, si vous mettiez sur la table les dilemmes que vous aviez eus, les autres s'en saisissaient de bon gré et en discutaient. Nous avons assisté à beaucoup de résultats émotionnels. Cela laisse une grande impression. » L'intimité de l'environnement mène certains à révéler d'eux-mêmes plus qu'ils ne voudraient : avec quatorze paires d'yeux sondant le présentateur, il n'est pas toujours facile de maintenir la garde. « C'est un groupe trop petit, qui ne laisse pas la place aux cachotteries, m'a dit un skullbonien. Il faut se faire une raison. » Alors que la plupart des sociétés secrètes de Yale tentent désespérément de se calquer sur les skullboniens, ces derniers accordent une grande signification à cette introspection orale. « La chose la plus bénéfique de toutes est l'habileté que vous y développez à communiquer des idées aux personnes qui sont autour de vous, m'a dit un mathématicien skullbonien. Il y a beaucoup d'idées différentes qui sont exprimées. Ici là-bas m'a permis d'apprécier des points de vue multiples. » Un acteur a ajouté : « Au lieu de parler à travers des écrits, vous voyez des gens qui ont baissé la garde. Des gens qui parlent *ad nauseam* (latin, « jusqu'à la nausée ») de leur vie, de leurs expériences, de leurs opinions, et finissent par comprendre eux-mêmes comment ils en sont arrivés à être comme ils sont. » Les skullboniens disent aussi que l'expérience du C.B. n'est rien d'autre qu'une version enrichie, intensifiée d'une activité banale de la vie quotidienne. L'un d'eux, dans la trentaine, m'a expliqué : « C'est une expérience de liens humains. Vous pouvez le faire dans un train avec un étranger, vous en tirez quelque chose. Vous le faites dans une société avec des étrangers, vous en tirez quelque chose. »

Alors que les événements courants sont importants, ils restent périphériques par rapport à l'objectif réel des discussions de la société. Selon un skullbonien des années 1960 : « L'expérience de la société secrète exclut certains des bruits du monde, mais pas l'essence de ce qui se passe à l'extérieur. Vous parlez de ce qui se passe dans le monde et le placez dans un contexte personnel. C'est dans l'expérience interne que se reflète en grande partie l'expérience externe. » Au début des années 1970, les Skull & Bones ouvraient à leurs chevaliers « une large fenêtre sur les personnalités de Yale et sur ce qui se passait dans leur vie, m'a dit un diplômé de cette époque. Il y avait une grande quantité d'informations choquantes. Plusieurs personnes

étaient *gays* et parlaient de façon assez émouvante de cette question. Cela était nouveau pour beaucoup d'entre nous. Vous apprenez l'humilité et la tolérance, parce que vous ne pouvez pas partir si vous vous rendez là deux soirs par semaine et passez tant de temps avec ces personnes. Si vous avez un certain désir conscient ou inconscient de vous ouvrir, c'est une grande occasion pour le faire. » Les clubs de la fin des années 1980 ont passé la majeure partie de leur temps de discussion à débattre sur la question de savoir si la société devait accepter les femmes. Ils n'avaient, m'a affirmé un membre, « pas le temps de s'occuper de quoi que ce soit d'autre ».

Pendant la présentation, d'autres membres peuvent poser des questions ou réclamer qu'on élabore certains points, particulièrement si un chevalier n'a pas décrit quelque chose aussi exhaustivement que l'auraient voulu ses camarades. Cette activité est aussi accompagnée de « critiques » qui consistent en des analyses sincères et parfois brutales du compte rendu fait par l'orateur sur lui-même. À l'occasion, par exemple, un patriarche âgé interroge plusieurs chevaliers à en interroger un autre racontant son « histoire de vie », parce qu'il a senti que celui-ci avait omis d'aborder un conflit ayant eu lieu pendant sa période lycéenne junior, donc qu'il l'avait caché à ses camarades de la société. « Il y a un sentiment supérieur d'objectivité sur soi-même quand vous entendez plusieurs personnes dire ce qu'elles pensent de vous », m'a dit un patriarche âgé. Lorsque je lui ai demandé s'il y avait aussi un sentiment de douleur, il m'a répondu : « C'est toujours un risque. » Un patriarche du milieu des années 1960 m'a dit qu'il garde toujours les commentaires que ses camarades du club lui ont communiqués. Il ressort ces petits bouts de papier régulièrement parce que, m'a-t-il dit, « ils constituent une pierre de touche. J'ai voulu les conserver parce qu'ils étaient une partie importante de ma jeunesse. Je trouve que je ne suis pas si différent de ce que j'étais alors, ce qui est plutôt rassurant. Je suis encore la personne que j'étais quand j'étais avec eux. »

Au début du XX^e siècle, un chevalier reçut les critiques avant d'avoir exposé son « histoire de vie », sans doute pour qu'il puisse aborder les défauts de son caractère que venait de révéler sa discussion (et les corriger avant d'être diplômé dans le monde barbare). Vers 1950, une critique a été adressée à l'un des membres des Skull & Bones les plus connus, que je

mentionnerai seulement sous l'appellation de Merlin, son nom au sein de la société secrète. Dans la lettre, le skullbonien soutenait que le défaut le plus fameux de Merlin était sa trop grande sophistication, au point qu'il s'était détaché du monde avec une telle froideur qu'il en avait perdu son enthousiasme d'adolescence. Alors que sa politesse sociale était enviable, Merlin avait besoin lui-même de se laisser aller à expérimenter des hauts et des bas émotionnels plutôt que d'observer le monde avec une nonchalance sceptique. La critique supposait que le défaut de Merlin provenait d'une vie facile de luxe dans laquelle la richesse l'avait rendu insensible, insouciant et sans doute un peu naïf.

Alors que les programmes varient inévitablement selon le club, les skullboniens ne s'écartent des activités prévues que lors de sessions qui ont été approuvées à cet effet. Pour celle du jeudi précédant les vacances d'hiver, et doublée d'un « Noël Skull & Bones », les chevaliers organisent une parodie de réception. Durant six semaines ou plus au cours du second semestre, des sessions sont presque entièrement consacrées aux élections de nouveaux membres, un processus pendant lequel, comme dans n'importe quelle société, les groupes peuvent devenir hargneux, les amitiés s'éroder, et les loyautés faillir à cause des fortes préférences se manifestant pour les successeurs.

Après la dernière activité de la soirée, indépendamment du C.B., des « histoires de vie », de la réception ou des élections, les skullboniens, encore une fois réunis autour de la table, entonnent deux chants. Au premier, ils battent un rythme d'accompagnement sur la table avec des os, tandis qu'oncle Toby se place sous la cloche. Au second, ils tournent autour de la table. Après les hymnes, oncle Toby demande trois salves d'applaudissements pour chaque membre absent, trois pour les patriarches et trois pour le « tombeau ». Finalement, il frappe la cloche trois fois, deux fois, puis encore deux fois, pendant que les chevaliers battent la mesure avec les os sur la table et crient « Trois ! », « Deux ! », « Deux ! ». Il n'est pas inhabituel que les réunions se terminent vers deux ou trois heures du matin. Dans les premières années de la société, les membres étaient censés aller directement au lit après les réunions, sans parler à personne, pas même à leurs camarades de chambre. Apparemment, pendant plusieurs années, on leur a distribué des

brosses à dents pour qu'ils n'aient pas à courir dans la salle de bains vers les barbares. Aujourd'hui, les chevaliers doivent sortir du « tombeau » en silence, mais peuvent se rendre en petits groupes dans des bars, où ils n'éviteront pas de parler à leurs amis barbares.

Pendant les sessions, les chevaliers enregistrent le temps qu'ils ont passé dans le « tombeau » en conservant un album et un Livre noir. L'album, qui est franc et non censuré, constitue un annuaire informel, un cahier vide, des pages brunes sur lesquelles les chevaliers écrivent comme ils le veulent. « On peut aussi y dessiner. J'ai dessiné des caricatures de quatorze autres personnes, m'a dit un patriarche aujourd'hui professeur. Certains albums plus anciens sont assez puérils, avec des lapins de *Playboy* représentés à côté de l'image d'un de vos voisins. Les Livres noirs sont beaucoup plus sérieux. »

Tous les dix ans ou plus, chaque patriarche reçoit par courrier deux livres reliés (l'un intitulé « Membres vivants », l'autre « Membres décédés ») lui présentant l'état actualisé des membres de la société. De temps en temps, un patriarche, probablement grâce à une bourse de la société, écrit une bible skullbonienne, qui établit les chroniques de l'histoire de la société jusqu'au dernier moment. (Timothy Dwight a écrit la première bible skullbonienne en 1863 pour célébrer le trentième anniversaire de la « fondation de notre section américaine ». Il ne serait pas déplacé que la prochaine bible skullbonienne soit publiée et présentée durant la convention de 2007, lors du cent soixante-quinzième anniversaire de la société.) Avant la fin de l'année, chaque chevalier reçoit un petit album contenant plusieurs photos : une de groupe, une de l'extérieur du « tombeau » et une de chaque chevalier, accompagnée d'un autographe (portant seulement le nom skullbonien).

À la différence des membres des autres sociétés secrètes, les skullboniens ne payent pas d'adhésion. Mais, chaque année, tous les patriarches reçoivent une lettre du trésorier de la société qui leur demande de faire une « contribution volontaire ». Une lettre de sollicitation datant du début du XX^e siècle était rédigée ainsi :

Mon cher Monsieur,

Nous vous demandons de faire une contribution volontaire au club par la Russell Trust Association de New Haven pour l'année 1921. Votre dernier don était de dix dollars. Fidèlement vôtre.

[nom]

Trésorier

À la fin des années 1990, les skullboniens avaient de cette façon amassé des dons pour une valeur de trois millions de dollars, le deuxième montant, par ordre décroissant, de l'histoire des sociétés secrètes de Yale.

Un document intitulé « Dépenses budgétaires annuelles du club », datant apparemment des années 1920 ou 1930, donne une idée de la façon dont les skullboniens dépensaient autrefois leur argent :

Dépenses budgétaires annuelles du Club

- Facture de nourriture chez Quality Grocery Store :
Diners des jeudis et samedis et dernier jeudi S.B.T.
7 mois à 190,00 \$ par mois.....1 330,00 \$
1 mois (mai-juin), 2 clubs.....380,00 \$
- Glaces :
8 mois à 7,00 \$ par mois.....56,00 \$
- Cigares et cigarettes :
8 mois à 21,00 \$ par mois.....168,00 \$
- Factures de la RTA :
Bois, éclairage, gaz, réparations, et John & Pierre.....600,00 \$
- Albums de photographies176,00 \$

• Portraits chez Pach :	
225 photos individuelles pour album à 1,00 \$.....	225,00 \$
15 photos de groupe à 6,00 \$.....	90,00 \$
15 photos du temple à 6,00 \$.....	90,00 \$
80 photos individuelles pour l'arrière de l'album à 1,00 \$.....	80,00 \$
1 photo de groupe devant le temple à 4,00 \$.....	4,00 \$
15 emballages express à 1,00 \$.....	15,00 \$
• Insignes pour le club de l'année suivante :	
15 à 9,75 \$.....	146,25 \$
• 2 albums, volume I & II, à 15,00 \$.....	30,00 \$
• Livre noir.....	20,00 \$
• Cadeaux de Noël John & Pierre : respectivement 15,00 \$ et 10,00 \$.....	25,00 \$
• 2 billets pour les matches de football de Harvard (John).....	10,00 \$
• Pourboires à DI (Deer Island) : Automne et printemps, 3 personnes à 5,00 \$.....	30,00 \$
• Divers : Cire, tampons, encre, peinture, décorations de Noël, etc.....	20,00 \$
• Insertion dans la <i>Yale Banner</i> et dans le <i>Pot pourri</i>	30,00 \$
• Séjour d'une semaine à DI : 2 personnes (x 15 adhérents) à 5,00 \$ par personne.....	150,00 \$
	Total... 3 675,25 \$

Notes : -

Les chiffres sont approximatifs et représentent une moyenne pour une période dépassant plusieurs mois. Les articles de RTA pour l'année sont, de même, approximatifs.

Les charges de Pach sont exorbitantes. En 1997, le formulaire des impôts de la société (désignée sous le nom de RTA Inc.) faisait figurer que les avoirs nets de l'année étaient de 4 260 597 dollars ; en 1998, ce chiffre est légèrement descendu, à 4 115 360 dollars. Pour l'année 1997, la société a déclaré un revenu total de 738 212 dollars, qui est monté, en 1998, à 759 061 dollars. En 1997, elle a reçu 164 529 dollars de donations, et, en 1998, les contributions ont baissé pour atteindre le montant de 116 256 dollars.

Dans les années 1990, Marina Moscovici a été payée 2 000 ou 3 000 dollars pièce pour la restauration des petites peintures du « tombeau », et jusqu'à 7 000 pour les plus grandes. Mais le processus s'est étendu sur une période de six ans – non pas parce que Moscovici devait ménager son temps, mais plutôt parce que les Skull & Bones avaient besoin de ménager leur budget. « Tout repose sur la question de prestige "qui sommes-nous ?" plutôt que sur "qu'avons-nous ?", m'a dit Moscovici. Ce n'est pas un club doté de beaucoup d'argent ; c'est plus un club de relations. » Récemment, la société a dû dépenser une quantité significative d'argent pour réparer le plafond, car l'eau s'infiltrait lorsqu'il pleuvait.

Une différence majeure entre les Skull & Bones et les autres sociétés secrètes est qu'ils n'utilisent pas leur richesse et leurs relations pour aider la communauté. À la place, « il y a plus ou moins comme objectif de servir les adhérents à des degrés variables, a dit un membre de la fin des années 1980. C'est plutôt une organisation d'autoservice, pas d'une manière sombre ou malsaine, mais toute la question est surtout d'être ou de ne pas être, et rien d'autre. » Les Scroll & Key, en contraste, versent chaque année des milliers de dollars en dons et en bourses d'été à Yale, aux éditions universitaires de Yale, aux étudiants de Yale non membres. Ils ont récolté des milliers de dollars pour la charité et pour des programmes communautaires, et accordé des prêts à des organisations de Yale comme *Yale Record*, une publication du campus, et WYBC, la radio du campus. L'argent de la Russell Trust Association, cependant, « va au maintien du bâtiment, aux impôts et à l'île, m'a dit un patriarche. Personne ne reçoit d'argent. La seule personne que nous connaissions qui a reçu de l'argent était quelqu'un qui, à mon époque, avait de terribles dettes à cause de la drogue. Il est même venu voler un tapis et l'a vendu. » C'est comme pour le prétendu cadeau de quinze mille dollars

pour le diplôme... Un skullbonien de la promotion 1968, celle de George W. Bush, m'a dit : « J'attends encore le mien. »

En plus de leur richesse, une autre rumeur répandue sur les Skull & Bones dit qu'il s'agit d'une organisation antisémite. Je n'ai trouvé aucune preuve indiscutable que, en tant qu'institution, les skullboniens aient jamais prêché l'antisémitisme, mais il existe des preuves nombreuses que certains membres de la société, en tant qu'individus, détestent les juifs. En 1922, Robert Nelson Corwin (S&B 1887), président du conseil des admissions de Yale de 1919 à 1933, écrivit au doyen de Yale, Frederick Jones (S&B 1884), une lettre qui défendait l'instauration d'un quota d'admission de juifs. Son analyse était intitulée « Mémoire sur le problème provenant du développement de l'admission à l'université d'étudiants nés juifs ». Jones fut d'accord avec lui et on établit un quota. Fuwell Knapp (S&B 1916) avait des opinions similaires. Après avoir rendu visite à Jones, en novembre 1922, Knapp écrivit dans son journal : « Je sais qu'il déteste les juifs, même si je pense qu'il est généralement impartial. Mais pas toujours, ce que je suis satisfait de pouvoir dire. Par exemple, quand j'étais à l'université, les juifs recevaient quatre-vingts pour cent ou plus des bourses importantes, même s'ils ne représentaient qu'une fraction insignifiante des admis dans l'établissement. Depuis, avec l'accord du président de Yale Arthur Hadley (S&B 1876), Jones a calmement réussi à les expulser, si bien qu'aujourd'hui pas une seule bourse importante n'est obtenue par un juif. Je n'aime pas les juifs, c'est pourquoi je suis en faveur de cette sorte de discrimination... Les hommes ne sont pas égaux, et il est bon que ceux qui sont désagréables, ou incompetents pour diverses raisons, doivent franchement être maintenus à l'écart. »

Six mois plus tard, les sentiments de Knapp étaient encore plus intenses : « Ma tendance de pensée générale peut être résumée comme suit : une sympathie complète et de tout cœur avec l'occupation française de la Ruhr ; le sentiment que la solution finale du problème juif est celle présentée par le Ku Klux Klan. Je pense qu'elle est parfaite. »

Le comportement juvénile sur lequel des étrangers ont spéculé à propos de ce qui se passe dans le « tombeau » n'est pas entièrement absent, mais cela ne fait pas partie d'un programme régulièrement planifié. Comme me l'a

expliqué un patriarche, chez les Skull & Bones, historiquement, « certaines personnes ont fait des choses regrettables, parce que quand vous faites partie d'un groupe de jeunes, et si ce groupe fait des choses regrettables, vous le faites ensemble ». Un patriarche qui a été diplômé au milieu du XX^e siècle a affirmé : « Il existe un grand sens de l'humour associé aux skullboniens qui est assez opposé à l'apparence extérieure de la société. » Un skullbonien des années 1970 a ajouté : « On y trouvait toutes sortes d'amusements étudiants si on le voulait. »

S'il n'existe pas d'obscurité torride, pas de masturbation, et pas d'argent, un curieux déçu pourrait être disposé à contrecœur à soupçonner qu'il n'existe pas de véritables secrets dans la société. Il serait légèrement dans l'erreur. Les Skull & Bones ont au moins un squelette dans leur armoire, même s'il est assez petit et s'est aujourd'hui presque réduit en poussière. Mais c'est une bonne illustration de l'attitude régnant à l'intérieur du « tombeau », particulièrement du sens des droits que les membres de cette société s'arrogent sur le reste du monde.

Il y a une raison qui explique pourquoi pendant de nombreuses années, quand un objet de valeur ou qui avait une importance sentimentale disparaissait du campus de Yale, la communauté s'imaginait tout naturellement qu'il était parti chez les Skull & Bones : ces derniers avaient effectivement, dans la plupart des cas, pris cet objet. Parce qu'il est inaccessible aux non-membres, y compris à la police barbare, les Skull & Bones considèrent leur « tombeau » comme un antre de trophées. Au XIX^e siècle, les skullboniens (qui appellent leurs trésors dérobés des « dons pour le tribut à la Déesse ») tenaient à des objets mineurs qui étaient importants pour l'histoire de Yale, comme le gong du bureau du trésorier du Vieux Collège, le tambour du Vieux Collège, une petite cloche d'église d'East Haven, un drapeau du Vieux Collège, la « cuvette et la poche de poinçon du Vieux Collège » et des insignes de toutes les sociétés secrètes de Yale. La table de jeu de cartes du Temple intérieur est censée être une « table du Vieux Collège » sur laquelle John C. Calhoun aurait joué. D'autres vols supposés des skullboniens étaient plus controversés. Dans les années 1980, Ned Anderson, un ancien président de la réserve apache de San Carlos (Arizona), essayait de trouver les restes du chef apache Geronimo, censés avoir été enterrés à Fort

Sill (Oklahoma), quand il reçut, de quelqu'un qui prétendait être membre des Skull & Bones, une lettre lui disant : « Ce que vous êtes en train de chercher ne se trouve plus à Fort Sill, mais à New Haven (Connecticut), au campus de l'université de Yale. Si vous voulez poursuivre votre recherche, je pourrai vous faire des photographies. » Quand Anderson écrivit qu'il était intéressé, le skullbonien lui envoya une photo du « tombeau » et une photographie d'une vitrine contenant des os, des étriers, un mors de cheval et ce qu'il décrivait comme le crâne de Geronimo. Il joignit aussi un document Skull & Bones expliquant la façon dont le grand-père de George W. Bush, Prescott Bush, et un groupe de patriarches volèrent le crâne de Geronimo en 1918 à Fort Sill et le rapportèrent dans le « tombeau » : « Les journées de guerre (Première Guerre mondiale) ont aussi donné naissance à la folle expédition de l'école du Feu à Fort Sill (Oklahoma), qui a apporté au 'F. son "escroquerie" la plus spectaculaire : le crâne de Geronimo le terrible, le chef indien qui avait pris quarante-neuf scalps blancs. Cette expédition de la fin du mois de mai 1918, réalisée par des membres de quatre clubs (Xit ; Barbones, Caliban et Dingbat ; S'Mike ; et Hellbender), fut organisée avec une grande précaution car, selon le mot de l'un d'entre eux : "Six capitaines de l'armée pillant un tombeau, cela ne ferait pas bien dans les papiers." » Le moment le plus excitant fut rapporté par Hellbender dans le Livre noir de sa promotion : « [...] Seul le bruit des pelletées de terre retombant sur le sol dérangeaient la paix de la prairie. Une cognée soulevant la porte de fer du caveau, Pat Bush entra et commença à creuser. Nous creusions en alternance, chacun prenant comme repos son tour de garde sur la route. [...] Finalement, Pat Ellery James a découvert une bride, suivie rapidement d'une selle et de cuir pourri, puis du bois et, alors, au fond exact du petit trou rond, Pat James a creusé profondément et soulevé le trophée lui-même. [...] Nous avons vite refermé la tombe, la porte du caveau et couru à la maison dans la chambre de Pat Mallon, où nous avons nettoyé les os. Pat Mallon s'est assis sur le plancher en répandant largement du phénol. Le crâne était presque propre, n'ayant qu'un peu de chair à l'intérieur et un peu de cheveux. Je l'ai douché et couché... un homme heureux... »

Anderson et son procureur allèrent donc à Fort Sill, où ils découvrirent grâce à des recherches que ces objets personnels avaient été effectivement pris

dans la tombe. Sur invitation du skullbonien, Anderson et son avocat le rencontrèrent à New Haven, où il leur fit faire une tournée du campus pour leur montrer les sites clés relatifs au vol de Geronimo. « Il était si soucieux de sa sécurité, m'a dit Anderson, qu'il marchait environ deux cents mètres devant nous, et quand il voulait que nous regardions quelque chose, il nous donnait un indice – il tournait autour et bougeait comme s'il était en train de pointer une arme. Il disait qu'il y avait eu des "incidents", et que des gens avaient fouillé dans sa poubelle. Finalement, il s'enfuit. »

Anderson et son avocat arrangèrent une rencontre avec le skullbonien Jonathan Bush, frère de George Bush, alors vice-président. Ils se rencontrèrent un jeudi dans un gratte-ciel de New York pendant pas plus d'une heure. Anderson montra à Bush les photographies et demanda que le crâne de Geronimo soit rendu à son lieu de repos initial, auprès de sa tribu en Arizona. « Au début, il semblait agréable, comme si nous aider dans cette cause l'intéressait sincèrement », m'a rapporté Anderson. Bush lui a dit : « Je sais pourquoi vous êtes venus et je vais voir pour que vous obteniez ce que vous voulez et que vous soyez satisfaits. » Puis il l'a invité à l'appeler le lendemain. Le jour suivant, Anderson essaya d'appeler plusieurs fois, mais ne put atteindre personne jusqu'à ce que le réceptionniste lui dise que Bush était parti jouer au golf pour l'après-midi et qu'il ne pouvait être joint. Anderson et son avocat rentrèrent en Arizona.

Onze jours plus tard, le duo revint à New York pour rencontrer Bush, le conseiller des Skull & Bones Endicott Peabody Davison (S&B 1945 et partenaire de Winthrop, Stimson, Putnam & Roberts, de 1959 à 1980), et un jeune chevalier skullbonien. « Le jeune homme commença à parler en notre faveur, m'a déclaré Anderson, et Endicott lui dit de la fermer. Le bonhomme prit peur. C'est Endicott qui mena toute la conversation. Il m'a dit que le crâne qui nous intéressait était juste là, sur la table de la conférence. » Il y avait sur la table une boîte et une vitrine, identique à celle qu'Anderson avait vue sur la photographie, avec des étriers authentiques et un mors de cheval. Mais le crâne avait l'air différent.

Davison dit en montrant le crâne : « Nous l'avons analysé. Nous avons découvert qu'il ne s'agit pas du crâne de Geronimo, mais du crâne d'un garçon de dix ans. »

Le skullbonien essaya alors de persuader Anderson de signer un document stipulant que sa société ne possédait pas le crâne de Geronimo, qu'il emporterait la caisse et la vitrine, et qu'il ne reparlerait plus jamais de cette affaire. Anderson refusa.

Quand il rentra chez lui, en Arizona, il demanda au sénateur John McCain d'intervenir en contactant George H. W. Bush, censé venir en visite en Arizona, pour lui demander de l'aider. Bush ne répondit pas à l'appel de McCain. Aujourd'hui, la vitrine est toujours dans le « tombeau », avec un crâne – peut-être celui de la réunion, peut-être pas – que des membres des Skull & Bones considèrent toujours comme étant celui de Geronimo.

De façon similaire, un groupe accusa en 1987 les Skull & Bones d'avoir payé vingt-cinq mille dollars à un soldat américain dans les années 1920 pour voler le crâne de Pancho Villa. Les skullboniens répondirent que non seulement leur société n'avait jamais eu ce crâne, mais que, tour d'abord, les anciens membres, réputés pour être des gens radins, n'auraient jamais pu verser une somme de vingt-cinq mille dollars.

La demande la moins publique, mais la plus précise, au sujet d'un vol de la part des Skull & Bones, concerne la pierre tombale d'Elihu Yale. À moins qu'elle ne soit une réplique étonnamment exacte, que des membres de la société auraient dû payer une somme qu'ils n'ont apparemment pas dépensée, la grande pierre tombale que l'on trouve dans le « tombeau » des skullboniens, mise sur un tissu noir et présentée comme « la tablette provenant de la tombe d'Elihu Yale prise dans la cour de l'église de Wrexham », est authentique. En 2000, quand j'ai mentionné le lieu approximatif où se trouverait cette relique, j'ai été interviewée par la BBC – pays de Galles. Après que l'entretien a été radiodiffusé, j'ai reçu plusieurs échos, en provenance de résidents de Wrexham, concernant cette tablette. « Elihu Yale a de nombreux liens avec Wrexham, m'a dit Reg Herbert, alors rédacteur en chef du *Wrexham Evening Leader*. Cette pierre est très importante pour nous. S'ils ne la rendent pas, nous pourrions tout aussi bien venir voler la torche de la statue de la Liberté. »

Le vol, les Skull & Bones ne le pardonnent pas seulement, ils l'encouragent activement. Lors d'un des mois d'octobre des années 1970, le professeur de Yale Gaddis Smith, alors maître-assistant au collège Pierson,

reçut à trois heures du matin un appel téléphonique de la police du campus. Un de ses étudiants avait été arrêté par le département de la police de New Haven et mis en prison. Les officiers dirent qu'ils le relâcheraient si Smith payait la caution. Celui-ci se rendit alors à la prison. L'étudiant et deux amis s'étaient introduits dans le hall du réfectoire de la résidence universitaire Berkeley pour y prendre le portrait de l'ancien président de Yale Charles Seymour. Quand les policiers les attrapèrent, ils séparèrent les trois et les interrogèrent. « Pourquoi avez-vous fait ça ? », demanda Smith aux étudiants. Il s'avéra que ces derniers étaient des chevaliers Skull & Bones, et que Seymour était un skullbonien de 1908.

« J'appartiens aux Os, dit le senior à Smith. Cela fait partie de notre initiation. Nous avons à "escroquer" quelque chose. » Le « tombeau » est plein d'objets portant la plaque « escroqué par » et le nom de l'auteur de l'acte. Même George Bush, le directeur de la CIA, a une plaque là-bas – « escroqué par George Bush, 1948 ».

Les chevaliers skullboniens « avaient discuté pour savoir ce qu'ils avaient à "escroquer" pour dépasser les autres clubs, me dit l'un d'eux. Nous étions en train de mettre ce tableau dans notre salle à manger. » Trois chevaliers furent sélectionnés pour réaliser l'escroquerie, y compris Gog, « parce qu'il n'avait jamais rien fait de discutable, même de façon lointaine, dans la vie ». Gog a défailli et s'est confessé à la police.

Quand Smith découvrit que le directeur de la résidence de Berkeley voulait engager une poursuite criminelle, il appela le trésorier de l'université, qui était un avocat mais aussi le chargé de liaison des Skull & Bones.

« Vous avez deux gamins en grande difficulté, lui dit-il. Destruction, effraction et vol. C'était un portrait d'une valeur de vingt mille dollars. Si votre société invitait un représentant de l'université dans le "tombeau" pour faire un inventaire de tout ce qui ne vous appartient pas, alors les charges seraient retirées.

– Il n'y a en ce moment rien de valeur dans le bâtiment », répondit le trésorier.

Un jour plus tard, un modèle de plâtre à mouler d'Abraham Pierson, qui manquait dans la pièce collective de la résidence Pierson, refit surface,

enveloppé dans une couverture, devant la porte de Smith. On n'engagea jamais de poursuites contre les étudiants.

Pour ce qui concerne les skullboniens, « escroquer » ne sonne pas exactement comme voler. Avec un frisson kleptomane, les chevaliers arrivent à trouver une argumentation rationnelle à tout ce qu'ils prennent comme trophée pour leur société secrète. « Escroquer » est une activité menée de gaieté de cœur, comme une autre tradition des Skull & Bones, un tribut à la déesse qui les inspire, comme cela est implicite dans ce poème d'un skullbonien, datant de 1843 et concernant la société :

*Le « Temple », maintenant si riche et rare,
N'a jamais été entièrement meublé
Jusqu'à ce que soit consacré là
Le club du Taureau du collègue.
Où le Taureau, le péché a fui comme la rosée
Sous les accents desséchants de la faculté, garçons,
Laissez-le en paix jusqu'à ce que l'Ordre nouveau
Soit fondé par les garçons des Skull & Bones.*

*Le tambour, qui jadis servait à sonner
Le coup de l'appel du réveille-matin,
Et les maîtres-assistants venaient observer
Avec les notes les plus sauvages pour cicatrices.
Chaque maître-assistant est tristement propriétaire, garçons,
Qui ne saviez pas où se trouvait le diable.
« Allez demander aux garçons des Skull & Bones. »*

*La vieille table de jeu de cartes se trouve ici aussi,
Et parmi les reliques les plus vieilles
Qui depuis septante années ont été transmises
À celui qui jouait le plus audacieux.
Même s'il avait été gâté et meurtri par beaucoup de tromperies,
Des gémissements perdus de l'université, garçons,
Notre club est sûr d'être un as des trompettes*

Hourra pour les garçons des Skull & Bones !

Ri-de-fol-di-rol-rol...

L'âme est trop volatile,

Trop invisible, légère et aérienne.

Sa demeure n'est pas du tout sur la Terre.

De nos jours, elle devient vite fatiguée.

La chair avec le diable est à jamais dans la ligue,

Son pouvoir est trop souvent dominant, garçons,

Alors laissez-le aller, celui qui se moque

De quoi que ce soit, sauf des garçons Skull & Bones.

Ri-fol-di-rol-de...

* * *

Au commencement du second semestre, après que le chevalier a livré son « histoire de vie », la plupart des sessions des Skull & Bones sont alors consacrées à élire le club de l'année suivante. Ce processus ardu amène à réduire constamment le nombre des étudiants les plus prometteurs de la classe junior jusqu'à ce que quinze personnes, ni plus ni moins, acceptent de rejoindre le groupe. Les chevaliers doivent arriver avec une liste de vingt et un candidats, dont six devront être rejetés. Les qualifications ont parfois changé pour l'élection aux Skull & Bones et aux autres sociétés secrètes. Plutôt que de récompenser le mérite, certaines sociétés tendent maintenant souvent à récompenser l'ethnicité, qui transforme les sociétés en groupes variés et exagérément politiquement corrects, et les candidats, en pions approchés seulement pour des raisons de quota. Selon le *New Republic*, lors d'une récente élection aux Wolf's Head, un étudiant coréen-américain « piqua une colère », sanglota et sortit d'une réunion parce qu'il voulait que sa place soit attribuée à un autre Coréen plutôt qu'à un individu d'une autre origine asiatique. Puis un membre chicano eut un accès de rage similaire. Les Skull & Bones, également, chassent pour avoir quelques candidats des minorités – des juniors non pas au sommet de leur classe, mais remplissant certaines niches sociales. La femme qui est gay et franche, et de préférence

indigène américaine, aura des chances d'être bien reçue. L'étudiant blanc, mâle, sauf s'il est réellement un « vieux bleu », ne le sera pas.

En général, les prospections des Skull & Bones ont traditionnellement visé les étudiants qui pouvaient le plus probablement apporter honneur et prestige à la société, dans n'importe quel aspect en vogue de la vie du campus et de la nation. Au milieu du XIX^e siècle, par exemple, quand l'érudition était valorisée, les skullboniens sélectionnaient des savants : entre 1861 et 1894, seuls huit des étudiants qui avaient prononcé le discours d'adieu n'avaient pas été approchés par la société des seniors. Quand l'intérêt des étudiants de Yale envers l'érudition déclina, entre 1894 et 1902, plus aucun orateur du discours de fin d'année ne fut élu. Au milieu du XX^e siècle, les skullboniens engagèrent plus de membres des sociétés d'honneur (les sociétés de la Torche et Aurelian) que ne le firent leurs rivaux. Jusque dans les années 1960, les Skull & Bones ont surtout approché des personnes appartenant aux fraternités et aux écoles préparatoires. La rationalisation de ce principe partait de l'idée, m'a dit un skullbonien du début des années 1960, que si un étudiant venait d'une des cinq premières écoles privées nationales, « le gars était forcément bon ». Était également privilégiée une position comme officier de la classe, membre du comité de la classe, ou membre d'une organisation religieuse comme Dwight Hall ou les Diacres étudiants. Les skullboniens cherchaient alors presque toujours aussi à approcher des rédacteurs du *Lit.* et du *Yale Daily News*. Mais à la fin du XX^e siècle, peu d'étudiants non diplômés s'intéressaient désormais au magazine littéraire, et les rédacteurs en chef du *Daily News* des promotions 1997 et 1998 n'ont pas été approchés, par aucune des sociétés secrètes. Cet affront n'est en fait pas du tout surprenant. La position de rédacteur en chef d'une publication majeure était une position beaucoup plus importante au XIX^e siècle qu'aujourd'hui. À cette époque, une des principales raisons pour lesquelles les Skull & Bones sélectionnaient des rédacteurs était que, par ce biais, la société pouvait contrôler la presse du campus. Un éditorial de 1873 de la publication anti-sociétés secrètes de Yale, *Iconoclast*, rapportait : « La presse universitaire est fermée pour ceux qui parlent ouvertement des Skull & Bones. »

Même si aujourd'hui ils ne portent plus une attention réfléchie aux publications du campus lors des manœuvres d'approche, les skullboniens

eux-mêmes ont eu une influence énorme sur le journalisme américain. Deux des plus grands hebdomadaires d'information ont été fondés par des skullboniens. Henry Luce et Briton Hadden (deux S&B de 1920) sont apparemment arrivés avec l'idée du *Time* au « tombeau », qui pourrait encore aujourd'hui abriter les minutes et les notes concernant la fondation de ce magazine. Averell Harriman (S&B 1913) a fondé une publication appelée *Today*, qui a fusionné en 1937 avec une autre publication pour former *Newsweek*. Quelques années plus tard, quand *Newsweek* a mis en question l'efficacité du bombardement quotidien de l'Allemagne, Robert A. Lovett (S&B 1918), alors assistant du secrétaire à la Guerre Henry Stimson, écrivit à Harriman à Londres pour lui demander de l'aide. Harriman donna l'instruction à son frère Roland (S&B 1917) de « forcer le bras » des directeurs de *Newsweek* pour mener une politique éditoriale décourageant cette ligne ou d'autres lignes similaires de questionnement.

Pendant les sessions électorales de la société, les chevaliers se réunissent dans le Temple intérieur et règlent leurs comptes avec chaque junior. Chaque membre choisit quelqu'un pour le remplacer, nommant formellement le junior, puis il se lève devant le groupe et explique pourquoi c'est ce candidat qui devrait lui succéder. Si le candidat reçoit deux votes négatifs (« blackboulé »), il ne deviendra pas skullbonien. S'il n'en reçoit qu'un, la société peut, dans certaines situations, le convoquer afin qu'il présente son cas au quorum. Une fois, un candidat avait ainsi été élu, et son nom déposé dans le crâne d'argent. « Ce que j'ai trouvé intéressant, m'a dit un skullbonien diplômé au début des années 1970, est que, sous beaucoup, beaucoup d'aspects, ce qui arrive là correspond à l'inverse de ce qu'on attend, car la tradition a diminué au cours des vingt dernières années. Ce fut, sous de nombreux rapports, un grand nivellement des personnes, indépendamment de leurs qualités familiales ou individuelles. Il y avait ce sentiment que tout le monde dans le bâtiment était égal. » Évidemment, afin d'être considéré comme un égal, on devait d'abord gagner son droit d'entrée dans la société, ce qui était impossible pour les femmes jusqu'en 1991, quand les skullboniens constituaient encore une des deux seules sociétés masculines de Yale.

La misogynie historique des skullboniens n'est pas dissimulée. Le refus de reconnaître aux femmes le droit de mériter la chevalerie ; l'attention réifiée à Félicité conjugale, à la fois en tant qu'activité et comme nom pour l'autre sexe ; certains ornements du « tombeau », parmi lesquels un tableau intitulé *The Taming of the Shrew* (« La Mégère apprivoisée ») et une représentation des zones inférieures du corps féminin, apparemment accrochée dans la salle de bains..., tout cela avait nourri et perpétué une atmosphère que l'on pouvait définir sans discussion comme sexiste. Certains diplômés, m'a dit un skullbonien, considèrent les femmes comme « des personnes que vous rencontrez le week-end dans des tenues de réception. » Marina Moscovici s'est rappelée avec amusement que, avant 1991, « des adhérents devaient la faire passer par la porte latérale du bâtiment les week-ends, et que cela avait été une grande affaire que la société accepte de choisir une femme comme restaurateur (d'art) ». Aujourd'hui, certains skullboniens disent encore qu'ils regrettent que la société secrète ait ouvert ses portes à l'autre sexe. « L'expérience était si spéciale que je n'ai jamais senti qu'elle devrait être changée en aucune façon. J'étais très opposé à l'admission des femmes », m'a dit un skullbonien diplômé au début des années 1940.

Mais peu après que Yale était devenue une institution mixte et que les chevaliers étaient devenus habitués à étudier aux côtés de femmes, l'idée d'admettre ces dernières a commencé à surgir dans les débats dispersés à l'intérieur du « tombeau ». Les chevaliers skullboniens de 1971, connus dans la société depuis des années comme le « mauvais club », proposèrent formellement de rendre la société mixte. Philosophiquement, le « mauvais club » était également divisé de façon équilibrée, mais une faction du groupe a fait pression de manière suffisamment forte sur le reste des chevaliers pour que le club ait unanimement accepté d'élire trois femmes parmi ses quinze prochains membres. « Beaucoup de garçons connaissaient ces femmes et étaient d'accord sur le fait qu'elles étaient exceptionnelles », m'a dit un membre qui avait élu une femme comme son successeur direct. « Nous avons déjà parlé directement à ces femmes pour être sûrs qu'elles savaient qu'elles entreraient comme premières femmes – et chacune était préparée à être la Jackie Robinson⁶ des Skull & Bones. »

⁶ Jackie Robinson a été le premier joueur de couleur noire à évoluer dans une ligue professionnelle de base-ball. [N.D.E.]

Quand les diplômés de la société secrète eurent écho du fait que le « mauvais club » prévoyait d'approcher des femmes, ils déclenchèrent un scandale. Ils demandèrent une rencontre avec les étudiants pour discuter de la situation. Les patriarches tinrent un tribunal dans une pièce privée d'un restaurant français coûteux de l'Upper East Side, à New York. Le « mauvais club » s'entassa dans un microbus Volkswagen vert clair pour se rendre là-bas. « Nous avons des cheveux longs, des barbes, et quand nous ouvrimus les portes du microbus, de la fumée s'échappa. C'était une scène classique de 1971, un peu comme celle dans *Fast Times at Ridgemont High* », m'a dit un membre du « mauvais club ». Quand ils arrivèrent au restaurant, on leur montra les sièges qui leur avaient été assignés : disséminés dans la pièce, de façon qu'il n'y ait pas plus de deux chevaliers à une table. « Ils nous ont délibérément séparés. Nous étions nettement surpassés en nombre, m'a dit l'un d'entre eux. Nous avons été amenés à New York pour qu'ils puissent nous donner une fessée. » Le club fut effrayé par la présence de membres parmi les plus éminents de la société, y compris McGeorge Bundy, Jonathan Bush, Tex McCrary et R. Inslee Clark Jr. Après le cocktail et le dîner, un chevalier, qui est maintenant acteur à Los Angeles, fit un discours éloquent pour expliquer pourquoi son groupe en était arrivé à la décision d'élire des femmes. À un moment de ce discours, McGeorge Bundy, tapant avec son coude le patriarche assis à côté de lui, fit cette blague à voix haute : « Alors la Mère Denis vient au dîner ? », ce qui fit rire les patriarches. Quand l'acteur termina son discours en déclarant que rien ne se passait dans le « tombeau » à quoi des femmes n'auraient pu participer, Jonathan Bush « sauta de sa chaise comme s'il avait une chandelle romaine dans son orifice », m'a dit un participant à cette réunion, et riposta : « Alors vous, les gars, ne savez pas profiter des lieux. » Les chevaliers furent amenés à se demander, comme me l'a dit l'un d'eux : « Qu'est-ce que les anciens pouvaient bien faire là dedans ? »

Puis les patriarches prononcèrent leur discours : c'étaient eux qui payaient les factures, par conséquent, le club était à eux, et il n'y aurait donc pas de femmes aux Skull & Bones. Plusieurs diplômés se levèrent pour dire que le « mauvais club » « ne réalisait tout simplement pas » et qu'il ne comprenait pas « de quoi il s'agissait ». Le seul d'entre eux qui soutint les chevaliers fut

Inslee Clark Jr., le directeur des admissions de Yale de 1965 à 1970, qui avait poussé son université à admettre plus de gens venant des minorités, des étudiants des écoles publiques et, finalement, des femmes. Mais quand il alla jusqu'à prétendre qu'élire des femmes pourrait véritablement profiter à la société secrète, les patriarches furent bouleversés. « Il nous a défendu, en disant que c'était une grande idée, et il a mis beaucoup de chaleur dans ces propos, m'a dit un membre du "mauvais club". Les autres avaient beaucoup d'attitudes machos du genre : les femmes ne sont pas assez rudes et dures pour pouvoir jouer au *boodleball*. » Finalement, les patriarches posèrent un ultimatum : si le club de 1971 insistait pour sélectionner des femmes pour le club de 1972, ils scelleraient le « tombeau » et le fermentaient pour un an. L'issue qu'ils offraient au « mauvais club » était de rester au restaurant et de choisir, avec eux, les quinze hommes qui allaient être approchés. Huit chevaliers sortirent. Les sept restants élurent les hommes qui allaient appartenir au club 1972.

Même aussi tardivement qu'en 1983, les chevaliers étaient en général intransigeants pour préserver le caractère unisexué de l'entité skullbonienne. Quand un diplômé plus ancien revenait au « tombeau », il leur demandait si la discussion sur l'admission des femmes avait repris. « On n'en parle pas, répondaient-ils, et elle n'aura sans doute plus jamais lieu. » En 1986, des chevaliers essayèrent encore une fois, sans succès, de faire accepter des membres féminins.

Jusqu'en 1991, la façon dont une femme pouvait s'approcher le plus des Skull & Bones – hormis le travail de restauration d'arr – était d'épouser un skullbonien. Elle pouvait alors assister à la cérémonie de mariage Skull & Bones, qui comporte essentiellement des rites initiant la nouvelle mariée dans la famille skullbonienne. Parfois, l'aura des Skull & Bones va jusqu'à être le premier critère dans le choix d'une femme. Dans son journal intime d'août 1922, Farwell Knapp (S&B 1916) était au supplice de demander en mariage une amie qui n'était pas au niveau des standards de la société secrète : « Hester a raison, quand même, en ce qui concerne la qualité des femmes du club. Elles vont assez bien avec leurs maris respectifs et, sans doute, de certains points de vue, elles leur sont supérieures. Mais, globalement, je ne pense pas. Le club est généralement censé être – et est –

composé des meilleurs hommes de la classe. Tout le monde a une haute estime de soi. Dans la mesure où j'en suis conscient, et dans la mesure où je suis capable de faire montre d'une analyse froide et impartiale, c'est une étoffe de haute qualité. Mais je ne pense pas que leurs femmes le soient. Hester constitue la seule exception : elle est rare et unique... Elle serait et a été reconnue comme une star par tous ceux qui la connaissent. Aussi suis-je satisfait du fait que Kin ait aussi acquis une réputation de star. Stewart, Walker et moi restons, et (selon Hes) c'est sur nous que repose le devoir solennel d'élever le niveau moyen. Même Dieu ne sait pas ce que Stewie fera. Et personne, parmi nos amis, ne peut imaginer quelle sorte de femme pourrait correspondre à Walker ou à moi [...]. En supposant que je prenne Hen Bayne, cela n'élèverait pas la moyenne aux yeux d'un observateur occasionnel, qui pourrait la voir comme étant suffisamment plaisante, mais certainement pas comme une star [...]. Mais je ne me sens pas l'obligation d'épouser la "femme la plus extraordinaire du monde" uniquement pour élever la moyenne du club. Et, de toute façon, on ne peut pas se marier pour contenter un ami. Si ma femme me satisfait, au diable le reste. [...] Sacrebleu ! J'espère que je vais arrêter de discuter de cela avec moi-même. »

Knapp s'est marié avec Hen Bayne le 23 juin 1923, et il écrivit dans son journal, à propos de la cérémonie de mariage Skull & Bones :

« Jour du mariage.

J'ai rassemblé alors tous les GB présents – plus de vingt, une quantité inhabituelle –, puis nous amenâmes Hen à l'étage, dans la chambre de l'Oncle. Là, nous eûmes un mariage skullbonien – un bon mariage. Hen, assise au milieu, s'en délecta – comme je savais qu'elle allait le faire. Rat, Phil et Cliff étaient assis côte à côte en travers d'un lit, se serrant les mains en pleurant un petit peu – cela signifiait tant pour eux, et les toucha de façon si exactement juste. (Quand Rat est venu me voir à la réception, ses yeux étaient remplis de larmes et il ne pouvait rien dire. Nous nous sommes seulement serré les mains, en silence.) »

Knapp adjoignit à son journal une lettre sur la cérémonie, qu'il avait reçue d'un camarade de club, H. Phelps Putnam : « Le mariage n'était pas raté, comme tu pensais qu'il serait – n'est-ce pas ? Je l'ai apprécié. J'ai pensé que c'était un des meilleurs mariages. Et j'ai particulièrement aimé la partie B... :

Hen était tout à fait comme il faut pour cela, et elle a montré qu'elle sentait exactement ce qu'il fallait, ce qui était le plus plaisant – et il y a si peu de filles, sacrebleu !, qui peuvent traverser cela correctement. »

En général, un skullbonien invite à son mariage ses quatorze camarades de club et des connaissances parmi les patriarches. Lors de la cérémonie ou, si les circonstances ne le permettent pas, à un autre moment pendant les festivités du week-end, les patriarches se rassemblent dans une autre pièce, séparément du reste des convives, et forment un cercle en se tenant par les bras. Puis ils font signe aux mariés d'entrer dans ce cercle et de se tenir au milieu pendant que le groupe chante. Cette cérémonie privée ne s'harmonise pas toujours bien – ce qui n'est pas surprenant – avec le reste de la réception de mariage. « Cela rendait mes parents fous, m'a dit une épouse de skullbonien des années 1960. Tout le temps, je pensais : "S'il te plaît, que cela se termine !" » Jusque vers 1963 approximativement, les Skull & Bones distribuait, à chaque nouveau couple marié, une grande et belle horloge grand-père achetée grâce aux fonds donnés par les quatorze camarades du club, mais apparemment ces cadeaux devinrent trop chers, ou peut-être que trop de skullboniens eurent trop de mariages. (« La nôtre était plutôt une horloge grand-mère. Au moins elle carillonnait », m'a dit une mariée des années 1960.)

Une femme, sœur d'une mariée skullbonienne, m'a dit comment elle avait réussi à regarder toute la cérémonie secrète du mariage, dans les années 1960. Un groupe d'une vingtaine de skullboniens emmena le couple dans une grange, à l'autre extrémité du complexe où les festivités se déroulaient. « Tout le monde devait être exclu, mais je ne me sentais pas d'humeur à être exclue », m'a-t-elle dit. Alors elle s'est cachée dans le grenier de la grange. Pendant la cérémonie, que célébrait un patriarche de soixante-quinze ans environ, les skullboniens, vêtus de robes noires et coiffés de capuches, ont entonné des chants dans un drôle de langage. Alors que la mariée, bouche bée, baissait les yeux durant la cérémonie, les hommes parlaient de fantômes en agitant, au-dessus d'un cercueil, un objet qui ressemblait à un bâton. « C'était étrange, étrange, ajouta cette femme. C'était ritualiste, presque païen. Ils s'étendirent sur le fait que si n'importe qui d'entre eux se trouvait en difficulté, les autres viendraient à sa rescousse, y compris financièrement.

Il y avait une emphase dans ce vœu d'aider pour toujours votre frère. Je me souviens d'avoir pensé que cela me rappelait une cérémonie de passage des Jeannettes aux filles scoutes, ce qui a lieu, disons, aux alentours du passage au second degré scolaire. Mais j'étais également un petit peu effrayée parce que ces gars-là – et il y avait là aussi des personnes plus âgées – avaient l'air réellement sérieux. » Elle n'était apparemment pas effrayée au point d'être silencieuse, cependant. Vers la fin de la cérémonie, m'a-t-elle dit, le côté grotesque de ce qu'elle était en train de regarder lui apparut. « À la fin, je ne pouvais plus le supporter, je riais tellement fort. Je me suis levée et j'ai crié : "Vous êtes pleins de merde !" » Choqués, les skullboniens la regardèrent. Cinq ou six coururent vers l'escalier du grenier et l'un d'eux lui intima : « Vous ne devez jamais parler de cela à personne. » Quand elle demanda : « Est-ce que vous me menacez ? », les skullboniens ne répondirent pas. « J'étais un peu intimidée, m'a-t-elle dit, en ricanant, mais si c'est ce qu'ils font chez les Skull & Bones, tous ces leaders du monde libre, alors nous sommes dans une grande difficulté. J'ai soixante-deux ans et je ne pense pas que, au cours de toute ma vie, j'aie jamais été aussi surprise qu'alors. Tout cela était tout simplement trop bizarre. »

Dans une série d'événements qui ont fait la une des journaux nationaux, la promotion des skullboniens 1991 a finalement approché des juniors féminines. « Être membre des Skull & Bones constitue souvent un problème, une source de ridicule et, à l'occasion, un bon moyen de perdre un ami. Un skullbonien est très rarement encore considéré comme un honneur, et jamais comme représentatif de la tendance générale de Yale », a expliqué le club 1991 dans une lettre de six pages, écrite aux patriarches. Cette lettre exprimait la frustration à propos de la réputation des skullboniens d'être « discriminateurs de façon flagrante et bigote ». Les patriarches, non émus, changèrent les serrures du « tombeau » et menacèrent de fermer le club afin « d'éviter ou de décourager les tentatives non autorisées de modifier les traditions de la société », qui ne tolérerait pas l'introduction de femmes, malgré sa révérence à la déesse comme muse. Après que les seniors eurent contacté des avocats influents et menacé de poursuivre les skullboniens pour rupture de contrat, les patriarches offrirent un compromis « égal mais séparé » : les seniors pouvaient approcher dix femmes et dix

hommes. Les membres du club mixte seraient admis à dîner ensemble, mais quand arriverait le temps de mener des activités intimes – les « histoires de vie » et le C.B. –, le groupe devrait se diviser en deux selon le sexe. Les seniors refusèrent cette offre, car ils devinaient que les femmes se sentiraient considérées comme étant de deuxième catégorie.

En 1991, après qu'environ huit cents membres eurent voté par courrier, les skullboniens acceptèrent, à une petite majorité, l'admission des femmes. Mais au début de septembre, le jour précédant l'initiation des femmes, une faction menée par le patriarche William F. Buckley (S&B 1950) obtint du juge de la cour supérieure de New Haven, Donald Celotto, un ordre qui empêcha temporairement le club 1991 d'initier les neuf hommes et les six femmes qui avaient été sélectionnés. Résultat : la cérémonie fut annulée. Les plaignants soutenaient qu'admettre des femmes mènerait, dans un « avenir à moyen terme », à des « viol entre amis » et que, avant que des femmes puissent être admises dans la société, un changement des règlements était nécessaire. Les skullboniens tinrent un second vote le 24 octobre. Plus de quatre cent vingt-cinq membres vinrent au « tombeau », et des centaines d'autres votèrent par procuration. Les votes donnèrent trois cent soixante-huit contre trois cent vingt, en faveur de la possibilité d'élire des femmes dans la société. Ces dernières furent donc initiées le dimanche 27 octobre, avec les neuf hommes élus. Les sénateurs David Boren et John Kerry révélèrent, après, qu'ils avaient voté pour l'admission des femmes. George Bush et George W. Bush n'ont jamais confessé comment ils avaient voté, même si George W. pourrait avoir donné un indice lorsqu'en 1994 il déclara à Lynn Novick, diplômée de Yale en 1983 et productrice de PBS, que Yale « avait dégénéré depuis qu'elle avait admis des femmes ». Quant à George Bush (père), il a déclaré, pendant sa campagne présidentielle de 1988, qu'il n'était pas forcément disposé à laisser entrer des femmes au sein de la société⁷.

⁷ Un autre indice pourrait être trouvé dans le lobbying énergique mené par Jonathan Bush contre la permission donnée aux femmes d'entrer dans la société. Au cours de l'été 1991, un patriarche qui avait dirigé le « mauvais club » reçut un coup de téléphone personnel de Bush. Sa petite amie, qui était au courant de la situation, répondit : « Ah, est-ce que c'est à propos du résultat ? » Bush lui raccrocha au nez. « C'est comme cela qu'ils l'appelaient : le « résultat », m'a dit le patriarche. Quand, plus tard, il me rappela, c'est moi qui décrocha. Il dit : "Je vous téléphone pour vous dire que j'espère que vous allez voter contre l'admission des femmes." J'ai ri et lui ai répondu : "Visiblement, vous ne vous rappelez pas qui je suis. J'étais dans le groupe qui a, le premier, proposé d'élire des femmes, alors j'espère vraiment que nous admettrons des femmes." Alors il raccrocha. »

Aujourd'hui, certains anciens des Skull & Bones se sont dissociés de la société à cause du vote de 1991, pas seulement parce que les femmes y ont été admises, mais aussi pour la façon dont elles l'ont été. Le club de 1991 « a menti », a déclaré un patriarche skullbonien des années 1950, un de ceux qui sont intervenus pour arrêter le vote. « Ils nous ont dit qu'ils allaient solliciter les membres avec l'esprit ouvert et tenir des rencontres dans tout le pays. Et qu'ils ne s'étaient pas encore fait d'opinion. Mais c'était un travail de marchand : ils n'ont pas essayé de présenter notre opinion et ils savaient déjà ce qu'ils allaient faire. Les Skull & Bones ne sont plus ce qu'ils étaient. » D'autres patriarches montrent un visage agréable lorsqu'ils discutent de l'admission des femmes. Un membre de l'administration de la Russell Trust Association a insisté devant moi, disant que les « skullboniens avaient changé afin de continuer à refléter la diversité grandissante du corps étudiant de Yale – ils sont aussi diversifiés que Yale ». Quand je lui demandai si les Skull & Bones avaient changé depuis l'admission des femmes, il répondit : « De ma proche observation, pas du tout. Une vingtaine ont aujourd'hui une idée générale beaucoup plus vaste du sexe opposé, comme de quelque chose d'autre qu'un objectif potentiel. Cela a été un changement bénéfique. Il y a moins de souci sur la capacité à maintenir des amitiés et sur celle de ne pas être pris par un jeu garçon-fille. Chaque club est un peu différent, car les clubs ne se reconstituent jamais complètement ou ne se perpétuent pas eux-mêmes. Félicité conjugale fait toujours partie des discussions, mais c'est certainement moins obscène que cela l'était à mon époque, et sans doute plus pertinent. »

CHAPITRE VI

LE RÉSEAU

Pendant la première campagne politique de George W. Bush, celle qui concerne son élection au Congrès en 1978, des gens ont commencé à insinuer que son implication et celle de sa famille dans des organisations comme les Skull & Bones, la CIA et la Commission trilatérale avaient corrompu ses capacités à agir de manière loyale. Dans *First Son* (« Le Premier Fils »), la biographie de Bush écrite par Bill Minutaglio, est rappelé un débat radiodiffusé l'après-midi, dont le modérateur était Mel Turner, l'hôte des *talk-shows*.

Turner, grand connaisseur du Texas occidental, voulait savoir si le jeune Bush était l'instrument d'une sorte de gouvernement de l'ombre. C'était la même question que d'autres avaient posée à son père lorsqu'ils l'avaient qualifié de « instrument des faiseurs de rois de la côte est » : « Êtes-vous mêlé, ou connaissez-vous quelqu'un qui soit mêlé, au "monde à gouvernement unique" ou à la Commission trilatérale ? »

Bush junior, qui avait dit aux gens qu'il était fatigué d'être harcelé de questions à propos de ses relations avec l'*establishment* de la côte est par le biais

de son père, était bouillonnant de colère. « Je ne serai influencé par personne, y compris par mon père », dit-il sur un ton mordant. En sortant du restaurant, il était encore blanc de rage et il refusa de tendre la main à Turner. « Toi, espèce de trou du cul ! », entendit siffler Turner en s'éloignant.

Le démocrate Kenr Hance, qui suivait de près les accusations d'élitisme décrivant publiquement W. Bush comme quelqu'un qui « chaussait les basques de son père », écrivait le *skullbonien*. Les dénonciations d'appartenance à un puissant réseau de sociétés d'élites, théories que George W. Bush, dans son autobiographie *A charge to Keep* (version française : « Avec l'aide de Dieu », éditions Odile Jacob), décrit comme étant « le genre d'accusations "relieuses-de-points-aléatoires" qu'il est virtuellement impossible de réfuter », avaient frustré son grand-père et semblaient avoir contribué à provoquer des incon vénients pour la présentation d'une partie du *curriculum vitae* prestigieux de son père. Dans un entretien de 1966 au *Yale Daily News*, le sénateur Prescott Bush se cabra devant la supposition que le Sénat était contrôlé par des membres d'un groupe de l'*establishment*. Fay Vincent m'a dit que, lorsqu'il appela George H. W. Bush pour le consoler d'avoir perdu la nomination présidentielle républicaine de 1980 contre Ronald Reagan, le candidat fatigué soupira : « Fay, laisse-moi te dire quelque chose. Si jamais tu décides de concourir pour obtenir un poste, n'oublie pas que le fait de venir d'Andover, de Yale, des Skull & Bones et de la Commission trilatérale constitue un grand handicap. Les gens ne savent pas ce que ces institutions sont en réalité, alors ils ne savent pas d'où tu viens. C'est vraiment un grand, grand problème. » Un *skullbonien* des années 1960, proche de la famille Bush, émettait l'opinion que « la famille est très fatiguée (par ces théories de la conspiration), mais considère cela comme toutes ces choses qui arrivent en politique – des choses qu'on invente sur vous ».

C'est sans doute George H. W. Bush qui encouragea alors son fils à exprimer si bruyamment et sans hésitation son dédain – et sa distance – envers l'élire du Nord-Est qui façonnait la dynastie politique de sa famille. Après avoir été diplômé, en 1968, George W. Bush ne revint pas à Yale avant 1991, à l'occasion de la cérémonie de remise du diplôme d'honneur de son père. Et même alors, il se plaignit parce qu'il sentait que l'université avait pris trop de temps pour lui accorder cette reconnaissance. Les dénonciations

accréditées de George W. ont particulièrement visé Yale : il s'est moqué du « snobisme intellectuel » de son *alma mater*, un endroit qui, selon lui, résume « une certaine attitude de la côte est » et une « arrogance intellectuelle » qu'il trouve repoussante. Il a déclaré alors que « les gens à Yale se sentaient si intellectuellement supérieurs et si justes » qu'il voulait « se séparer des snobs », et s'éloigner de Yale. Quand il accepta finalement de parler à Yale en 2001, il utilisa ce podium comme une occasion de rire de l'éducation qu'il avait reçue dans cette université.

« Le plus grand avantage d'être Skull & Bones, m'a dit un *skullbonien* diplômé dans les années 1980, c'est le profit à tirer de la participation à un réseau. Dans le reste du monde, vous arrivez à connaître les gens grâce à une situation accidentelle, ou par choix. Chez les *skullboniens*, vous rencontrez des gens que vous ne rencontreriez pas autrement. C'est une "organisation contraignante" au sein d'un groupe de personnes remarquables, y compris par le biais des filiations. » Cette « organisation contraignante » est hautement efficace. La liste des membres influents des Skull & Bones est limitée, en particulier parce que, avec seulement quinze nouveaux initiés chaque année, elle n'atteint jamais plus de huit cents individus environ. Il pourrait sembler que ce ne soit pas une petite coïncidence si un petit club universitaire a, d'une manière ou d'une autre, réussi à engendrer trois présidents des États-Unis. (En effet, chaque président qui a fréquenté Yale comme étudiant a été un membre des Skull & Bones.) Et les événements récents paraissent suggérer que, à l'approche du deux centième anniversaire de la société secrète, ce nombre pourrait facilement augmenter : au moment où j'écris, la campagne présidentielle 2004 se prépare à être l'occasion d'un premier duel entre *skullboniens* : George W. Bush (S&B 1968) contre le sénateur John Kerry (S&B 1966).

« C'est extraordinaire de constater à quel point, jusqu'au milieu du XX^e siècle, la direction de Yale a été si fortement dominée par les Skull & Bones », m'a dit le professeur Gaddis Smith. Les *skullboniens* protégeaient leurs membres. En 1873, par exemple, deux étudiants, l'un chevalier *skullbonien*, l'autre, étudiant neutre, étaient menacés d'expulsion pour avoir échoué aux mêmes examens. L'étudiant neutre a été suspendu pour un semestre et ne put repasser ses examens avant le semestre suivant, tandis que l'autre a continué

ses études et reçu la permission de se représenter aux épreuves dans l'espace de six semaines. Dans une publication, un professeur membre des Skull & Bones a justifié cette contradiction en soutenant que cet étudiant constituait un « cas spécial ». Ce type d'épisodes a amené l'*Iconoclast*, une publication de Yale au XIX^e siècle, à soutenir : « Nous croyons que les Skull & Bones constituent, directement et indirectement, le fléau de l'université de Yale. » En 1928, quand le régime disciplinaire de Yale était encore organisé selon un système honorifique par un conseil d'étudiants, six des huit représentants des classes de seniors dans le conseil, y compris son président, étaient des skullboniens. Informé, à plusieurs occasions, qu'un autre skullbonien était soupçonné de tricher lors des épreuves, le conseil ne fit rien. Quand finalement une délégation des élèves de la classe du tricheur réclama une explication, les skullboniens du conseil déclarèrent tout simplement qu'ils préféraient ne pas avoir à s'occuper de ce camarade de classe particulier. L'année suivante, Yale élimina le système d'honneur.

Quand le *U.S. News & World Report* demanda à George Herbert Walker Bush en 1969 pourquoi il avait choisi de s'inscrire à Yale, il répondit : « Ma famille était traditionnellement liée fortement à Yale. Beaucoup de mes oncles, un frère aîné et mon père sont allés là-bas. Nombre de mes amis aussi étaient inscrits dans cette université. » Il aurait aussi bien pu parler des Skull & Bones. Son père, le sénateur Prescott Bush, son frère Jonathan Bush, ses oncles John Walker et George Herberb Walker Jr., son cousin George Herbert Walker III, son petit-cousin Ray Walker, et de nombreux amis proches de la famille avaient juré allégeance à 322. Les relations que ces membres de la famille apportaient, non seulement étendaient le réseau de George Bush, mais permettraient aussi à son fils de rejoindre lui-même ce réseau – que va probablement rallier aujourd'hui une autre Bush : la fille de George W., Barbara, en avril 2003.

Les propres relations skullboniennes de Prescott ont elles-mêmes été très fructueuses. La maison d'investissements bancaires W. A. Harriman & Company était dirigée par W. Averell Harriman (S&B 1913), Roland Harriman (S&B 1927) et le beau-père de Prescott, George Herbert Walker, qui n'était pas lui-même skullbonien, mais avait un fils skullbonien, George Herberb Walker Jr. (S&B 1927) et un petit-fils skullbonien, George Herbert

Walker III (S&B 1953). Les Harriman ont embauché Prescott à l'âge de trente-trois ans, dans ce qui était alors la plus grande banque privée des États-Unis. Il avait déjà obtenu son premier emploi, à sa sortie de l'université, par le biais d'un autre skullbonien, Wallace Simmons (S&B 1890), propriétaire des quincailleries Simmons. Prescott revenait souvent au « tombeau » des Skull & Bones pour occuper des fonctions de patriarche et assister aux dîners du jeudi soir. Un skullbonien se rappelle que, pendant l'année académique 1958-1959, il l'a vu au « tombeau » au moins cinq fois.

Averell Harriman, dont la carrière illustre comporterait des fonctions telles que celles de gouverneur de New York et d'ambassadeur en Union soviétique pendant la Seconde Guerre mondiale, fut d'abord approché par la société secrète. « Cela m'a donné un objectif, a-t-il dit près de trois quarts de siècle plus tard. Je me moquais du club Porcellian de Harvard. Il était trop satisfait de lui. Mais en rejoignant les skullboniens, on devait faire quelque chose pour Yale. » Harriman a pris très au sérieux ses engagements skullboniens. Dans leur livre de 1986, *The Wise Men : Six Friends and the World They Made*, les auteurs, Walter Isaacson et Evan Thomas ont rapporté que « Harriman revenait régulièrement au « tombeau » sur la rue High Street, se lamentant même, une fois, que ses obligations, en tant que chef des négociations de Paris sur la guerre du Vietnam, l'empêchaient d'assister aux réunions. Son engagement au code du secret skullbonien était si complet que, lors des conversations aux dîners annuels, il parlait ouvertement des affaires de sécurité nationale. Il a refusé cependant de dire quoi que ce soit à sa famille concernant les skullboniens. Peu après être devenue la troisième femme de Harriman, en 1971, Pamela Churchill Harriman reçut une lettre étrange, écrite en hiéroglyphes. "Oh, c'est quelque chose de skullbonien, lui dit Harriman. Je devrais te dire des choses de temps en temps. Non, je veux dire que je ne peux rien te dire à ce sujet." Quand Harriman transportait des documents secrets entre Londres et Moscou pendant la Seconde Guerre mondiale, il choisissait comme combinaison de sa valise diplomatique les chiffres 322. »

En fait, la famille Harriman avait longtemps prospéré grâce aux relations skullboniennes. Stuyvesant Fish (S&B 1905) avait aidé le père de Harriman à se lancer dans les grandes compagnies de chemin de fer. En 1904, E. H.

Harriman (qui allait avoir deux fils skullboniens) promit de lever des fonds de campagne pour Théodore Roosevelt si, en retour, ce dernier faisait du sénateur Chauncey Depew (S&B 1856), qui était un appui pour les chemins de fer, l'ambassadeur des États-Unis en France. Après que Harriman eut rassemblé les fonds, Roosevelt renia sa promesse. Harriman essaya de se réconcilier finalement avec lui en lui envoyant l'avocat Maxwell Evarts (S&B 1884) comme émissaire pour adoucir les choses. En tant que gouverneur de New York dans les années 1950, Averell Harriman embaucha Jonathan Bingham (S&B 1936) comme secrétaire. Bingham, qui resta avec lui quatre ans, allait plus tard devenir membre du Congrès des États-Unis, officiel du Département d'État et diplomate aux Nations unies.

Les Harriman créèrent la W. A. Harriman & Company avec l'aide financière de skullboniens tels que Percy Rockefeller (S&B 1900), qu'Averell convainquit aussi de contribuer à beaucoup d'autres de ses entreprises, et même à la compagnie de construction d'avions de son beau-frère, en 1929 (pour environ dix mille dollars). Ils ont également embauché de nombreux diplômés de Yale, tels que Walter Camp Jr., fils de Walter Camp (S&B 1880). Quand Averell et Roland ont créé la banque Harriman Brothers & Company en 1927, ils prêtèrent quatre millions de dollars au chevalier Woolley (S&B 1917) pour qu'il puisse devenir un partenaire et le nommèrent alors responsable. « Voilà quatre millions, dit Averell à Woolley. Vas-y et dirige la banque. »

Même l'idée de faire fusionner W. A. Harriman avec Brown Brothers naquit chez les camarades de clubs Skull & Bones dès 1920. Les partenaires gestionnaires de Harriman Brothers, le chevalier Woolley et Prescott Bush (vice-président de W. A. Harriman), les deux principaux partenaires de Harriman, avaient été, au « tombeau », de bons amis de Roland Harriman. Les partenaires Brown Brothers, Robert A. Lovett (S&B 1918, un des hommes approchés à la base navale de West Palm Beach) et Ellery James (S&B 1917), étaient aussi des skullboniens d'à peu près la même période. En 1930, l'idée de fusion refit surface lorsque Woolley, Prescott Bush et James jouaient aux cartes dans un train, en revenant d'une réunion de promotion à Yale. En l'espace de deux semaines, les deux compagnies se mirent d'accord sur un partenariat, même s'il restait une question non résolue : le nom de la

nouvelle compagnie. Averell Harriman refusait de conserver le nom de Brown Brothers & Company, et le partenaire senior Brown Brothers, Thatcher Brown, rejetait le nom Harriman et Brown Brothers. Les hommes formèrent un comité avec des vieux amis des deux familles, auxquels ils demandèrent de voter pour un nom. Les avis étaient partagés, et le président du comité, Frederick Allen (S&B 1900), opta finalement pour le nom de Brown Brothers Harriman & Company. Encore en 1972, neuf des vingt-six partenaires de Brown Brothers Harriman étaient des skullboniens¹.

Avant même que George Bush n'arrive à Yale, ses relations familiales skullboniennes semblent avoir fortement influencé sa vie. Le 2 septembre 1944, le lieutenant Bush et son équipage reçurent l'instruction d'attaquer une installation radio à Chi Chi Jima, à partir de laquelle les Japonais suivaient les routes des bombardiers américains qu'ils avaient repérés. William Gardner « Ted » White (S&B 1942), qui était un officier d'artillerie sans entraînement pour l'aviation navale, demanda à Bush de le laisser venir comme observateur. Bush (et ensuite son commandant) accorda à White la permission de voler avec lui, et de remplacer Leo Nadeau, le canonier de tourelle régulier. À mi-chemin du piqué de soixante degrés de Bush vers la station radio, les Japonais abattirent son avion, un Grumman TBF Avenger. Bush jeta les bombes, qui détruisirent les installations radio, puis sauta en parachute pour se mettre en sécurité avant que l'avion ne se fracasse. Mais White et l'autre membre de l'équipage, l'officier Delaney, furent tués. Depuis lors, Nadeau, le tireur régulier, est tourmenté par l'idée que l'avion lui était plus familier qu'au lieutenant White et que, si c'était lui qui avait été à son bord, il aurait été capable d'amener Delaney et lui-même en sécurité.

Environ trois ans plus tard, Bush raconta son histoire en privé, lors d'une « histoire de vie ». « Je souhaiterais ne pas l'avoir autorisé à voler, » aurait-il dit cette nuit-là. Un camarade skullbonien de 1948, Lud Ashley, s'est rappelé que Bush avait alors révélé que son « cœur était brisé. Qu'il avait ressassé cette affaire cent mille fois et en avait conclu qu'il n'aurait rien pu faire... Il ne se sentait coupable de rien de ce qui était arrivé dans l'avion... Mais

¹ Beaucoup d'autres skullboniens ont créé des partenariats du même type dans différents domaines de la vie sociale. Par exemple, William H. Donaldson (futur président de la bourse de New York) et Dan W. Lufkin, tous les deux membres skullboniens de l'année 1953, furent les cofondateurs de Donaldson Lufkin & Jenrette, la firme de start-up la plus réussie à Wall Street dans les années 1960.

l'événement était la source d'une vraie douleur pour lui... Cela l'avait déchiré, véritablement angoissé. C'était si frais dans sa tête. Il ressentait une réelle amitié envers cet homme... Il avait décrit l'espèce de panique calme qu'il avait ressentie à l'avant de l'avion, ne voyant pas les deux équipiers derrière, et puis la fumée, la perte de contrôle de l'avion, l'angoisse de perdre de l'altitude et de ne pas voir de mouvement, rien, pas d'effort pour s'éjecter (de la part des deux membres de l'équipage). Puis le moment horrible où il faut choisir entre sauter et se crasher avec l'avion. »

À Yale, le fils de Prescott, George, reçut le grand honneur d'être le dernier à être approché par les Skull & Bones, une élection qu'il méritait, selon les dires de tout le monde : pas seulement en héritage, mais parce qu'il étudiait les Phi Bêta Kappa et était capitaine de l'équipe de base-ball. Finalement, ses nouvelles relations skullboniennes allaient aussi devenir personnelles. Alexander Ellis Jr. (S&B 1944), futur directeur d'assurances et camarade de chambre du futur sénateur John H. Chafee (S&B 1947), épouserait la sœur de Bush, Nancy (Bush, Chafee et James L. Buckley [S&B 1944], futur sénateur et juge de la cour d'appel, seraient témoins au mariage).

Après avoir été diplômé de l'université, en 1948, George Bush avait plusieurs possibilités de carrière. Brown Brothers Harriman a commencé à rompre avec sa propre règle contre le népotisme – Prescott était alors encore un partenaire – et offrit un poste à Bush. Mais celui-ci refusa. Il avait aussi le choix de travailler pour son oncle George Herbert Walker Jr. (S&B 1927), chez GH Walker & Co. Investments à Saint Louis. Mais au lieu de cela, il se tourna vers un autre skullbonien, Neil Mallon (S&B 1917), que Roland Harriman avait placé, sur la suggestion de Prescott, comme président de Dresser Industries, une compagnie pétrolière qui faisait des affaires dans le sud-ouest des États-Unis. Cette année-là, Mallon embaucha Bush comme unique stagiaire de la compagnie, en lui promettant : « Tu auras la chance de la diriger un jour. » Quand Bush quitta la compagnie, deux ans et demi plus tard, Mallon lui avait appris comment on finançait une compagnie pétrolière indépendante. Bush était si dévoué envers son mentor qu'il prénommerait un de ses fils Neil Mallon.

En 1950, il quitta Dresser Industries pour créer la Bush-Overbey Oil Development Co., qui possédait comme capital initial la somme de trois

cent cinquante mille dollars, amassée par son oncle George Herbert Walker Jr. Quant à Prescott, il avait apporté cinquante mille dollars. Eugène Meyer, éditeur du *Washington Post* et client de la Brown Brothers Harriman, contribua à hauteur de cent mille dollars, pour moitié à son nom et moitié à celui de son gendre, Phil Graham. Plusieurs autres skullboniens, parmi lesquels Lud Ashley, investirent leur argent dans Bush-Overbey. Plus tard, quand Bush dirigea Zapata Oil Company, il embaucha Robert H. Gow (S&B 1955), qui devint finalement le président de Zapata après le départ de Bush. Celui-ci persuada plusieurs skullboniens d'investir dans cette compagnie. L'un d'eux engagea au moins quarante mille dollars, pour finalement vendre ses parts en empochant un bénéfice de presque trois cents pour cent. Un autre fit suffisamment de profits pour effectuer le paiement d'une maison. « La famille, Yale, le pays, notre groupe, voilà les forces motrices », expliqua au reporter Bob Woodward, un membre du club de 1948. Bush « travaille à cela [...], ils forment une famille élargie ».

Après que Bush eut perdu la course sénatoriale de 1964 contre Ralph Yarborough, William F. Buckley (S&B 1950) – approché, dit-on, par la future star du club sportif des *Boston Celtics*, Tony Lavelli, qui rompit sa carrière athlétique après avoir été approché par Bush – l'invita à l'aider à rassembler le parti républicain en participant à un symposium organisé par la revue *National Review* de Buckley. Ce symposium permit de revitaliser la carrière politique de Bush. En 1987, ce dernier accepta de participer à un débat parmi les candidats présidentiels du Vieux Grand Parti (les républicains), dont le modérateur était Buckley. Celui-ci vint plus tard en aide à Bush (en 1989), qui essayait en vain de forcer la nomination de John Tower au poste de secrétaire à la Défense. « Je veux te remercier pour tout ce que tu as fait au cours du dernier mois ou plus, pour m'aider dans la nomination de John Tower comme secrétaire à la Défense, écrit Bush à Buckley en mars de cette année. Je suis convaincu que nous avons fait la chose juste en soutenant cette nomination. Nous avons défendu le droit du Président d'avoir sa propre équipe. [...] Je te remercie encore pour tes efforts diligents. C'est agréable de savoir que tu étais là quand nous avons besoin de ton appui. »

John Ashley était un autre skullbonien avec qui Bush avait une relation de loyauté et vers qui il se tournait souvent pour des conseils. Cela, aussi bien

avant d'accepter la présidence du Comité national républicain de 1973 que pendant les années où tous les deux étaient membres de la Chambre des représentants, Bush en tant que républicain du Texas, Ashley comme démocrate de l'Ohio. Pendant la présidence de Bush, beaucoup de groupes ont mis publiquement en question l'éthique de sa relation avec Ashley qui, après s'être retiré du Congrès, devint président de l'Association of Bank Holding Companies, qui faisait un lobbying agressif en faveur de la loi de dérégulation bancaire de Bush – une loi qu'Ashley, le principal lobbyiste de Washington pour l'industrie bancaire, avait aidé à rédiger. « C'est presque sans précédent que le chef d'un lobby représentant un intérêt étroitement privé influence directement et immédiatement la politique présidentielle pour le bénéfice financier direct des membres de son groupe », déclara à l'époque Kenneth Guenther, le vice-président exécutif de l'Association des banquiers indépendants d'Amérique.

Dès 1989, Ashley joua un rôle pivot en assistant Neil, l'un des fils de Bush, qui était empêtré dans un scandale sordide d'épargne et de prêts. Les inspecteurs fédéraux soutenaient que Neil, qui avait été un directeur rémunéré de Silverado Savings & Loan, de Denver, entre 1985 et 1988, s'était engagé dans un conflit d'intérêts en approuvant des prêts de cent trente-deux millions de dollars de Silverado à deux de ses partenaires dans son entreprise pétrolière de Denver, JNB Exploration Inc. Un de ces inspecteurs affirmait que les officiels de l'administration Reagan-Bush lui avaient demandé de retarder la saisie de Silverado jusqu'après l'élection présidentielle de 1988. Cette information fut transmise au FBI. En décembre 1989, Neil déclara aux inspecteurs fédéraux qu'Ashley était entré en contact avec lui pour l'aider, « à la demande de papa ». Après cette rencontre, Ashley insista sur le fait que la déclaration de Neil était incorrecte. « J'ai appelé Neil. Il avait besoin d'aide, dit-il aux médias. Je lui ai dit que j'étais disponible pour des conseils et des avis, et que je pensais qu'il en avait besoin. » Mais une lettre que George Bush a écrite à Ashley ce mois-là suggère autre chose : « J'apprécierais toute aide que tu pourrais apporter à Neil. Il m'a dit qu'il n'a jamais eu de rapport avec ce délit d'initié. »

À la demande de George Bush, Ashley a briefé Neil avant son témoignage devant les enquêteurs fédéraux et ceux du House Banking Committee, un

groupe avec lequel Ashley était intimement familier, étant donné sa position. Ashley a aussi aidé l'avocat de Neil à concevoir des stratégies politiques et légales. En résultat de cette aide, le Bureau de supervision de l'économie infligea la punition la plus légère possible à Neil, qui se voyait interdire d'être directeur d'une institution financière – avec quelques exceptions – et devait payer seulement cinquante mille dollars des quarante-neuf millions et demi de dollars que les directeurs de Silverado avaient dû donner à la Corporation fédérale des dépôts d'assurance pour régler cette affaire judiciaire. Toutefois, Ashley organisa et géra un fonds de défense légal, avec des contributions qui couvraient deux cent cinquante mille dollars de factures légales pour Neil. Il aida aussi à régler les deux cents millions de dollars de la poursuite pour négligence engagée contre Neil et d'autres directeurs de Silverado, ce qui épargna à Neil d'avoir à payer tous les coûts importants de sa poche.

George Bush fit de son côté ce qu'il devait faire, eu égard à cette relation. En décembre 1988, maintenant élu président des États-Unis, il nomma Ashley, avec l'ancien sénateur Paul Laxalt, un républicain du Nevada, à la Commission économique nationale, groupe de haut niveau chargé d'étudier le problème du déficit. Quatre ans plus tard, alors qu'il ne lui restait plus que douze jours à effectuer à la présidence, Bush accorda à Ashley, à l'époque visiteur régulier de Camp David, un siège au Conseil des gouverneurs du service postal, ce qu'un juge fédéral invalida par la suite. La décision de Bush avait fait enrager la direction démocrate du Sénat, qui soutint que procéder à des nominations alors que le Congrès était en session rapide représentait un abus de pouvoir présidentiel.

D'autres exemples abondent témoignant du croisement de la vie de Bush avec les skullboniens. Comme l'a dit un autre membre de son club : « Chez les Skull & Bones, nous nous tenons rous ensemble, quinze frères en un seul. C'est l'allégeance la plus solide dans le monde. » Pendant la période où Bush était ambassadeur en Chine, il élaborait l'idée d'une campagne présidentielle avec un skullbonien qui lui avait rendu visite à Beijing (Pékin). « Je vais concourir pour le poste de Président », aurait-il dit à cet homme, qui lui demanda « Pour quelle compagnie ? », ce qui le fit rire. « Les États-Unis. » En 1979, lors d'un dîner à cent dollars l'assiette au Rhode Island, le candidat présidentiel Bush s'est adressé à plus de deux cents invités, parmi lesquels le

sénateur John H. Chafee, qui y assistait lui aussi et en dépit du fait qu'il menait alors la campagne présidentielle rivale, celle du sénateur Howard Baker. Parfois, les Skull & Bones semblaient être partout : en 1976, 1981 et 1985, Bush fut assermenté comme directeur de la CIA et comme vice-président de la Cour suprême de justice par Potter Stewart (S&B 1937), qui assistait fréquemment aux barbecues de la famille Bush.

Le 21 février 1981, un mois après que Bush eut été assermenté comme vice-président des États-Unis, les douze membres encore vivants de son club de 1948, leurs femmes et les veuves des deux camarades décédés tinrent une réunion à Washington, suivie d'un dîner, la nuit, dans le nouveau manoir de Bush. Ce soir-là, parmi d'autres activités, Jack Caulkins lut un poème qu'il avait composé, et qui comprenait une strophe destinée à chaque membre, y compris à Bush, « Vieux Poppy, notre propre V.P. ». Le dimanche, ces skullboniens et leurs épouses firent le tour du Bureau ovale, du bureau de Bush et du Capitole. Un samedi d'octobre 1985, alors que le vice-président Bush affrontait une difficile période politique – ou, pour utiliser les mots de Lud Ashley, « qu'on nettoyait la merde qui lui collait dessus » –, Ashley lui organisa un dîner avec trois autres skullboniens de 1948, afin de lui remonter le moral. Ashley, Thomas W. Moseley, Jack Caulkins, Samuel Walker Jr., Bush et leurs épouses se rassemblèrent dans la demeure d'Ashley, au nord-ouest de Washington. À un moment au cours de la soirée, la réception se mua en une réunion Skull & Bones. Comme l'a raconté Ashley à Bob Woodward : « Moseley, véritable croyant dans la magie que tissent ces relations [...], se leva et déclara : "Et si nous réparions notre sanctuaire intérieur ?" Bush s'enthousiasma et répondit : " Pourquoi pas, pourquoi pas ?" Tout le monde semblait également le désirer, alors je fus moi aussi d'accord. » Puis il a ajouté que Bush paraissait désireux de se décharger des soucis qui pesaient sur lui. « Il était réjoui. Il fut presque le premier à se rendre dans la loge, la bibliothèque que je possède là-bas. Il accueillit très bien les questions le concernant. »

Pendant la réunion, Bush déclara combien il avait été surpris par les attaques des médias contre lui. Il dit à ses camarades de club combien il se sentait affecté par l'« impasse » que constituait la fonction de vice-président, et il fit part de son intérêt de se lancer dans la campagne

présidentielle. Woodward a écrit que Bush affirma au groupe qu'il était déterminé à se jeter dans la course, « qu'il savait combien ce serait dur, et qu'il allait bientôt établir sa propre identité politique ».

Les camarades skullboniens ne se bornèrent pas à lui remonter le moral, ils rassemblèrent aussi des fonds substantiels pour les enchères présidentielles de Bush. Les membres du club 1948 George H. Pfau Jr., Jack Caulkins et William Judkins Clark s'engagèrent dedans, et Clark rassembla au moins quatre cent mille dollars en contributions de campagne. En 1992, la campagne Bush nomma Frederick W. Smith (S&B 1966), le fondateur de Federal Express, à son conseil de direction des affaires et de l'industrie, qui regroupait cent directeurs apportant l'appui du monde des affaires à la réélection de Bush. Smith accueillait les pourvoyeurs de fonds.

Les faveurs allèrent évidemment dans les deux directions. En 1990, Bush, en tant que président, avait donné à Smith et à la FedEx le prix de qualité le plus prestigieux du pays : le prix Malcolm Bridge, nom du fils d'un skullbonien 1918, un des plus proches conseillers de Bush et secrétaire au Commerce dans l'administration Reagan-Bush. En 1991, il nomma Pfau, le vice-président principal de Paine Webber, directeur de la Corporation de protection de la sécurité de l'investisseur. (Bush avait été garçon d'honneur au premier mariage de Pfau et, en 1975, quand Pfau se remaria, il le reçut avec sa femme en Chine lors de leur voyage de noces.) Les faveurs de Bush ne se limitaient pas à ses seuls camarades de classe. Il nomma Richard Anthony Moore (S&B 1936), un de ses conseillers de campagne, ambassadeur en Irlande ; Paul Lambert (S&B 1950), qui n'avait aucune expérience diplomatique, mais avait été président de la Commission nationale de financement de Bush en 1988, ambassadeur en Équateur ; et David George Ball (S&B 1960), responsable au département du Travail. Christopher Buckley (S&B 1975) rédigea ses discours de 1981 à 1983, et Raymond Price (S&B 1951), qui avait travaillé pour la campagne sénatoriale de Prescott en 1950 et été rédacteur des discours de Bush pendant sa campagne, fut tiré de sa retraite pour rédiger son projet d'allocation à la Convention nationale républicaine de 1992. James T. Hemphill (S&B 1959) a rejoint le département de l'Intérieur de Bush en 1991. David Grimes (S&B 1948) a représenté Bush lors de nombreux voyages du Département d'État

en Bulgarie. Thomas W. Moseley (S&B 1948) a été désigné comme membre de la délégation en Uruguay (et aussi récompensé par un séjour d'une nuit à la Maison-Blanche). Edward McNally (S&B 1979) a été chargé de la rédaction des allocutions de Bush lors des opérations *Tempête du désert* et *Mur de Berlin* ainsi que des discours, consacrés au féminisme, que Barbara Bush prononça au Wellesley College. Il travailla également pour la campagne de Bush de 1980.

Peu après son intronisation, Bush nomma aussi Edwin L. Dale Jr. (S&B 1945), un reporter du *New York Times* – ancien conseiller de Baldrige au département du Commerce et conseiller principal du directeur du Budget –, comme conseiller et directeur des Affaires extérieures, au bureau de la Gestion et du Budget. En 1990, Bush nomma Barry Zorthian (S&B 1941), un ancien vice-président de Time Inc. et porte-parole de l'ambassade des États-Unis à Saigon pendant la guerre du Vietnam, à l'Administration pour la radiodiffusion internationale. Barbara Bush embaucha comme chef d'équipe Susan Porter Rose, épouse de Jonathan Chapman Rose (S&B 1963), assistant du procureur général dans le gouvernement Reagan-Bush. Bush a invité plusieurs skullboniens à des dîners d'État de la Maison-Blanche : Pfau au Yémen, Zorthian au Mexique, William H. Donaldson (S&B 1953) en Allemagne et Richard E. Jenkins (S&B 1948) en Tchécoslovaquie. L'administration Reagan-Bush nomma aussi Winston Lord (S&B 1959) ambassadeur en Chine, et James L. Buckley (S&B 1944), qui avait aidé la campagne présidentielle de Bush en 1980, à la cour d'appel des États-Unis, DC Circuit, tandis que Charles S. Whitehouse (S&B 1943) servait d'assistant au secrétaire à la Défense, pour les opérations spéciales et les conflits de basse intensité. Selon un courriel retrouvé à la Maison-Blanche, l'administration Reagan-Bush a, en outre, considéré sérieusement la nomination du démocrate David Acheson (S&B 1943) comme négociateur des États-Unis aux pourparlers avec l'Union soviétique, à Genève, sur la réduction de l'armement.

Il est également possible de trouver certains cas où des officiels, membres skullboniens, appuyaient activement Bush dans ses activités présidentielles. Par exemple, en 1989, la banque Export-Import Bank ne voulait pas octroyer un crédit à l'Irak au bénéfice de Saddam Hussein. Bush, cependant,

était déterminé à forcer l'obtention de ce crédit en faveur du tyran. Au moment où cette décision, liée à la loi d'Appropriation de l'aide étrangère (Foreign Aid Appropriation Bill), devait être discutée au Sénat, en septembre 1989, John Heinz, sénateur républicain de Pennsylvanie et fils d'un skullbonien, avait réussi à obtenir un amendement certifiant que le Président pouvait écarter la restriction sur les crédits d'Export-Import Bank, s'il trouvait que « l'application de la disposition n'est pas dans l'intérêt national ». Et le 17 janvier 1990, Bush émit un ordre d'exception publique formel invoquant cet amendement². Il accusa aussi John Podhoretz, rédacteur des discours de Reagan, d'avoir « transformé la politique étrangère et de défense américaine en un club privé de garçons ».

Tandis que George Bush n'est revenu au « tombeau » des skullboniens que récemment, en 1998, pour la réception de la semaine de remise des diplômes, les skullboniens ne peuvent même pas se rappeler avoir vu George W. Bush de retour à High Street. Même en 2001, il a feint le détachement envers la société secrète. Quand la télévision ABC News lui a posé une question à ce sujet, il a répondu : « Est-ce qu'elle existe encore ? La chose est si secrète que je ne suis même pas sûr qu'elle existe encore. »

Il est certain que George W. Bush n'a pas eu autant d'amis que son père, même s'il a hérité de beaucoup des vieux copains de celui-ci. (Comme l'a dit Ann Richards³ à propos de W. : « Il lui manque son Herbert. ») Pourtant, sa dépendance à l'égard des skullboniens est particulièrement notable, et il a profité très profondément de ses propres relations Skull & Bones comme de celles de son père. Certains de ces liens étaient très personnels. En dépit des tentatives répétées de George W. Bush de se distancier publiquement de ce

² La Export-Import Bank et Hussein avaient déjà participé à une affaire liée aux skullboniens pendant la période où Bush était au gouvernement. L'administration Reagan-Bush avait nommé William H. Draper III (S&B 1950) – qui avait été membre du comité financier de Bush pour la campagne présidentielle de 1980 – président de la Export-Import Bank. À cette époque, Bush encourageait les efforts faits pour appuyer l'Irak, en guerre contre l'Iran. Il voulait un prêt de 484 millions de dollars à aider Saddam Hussein à construire un oléoduc vers la Turquie pour écouler le pétrole instauré par l'Iran dans les ports du golfe Persique. Les membres de Bush, y compris apparemment du secrétaire d'État, George Schultz, et du groupe de planification de la sécurité nationale, étaient de persuader Draper d'obtenir que la banque rembourse à ses frais de Hussein l'oléoduc. En juin 1984, Bush appela Draper et convainquit la banque d'accorder un prêt de 484 millions de dollars. Mais, à cause des problèmes d'assurance, l'oléoduc ne fut jamais construit. (Également, en 1982 et 1983, Winston Lord [S&B 1959] fut premier vice-président, vice-directeur, puis directeur de la Banque Export-Import).

³ Gouverneur de l'État du Texas avant George W. Bush (8.12.14)

groupe d'élite, il est resté en contact rapproché avec ses camarades du club skullbonien. En 1969, il prit son propre avion pour se rendre dans le Wisconsin au mariage de Brit Kolar (S&B 1968) – où il se montra vêtu de sa tenue de vol. Les camarades skullboniens de 1968 assistèrent à son mariage en 1977.

Mais il y a encore eu d'autres avantages. Le réseau skullbonien de la famille Bush pourrait bien constituer une des raisons expliquant comment George W. Bush, qui, d'après tous les témoignages, était un élève très moyen qui n'aimait pas étudier, a malgré cela réussi à entrer à Yale. Il fut un étudiant nonchalant de l'académie Phillips d'Andover (Massachusetts), où sa plus grande réussite fut de se faire élire haut-commissaire du *base-ball de rue*, et où il se classa cent quatorzième sur une promotion de deux cent trente-huit élèves. Ses notes étaient, au mieux, médiocres – on dit qu'il craignait de se faire recaler –, ses capacités athlétiques n'avaient rien de remarquable, et ses talents musicaux consistaient à participer à un orchestre de *rock and roll* comme batteur. Sans aucun doute, il était populaire, mais ce n'est pas la popularité qui fait entrer un étudiant à Yale, ni les résultats de cinq cent soixante-six points à l'expression orale et de six cent quarante en maths (la note la plus basse est deux cents points, la plus élevée, huit cents). Quand il a été reçu à Yale, il ne fut pas le seul surpris.

Pour un étudiant académiquement sous-qualifié et ayant constamment déclaré n'avoir jamais reçu aucun « traitement spécial » grâce à son nom, c'était un vrai coup de chance ; une chance qui éveilla beaucoup de perplexité, à cause des changements dans les politiques d'admission de Yale introduits dans les années 1960. En 1962-1963, le président A. Whitney Griswold a révisé les critères de sélection. Et lorsque Bush a demandé à être admis à Yale, un processus était engagé qui visait à réduire l'importance accordée auparavant au seul fait de venir d'écoles préparatoires et de familles connues, et à augmenter les exigences en matière de connaissances. Cette évolution culmina en 1965 (immédiatement après l'arrivée de Bush), et R. Inslee Clark Jr., un skullbonien qui appartenait à l'équipe chargée des admissions lorsque Bush fit sa demande, souligna la diminution de celles d'élèves venant d'Andover. « J'ai dit que, en effet, Yale pouvait faire beaucoup mieux que le quart inférieur d'Andover, déclara l'ancien doyen aux

admissions à la revue des diplômés de Yale, en décembre 1999. Nous portons notre attention sur les garçons qui se trouvent à la tête d'Andover. Si vous n'avez pas obtenu de bons résultats là-bas, qu'est-ce qui pourrait nous faire penser que vous allez en avoir de bons à Yale ? »

Mais alors que Bush n'était clairement pas un étudiant figurant parmi les premiers à Andover, il restait le descendant de deux fils favoris des Skull & Bones. Et en 1963-1964, l'année académique au cours de laquelle Bush fut accepté à Yale, le comité pour les admissions et les études de première année qui révisait les politiques d'admission comptait dix membres, dont un skullbonien et le fils d'un autre skullbonien, qui était président du comité. Le Bureau des admissions et des études de première année était alors composé de sept membres. Au moins trois d'entre eux étaient adhérents des Skull & Bones⁴.

Les Skull & Bones avaient eu pour tradition d'élire les mêmes catégories de personnes chaque année. Résultat : beaucoup d'anciens de Yale se moquent de l'organisation pour approcher des « rejets ». En 1968, ces stéréotypes étaient toujours aussi clairs. L'annuaire de 1968 constatait : « Une année favorable, pour la société secrète, était une année où elle pouvait constituer un groupe "idéal" : un capitaine de l'équipe de football ; un président du *Yale Daily News* ; un radical éminent ; un Whiffenpoof ; un capitaine de l'équipe de natation ; un ivrogne notoire ; un réalisateur de films ; un journaliste politique ; un chef de groupe religieux ; un président du *Lit.* ; un étranger ; un homme à femmes possédant deux motos ; un ancien militaire ; un noir, s'il y en a assez autour ; un inconnu dont personne n'a jamais entendu parler dans le groupe. »

George W. Bush, c'est notable, ne faisait partie d'aucune de ces catégories. Il n'était même pas un des leaders sur le campus, dans le sens politique. Un de ses camarades skullboniens de 1968 a dit de lui : « Il avait des opinions bonnes et utiles, mais d'autres que lui, dans la promotion, étaient des dirigeants nés. » Bush était généralement considéré comme un initié par

⁴ Malgré le caractère bizarre de l'admission de Bush à Yale – et le fait qu'il eut des résultats si pauvres une fois admis là-bas –, la présence de cette école sur son CV est utilisée aujourd'hui pour lutter contre les accusations qu'il serait intellectuellement faible. En décembre 1999, le président du Comité national républicain, Jim Nicholson, a défendu l'intelligence de Bush en employant comme seul argument : « Vous avez un gars qui est allé à Yale et à Harvard, deux des meilleures institutions en Amérique, et où il est très difficile d'entrer. » Pas si difficile, semble-t-il, pour un membre de la famille des Skull & Bones.

filiariion. Ses « frères », en revanche, se glissaient aisément dans les catégories souhaitées : parmi eux, Don Schollander, le nageur médaillé d'or olympique ; Gregory Gallico, un futur chirurgien de l'école de médecine de Harvard ; Robert D. McCallum Jr., un boursier de Rhodes ; Robert Birge, le lanceur de Whiffenpoof ; Donald Etra, un juif orthodoxe ; le Jordanien Muhammed Saleh, un futur dirigeant de Timex Corporation ; Rex Cowdry, un vice-directeur de l'Institut national de la santé mentale ; Roy Austin, le capitaine noir de l'équipe de soccer [football].

Quand Walter Isaacson, du *Time*, demanda à George W. Bush s'il avait eu quelques scrupules à rejoindre les skullboniens, celui-ci répondit : « Pas de scrupules du tout. J'étais honoré. J'étais assez indifférent. Je ne considérais pas cela comme un grand héritage. Je n'ai pas du tout pris cela au sérieux. » (Bush avait toutefois, dit-on, passé un week-end entier à traverser New York et le New Jersey pour essayer de trouver un salon de tatouage pouvant le marquer du logo des Skull & Bones.) À propos de son initiation, un patriarche qui y avait participé m'a dit : « Tout ce que je dirais là-dessus est qu'il réussit assez rapidement, et que j'étais content de ses réponses. » Pendant qu'il était chez les skullboniens, George W. Bush a passé beaucoup de temps au « tombeau », mais il n'a pas laissé à ses « frères » une impression d'aura présidentielle. Au moins l'un d'entre eux a dit : « C'est très surprenant qu'il ait voulu concourir pour être président. » Quand son père a fait son « histoire de vie », il s'est concentré sur son service militaire – la plupart, cette année-là, étaient centrées sur des questions militaires –, son amour de servir le public, et sa vie conjugale avec Barbara, mais il regardait aussi vers l'avant, m'a dit un de ses camarades du club de 1948. « Il parlait du futur, d'abord de sa famille, et ensuite d'être capable d'avoir une influence au service du public et de ce qu'il recevrait en retour. » Alors que beaucoup de chevaliers skullboniens de 1968 parlaient de façon similaire de la guerre du Vietnam, l'un d'eux, relativement peu bavard, accepta de me dire que George W. Bush, en revanche, avait passé la majorité de ses interventions dans le « tombeau » à parler de son père – apparemment dans « des termes quasi déificateurs ». Un autre a dit qu'être skullbonien conduit George W. à se sentir encore plus proche de ceux de ses ancêtres qui l'avaient été aussi – « cela a simplement cristallisé son système de valeurs ».

Pour les skullboniens, les années 1960 furent une époque difficile, car ils durent lutter pour trouver leur identité, dans ce campus où s'éteignait l'idée de petits groupes d'élite et de fraternités. « Les skullboniens ont perdu de l'estime dans les années 1960 », m'a dit un adhérent de ces années. Le club de 1968 fut lourdement affecté par cette période – marquée par des assassinats. Un autre skullbonien, diplômé au milieu des années 1960, m'a déclaré : « C'était encore une ère de croissance chez les skullboniens, avant que la conscience sociale et l'activisme deviennent centraux pour les étudiants. Mon groupe était semblable à ceux qui étaient composés par des personnes des années 1950. Il y eut un changement avec le groupe de George W., qui tendait réellement à intégrer les nouveaux centres d'intérêt et de conscience du campus. » Le 5 juin 1968, George W. Bush et son club se rendirent à Deer Island pour une petite excursion finale avant la remise des diplômes. Dans le véhicule qui les y emmena, ils entendirent à la radio que Bobby Kennedy avait été assassiné. Bien que choqués, ils allèrent tout de même dans l'île – où ils n'avaient pas d'accès au téléphone – pour s'y rassembler durant trois ou quatre jours. Au moins l'un d'eux prit un bateau pour aller vers le saloon d'Alexandria Bay regarder, à la télévision la plus proche de Deer Island, des images enregistrées de l'assassinat. « Les événements comme l'assassinat de Kennedy et, plus tard, celui de Martin Luther King signaient la progressive disparition de ce qui avait été un monde bien meilleur, politiquement et socialement, avant 1963. Il y a eu une détérioration de 1963 à 1968 », m'a dit un de ces skullboniens. Et à propos de Bush, il ajouta : « Je ne pense pas qu'il se soucierait de sa propre sécurité autant qu'il se soucierait de celle de son père. »

Quand, en 1971, Bush fut refusé par l'école de droit de l'université du Texas, il n'avait pas autant d'offres d'emploi que son père avait eues. Parce que le président Nixon avait nommé George Bush ambassadeur aux Nations unies, George et Barbara avaient déménagé à New York. Seul au Texas, George W. fit exactement le contraire de ce qu'on aurait pu attendre d'un homme soutenant ne s'être jamais appuyé sur les relations de l'*establishment* de l'élite de la côte nord-est des États-Unis : il appela un skullbonien, plusieurs années après que d'autres skullboniens eurent accordé à son père et à son grand-père leurs premiers emplois à la sortie de l'université. Robert H.

Gow (S&B 1955), qui était un des amis proches de son cousin Ray Walker (S&B 1955), déclara au *Washington Post* que sa compagnie ne recherchait personne à ce moment-là, mais qu'il embaucha quand même Bush comme entraîneur de gestion à la compagnie agricole basée à la Houston Starford of Texas. Malgré cette faveur, Bush n'y resta pas longtemps – peu après, il alla à l'école de business de Harvard et travailla pour plusieurs compagnies.

Mais en 1977, quand il créa sa première entreprise, une compagnie pétrolière qu'il appela Arbusto Energy Inc. (*arbusto* veut dire « buisson » en espagnol, « bush » en anglais), il dut de nouveau rechercher l'aide des Skull & Bones. S'appuyant sur son oncle Jonathan Bush (S&B 1953), qui dirigeait la firme d'investissements de New York J. Bush & Company, il récolta rapidement cinq cent soixante-cinq mille dollars en provenance de vingt-huit investisseurs. L'un d'eux, l'entrepreneur capitaliste de Californie William H. Draper III (S&B 1950), apporta en tout cent soixante-douze mille cinq cent cinquante dollars.

Pas même son affaire de base-ball, sans doute la seule partie de sa carrière qu'on le croit avoir réalisée par lui-même, sans l'aide des relations de son père, n'est exempte de liens Skull & Bones. En 1989, Bill DeWitt, qui avait recruté George W. pour acheter les Texas Rangers, trouva quatre investisseurs de l'Ohio pour l'aider (l'un d'eux, Dudley S. Taft, président du réseau de diffusion Taft Broadcasting, était le petit-neveu de l'autre président Skull & Bones des États-Unis et l'un des membres d'une des familles qui comptaient plus de skullboniens que la famille Bush⁵). George W. amena l'investisseur bancaire Richard Rainwater, qui réunit un groupe de petits investisseurs comprenant Edward S. Lampert (S&B 1984), désormais investisseur professionnel et multimillionnaire à Greenwich (Connecticut).

Les skullboniens ne sont pas non plus absents, ni leurs parents (comme Dudley Taft, qui a donné vingt-cinq mille dollars pour le « Fonds de la victoire d'État » de Bush), des listes de donateurs pour les campagnes politiques de George W. La femme de Frederick W. Smith (S&B 1966) a dirigé le rassemblement de fonds avec pour objectif de réunir cent mille

⁵ D'autres Taft (non skullboniens) avaient aussi maintenu des liens avec les Bush. Le gouverneur de l'Ohio Bob Taft allait être président de la campagne présidentielle de George W. dans l'Ohio, où il fit du porte-à-porte pour le candidat. En plus, George W. nomma William Howard Taft IV conseiller légal du secrétaire d'État Colin Powell. Taft a aussi servi comme représentant adjoint des États-Unis à l'OTAN pendant le mandat du père de George W.

dollars pour Bush au Tennessee. En octobre 2000, Stephen Adams (S&B 1959), qui était propriétaire de l'agence de publicité en plein air *Adams*, dépensa un million de dollars en panneaux publicitaires pour la campagne de Bush. Ces réclames étaient dispersées dans des États clés comme l'Illinois, le Michigan, le Minnesota, la Pennsylvanie, la Caroline du Nord, la Caroline du Sud, la Virginie et le Wisconsin. « J'ai seulement contribué à cette campagne, parce que je l'aime », m'expliqua Adams. Mais il m'a dit qu'il n'avait pas rencontré Bush en personne. Même s'il soutenait que l'appartenance de Bush aux skullboniens constituait seulement un « facteur mineur », Adams admettait qu'il avait une affinité pour tous les skullboniens, tout simplement parce qu'ils sont membres des Skull & Bones et qu'ils « partagent cette expérience commune ».

Au moins neuf skullboniens et le fils d'un patriarche ont apporté une contribution de plus de vingt-cinq mille cinq cents dollars à la campagne de Bush pour le poste de gouverneur du Texas, en 1998. Au moins cinquante-huit – dont quatre du club de George Bush (de 1948), six de celui de George W. (de 1968) et sept de celui de William F. Buckley (de 1950) – ont donné une contribution de près de cinquante-huit mille dollars pour sa campagne présidentielle, et beaucoup d'entre eux, contournant les lois de financement des campagnes, ont dépassé la limite légale. D'autres ont contribué au nom de leurs épouses, qui ne sont pas comprises dans le total skullbonien mentionné plus haut. Et sept fils de membres des skullboniens ont ajouté six mille dollars à ces sommes. Un skullbonien de 1959 m'a dit penser qu'il était « raisonnable et logique » de contribuer pour trois cent vingt-deux dollars à la campagne de Bush de la fin novembre 2000, alors que l'élection n'était pas encore décidée. Enregistré comme indépendant, cet homme avait aussi contribué pour trois cent vingt-deux dollars, trois fois, pour les campagnes présidentielles de George Herbert Walker Bush.

Le loyal skullbonien George W. a vraiment récompensé pour ces faveurs. En 1984, il prit un jet pour Nashville afin d'accompagner l'élu républicain au Sénat, alors maire de Knoxville, Victor Ashe (S&B 1967) – qui m'a confié que les Skull & Bones représentaient « quelque chose sur quoi je ne peux pas accorder d'entretien » –, dans une tournée de sept villes. Dans chacune d'elles, il parla avec ferveur de son père, afin de

renforcer les liens d'Ashe au parti républicain et lui donner ainsi plus de poids face à son opposant, qui deviendrait par la suite quelqu'un de plus familier à Bush : Al Gore. En 1992, quand Vincent Fay, fils de skullbonien, subit une pression visant à le faire démissionner de son poste de commissaire pour le Base-Ball, Bush, alors propriétaire des Rangers, se leva et fit un très long discours – finalement inutile – en faveur de Vincent, au cours d'une réunion des propriétaires d'équipes.

De même que son père, George W. Bush a utilisé ses pouvoirs présidentiels pour récompenser ses camarades skullboniens. Une des premières rencontres sociales (probablement la première rencontre) qu'il tint à la Maison-Blanche après son investiture fut la réunion de ses camarades des clubs Skull & Bones. Certaines de ces cohortes skullboniennes recevraient comme récompense beaucoup plus qu'une rencontre à la Maison-Blanche, cependant. En février 2003, le Sénat approuva la nomination, par Bush, de William H. Donaldson (S&B 1953) comme président de la Commission des fonds d'État et des échanges. En novembre 2001, Bush nomma Edward McNally (S&B 1979) conseiller général du nouveau Bureau fédéral de la sécurité du territoire et conseiller principal associé du Président pour la Sécurité nationale.

Frederick W. Smith (S&B 1966) était apparemment le premier choix de George W. pour occuper le poste de secrétaire à la Défense, jusqu'à ce qu'il renonce à concourir à cause de ses problèmes cardiaques. Une des premières nominations du président Bush fut celle de son camarade de club skullbonien Robert D. McCallum Jr. au poste d'assistant du procureur général, division civile, la section des litiges, au département de la Justice, pour un salaire annuel de cent vingt-cinq mille sept cents dollars. Cette division représente le gouvernement fédéral dans les cas importants de politique domestique et étrangère tels que la fraude, le commerce international, les patentes, les banqueroutes et les litiges étrangers, ce qui peut concerner des milliards de dollars. Bush nomma aussi son camarade Roy Austin ambassadeur à Trinité et Tobago. Son administration désigne Evan G. Galbraith (S&B 1950) comme représentant du secrétaire à la Défense en Europe et conseiller à la Défense à la mission des États-Unis à l'OTAN. En plus, Bush annonça la nomination de Victor Ashe – qui, en

avril 2001, était un des quatre maires à assister, dans le Bureau ovale, à une réunion privée avec le Président, avant que celui-ci ne parle à un groupe de trente-cinq maires – au Conseil des directeurs de l'Association nationale fédérale d'hypothèque (Fannie Mae), la plus grande source du pays de financement d'hypothèques immobilières. Avant la nomination d'Ashe, jamais un maire n'avait été nommé au Conseil des directeurs, un poste accompagné d'un solide paquet de compensations, comprenant des options boursières pour mille dollars à chacune des sept rencontres annuelles, et le remboursement des dépenses de voyage.

Alors que la famille Bush constitue certainement la dynastie politique Skull & Bones la plus puissante, d'autres familles influentes ont aussi profité efficacement des réseaux skullboniens. Celle du président William Howard Taft (S&B 1878), le seul homme à avoir été à la fois président des États-Unis et chef de la Justice de ce pays, compte au moins neuf skullboniens parmi ses membres, y compris Alphonso Taft, adhérent du club fondateur en 1832-1833. Entre 1909 et 1913, parmi les onze membres du cabinet ministériel de William Howard Taft, se trouvaient deux skullboniens : Henry L. Stimson (S&B 1888), secrétaire à la Guerre, et Franklin MacVeagh (S&B 1862), secrétaire au Trésor.

Henry Stimson représente un autre exemple fameux d'un homme qui s'est servi de sa fonction pour promouvoir d'autres skullboniens. Depuis le début, en tant qu'étudiant non encore diplômé de Yale, il avait été impressionné par la société secrète, car elle était supposé être le combat le plus rude de l'université. Il révéla plus tard à sa fiancée que « l'idée de se battre pour obtenir des prix a, pour ainsi dire, toujours constitué un des éléments fondamentaux de mon esprit, et je peux difficilement concevoir ce que seraient mes sentiments si je me retrouvais dans une position ou une situation dans la vie où il n'y aurait aucun prix pour lequel se battre ». Stimson nommait sa période chez les Skull & Bones « l'expérience pédagogique la plus importante de ma vie ». Par conséquent, il a considéré

les autres hommes qui avaient passé cette épreuve comme étant eux aussi des produits supérieurs à ceux qui venaient d'autres institutions. Le biographe Godfrey Hodgson a observé : « Il assistait aux cérémonies de remise des diplômes et aux réunions à Andover, à Yale et à l'école de droit de Harvard dès qu'il le pouvait, et il a été un adhérent loyal des Skull & Bones, la société secrète des seniors de Yale, dont beaucoup de ses amis étaient également membres. Il était enclin à attribuer des qualités supérieures aux étudiants de ces institutions. À une occasion, il fut tant impressionné par le travail d'un nouveau jeune juriste de Winthrop & Stimson qu'il le supposa avoir été éduqué à Andover ou à Yale, et c'est avec beaucoup de difficultés que ses partenaires réussirent à le persuader que, en dépit du caractère excellent de cet homme, cela n'était pas le cas. »

Stimson épousa Mabel White, la fille d'un skullbonien.

Comme George Bush et George W. Bush, il vit sa carrière lancée par des skullboniens. Il a obtenu son premier travail après l'école de droit grâce à Sherman Evarts (S&B 1881), qui dirigeait un bureau de juristes à Wall Street. Il s'y ennuya et se sentit vite frustré d'avoir à défendre la New York and Northern Railway Company contre les poursuites engagées par les passagers, si bien que William C. Whitney (S&B 1863) dut le tirer d'affaire. Ce dernier persuada Elihu Root, un juriste puissant et dirigeant du barreau de New York, d'embaucher Stimson (Whitney était le plus grand client de Root). Au début des années 1900, quand Stimson était procureur des États-Unis pour le district sud de New York, il engagea Thomas D. Thacher (S&B 1904) comme assistant. En 1911, William Howard Taft le nomma secrétaire à la Guerre. Lorsque Stimson partit pour Washington, il emmena avec lui, comme assistant, un autre juriste de son entreprise : Arthur E. Palmer (S&B 1930). En 1929, Taft, en tant que chef de la Justice, fit prêter serment à Stimson comme secrétaire d'État d'Irving Hoover. Peu après, Stimson embaucha Harvey H. Bundy (S&B 1909) comme assistant spécial du secrétaire d'État. Bundy, qui servit à ce poste de 1931 à 1933, avait été embauché par Stimson après que tous deux eurent été présentés l'un à l'autre par le camarade de club de Bundy, Allen Klots (S&B 1909). Klots avait été le juriste partenaire de Stimson dans son entreprise juridique de New York, Winthrop & Stimson, où il travailla

quelque temps comme assistant spécial à Washington. (Un autre des partenaires de l'entreprise juridique de Stimson était Endicott Peabody Davison [S&B 1945], le procureur Skull & Bones qui rencontrerait le président de la réserve apache Ned Anderson.)

Stimson est devenu le secrétaire à la Guerre de Franklin Roosevelt en 1940. Il embaucha comme assistants-secretsaires Robert A. Lovett (S&B 1918) et Harvey Bundy. Il s'entoura, au département de la Guerre, de deux barbares : John J. McCloy et le juge Robert P. Patterson, ainsi que de George L. Harrison (S&B 1910) comme assistant spécial. Pendant la crise économique de 1931, il avait travaillé étroitement avec Harrison, quand celui-ci était président de la banque de la Réserve fédérale de New York. Dans les mémoires de Stimson, le coauteur McGeorge Bundy (S&B 1940), le fils de Harvey, a observé : « S'il n'avait pas reçu la coopération constante et intelligente de George L. Harrison [...], Stimson aurait trouvé très difficile de jouer n'importe quel rôle utile dans toutes les questions financières. » Ces cinq hommes formaient le cercle intérieur de Stimson. « Le fait est, écrivait Godfrey Hodgson en 1990, que lors d'une guerre pour la démocratie menée par un président démocratique – guerre elle-même démocratique, plus que toute autre antérieure de l'histoire américaine, en ce sens que des millions d'individus de tous milieux ont combattu ensemble –, le Département d'État était dirigé par une poignée de riches républicains, et que sa base était presque aussi étroite, en termes de politique sociale et d'éducation, que celle d'un cabinet britannique tory traditionnel. Certainement beaucoup plus étroite que celle du cabinet de guerre de Churchill. Henry Stimson était particulièrement responsable de cette composition de classe flagrante. Comme l'a souligné Harvey Bundy : « Il avait parlé de cela au Président, qui lui avait donné carte blanche, si bien que nous avions, au département de la Guerre, l'équipe la plus unie que nous ayons jamais vue. »

Stimson avait aussi été fortement influencé par le skullbonien Averell Harriman, qui fut ambassadeur en Union soviétique de 1943 à 1946. De plus, Stimson sut utiliser les talents d'Archibald MacLeish (S&B 1915). Pendant la Seconde Guerre mondiale, il a demandé de maintenir une relation saine avec les médias, afin que le département des Relations publiques de l'armée puisse garder la confiance du peuple sans avoir à laisser

diffuser trop d'informations. MacLeish, assistant du secrétaire d'État de 1944 à 1945, était un des officiels du gouvernement qui conserva à ces relations un caractère lisse.

Avec leurs collègues, c'est cette troupe de skullboniens – Stimson, Harrison, Lovett, Harriman et Bundy – qui supervisa pour l'essentiel la construction et le déploiement de la bombe atomique. Après une longue conversation avec Stimson à propos de la bombe, le 5 mars 1944, Harvey Bundy écrivait dans son journal : « Nous sommes encore face à des décisions très importantes. Le temps approche où nous ne pourrons pas les éviter plus longtemps, et où les événements pourraient nous forcer à rendre public le sujet. Nos pensées sont allées directement vers les profondeurs de la nature humaine, des morales et du gouvernement, et c'est de loin la chose importante qui nous pousse le plus à la recherche que nous avons à faire depuis que je suis ici, au bureau du secrétariat de la Guerre, car cela touche des sujets qui sont encore plus profonds que les principes du gouvernement actuel. »

Stimson chargea Harrison de la question de la bombe atomique, et le nomma vice-président du Comité 1945 (dont lui-même était président), qui était chargé de décider comment la bombe – alors connue uniquement sous son nom de code S-1 – devrait être utilisée. Harrison envoya un télégramme à Stimson lui annonçant le premier essai réussi d'un dispositif atomique dans le désert du Nouveau-Mexique : « Le bébé est né. Plus grand que prévu. Ses pleurs pouvaient être entendus à ma ferme et la lumière de ses yeux vue dans la tienne. » (Harvey Bundy a ensuite traduit ce câble dans un numéro de 1957 de *l'Atlantic Monthly* : « Cela signifiait que l'explosion avait été si terrifiante que, si elle avait eu lieu à Washington, le bruit aurait pu être entendu à Upperville [Virginie], à quelque soixante-cinq kilomètres de là, et la lumière de l'explosion aurait pu être vue à la ferme de Stimson à Long Island, environ trois cents kilomètres plus loin. »)

Même John J. McCloy, le barbare qui était l'assistant proche du secrétaire à la Guerre Lovett, subissait l'éthique des skullboniens. McCloy (qui deviendrait plus tard président de la Banque mondiale, haut-commissaire pour l'Allemagne et président de la Chase Bank et du Conseil des relations extérieures) déclara, lors d'une réunion avec Stimson, le

président Truman et les chefs adjoints, à propos des actions à entreprendre contre le Japon : « Je pense que notre position morale serait meilleure si nous leur donnions un avertissement spécifique au moyen de la bombe. » Il raconta plus tard : « Dès que j'ai mentionné le mot "bombe" – pour bombe atomique –, même dans ce cercle sélect, ce fut une sorte de choc. On ne mentionnait pas la bombe à haute voix. Cela aurait été comme si l'on avait mentionné les Skull & Bones dans une société polie à Yale. C'était tout simplement une chose à ne pas faire. »

Avant de partir à la retraite, Henry Stimson s'arrangea pour que son cercle intérieur, y compris Bundy et Lovett, reçoive la médaille pour service éminent (DSM) ; il en écrivit lui-même les citations. (Stimson la reçut aussi.)

Plus tard, en tant que son sous-secrétaire d'État (il deviendrait finalement son secrétaire à la Défense), Lovett persuada le président Truman d'intégrer Averell Harriman au gouvernement. Ce dernier fut donc nommé représentant spécial de l'Administration de la coopération économique. Au début des années 1960, John F. Kennedy créa, peu après son intronisation, un comité exclusif des experts de l'Union soviétique pour les briefer. Harriman, déçu de n'avoir pas été inclus dans la liste, appela le skullbonien McGeorge Bundy, conseiller à la Sécurité nationale de Kennedy. Immédiatement invité à participer, il fut finalement nommé assistant-secrétaire de Kennedy pour les Affaires extrême-orientales. Quand il laissa cette fonction, il fit du lobbying pour que William Bundy (S&B 1939), le frère de McGeorge, soit son successeur, mais l'administration ne voulut pas retirer à Bundy son poste d'assistant du secrétaire d'État⁶.

Des membres des Skull & Bones ont aussi influencé la politique étrangère américaine à travers une autre organisation gouvernementale : la CIA. Robert A. Lovett et McGeorge Bundy avaient souvent affaire à des opérateurs de la CIA. George Bush était directeur de la CIA. « Je sais que je parle à toute la communauté de l'espionnage quand j'exprime mon appréciation de ton appui à la mission de la CIA », écrivait-il à Harriman en 1976. William Bundy, William Sloane Coffin Jr., F. Trubee Davison (S&B 1918), Richard Drain (S&B 1943), Evan Galbraith (affilié par la marine),

⁶ Même si Stimson était mort en 1950, son fantôme conservait encore de l'influence sur les hommes. Quand McGeorge Bundy chercha les conseils de Lovett pendant la crise des missiles à Cuba en 1962, Lovett fit un geste vers la photographie de Stimson sur le bureau de Bundy. « Le meilleur service que nous pouvons rendre au Président, dit le vieux patriarche au plus jeune, c'est d'essayer de nous rapprocher de la façon de voir que le colonel Stimson aurait eue. »

Frederick W. Hillis (S&B 1922), George Holmes (S&B 1945), Samuel Walker Jr. (S&B 1948) et Charles S. Whitehouse (S&B 1944) comptaient parmi les activistes de la CIA. Ces opérateurs revenaient régulièrement en grand nombre dans le « tombeau » où, m'a-t-on dit : « Ils parlaient librement sur des choses qu'ils n'auraient pas dû évoquer. »

La CIA était remplie de diplômés de Yale – à tel point que les autres membres de l'agence se sentaient souvent en position inconfortable et inférieure au milieu de ces « *Yalies* », comme ils les appelaient –, si bien que même dans des postes éloignés en Asie et en Afrique, des officiers d'espionnage britanniques et américains étaient connus pour terminer les cérémonies festives avec une interprétation du « Chant de Whiffenpoof ». Le licencié de Yale Nathan Hale, dont la statue orne le vieux campus ainsi que la façade du quartier général de la CIA à Langley (Virginie), est généralement considéré comme « le premier espion américain ». Mais, alors que beaucoup de ces hommes de Yale ont des liens skullboniens, la CIA n'a pas été dirigée de façon constante par des skullboniens. Tracy Barnes et Richard Bissel furent deux des meilleurs agents de la CIA, même s'ils furent des acteurs majeurs de l'invasion désastreuse de la baie des Cochons, en 1961. Aucun d'eux n'était membre des Skull & Bones, mais ils en étaient tous les deux proches : Barnes était adhérent des Scroll & Key et avait des parents skullboniens⁷ ; quant à Bissel, les skullboniens l'avaient sélectionné, mais il avait boycotté le Tap Day de 1931 en restant dans sa chambre plutôt qu'en allant attendre dans la cour. À cinq heures, malgré cela, un skullbonien avait frappé à sa porte, pénétré dans sa chambre et frappé sur son épaule en criant : « Va dans ta chambre ! » Bissel, qui regretta plus tard de ne pas avoir rétorqué qu'il était déjà dans sa chambre, rejeta l'approche.

Comme l'a noté Godfrey Hodgson : « D'une façon très directe, les hommes que le colonel Stimson a recrutés, et leurs amis, devinrent le noyau de l'establishment de la politique étrangère. » Et de nombreux autres skullboniens ont joué des rôles périphériques, mais importants, pendant le règne de l'establishment : Townsend Hoopes (S&B 1944) a été assistant du secrétaire à la Défense de 1948 à 1953. Dean Acheson, une autre figure importante, était aussi lié aux skullboniens : alors qu'il était lui-même

⁷ Quand Barnes était étudiant de première année, pendant la grande crise de 1929, son cousin Harry Payne Whitney (S&B 1894) lui adressa un chèque de un million de dollars avec le message, « M. Whitney a pensé que cela pourrait vous être utile. » Mais Barnes le lui renvoya.

membre des Scroll & Key, son fils David était un skullbonien (S&B 1943) et sa fille épousa William Bundy (la sœur de William et de McGeorge Bundy, Harriet, s'est aussi mariée avec un skullbonien). De plus, les membres de l'establishment partageaient des croyances communes. Dans *The Wise Men*, Walter Isaacson et Evan Thomas expliquent que « ces hommes partageaient certains principes de base, le premier étant une opposition à l'isolationnisme. Ils étaient [...] atlantistes (géopoliticiens et militaires de l'OTAN), une vision qui provenait d'une certaine volonté à faire passer des engagements américains. Ils considéraient le rôle dirigeant des États-Unis, et le leur propre, comme faisant partie d'une destinée morale. » Tous n'étaient pas des skullboniens, mais beaucoup d'entre eux étaient allés à Yale et, s'ils n'avaient pas eux-mêmes appartenu à une société secrète, ils savaient ce que cela signifiait que de faire partie d'une élite au sein d'un monastère.

Généralement cohérente, cette élite ne l'était pourtant pas toujours. Alors qu'ils auraient pu être intimement mêlés aux manœuvres militaires importantes du XX^e siècle, les Skull & Bones n'ont en fait pas conspiré comme société secrète pour déployer la bombe atomique ou envahir la baie des Cochons. En réalité, Robert A. Lovett a émis des objections contre les plans d'invasion. McGeorge Bundy a été accusé de ne pas avoir fait plus, comme conseiller à la Sécurité nationale, pour améliorer les relations entre la CIA et la Maison-Blanche. Ce ne sont pas non plus les Skull & Bones qui ont donné des instructions spécifiques à leurs membres pour qu'ils aident Adolf Hitler, même si le financier de ce dernier emmagasina trois millions de dollars dans la Union Banking Corporation, une banque qui comptait Prescott Bush parmi ses sept directeurs. Des skullboniens se sont disputés à propos du Vietnam : Lovett considérait cette guerre comme « une des choses les plus stupides que nous ayons jamais faites ». Ils se sont donc ouvertement affrontés sur cette affaire. Quand, en 1965, Archibald MacLeish a mis en question la moralité de la guerre du Vietnam, William Bundy a répondu avec flamme que, pendant la Seconde Guerre mondiale, le pays avait accepté « la responsabilité d'obtenir et d'utiliser le pouvoir ».

Certainement, un nombre relativement considérable de skullboniens ont conquis des positions influentes permettant de contrôler la politique étrangère ; plusieurs membres ont servi au Conseil pour les relations

étrangères, y compris Winston Lord, son président de 1977 à 1985. Mais les Skull & Bones ne dictent pas une vision globale de société à leurs membres. Ils ne leur apportent pas non plus automatiquement les fonds et le cadre avec lesquels ils seront capables de trouver leur fortune et d'atteindre des positions importantes. « Les Skull & Bones n'encouragent pas certaines lignes politiques, m'a déclaré un skullbonien. Les patriarches sont certainement globalement des conservateurs, mais les Skull & Bones constituent leur propre petit monde – et c'est parfois un petit monde bizarre. »

Le réseau est sans aucun doute en place, cependant, pour ceux qui veulent en profiter. Avec le sésame « Connaissez-vous le général Russell ? » pour déterminer si quelqu'un qu'on soupçonne d'être un skullbonien en est un membre légitime, ceux qui veulent demander des faveurs à leurs camarades skullboniens, réussiront, m'a-t-on dit, plus souvent à obtenir ce qu'ils veulent que le contraire. « À un niveau, vous faites simplement confiance aux gens de Yale parce que vous savez qu'ils sont des gens bien, et s'ils ne sont pas chez les skullboniens, c'est encore mieux, m'a suggéré un patriarche qui est professeur. Mais il est entendu que vous avez intérêt à aider un skullbonien qui le demande. Il existe un vrai sens de la camaraderie. Spécialement avec les groupes plus anciens, si un skullbonien vous appelle et vous donne sa promesse que la personne en besoin d'aide est qualifiée pour faire ceci ou cela, vous le croyez. La confiance est de mise. »

À ces relations s'ajoute la pression d'avoir à suivre un long chemin d'ancêtres Skull & Bones. Dans les années 1970, quand le président de Yale, Kingman Brewster, parlait de Yale comme du terrain d'élevage « de milliers de dirigeants mâles », les skullboniens se considéraient naturellement comme étant les quinze premiers au sein de ces dirigeants mâles. « C'est là que vous trouvez cette idée que ces quinze représentent les personnes les plus remarquables sur le campus et que, si vous en faites partie, vous êtes censé vivre à la hauteur, m'a dit un skullbonien. Ce n'est pas formulé ouvertement, c'est plutôt que, à observer ceux qui vous entourent, vous en avez une conscience permanente. C'est vraiment une chose non dite, une espèce d'attente à votre égard. Tous ces anciens gars éminents se montrent pour vous donner le sens de ce vers quoi vous mènent les Skull & Bones. Nous étions la première société de seniors et nous avons été très conscients

de l'importance des Taft, des Harriman, des Bundy, des Buckley. Ces personnes accaparent encore toute l'affaire. Ils aiment cet endroit. » Ils travaillent aussi intensément pour être sûrs que la structure survive pour ouvrir des portes vers les carrières les plus prestigieuses du pays – mais ce n'est possible que pour les membres qui, comme les Bush, ne demandent que ça. « Pour certains, m'a expliqué un patriarche, les Skull & Bones deviennent la chose la plus importante qui leur soit jamais arrivée, et ils perpétuent cette influence. »

Même le skullbonien le moins engagé arrive encore à sentir que les relations des Skull & Bones peuvent être un atout. À l'époque où William Sloane Coffin Jr. voulait influencer l'administration Kennedy sur la déségrégation, il appela à la Maison-Blanche McGeorge Bundy, alors conseiller national à la Sécurité du président Kennedy, en PCV du téléphone public d'une épicerie. L'opérateur du standard transféra immédiatement l'appel à la maison de Bundy. Malgré l'ambivalence de Coffin envers la société secrète, les perspectives ouvertes par ses réseaux restaient fortes. « J'ai choisi Bundy parce qu'il était un skullbonien, a écrit Coffin dans son autobiographie. Je n'approuvais plus les sociétés secrètes de Yale, mais j'ai décidé, à ce moment-là, de capitaliser sur les relations. »

Il n'est pas facile de trouver des exemples de sociétés secrètes dans le monde universitaire. Les sociétés secrètes sont généralement considérées comme des sociétés secrètes. Elles sont généralement considérées comme des sociétés secrètes. Elles sont généralement considérées comme des sociétés secrètes.

CHAPITRE VII

L'ORDRE

« Ces organisations secrètes du campus universitaire, telles que celles qui ont déjà été citées (ou d'autres, telles que Elks et Masons, par exemple), qui entreprennent de sélectionner des hommes sur la base de leur personnalité ou de leurs réalisations, semblent si hideusement démodées, si à côté de la plaque par rapport aux idéaux profonds de la vie universitaire, qu'il est difficile pour nous de croire aujourd'hui en leur existence. Cela nous est difficile parce que, fondamentalement, elles et leurs supercheries sont irréelles. Les normes qu'elles élaborent créent une distinction artificielle entre les individus. Qu'un homme puisse se sentir obligé de ne pas parler à un ami après avoir assisté à une réunion est évidemment grotesque ; mais, d'une façon plus générale, le voile silencieux du secret qui tombe sur les sociétés secrètes est irréel parce qu'il est incroyable que quiconque ne soit autorisé à examiner librement tout questionnement rencontré sur son chemin. Nous croyons qu'il est clairement nuisible pour n'importe qui de se développer avec des habitudes qui supposent l'acceptation irréfléchie de quelque chose. L'importance des sociétés de seniors est maintenue aujourd'hui à Yale ; mais

Les sociétés secrètes du campus universitaire sont généralement considérées comme des sociétés secrètes. Elles sont généralement considérées comme des sociétés secrètes. Elles sont généralement considérées comme des sociétés secrètes.

À ces sociétés secrètes le plaisir d'avoir à vivre au long chemin d'années Shall & Bopet. Dans les années 1970, quand le président Yale, Kingman Brewster parlait de Yale comme du terrain d'élevage de millions de délinquants mâles, les étudiants se considéraient généralement comme étant les quatre premiers au sein de ces délinquants mâles. C'est le genre de choses que vous pouvez vous attendre à voir dans les sociétés secrètes les plus remarquables sur le campus et que, si vous en faites partie, vous êtes censé être à la hauteur, n'est-ce pas, étudiants. Ce n'est pas formale, évidemment, c'est plutôt que, à observer ceux qui vous entourent, vous en avez une certaine impression. C'est vraiment une chose qui vous aide à vous sentir à votre place. Dans les sociétés secrètes, vous pouvez vous sentir à votre place et vous pouvez vous sentir à votre place.

il n'existe aucune raison pour que cette situation soit éternelle. À partir du moment où les organisations sont devenues un fardeau et une force répressive, il est temps qu'elles soient mises hors jeu. »

Le journal de Yale, *Harkness Hoot*, publia cet éditorial en 1933, en n'imaginant certainement pas que ces sociétés secrètes prospéreraient encore environ trois quarts de siècle plus tard. « Il nous est difficile de croire en elles, était-il écrit, parce qu'elles sont, avec leur imposture, irréelles. » En fait, c'est justement parce que ce projet de sociétés secrètes constitue une imposture si irréaliste que nous y croyons d'emblée.

En décembre 1997, je me rendais au « tombeau » de ma propre société secrète pour une « session » du dimanche soir (nuit des diplômés pour beaucoup de sociétés [tout membre diplômé est alors le bienvenu pour se joindre aux seniors pendant environ deux heures consacrées à des cocktails, un dîner, des chants et des interventions], alors que les jeudis soir sont souvent réservés aux seuls seniors). Ce dimanche, donc, il y avait la réception pour Noël (presque chaque société a la sienne), et la quantité de nourriture, boissons et cadeaux était encore plus impressionnante que d'habitude. Le ciel de New Haven, particulièrement sombre ce soir-là, m'avait rendu les choses difficiles car, ainsi que je l'avais clairement expliqué aux membres de la société dès qu'ils m'avaient approchée, j'ai un défaut génétique qui m'empêche de voir dans l'obscurité. En arrivant au « tombeau », comme je n'avais pas vu se refermer la grosse porte métallique, elle m'a violemment écrasé la main. Peu après, alors que, livide, j'étais assise sur un divan dans la pièce où se déroulait le cocktail, et que certains de mes camarades m'aidaient gentiment à rafraîchir mes doigts meurtris, je me tournai vers l'officier présidant les diplômés (de la promotion 1955).

« Pensez-vous que ce serait un trop grand problème, dis-je en haletant légèrement car j'étais encore quelque peu essoufflée, de mettre une petite veilleuse à l'extérieur du « tombeau » pour que d'autres personnes – telles que les citoyens âgés ou les futurs membres qui voient mal dans l'obscurité – et moi-même puissions voir le chemin nous permettant d'y accéder ? »

– Non, c'est impossible, dit-il avec emphase en secouant la tête, ce ne serait pas bon pour notre image. »

Cette attitude de la part d'une société secrète populaire illustre bien le paradoxe des Skull & Bones mentionné dans le chapitre II : la société secrète exige toujours d'être invisible alors que, simultanément, elle veut rendre publique sa suprématie. Ce paradoxe fait naître une dichotomie entre l'arrogance et le silence, ce qui a été résumé par la façon dont George W. Bush a évoqué son appartenance aux Skull & Bones dans son autobiographie *A Charge to Keep* : « Lors de mon année d'étude senior, j'ai rejoint les Skull & Bones, une société secrète, si secrète que je ne peux rien dire de plus. » Comme a accusé un membre anonyme de la société, dans le *Harkness Hoot* : « Ce dont a essentiellement besoin une société de seniors, c'est le prestige et la paix. Elle cherche à être ancienne au-delà du souvenir. Elle veut que son « tombeau » ou sa maison soit reconnue par tout Yale pour ce qu'elle est. Elle veut avoir une liste de diplômés exceptionnels. Elle veut la crème des juniors. Et elle veut aussi être laissée tranquille. » Mais pour obtenir le prestige, la liste, et la crème des juniors, les sociétés secrètes doivent faire plus qu'occuper l'espace public : elles doivent d'abord faire en sorte que leurs membres croient au mythe. Elles doivent faire que l'irréel semble plausible ; elles doivent entretenir leur image pour que nous, munis de verres teintés, puissions y croire.

Au début, les Skull & Bones prirent racine à Yale parce qu'ils avaient été créés pendant la période préathlétique de l'université, lorsque l'appartenance à la société, en tant qu'objectif exclusif, se heurtait à peu de concurrence. Et aussi, parce que, à la différence des adhérents des autres sociétés créées au sein d'une promotion, les membres des Skull & Bones étaient des seniors qui seraient diplômés avant d'avoir la possibilité de dévoiler leurs secrets à d'autres sur le campus. Mais depuis lors, le développement des Skull & Bones, en tant que corporation et entité extraordinaire, s'est appuyé sur un fond de mystère, enrichi peu à peu par l'exploitation de l'imaginaire personnel des membres.

Le biographe de Henry Stimson, une des figures centrales des skullboniens, a offert une explication efficace sur les raisons qui ont inspiré à des étudiants l'idée de créer des sociétés secrètes à Yale. « Les jeunes hommes devaient trouver un moyen pour donner corps à ce système d'idéalisme dont Santayana ou d'autres ont découvert l'existence à New

Haven, a écrit Elting Morison. Il n'y avait pas tant d'éléments, dans les salles de classe, qui auraient pu stimuler l'esprit, l'entraîner, l'amener à trouver des appuis utiles pour des principes sains. Avec une ingéniosité considérable, par conséquent, les étudiants non diplômés se tournaient vers autre chose – suivant leur instinct – pour découvrir une source possible d'énergie. Ils ont construit dans les sociétés de seniors, avec une perspicacité admirable, un mécanisme visant à mobiliser les émotions de quelques personnes sélectionnées pour leurs objectifs supérieurs. [...] Une telle élection spéciale produit sans aucun doute un fort sens des responsabilités. Comme l'a dit l'observateur anglais Graham Wallas, l'expérience à l'intérieur des sociétés secrètes de Yale, à cette époque, avait convaincu ses membres qu'il était mieux d'être dedans et de faire que de sembler être et de sembler faire. »

Mais ce que Morison n'a pas été en état de clarifier, c'est *pourquoi* cette expérience a fonctionné, pourquoi ces buts élevés ont pu continuer à inspirer des personnes, comment il était possible que des étudiants puissent être et se comporter d'une telle manière ici, tandis qu'ailleurs ils faisaient tout pour feindre d'être et de faire autre chose. « Comment était-ce possible, s'est étonné Morison, qu'en l'espace de neuf mois, à l'occasion de rencontres hebdomadaires dans des endroits secrets, des vies entières puissent être changées ? »

Il y a une raison à tout ce que font les Skull & Bones. Leurs quartiers généraux, leur programme et leurs rituels, tout cela a été calibré avec soin pour cultiver leur capacité à exercer le pouvoir, en se concentrant sur l'entraînement de leurs membres. La présence du « tombeau » n'est que la première étape vers la formation de nouveaux chevaliers. Il est présenté aux juniors du second semestre comme leur propre espace privatif, et ils peuvent l'utiliser rapidement comme lieu de refuge, ou comme bibliothèque, bureau, salon et café. Il n'est pas rare que les nouveaux chevaliers passent, dans le « tombeau », pratiquement la totalité de la semaine suivant leur initiation. Ils y examinent les objets, font des incursions dans la cuisine, écrivent leurs travaux semestriels et s'émerveillent d'avoir un accès exclusif à cette grande propriété – c'est une alternative à l'habituelle chambre-salle commune-bar-restaurant. Le

« tombeau » les initie aussi aux plaisanteries secètes et aux espaces privatifs, tels que la pièce n° 322 et le jardin, qu'ils partagent uniquement avec les autres membres privilégiés de la société.

Finalement, la perception de soi d'un membre de la société secrète est tellement entremêlée avec son identité de société secrète (« Je suis le Petit Diable, le petit nain de mon club ; je suis un petit sot et m'occupe de la caisse ») que s'il lui arrivait de trahir ou de quitter les Skull & Bones, il perdrait ce qui est devenu une partie essentielle de la façon dont il se perçoit lui-même. La même chose peut être dite en ce qui concerne le langage de la société secrète et le S.B.T. – l'horaire des Skull & Bones. Tout cela sert de facteur plaçant les skullboniens à part, dans leur petit monde d'évasion, exclusif et illusoire.

Une grande partie des traditions qui aident les skullboniens à supporter tout cela, c'est l'élitisme. Il est certain qu'on ne peut pas considérer que tous les membres des Skull & Bones sont par principe élitistes, même si beaucoup d'entre eux tiennent à la tradition « Old Blue » des titres. Mais il devient difficile de ne pas être pris soi-même par l'affirmation égotiste du privilège et de l'autoévaluation. Les procédures précédant l'initiation à ma propre société secrète apportent un bon exemple de ce sens subconscient de supériorité. Peu après la soirée des approches, j'ai reçu, dans une enveloppe scellée à la cire portant les insignes de la société, une note étrange, calligraphiée à l'ancienne. Cette note me donnait l'instruction de me rendre, à un moment précis, à une adresse située juste à l'extérieur de New Haven. Lorsque j'y arrivai, deux autres juniors se trouvaient là, tout aussi confus que moi, à se demander pourquoi nous avions été amenés à cet endroit pour nous rencontrer dans un bâtiment sans lumières, ouvert et inhabité. Après un moment, une limousine apparut et un homme en costume noir nous fit signe de derrière la vitre de la voiture. Quand nous fûmes assis et que la voiture démarra, l'homme nous dit sévèrement, avec une voix intimidante, que nous n'avions pas le droit de parler. Nous obéîmes (même si je me mis à rire à plusieurs reprises). Nous tournâmes pendant plus d'une demi-heure à travers des rues inconnues de banlieues, derrière plusieurs autres limousines, avant qu'on nous laisse devant une maison sombre. Le temps que nous sortions de la voiture, le guide avait disparu, les portières s'étaient

refermées derrière nous et nous fûmes laissés sur une avenue spacieuse. Nous étions quatorze (l'un de nos initiés étudiait à l'étranger), sans aucune idée de ce que nous allions devoir faire ensuite. Finalement, quelqu'un découvrit une porte ouverte à côté et le groupe s'y engouffra.

Il y avait là une salle d'attente élégamment meublée ; au milieu, une table en verre carrée, sur laquelle étaient posés quatorze gobelets pleins et quatorze petites cartes écrites en latin. Quelques membres du groupe réussirent à traduire la première inscription : « Bois. » Aussi avalâmes-nous la mixture, qui avait un goût semblable à un mélange de champagne et de liqueurs. Puis nous attendîmes, anxieux, tout en rompant le silence avec de mauvaises blagues. Après un moment, la porte s'ouvrit en grinçant. Un homme vraiment imposant et bien habillé entra et nous souhaita la bienvenue dans notre société secrète. (Nous apprendrions plus tard que cet homme était un des cadres importants des admissions à Yale, un poète accompli et le trésorier de la société secrète). Après un discours bref mais impressionnant, il nous amena dans une pièce qui s'illumina à notre arrivée, ce qui nous révéla la présence de plusieurs douzaines de diplômés se réjouissant de notre élection. Ils nous racontèrent alors des histoires agréables sur notre nouvelle demeure et sur les personnages fameux appartenant à la liste des adhérents. Puis, ils insistèrent pour que nous prenions part au partage de l'énorme quantité de nourriture et de boissons rassemblées (boire avant l'âge légal n'est pas source d'états d'âme pour la majorité des sociétés secrètes¹). Avec respect, nous nous dispersâmes à travers la pièce comme si nous étions à un cocktail, et, individuellement ou en petits groupes, nous avons écouté presque chaque diplômé se présenter (nous n'avions pas à faire de même : ils semblaient connaître tous nos noms) et nous rapporter quelques histoires concernant la société secrète.

Après quelques heures, les limousines nous enlevèrent de nouveau et nous emmenèrent, cette fois-ci, vers un restaurant populaire du campus, que la société avait loué pour la soirée. Là-bas, où les entrées et les bouteilles en quantité illimitée nous impressionnèrent, nous avons continué notre célébration. À l'heure de la fermeture, environ huit d'entre nous, peu désireux de laisser cette soirée étrange se terminer, se dirigèrent vers Naples, un bar populaire qui servait des pizzas et de la bière. C'est là que, tard dans

¹ Dans plusieurs États de l'Amérique du Nord, l'âge légal pour la consommation d'alcool est fixé à 21 ans, voire plus.

la soirée, notre groupe, plutôt en état d'ébriété, entassé sur la piste de danse comme une équipe de rugby, chantonait en chuchotant quelque chose qui m'embarrasse douloureusement maintenant, quelque chose du genre : « Nous sommes dedans, ils n'en sont pas ; nous sommes dedans, ils n'en sont pas. » Tout en chantant cela, nous lancions des coups d'œil partout, dans la foule, tandis que, dans nos esprits, augmentait à chaque nouveau battement de la musique le sentiment que tous ces pairs qui mangeaient, buvaient et dansaient autour de nous ignoraient les nouveaux secrets pour la préservation desquels nous, et seulement nous, avons été élus. Un skullbonien des années 1970 fut d'accord pour me dire que nos deux expériences dans ce domaine avaient été similaires : « Le secret entourant la société, par de nombreux aspects, quand j'y suis entré avait un but : faire que les autres gens, ceux qui n'y étaient pas entrés, se sentent mal. »

E. E. Aiken (S&B 1881), qui écrivait sur les sociétés secrètes en général (il ne donna pas le nom de la sienne), nota en 1882 : « Le secret peut être utilisé pour créer et renforcer l'amitié. La force rassembleuse d'un secret commun est bien connue ; le secret renforce les sentiments de fidélité et d'honneur, et contribue à faire de ceux qui en sont les possesseurs un cercle fermé, où la communication est plus ou moins distincte selon la nature de ce secret. [...] Le partage d'un secret crée un lien, mais un lien très différent de celui qui naît d'une amitié généreuse. C'est comme la force extérieure qui maintient deux soldats ensemble dans le rang, alors qu'ils pourraient autrement se haïr dans leur cœur. »

Beaucoup de skullboniens se sont souvenus devant moi que la meilleure partie de leur expérience dans la société secrète avait été la relation intime établie avec des étrangers. Les Skull & Bones « représentèrent une partie significative de mon année senior pour aucune des raisons généralement admises comme significatives, m'a avoué un skullbonien d'une promotion du début des années 1980. Pour moi, qui n'étais membre ni d'une équipe sportive ni d'une fraternité, c'était réellement la seule expérience que j'avais de pouvoir être assis dans une pièce pleine de monde pour échanger des idées, des observations et des réflexions avec un groupe d'individus qui n'auraient pas nécessairement été mes amis. Nous échangeons des entretiens personnels, ce qui était éclairant et sensibilisant. J'ai appris des choses sur les

gens et défini qui j'étais en relation avec d'autres personnes. C'est là le cœur de l'expérience. » Un skullbonien de 1968 m'a confirmé en écho : « C'était une occasion pour construire des amitiés, à un degré difficile ou impossible à atteindre dans le cours ordinaire de la vie universitaire, et cela avec quatorze personnes que mon chemin n'aurait autrement pas croisées durant mes années d'études. » Un skullbonien dans la soixantaine m'a expliqué que les confessions laissent aux adhérents le sentiment que ces étrangers peuvent les connaître mieux que ne le font les barbares dans leur vie. « Nous nous voyons une fois par an et la compréhension mutuelle continue à faire partie de l'expérience. Elle crée une capacité à maintenir des relations à long terme. » À propos de lui-même, un skullbonien des années 1960 m'a calmement dit : « Je suis une personne meilleure grâce à mon initiation chez les skullboniens. Cela ne fait aucun doute. »

L'exercice qui représente le mieux cette idée d'autoamélioration est la critique, pendant laquelle des membres se disent, de façon crue et brutale, comment ils se perçoivent mutuellement. Ce processus de reproches peut être douloureux, mais les Skull & Bones le considèrent comme une étape nécessaire pour le développement d'un chevalier d'Eulogie. Un ancien administrateur de Yale a admis que son camarade de chambre est tombé dans une dépression sévère après que ses frères skullboniens lui avaient dit qu'un de ses grands défauts de caractère était la paresse. Un professeur distingué de Yale a dit que plusieurs étudiants ont dû rechercher de l'aide psychologique après les critiques qu'ils avaient essuyées chez les Skull & Bones. Plusieurs sociétés secrètes modelées sur celle des skullboniens forcent aussi leurs membres à subir une attaque de leur ego. De façon convenable, ils appellent cette expérience « images de miroir ». Dans la société Berzelius, par exemple, cette activité, appelée « audits », exige que chacun des membres écrive, à chacun des quatorze autres, une longue lettre – certains sont connus pour avoir écrit vingt pages – dans laquelle il décrit ses véritables sentiments.

En vérité, les Skull & Bones eux-mêmes sont comme un énorme salon plein d' « images de miroirs ». Cette société est devenue impossible à cerner depuis près de deux siècles, parce que les innombrables et contradictoires récits – qui font ricochet entre les chevaliers, les patriarches, Yale et les barbares – se neutralisent les uns les autres. Mais tous les récits commencent

à partir de l'intérieur. « C'est un lieu qui est vraiment rempli de lui-même, m'a dit un skullbonien. Il aime sa propre exagération. Ils aiment perpétuer la mystique. » À l'intérieur du « tombeau », les seniors veulent désespérément croire qu'ils font partie de quelque chose qui est plus grand qu'eux-mêmes. Parfois, pendant leur année de chevaliers, ils apprennent que, contrairement à la croyance qu'ils entretenaient avant d'être adhérents, il n'y a pas d'argent qui les attend à l'obtention de leur diplôme, pas de parts dans le grand domaine immobilier couvrant le Connecticut, et qui, selon la rumeur, appartient à la société. Par-dessus tout, ils apprennent aussi qu'il n'y a pas de promesses. Il n'y a qu'un réseau, certes puissant, mais intangible et accessible seulement à ceux qui le cherchent. C'est ainsi que l'une des raisons pour lesquelles les jeunes membres perpétuent le mythe des Skull & Bones après qu'ils ont été diplômés, et même après qu'ils ont voyagé loin de l'asphyxie du Temple, peut résider dans le fait qu'ils sont peu assurés de ce que leur société légendaire est devenue. La dissonance cognitive qu'ils ressentent devient nécessaire pour qu'ils puissent trouver une réponse rationnelle expliquant pourquoi ils ont sacrifié tous les jeudis et tous les samedis soir de leur dernière année universitaire – plus encore s'ils ont dû préparer en avance des essais ou des arguments pour les débats – pour rencontrer un groupe d'étrangers dans un bâtiment presque sans fenêtres. Cela, alors que la récompense, pour un jeune de vingt-deux ans, non seulement ne comprend pas d'argent, mais n'apporte pas un pouvoir automatique et n'offre qu'une mystique réduite. Comme un skullbonien dans la cinquantaine a dit en soupirant, la société secrète « n'a rien fait pour moi sur le plan académique. Le travail d'étude était même, au contraire, plus difficile pour moi puisque nous avions deux soirées de réunion par semaine. » Un autre skullbonien se plaint : « Ce fut la période de ma vie où j'ai le moins pu dormir. Vers le printemps, j'en étais arrivé à un état proche de l'hallucination. »

Il est certain que tous les skullboniens ne sont pas devenus des esclaves de la société secrète. En 1873, un des principaux orateurs à la rencontre de remise des diplômes de Yale était l'ancien procureur général des États-Unis William Maxwell Evarts, un skullbonien. Il railla les sociétés secrètes parce que, soutenait-il, à la différence des plus anciennes, qu'elles avaient remplacées et qui étaient des sociétés de débats ouverts, elles ne faisaient que

promouvoir le snobisme. Evarts constitua une exception éclatante. Ce skullbonien extrêmement rare, qui avait quitté l'organisation au cours de son année de senior, refusait même souvent de développer un regard sur son éphémère expérience. Un homme qui a quitté l'organisation à la fin des années 1980 m'a dit que, même s'il n'était pas un patriarche, « ceux-ci préféreraient que les gens n'en fassent pas trop, et je ne me sentirais pas confortable en les trahissant ».

En réalité, la société secrète fait tous les efforts possibles pour s'assurer qu'un adepte ne renonce pas à son appartenance. Un adhérent des années 1970 m'a dit qu'il avait été excédé quand des diplômés skullboniens ne l'avaient pas laissé enseigner aux élèves des écoles de New Haven dans les pièces vides du « tombeau » lorsqu'elles n'étaient pas utilisées. En octobre de son année de senior, il vint au « tombeau », pour le dîner du jeudi, directement en arrivant de son travail avec ses étudiants, qui vivaient dans un voisinage moins que désirable. « J'arrive au "tombeau", et les deux gars noirs qui servent la nourriture mettent un homard entier devant moi, uniquement parce que je me suis montré, m'a-t-il dit. J'ai immédiatement quitté la société. J'ai trouvé l'endroit élitiste et agressif. Le jour suivant, j'ai donc accroché mon insigne à une lettre que j'ai agrafée sur le tableau d'affichage de l'entrée. Ils me dirent alors : "Vous ne pouvez pas démissionner des Skull & Bones. Vous en êtes membre pour toute la vie." Je leur ai alors demandé pourquoi un rebelle autoproclamé comme moi aurait dû tout d'abord rejoindre une organisation comme celle-là. J'ai grandi dans une famille de la classe ouvrière, alors cela représentait déjà pour moi un grand événement que d'être à Yale, expliqua-t-il. Et ensuite, être sélectionné par les Skull & Bones, c'était bien une aura qui signifiait quelque chose pour ma famille. Cela montrait à quel point nous étions parvenus. »

Les rumeurs et les théories de la conspiration sur les Skull & Bones, comme celles que nous avons décrites dans l'introduction, sont connues et profondément enracinées. La chose probablement la plus fascinante que j'aie apprise lors de mes entretiens avec certains de leurs membres est qu'une majorité de ces rumeurs ont été répandues avec soin par les skullboniens eux-mêmes. Les patriarches sont des publicitaires, qui laissent courir des fuites chez les journalistes ; ce sont des politiciens, qui aiment se distraire en

colportant des histoires pour rouler les gens ; ce sont des magiciens, qui dirigent avec brio des opérations destinées à augmenter leurs tours de passe-passe. En propageant des rumeurs sur leur propre société, ils créent un voile de mystère qui protège l'intimité de ce qu'ils font réellement et leur donne simultanément le sentiment d'appartenir à quelque chose de transcendant et d'omnipotent, alors que, en vérité, la société en tant que mystique représente moins que la somme de ses parties. Comme l'a dit un skullbonien : « Il est essentiel qu'il y ait une certaine confusion, une certaine incertitude sur ce qui se passe dans la société, parce que cela protège en fait ce qui s'y passe réellement. C'est un écran de fumée efficace pour préserver l'intimité. » Un skullbonien des années 1950 fut plus expéditif : « Les rumeurs, vraies ou fausses, augmentent le mystère. » Les patriarches soufflent des écrans de fumée qui leur permettent de montrer aux barbares, à travers la brume, uniquement ce qu'ils veulent que l'imagination de ces derniers trouve. Ils posent les fondements de grandes suppositions spéculatives et encouragent dès lors les théories conspiratrices. Et pourquoi ne le feraient-ils pas ? Si les gens croient avec suffisamment de force en quelque chose, cela devient pour eux la vérité. Les Skull & Bones sont, dans leur cœur, équivalents au magicien d'Oz, le petit homme astucieux, caché derrière un rideau de mystique, qui projette des images inspirant la crainte et la terreur afin de se répandre et de devenir quelque chose de grand et de terrible. Cela n'est pas pour diminuer le pouvoir remarquable du réseau des Skull & Bones ou l'impact que ce réseau a pu avoir. Mais beaucoup des secrets de la société – la cérémonie d'initiation, les annales des adhésions, les objets dans le « tombeau » – peuvent servir simplement de masque pour cacher son mystère le plus important, ou son manque.

* * *

Il est possible de traiter les Skull & Bones comme un prisme à travers lequel on voit les façades de Yale et, plus largement, le pouvoir élitiste des vieux établissements que tant de gens regardent sincèrement comme étant ceux qui dirigent le pays. Derrière leurs voiles, ces établissements – Harvard,

Yale, Princeton et une poignée d'autres – concentrent la majorité de leur énergie à soutenir leur propre importance mythique. Yale en est le tout premier exemple. C'est un établissement qui, par exemple, a choisi au début des années 1900, d'utiliser un matériau de construction particulièrement pierreux et d'aspect usé, afin de donner à ses bâtiments, au campus, une apparence laissant l'impression qu'ils sont plus anciens qu'ils ne le sont en réalité. Plutôt que de simplement les remplacer, Yale a aussi recollé ses vitres cassées avec des joints en métal fondu, en employant la méthode médiévale, de telle façon qu'elles paraissent plus antiques.

Évidemment, Yale n'est pas le seul établissement à avoir créé de telles façades. Chaque institution de tout genre joue un jeu politique. Et Yale n'est pas non plus la seule université ayant un système de sociétés secrètes, mais le sien a créé « une obligation morale... qui est sans doute inégalée par celle des autres universités », comme l'a observé Edmund Wilson en 1923. Princeton a ses clubs de cuisiniers et de gourmands, qui sont surtout de nature sociale. Harvard a d'abord son Hasty Pudding Club, maintenant devenu fameux par le fait que, une fois par an, il habille ses membres de façon rétro pour accorder des prix, sous forme de baisers, destinées aux célébrités de Hollywood qui font montre de bonne humeur. Ensuite, il y a le Porcellian Club, qui constitue le « club suprême », situé au sommet. Fondé en 1791, il est connu pour choisir ses membres sur la base de leurs liens de sang et non pas sur celle du mérite. Certains croûtons supérieurs éprouvaient une telle considération pour ce club qu'ils ont quitté Harvard pour en avoir été rejetés. Quand Théodore Roosevelt parla à l'empereur Guillaume des fiançailles de sa fille Alice avec Nicholas Longworth, le futur speaker de la Chambre des représentants, il ajouta : « Nic et moi nous sommes rous les deux membres du Porcellian, vous savez. » Franklin Roosevelt, à qui l'on refusa l'adhésion, déclara publiquement que cette rebuffade fut le rejet le plus douloureux de toute sa vie. D'autres universités ont démontré qu'elles étaient ce qu'on a appelé des « imitateurs faibles » : Axe & Coffin (« Hache et cercueil »), de l'université de Columbia ; Owl & Padlock (« Hibou et cadenas »), de l'université du Michigan ; Skull & Serpent (« Crâne et serpent »), de Wesleyan ; Single-sex Sphinx (« le Sphinx unisexe »), de Dartmouth ; et la controversée Deuxième Société d'économistes, entièrement masculine, de Georgetown.

Mais des institutions comme Yale, Harvard et Princeton ont leurs différences. Quand on a demandé, en 1968, pourquoi les sociétés secrètes de Yale maintenaient leur mystère alors que celles des autres universités ne le faisaient plus, le professeur de relations sociales David Riesman, de Harvard, a souligné qu'il existait à Yale une autre « orientation générale des objectifs et de la compétitivité ». Il a déclaré que Yale était simplement un endroit plus compétitif que Harvard, et cité l'exemple d'un étudiant qui, ayant « raté » le *Daily News*, essaya d'être gestionnaire de l'équipe de football et devint finalement président de l'Association chrétienne, une position qu'il utilisa pour attirer l'approche qu'il recherchait désespérément de la part des Skull & Bones. « Ce genre d'orientation des objectifs est seulement en train de pénétrer depuis quelques décennies à Harvard, qui était d'une certaine façon toujours... plutôt géorgienne que maçonnique », a dit Riesman.

En 1893, William Lyon Phelps, qui fut un diplômé de Yale en 1887, critiqua les différences existant entre Harvard et Yale en soulignant uniquement le système des sociétés secrètes, qui avait créé une sorte d'« empêchement » : les sociétés secrètes avaient fait de Yale ce qu'elle était, ce qui, en retour, maintenait une atmosphère favorable à leur survie. « Harvard n'a rien qui ait autant d'influence et qui en même temps soit aussi exclusivement antidémocratique que notre système de société de seniors, écrivait Phelps. N'importe qui ayant observé comment chaque candidat commence à choisir ses compagnons lors de la deuxième année, combien on manipule habilement les promenades du dimanche après-midi sur la Whitney Avenue, et combien on prend de précautions, pour éviter d'être vu avec des "idiots", comprendra combien la vie ici est antidémocratique. Et cette influence s'étend bien après la remise des diplômes. Car inconsciemment les hommes appartenant aux sociétés demeurent soudés dans tous les rassemblements de classe. »

Edmund Wilson écrivit que, « À Yale, l'homme excentrique ou non compétitif, qui pourrait être heureux à Princeton et à Harvard, sera apparemment écrasé par la machine et risquera d'acquiescer peu de chose hormis une amertume extrême. À Princeton, l'homme énergique et sérieux, qui trouverait probablement du grain à moudre pour son moulin à Yale, se trouve en danger d'être débauché par la trivialité et l'oisiveté. [...] Harvard

a une personnalité bien définie et marque sans faute beaucoup de ses étudiants. Ils sont ironiques comme ceux de Princeton, mais moins provinciaux et moins gamins ; ils sont sophistiqués comme les hommes de Yale, mais moins violents et moins durs. »

C'est cette spécificité de Yale que Wilson nomme la « machine » et que l'helps appelle la « manipulation », qui a perduré comme caractéristique particulière, unique au campus de New Haven. L'étudiant et diplômé de Yale Thomas Bergin observait en 1982 : « À Cornell, l'insouciance était un style ; personne ne semblait pressé. À Yale, la faculté et les étudiants non diplômés sont tous deux toujours en route, occupés, compétitifs et zélés. Ce qui me semblait bizarre, c'était que, dans un endroit ou dans l'autre, l'essentiel du travail semblait être fait. Cela m'a amené à reconsidérer la quintessence de Yale. La différence qui m'est apparue est que les vieux et puritains impératifs de service, de compétition et de récompense se maintiennent encore à New Haven. »

Bergin rappelait une conversation qu'il avait eue avec le skullbonien Henry Luce (S&B 1920), dont l'attitude était typique des Skull & Bones. Luce demanda à Bergin quelle était la raison pour laquelle des sociétés secrètes clandestines se créèrent sur le campus au milieu du XX^e siècle. « Je lui répondis, écrivit Bergin, que les étudiants non diplômés reconnaissent le désir d'avoir une association intime comme celles des sociétés secrètes traditionnelles de seniors, mais que beaucoup sentaient ces dernières trop crûment « prestigieuses ». Luce me demanda alors : « Bon sang, qu'est-ce qui te gêne dans le prestige ? » Il était là, je pense, le porte-parole authentique du vieux Yale. »

De la même façon que les Scroll & Key se sont développés à partir des Skull & Bones et les Skull & Bones à partir de Phi Beta Kappa, ainsi que Princeton à partir de Yale et Yale à partir de Harvard, chaque groupe d'hommes a créé, à partir d'un plus large, un groupe plus petit et plus exclusif, qui servirait mieux les objectifs de reconnaissance et d'autorité auxquels ces hommes étaient accoutumés. Cette fragmentation est en rapport avec l'insatisfaction eu égard au prestige : si la communauté est trop grande, il faut la rétrécir et promouvoir l'exclusivité de la plus récente et plus petite. L'université Brown a utilisé une méthode similaire pour monter, aux

yeux du public, à des échelons supérieurs de prestige au cours des années 1980. En rejetant les candidats qui ne l'auraient pas été dans d'autres institutions d'élite – celles qui portent le nom de « grade 1600 SAT », par exemple –, elle est parvenue à améliorer son image en suggérant que même ces étudiants totalement accoutumés à la notion de reconnaissance n'étaient pas forcément suffisamment bons pour Brown. Certains des individus les plus riches et les mieux introduits dans les réseaux du pays opèrent d'une façon similaire et organisent des retraites avec des gens de stature similaire. En 1999, Ken Auletta, journaliste au *New Yorker*, a décrit de cette façon le camp annuel de cinq jours organisé à Sun Valley (Idaho), par l'entreprise d'investisseurs Allen & Company. Parmi les « campeurs », il y avait Paul Allen et Bill Gates, de Microsoft ; C. Michael Armstrong, d'AT & T ; Jeffrey Berg, d'International Creative Management ; Jeffrey Bezos, d'Amazon.com ; Michael Bloomberg, de Bloomberg L.P. ; Warren E. Buffett, de Berkshire Hathaway ; Stephen Case, d'America Online ; Michael Dell, de Dell Computer Corporation ; Barry Diller, de USA Networks ; William T. Esrey, de Sprint ; Donald et Katherine Graham, de Washington Post Company ; Andrew S. Grove, d'Intel ; Christie Hefner, de Playboy Enterprises ; John S. Hendricks, de Discovery Communications ; Nobuyuki Idei, de Sony ; Steven Jobs, d'Apple Computer and Pixar Animation Studios ; Robert I. Johnson, de BET Holdings ; Mel Karmazin, de CBS ; Jeffrey Katzenberg, de Dreamworks SKG ; Geraldine Laybourne, d'Oxygen Media ; John C. Malone, de Liberty Media Group ; Thomas Middlehoff, de Bertelsman AG ; Jorma Ollila, de Nokia ; Sumner Redstone, de Viacom ; Oprah Winfrey, de Harpo Entertainment Group ; Robert Wright, de NBC ; et Jerry Yang, de Yahoo. La moitié des personnes susceptibles d'être dans la liste ayant été invitée, elle put se réjouir en pensant à la moitié qui ne l'avait pas été.

Que le bâtiment des Skull & Bones ne soit pas marqué et ne comporte presque pas de fenêtres convient bien à un tel objectif d'exclusion. La façade obscure du « tombeau » préserve d'une clarté qui passerait entre l'intérieur et l'extérieur de la société secrète. Les skullboniens ne peuvent pas voir le monde extérieur sans regarder d'abord à travers des prismes construits par les Skull & Bones. En même temps, le monde barbare ne peut pas regarder dans les quartiers généraux des skullboniens : il peut seulement projeter ses

fantasmes sur les murs blancs ou bruns du « tombeau ». Ce qu'il fait. Souvent. D'une façon prolongée. L'attention accordée aux Skull & Bones ressemble à un culte, et elle a grandi de façon exponentielle, ces dernières années, à cause de la dynastie Bush et de l'explosion d'Internet, qui a apporté un média plus pratique à travers lequel on peut discuter et expliquer les effets de conspiration. Les Skull & Bones ne constituent pas seulement une légende pour ceux qui la vivent. C'est aussi le cas pour les barbares. C'est plus qu'une simple institution ; c'est un concept sur lequel les gens projettent des images qui leur sont nécessaires pour donner un sens au monde. Aussi sinistre que puisse être la notion de société secrète toute-puissante, l'existence des Skull & Bones nous apporte aussi quelques éléments de soulagement. La société secrète nous permet de croire que les choses ne font pas qu'arriver : le génocide n'est pas seulement créé par un individu fou, les présidents ne sont pas seulement assassinés, les dynasties politiques familiales ne sont pas seulement nées de la génération spontanée. Même le chaos, nous disent les théories des sociétés conspiratrices, a une cause. La société secrète – comme le pouvoir des vieilles universités élitistes, des groupes de réseaux de mandarins et de dynasties politiques – survit parce que les gens aiment croire que des événements dus apparemment au hasard sont orchestrés par quelqu'un ou par quelque chose qui les contrôle. « Nous avons tous fait un bon travail en maintenant la quintessence du mystère en vie, m'a dit un patriarche, parce que les gens ne croient pas que c'est tout ce que nous faisons. » Une des raisons expliquant sans doute pourquoi les gens sont si fascinés par les théories de la conspiration, notamment les réseaux étendus associés aux sociétés secrètes et au pouvoir des vieilles écoles, est qu'ils ont besoin de causalité d'une façon assez semblable au besoin d'un Dieu. Le besoin qu'ont les gens de conspirations Skull & Bones pour élucider un ordre sous-jacent est similaire à celui d'avoir une religion pour expliquer la mort et la fin ultime. Un contrôle clandestin suggère un ordre, et l'ordre implique des raisons. Les explications, même exagérées, sont d'une certaine façon rassurantes.

Le pouvoir des organisations comme Yale et ses sociétés secrètes est renforcé par ses façades. Cela ne veut pas dire que les non-initiés demandent un Skull & Bones ou en ont besoin, ou que celui-ci appartient à l'Amérique

du XXI^e siècle. Mais le skullbonien existe en partie parce que nous croyons qu'il est trop puissant pour être détruit. Il est difficile de révéler que les États-Unis sont admirés en partie du fait de leur art des apparences fumeuses, et que cette dévotion augmente avec le développement technologique. Mais les apparences ne suffisent pas : les relations permises par le Club sont un capital de pouvoir. L'élection présidentielle de 2000, par exemple, a mis en scène trois hommes de Yale (deux d'entre eux, membres d'une société secrète, le troisième vraisemblablement lié à des adhérents) et un homme de Harvard. Plus de trois cents ans après la fondation de ces universités, leur prééminence continue, dans une nation de manies et de privilèges qui témoignent aussi bien contre le pouvoir des images que contre l'imagerie du pouvoir.

Lord Chesterfield a écrit : « Un vrai secret constitue le seul mystère des hommes capables ; le mystère est le seul secret des faibles et des perfides. » L'assertion selon laquelle les Skull & Bones sont fiers de leur propre secret et, simultanément, semblent se cacher derrière leur mystère malicieux ne signifie pas nécessairement qu'ils ont les deux. Les Skull & Bones ont sûrement leurs secrets. Mais ce sont les secrets d'une organisation qui trafique dans des domaines impalpables.

Que la légende des Skull & Bones reflète une vérité sinistre ou une distorsion prismatique dépend presque entièrement de la perception que l'on désire avoir. La grande conspiration entourant la société secrète n'est qu'une demi-vérité, avec la complicité volontaire des spectateurs que nous sommes.

J'aimerais aussi remercier l'équipe des manuscrits et des archives de la bibliothèque universitaire de Yale, pour leur énergie infatigable et leur désir d'aider, en particulier Renee Cawley, Nancy Lyon, Bill Massa, Judith Schiff, Sandra Staton et Chris White. Merci aussi à Norman Eule et Andy Pike pour le temps et les conseils qu'ils ont donnés.

Je savais que travailler avec Geoff Shandler allait assurer que ce livre serait intelligent, mais j'ai réellement compris quel éditeur phénoménal il était quand j'ai vu les effets de son stylo rouge. Je ne peux pas le remercier assez. J'apprécie aussi grandement les efforts de Dena Koklanaris et d'Elisabeth Nagle. Enfin, Paula Balzer, des éditions Sarah Lazin, agent et amie, qui a été parfaite dans les deux rôles.

BIBLIOGRAPHIE ET SOURCES

- Abramson, Rudy. *Spanning the Century : The Life of W. Averell Harriman 1891-1986*. New York; Morrow, 1992.
- Aiken, E. E. *The Secret Society System*. New Haven, Conn. : Tuttle, Morehouse & Taylor, 1882.
- American Enterprise Institute for Public Policy Research. *A Conversation with George Bush (19 octobre 1979)*. Washington, D.C., 1980.
- Anderson, Dave. «Why Plato Is in This Hall of Fame.» *New York Times*, 28 juin 1999.
- Andrews, John William. *History of the Founding of Wolf's Head*. Lancaster, Pa. : Lancaster Press, 1934.
- Angell, James Rowland. «Address to the Graduating Class.» *Yale Daily News*, 6 juillet 1934.
- Angell, James Rowland. «Spiritual Progress in Government.» *Yale Daily News*, 5 juillet 1935.
- Aronson, Steven M. L. «Tex Rex : Journalist and Political Advisor John Reagen 'Tex' McCrary.» *Town & Country*, août 1993.
- Asbury, Edith Evans. «Taft Letter in Cache of 50 Tell of Early Struggles.» *New York Times*, 2 novembre 1980.
- «Ashe Praises Bush Plan.» *Knoxville News-Sentinel*, 28 février 2001.
- Associated Press. «Skull-Bones Club Finally Will Admit Women», *Los Angeles Times*, 26 octobre 1991.
- Associated Press. «Winston Lord Is Named as Envoy», *New York Times*, 23 juillet 1985.
- Auletta, Ken. «What I Did at Summer Camp.» *New Yorker*, 26 juillet 1999.
- Bagg, Lyman Horchkiss. *Four Years at Yale (By a Graduate of '69)*. New Haven : Charles C. Chattéd., 1871.
- Bailey, William S. «Minutes of the Fifty-Third General Meeting of The Elihu Club», 20 novembre 1920. Manuscrits et archives de l'université de Yale.
- Baker, David J. «A Serious Number : 30 Decades of Distinguished Graduates.» *Yale Alumni Magazine : The University at 300*, mars 2001.
- Barilleaux, Ryan J., and Mary E. Stuckey, editors. *Leadership and the Bush Presidency : Prudence or Drift in an Era of Change?* Westport, Conn. : Praeger, 1992.
- Benét, Stephen Vincent. «Poem Writen for the Hundredth Anniversary of the

- Kingsley Trust Association». Lire : 9 juin 1942.
- Bergin, Thomas. « My Native Country ». In *My Harvard, My Yale*, édité par Diana Dubois. New York : Random House, 1982.
- Berzelius *News Letter* 3, no. 2 (avril 1921).
- Berzelius cahiers, 1923-1927. Manuscrits et archives de l'université de Yale.
- Blanton, Tom, éd. *White House E-mail : The Top Secret Computer Messages the Reagan/Bush White House Tried to Destroy*. New York : New Press, 1995.
- « Bones of Contention : Gosh, Biff ! Tarnation! A Move Toward Equality at Yale's Skull and Bones Puts Elite Ivy Alums in a Tizzy! » *People*, 6 mai 1991.
- « Briefs 0100315204 ». *Knoxville News-Sentinel*, 6 avril 2001.
- Brosnan, James W. « Bush Honors Fed Ex as Quality Pacesetter ; Smith Has Eyes on Japan Prize ». *Commercial Appeal*, 14 décembre 1990.
- Buckley, William F. *Saving the Queen*. New York : Doubleday, 1976.
- Buckley, William F., Jr., *God and Man at Yale*. Chicago : Regnery, 1951.
- Bundy, McGeorge. « For the Defense ». *Yale Literary Magazine*, février 1939.
- Bush, Barbara. *Barbara Bush : A Memoir*. New York : Scribner, 1994.
- Bush, George. *All the Best, George Bush : My Life in Letters and Other Writings*. New York : Scribner, 1999.
- Bush, George, with Victor Gold. *Looking Forward : An Autobiography*. New York : Doubleday, 1987.
- Bush, George W. *A Charge to Keep*. New York : Morrow, 1999.
- « Bush : Underestimate Him at Your Own Risk? » *Hotline*, 9 décembre 1999.
- Cannon, Carl M. « Faith of Our Fathers ». *National Journal*, 21 juillet 2001.
- Chernoff, Joel. « Standoff Ends ; Ball Approval for DOL Post ». *Pensions & Investment Age*, 30 octobre 1989.
- Childs, Richard S. « The Elks in Our Midst. » *Harkness Hoot*, avril mai 1931.
- Clayton, John. « Tony Lavelli : One in a Million ». *Union Leader*, 14 janvier 1998.
- Coffin, William Sloane, Jr. *Once to Every Man*. New York : Athenaeum, 1978.
- « Commencement Address at Yale University in New Haven, Connecticut ; George W. Bush ; Transcript ». Documents présidentiels, compilation hebdomadaire. 28 mai 2001.
- Conconi, Chuck. « Personalities. » *Washington Post*, 1^{er} mars 1991. « The Constitution of the Elihu Club ». June 1912. Manuscrits et archives de l'université de Yale.
- Cross, Wilbur L. *Connecticut Yankee : An Autobiography*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1943.
- Crutsinger, Martin. « Former Ohio Congressman Named to Deficit Commission ». Associated Press, 20 décembre 1988.
- Davis, Lanny J., and G. Barry Golson. « Secret Societies ». *Yale Banner*, 1968. « Deer Island » brochure.
- Deer Island Club*. 1908. Manuscrits et archives de l'université de Yale.
- Devroy, Ann. « Recent Policy Shifts Follow Bush Pattern ». *Chicago Sun-Times*, 15 janvier 1992.
- Dexter, Franklin Bowditch. *Documentary History of Yale University 1701 – 1745*. New York : Arno Press & The New York Times, 1969.
- « Digest of Other White House Announcements ». *Public Papers of the Presidents*, 30 janvier 1989 ; 10 août 1990 ; 31 août 1990.
- Dowd, Maureen. « Biography of a Candidate : Man in the News : Making and Remaking a Political Identity : George Herbert Walker Bush ». *New York Times*, 20 août 1992.
- Dowd, Maureen. « Liberties : The Age of Mars ». *New York Times*, 3 janvier 2001.
- Dries, Bill. « Bush Fund-Raiser to Host Ex-First Lady ». *Commercial Appeal*, 12 février 2000.
- Dubois, Diana, éd. *My Harvard, My Yale*. New York : Random House, 1982.
- Duffy, Michael et Dan Goodgame. *Marching in Place : The Status Quo Presidency of George Bush*. New York : Simon & Schuster, 1992.
- Dunlap, David. « Yale Society Resists Peek into Its Crypt ». *New York Times*, November 4, 1988.
- Dwight, Timothy. *Memories of Yale Life and Men*. New York : Dodd, Mead, 1903.
- « Editorials : Senior Societies. » *Harkness Hoot*, mai 1933.
- « Education : The Steady Hand ». *Time*, 11 juin 1951.
- « Endicott Peabody Davison, 73, A Former Fund-Raiser for Yale ». *New York Times*, 5 août 1996.
- English, Bella. « "Skull" Club Has Rocks in Its Head ». *Boston Globe*, 22 avril 1991.
- « Evan G. Galbraith Appointed as Representative to Europe ». *FDCH Federal Department and Agency Documents*, 7 septembre 2001.
- « Ex-Rep. Jonathan Bingham, 72, Dies ». *New York Times*, 4 juillet 1986.
- Fellman, Bruce. « Tercentennial Talent ». *Yale Alumni Magazine*, été 2001.
- Fitzgibbons, Ruth Miller. « George Bush, Too ». *D Magazine*, avril 1992.
- Foer, Franklin. « Tomb of Their Own : What's Really Wrong with Skull and Bones ». *New Republic*, 17 au 17 avril 2000.
- French, Robert Dudley. *The Memorial Quadrangle : A Book About Yale*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1929.
- « Freshman Rules in 1764 ». *Yale Daily News*, 19 octobre 1934.
- Fritz, Sara. « Bush Kin : Trading on the Name? » *Los Angeles Times*, 10 mai 1992.
- « George Bush : The Hot Property in Presidential Politics ». *Washington Post*, 27 janvier 1980.
- Gerstenzang, James, and Douglas Jehl. « In the End, Bush Was Out of Touch with Everyday America ». *Los Angeles Times*, 5 novembre 1992.

Giannati, A. Bartlett. *History of Scroll and Key 1942-1972*. Publié par la société en 1978.

A Graduate of the Seventies. « Discussion of "Tap Day." Some History Recalled in Answer to the Leader in the June "Lit." » *Yale Alumni Weekly*, 24 juin 1905.

Graubard, Steven. *Mr. Bush's War : Adventures in the Politics of Illusion*. New York : Hill and Wang, 1992.

Green, Fitzhugh. *George Bush : An Intimate Portrait*. New York : Hippocrene, 1989.

Grove, Lloyd, with Beth Berselli. « The Reliable Source ». *Washington Post*, 19 avril 2000.

Gruber, William. « On Business : Contract Exchange Weighed by Court ». *Chicago Tribune*, 19 juillet 1995.

Harfield, Henry D. « A Freshman's Prayer on Thursday Night ». *Harkness Hoot*, mai 1934.

Harfield, J. H. *Fortunate Son : George W. Bush and the Making of an American President*. New York : St. Martin's, 1999. Version française intitulé : « Le cartel Bush » éditions Timéli, Suisse, 2003.

Havemeyer, Loomis. *Go to Your Room*. New Haven, Conn. : Yale University, 1960.

Hedges, Stephen J., and Brian Duffy. « Iraqgate ». *U.S. News & World Report*, 18 mai 1992.

Hodgson, Godfrey. *The Colonel : The Life and Wars of Henry Stimson, 1867-1950*. New York : Knopf, 1990.

Holahan, David. « The Bad News Bones ». *Northeast Magazine*, 29 mai 1988.

Houston, Paul. « Investigators Offer Political, Security Expertise ». *Los Angeles Times*, 27 novembre 1986.

Howland, Henry E. « Undergraduate Life at Yale ». *Scribner's*, juillet 1897. *Iconoclast*. New Haven, Conn., 13 octobre 1873.

Isaacson, Walter. « My Heritage Is Part of Who I Am » (interview avec George W. Bush). *Time*, 7 août 2000.

Isaacson, Walter, and Evan Thomas. *The Wise Men : Six Friends and the World They Made*. New York : Simon & Schuster, 1986.

Ivins, Molly, and Lou DuBose. *Shrub : The Short but Happy Political Life of George W. Bush*. New York : Random House, 2000.

Janofsky, Michael. « The Road Less Traveled to the Oval Office » *New York Times*, 6 août 2000.

Jennings, Peter, anchor, and Dan Harris, reporter. « Yale's Elite Secret Society : The Skull and Bones ». ABC News *World News Tonight*, 23 avril 2001.

« John Madden, 69, Banking Exec ». *Newsday*, 12 février 1988.

Johnson, Owen. *Stover at Yale*. Édition préparée pour l'inauguration de la librairie de Yale. New Haven, Conn. : Yale Bookstore, 1997. Première édition, 1912.

« The Judges Who Could Hear Microsoft's Appeal ». *Seattle Times*, 8 juin 2000.

Kabaservice, Geoffrey. « The Birth of a New Institution ». *Yale Alumni Magazine*, décembre 1999.

Keen, Judy. « Family, Friends, Staff Fill Bush's Overnight List ». *USA Today*, 17 mai 2001.

Kelley, Brooks Mather. *Yale : A History*. New Haven : Yale University Press, 1974.

Kellogg, H. L. *College Secret Societies : Their Customs, Character, and the Efforts for Their Suppression*. Chicago : Ezra A. Cook, 1874.

Kilian, Pamela. *Barbara Bush : A Biography*. New York : St. Martin's, 1992.

Knapp, Farwell. *Farwell Knapp Journal : Love Story of a Stoic Philosopher*. Manuscrit inédit, Beinecke Library, université de Yale.

« Knoxville Mayor Ashe Named to Fannie Mae Board ; First Mayor to Serve on Board ». *U.S. Newswire*, 18 juillet 2001.

Kranish, Michael. « An American Dynast ». *Boston Globe*, 23 avril 2001.

Lauter, David. « Rea's Tenacity Shows Why Some Government Programs Never Die ». *Los Angeles Times*, 1^{er} octobre 1989.

Lever, Janet, and Pepper Schwartz. *Women at Yale : Liberating a College Campus*. Indianapolis : Bobbs-Merrill, 1971.

Lewis, Paul. « Charles S. Whitehouse, 79, Diplomat and C.I.A. Official ». *New York Times*, July 1^{er} juillet 2001.

Little Devil of D'121. *Continuation of the History of Our Order for the Century Celebration*, 11 juin 1933.

« Local Lawyer Appointed to 2 D.C. posts ». *Chicago Sun-Times*, 27 novembre 2001.

Luce, Henry. [Apology]. *Yale Daily News*, 17 mai 1919.

Mack, Maynard. *A History of Scroll and Key*. Publié par la société, 1942.

Marrs, Jim. *Rule by Secrecy : The Hidden History That Connects the Trilateral Commission, the Freemasons, and the Great Pyramids*. New York : HarperCollins, 2000.

Martin, Douglas. « William P. Bundy, 83, Dies; Advised 3 Presidents on American Policy ». *New York Times*, 7 octobre, 2000.

Matalin, Mary, and James Carville. *All's Fair : Love, War, and Running for President*. New York : Random House, 1994.

Mayer, Jane. « School Ties : Can Yale Bring Back Bush ? » *New Yorker*, 23 avril 2001.

Mayer, Jane, and Alexandra Robbins. « Dept. of Aptitude : How George W. Made the Grade ». *New Yorker*, 8 novembre 1999.

McAllister, Bill. « Bush's Recess Appointment Voided; Position on Postal Service Board Was Not Vacant, Judge Rules ». *Washington Post*, 26 juillet 1993.

McAllister, Bill. « Justice Dept. Asks Delay in Ruling on Recess Appointee ; Administration Wants Opportunity for Senate to Confirm Clinton's Choice for Postal Board. » *Washington Post*, 20 juillet 1993.

McAllister, Bill. «Recess Appointments : A Disputed Matter of Timing». *Washington Post*, 19 juillet 1993.

McFadden, Robert D. «Armory Bradford, 85 ». *New York Times*, 6 septembre 1998.

A Member. «Senior Societies and the Lord Jehovah». *Harkness Hoot*, mai 1933.

«Memorial Mass for Diplomat». *Irish Times*, 3 février 1995.

Mendell, Clarence W. «Social System in the College». *Fifty Years of Yale News : A Symposium on Yale Development to Commemorate the Fiftieth Anniversary of the Founding of the Yale Daily News*. New Haven, Conn. : Yale Daily News, 1928.

Mervin, David. *George Bush and the Guardianship Presidency*. New York : St. Martin's, 1996.

Messud, Claire. «Bones of a Conspiracy». *Observer Life*, 31 juillet 1994.

Meyer, Peter. *The Yale Murder*. New York : Empire Books, 1982.

Minutaglio, Bill. *First Son : George W. Bush and the Bush Family Dynasty*. New York : Times Books, 1999.

«Minutes of the Fifty-Third General Meeting of the Elihu Club». New Haven, 20 novembre 1920.

Mitchell, Elizabeth. *W : Revenge of the Bush Dynasty*. New York : Hyperion, 2000.

Montgomery, Scott. «Taft Goes Door-to-Door for Bush Votes». *Dayton Daily News*, 6 mars 2000.

Moore, Paul, Jr. «A Touch of Laughter». In *My Harvard, My Yale*, edited by Diana Dubois. New York : Random House, 1982.

Morison, Elting E. *Turmoil and Tradition : A Study of the Life and Times of Henry L. Stimson*. Boston : Houghton Mifflin, 1960.

Nettleton, George Henry. «●n Realities». *Yale Literary Magazine*, février 1896.

Noah, Timothy. «Skull & Bones Initiation Rites Revealed!». *Slate*, 18 avril 2001.

O'Connor, Rose Ellen. «Bush Names Gaddi Vasquez to U.S. Delegation Attending Inauguration in Uruguay». *Los Angeles Times*, 24 février 1990.

Oder, Norman. «Senior Societies : Changes Came Slowly Despite Some Criticism». *Yale Daily News*, 13 avril 1982.

Oder, Norman. «Senior Societies : Coeducation Brought Change; Importance Now Downplayed». *Yale Daily News*, 14 avril 1982.

Oder, Norman. «Senior Societies over the Years : A Long History of Influence at Yale». *Yale Daily News*, 12 avril 1982.

Order of the File and Claw. *The Fall of Skull and Bones : Compiled from the Minutes of the 76th Regular Meeting of the Order of the File and Claw*. New Haven, Conn. : The Order, 1876.

Oren, Dan A. *Joining the Club : A History of Jews and Yale*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1985.

Oviatt, Edwin. *The Beginnings of Yale, 1701 – 1726*. New York : Arno Press & The New York Times, 1969.

Oviatt, Edwin S. «On Shams». *Yale Literary Magazine*, janvier 1896.

Parmet, Herbert S. *George Bush : The Life of a Lone Star Yankee*. New York : Scribner, 1997.

Payne, Charles. «Descent to the Tombs». *Harkness Hoot*, April – May 1931.

«Peculiar Institutions». *Elihu Bulletin*, juin 1968.

People [George H. Pfau]. *Los Angeles Times*, 8 janvier 1991.

Phelps, William Lyon. «The Average Harvard Undergraduate». *Yale Courant*, 10 juin 1893.

Pierson, George Wilson. *Yale College : An Educational History 1871 – 1921*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1952.

Pierson, George Wilson. *Yale : The University College 1921 – 1937*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1955.

Podhoretz, John. *Hell of a Ride : Backstage at the White House Follies 1989 – 1993*. New York : Simon & Schuster, 1993.

Powelson, Richard. «Appointment to Fannie Mae Windfall for Ashe». *Knoxville News-Sentinel*, 17 juillet 2001.

Powelson, Richard. «Baxrer Enjoys Wide Support for TVA Slot; Chairmanship Selection Uncertain». *Knoxville News-Sentinel*, 12 juillet 2001.

«Quorable». *Roll Call*, 8 septembre 1994.

Radeliffe, Donnie. «Watchdog at the East Wing Gate : Susan Porter Rose, Guard of the First Lady's Realm ». *Washington Post*, 19 novembre 1991.

Radcliffe, Donnie. «Welcome to the Bushes : The First Family's Friends Stay Overnight at the White House». *Saturday Evening Post*, novembre 1989.

Radcliffe, Donnie, and Roxanne Roberts. «Of Oil & Good Omens : At the White House, North Yemen and Texas Mingle». *Washington Post*, 25 janvier 1990.

Radcliffe, Donnie, and Roxanne Roberts. «Vaclav Havel, Getting Down to Business : At the White House Dinner, Czechoslovak's Labor of Love». *Washington Post*, 23 octobre 1991.

Radcliffe, Donnie, and Jacqueline Trescott. «Panama and the President's Dinner; At Fete for Mexico's Salinas, Disappointment over Failed Coup». *Washington Post*, 4 octobre 1989.

The Record of the Celebration of the Two Hundredth Anniversary of the Founding of Yale College, Held at Yale University, in New Haven, Connecticut, October the Twentieth to October the Twenty-Third, A.D. Nineteen Hundred and One. New Haven, Conn. : Yale University, 1902.

Rehm, Barbara A., and Robert M. Garsson. «College Chum Snares Bush for Meeting». *American Banker*, 10 septembre 1990.

«Respite : A Look Back at Higher Education : Yale University History». *Matrix*, 1^{er} juin 2001.

Rhodes, Richard. «Shell Games». In *My Harvard, My Yale*, edited by Diana

Dubois. New York : Random House, 1982.

Ridley, Matt. *Warts and All : The Men Who Would Be Bush*. New York : Viking, 1989.

«Rites Held for David Grimes, Omaha Native, Financial CEO», *Omaha World-Herald*, 19 janvier, 1999.

Robbins, Alexandra. «George W., Knight of Eulogia». *Atlantic Monthly*, mai 2000.

Roberts, Roxanne, and Laura Blumenfeld. «The Bushes' Spring Soiree : Keeping It Light at the Dinner for Germany's President». *Washington Post*, 30 avril 1992.

Robinson, Lucius Franklin. «Air Jeremiah.» 1843. In Beinecke Library, Yale University.

Romano, Lois, and George Lardner, Jr. «At Height of Vietnam, Graduate Picks Guard : With Deferment Over, Pilot Training Begins». *Washington Post*, 28 juillet 1999.

Romano, Lois, and George Lardner, Jr. «Following His Father's Path, Step by Step by Step». *Washington Post*, 27 juillet 1999.

Romano, Lois, and George Lardner, Jr. «The Life of George W. Bush : The Turning Point : After Coming Up Dry, Financial Rescues». *Washington Post*, July 30, 1999. Rosebaum, Ron. «At Skull and Bones, Bush's Secret Club Initiates 'Ream' Gore». *New York Observer*, 23 avril 2001.

Romano, Lois, and George Lardner, Jr. «An Elegy for Mumbo Jumbo». *Esquire*, septembre 1977.

Santayana, George. «A Glimpse of Yale». *Harvard Monthly*, décembre 1892.

Schiff, Judith Ann. «Wilbur L. Cross : From Scholar to Governor». *Yale Alumni Magazine*, avril 2000.

«Senate Approves Appellate Nominee». *Washington Post*, 27 juin 1985.

«Senate Confirm 30 Bush Nominees». *Bulletin's Frontrunner*, 27 septembre 2001.

«Senate Panel Approves 1st Judicial Picks». *Chicago Tribune*, 20 juillet 2001.

«Senior Society Elections Given to College Juniors». *Yale Daily News*, 16 mai 1919.

Sheeline, William E. «Who Needs the Stock Exchange?» *Fortune*, 19 novembre 1990.

Shelr, Jeffrey L. «Yale's Most Famous Graduate». *U.S. News & World Report*, 16 octobre 1989.

«Short Takes». *Commercial Appeal*, 1^{er} octobre 1992.

Singer, Mark. «La Cabeza de Villa». *New Yorker*, 27 novembre 1989.

«Skull and Spare Ribs». *Economist*, 2 novembre 1991.

Smith, Jean Edward. *George Bush's War*. New York : Holt, 1992.

Smyth, Nathan Ayer. «Junior Prize Oration : The Democratic Idea in College Life». *Yale Literary Magazine*, avril 1896.

«The Society System of Yale College». *New Englander*, mai 1884.

Specter, Michael. «Skull and Bones at Yale : First No Women, Now No Club».

Washington Post, 15 avril 1991.

Staples, Brent. «Wrestling with the Legacy of Slavery at Yale». *New York Times*, 14 août 2001.

Sterne, Laurence. *Tristram Shandy*. Edited by Howard Anderson. New York : Norton, 1980.

Stimson, Henry L., and McGeorge Bundy. *On Active Service in Peace and War*. New York : Harper & Brothers, 1948.

Stokes, Anson Phelps. *Memorials of Eminent Yale Men : A Bibliographical Study of Student Life and University Influences During the Eighteenth and Nineteenth Centuries*. Vol. 1, Religion and Letters. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1914.

Stone, Peter H. «Ashley and the President : Ties That Bind». *Legal Times*, 8 juillet 1991.

Sutton, Antony. *America's Secret Establishment : An Introduction to the Order of Skull & Bones*. Billings, Mont. : Liberty House Press, 1986.

Swisher, Kara. «At Skull & Bones, Yalies with Dirty Faces : For the Secret Society, a Portrait Restoration Project». *Washington Post*, 8 mai 1989.

Taft, William Howard. «Some Recollections of My Days at Yale». In *Fifty Years of Yale News : A Symposium of Yale Development to Commemorate the Fiftieth Anniversary of the Founding of the Yale Daily News*. New Haven, Conn. : Yale Daily News, 1928.

«Taft's Cousin Named Powell's Legal Advisor». *Columbus Dispatch*, 17 février 2001.

«Tampa Today». *St. Petersburg Times*, 31 janvier 1995.

Tapper, Jake. «Judging W's Heart». *Salon*, 1^{er} novembre 2000.

Tarpley, Webster Griffin, and Anton Chaitkin. *George Bush : The Unauthorized Biography*. Washington, D.C. : Executive Intelligence Review, 1992.

Thomas, Evan. *The Very Best Men : Four Who Dared : The Early Years of the CIA*. New York : Touchstone, 1995.

Thorpe, Helen. «Go East, Young Man». *Texas Monthly*, juin 1999.

Threadgill, Susan. «Who's Who». *Washington Monthly*, janvier/février 2000.

Tiefer, Charles. *The Semi-Sovereign Presidency : The Bush Administration's Strategy for Governing Without Congress*. Boulder, Colo. : Westview Press, 1994.

Tolchin, Martin. «Washington at Work : From Yale Days to Bank Lobbyist, a Friend and Adviser to the Bushes». *New York Times*, 19 juillet 1991.

«Transport Briefs». *Journal of Commerce*, 15 décembre 1995.

Travis, Neal. «A Blow to Our Defense». *Commercial Appeal*, 2 janvier 2001. UPI News at a Glance, 20 décembre 1988.

Victor, Kirk, and Elisabeth Frater. «Justice Department Profiles». *National Journal*, 23 juin 2001.

- Wallis, James H. «The "Lit." Leader». *Yale Alumni Weekly*, 24 juin 1905.
- Warch, Richard. *School of the Prophets : Yale College, 1701 – 1740*. New Haven, Conn. : Yale University Press, 1973.
- Welch, Lewis Sheldon, and Camp, Walter. *Yale, Her Campus, Class-rooms, and Athletics*. Boston : L. C. Page, 1899.
- «Who's Been Blue». *Yale Alumni Magazine : The University at 300*, mars 2001.
- W.H.S. Catalogue*. New Haven, Conn. : Yale University, 1926.
- Wilson, Edmund. «Harvard, Princeton, and Yale». *Forum*, septembre 1923.
- Winks, Robin W. *Cloak & Gown : Scholars in the Secret War, 1939 – 1961*. New York : Morrow, 1987.
- Wisby, Gary. «Party Under the Pyramids». *Chicago Sun-Times*, 8 août 1999.
- Witherspoon, Alexander. *The Club : Its First One Hundred and Twenty-Five Years*. New Haven : Van Dyck Printing Co., 1962 (imprimé pour les membres du Club).
- Wolcott, Holly J. «Signs Erected by Ventura Businessman Push Bush». *Los Angeles Times*, 6 novembre 2000.
- «Women in the Crypr? Old Bonesmen Say No». *New York Times*, 18 avril 1991.
- Woodward, Bob. «To Bones Men, Bush Is a Solid "Moderate"» Série : «George Bush : Man and Politician». *Washington Post*, 7 août 1988.
- Woodward, Bob, et Walter Pincus. «Bush Opened Up to Secret Yale Society : Turning Points in a Life Built on Alliances». Série : «George Bush : Man and Politician». *Washington Post*, 7 août 1988.
- www.library.yale.edu/archives300/exhibits/building/part5/ResColl.html
- www.opensecrets.org
- www.politicalgraveyard.com
- www.yalealumnimagazine.com/issues/01_03/seal.html
- Yale Banner*. New Haven, Conn., 3 novembre 1842.
- «Yale Group Remains All-Male —For Now». *Chicago Tribune*, 8 septembre 1991.
- «Yale Plans to Fire Professor in Child Porn Case». *Hartford Courant*, 19 mars 2001.

INDEX

A

- Acheson, David 198, 213
- Acheson, Dean 74, 213
- Adams, Stephen 205
- Aiken, E. E. 223
- Allen, Frederick 191
- Alpha Delta Phi, société 71, 99,
- Alpha Kappa, société 70
- Alpha Sigma Phi, société 70
- Anderson, Ned 167-170, 209
- Andover 60, 67, 186, 200-201, 208
- Angell, James Rowland 53
- Antimaçonnique 11, 96
- Antisémitisme 166
- Arbusto Energy, Inc. 204
- Ashcroft, John 19
- Ashe, Victor 206, 207
- Ashley, Thomas Ludlow 157, 192-193
- Association nationale fédérale d'hypothèque (Fannie Mae) 207
- Atlantic Monthly*, revue 18, 123, 148, 210
- Aurelian, société 86, 174
- Austin, Roy 202, 207
- Baker, Howard 196
- Baldrige, Malcolm 198
- Baldwin, Simeon 51
- Ball, David George 197
- Barnard, F. A. P. 49
- Barnes, Tracy 212
- Baie des Cochons 16, 122, 212-213
- Beethoven, société 49
- Benét, Stephen Vincent 88
- Bergin, Thomas 51, 230
- Berzelius, société 78, 84, 130, 224
- Beta Chi, société 70
- Bible Skull & Bones 143, 153, 162
- Bingham, Jonathan 190
- Birge, Robert 202
- Bissel, Richard 212
- Blake, William 103
- Blum, John 146
- Boaz 148
- Bombe atomique 15, 122, 210-211, 213
- Boodleball 154, 178
- Book & Snake («Livre et serpent»), société 78, 84, 87-88, 130
- Boren, David 146, 182
- Brainerd, David 33
- Brewster, Kingman Jr. 128, 214
- Brodhead, Richard 86
- Brothers in Unity, voir : Frères de l'unité
- Brown Brothers 191

Brown Brothers Harriman 15, 190-193
Brown, Thatcher 191
Brown University 231
Buchanan, Pat 19
Buckley, Christopher 197
Buckley, James L. 192, 198
Buckley, William F. 53, 145, 149, 182, 193, 205
Bull & Stones, («Taureau et pierres») société 75, 105
Bundy, Harvey H. 208-211
Bundy, McGeorge 65, 149, 154, 177, 209-215
Bundy, William 211-214
Bureau fédéral de la sécurité du territoire 206
Burr, Aaron 33-34
Bush, Barbara 188
Bush, Barbara Pierce 148, 198, 202-203
Bush, George Herbert Walker 19, 24, 29, 104, 106, 118, 136, 146, 148-149, 154, 157, 170-171, 182, 186, 188, 191-193, 195, 199, 203-206, 208, 212
Bush, George W. 12, 19, 26, 29, 86, 99, 119, 122, 146, 148-149, 153, 182, 185-187, 199-208, 219
Bush, Jeb 19
Bush, Jonathan 169, 177, 182, 188
Bush, Neil 193-195
Bush-Overbey Oil Development Co. 193
Bush, Prescott 118, 149, 168, 186, 188-193, 213

C

Calhoun, John C. 167
Calliope, société 48, 106
Camp David 195
Camp, Walter 190
Camp, Walter Jr. 190
Caulkins, Jack 196-197
Celotto, Donald 182
Chafee, John H. 192, 196
Chauncey, Henry 88
Cheney, Dick 29
Cheney, Russell 101
ChiChi Jima 191
Chi Delta Theta, société 50
CIA, Central Intelligence Agency 15, 122, 171, 185, 196, 211-213
Clap, Thomas 31, 33-34, 47
Clark, R. Inslee Jr. 177, 201
Clark, William Judkins 197
Club du samedi matin (Saturday Morning Club) 51
Club du vieil homme (Club des vieux gentlemen) 51-52
Cochleureati 41, 71
Coffin, Henry Sloane 149
Coffin, William Sloane Jr. 149, 212, 215
Commission économique nationale 195
Commission trilatérale 16, 185-186
Comité national républicain 194, 201
Congrégationalisme 30-31
Connubial Bliss (C.B.), voir : Félicité conjugale
Conseil de Yale 33, 54
Cornell University 230

Corporal Trim (assiette corporelle), 111, 158-159
Corwin, Robert Nelson 166
Cour d'appel des États-Unis 192, 198
Cowdry, Rex 202
Cross, John Walter 101
Cross, Wilbur 32
Crononia, société 47
Cuba, crise, missiles 16, 122, 211
Cuiller en bois, spectacle 41
Cushing, Harvey 51, 74

D

Dale, Edwin L. Jr. 198
Davis, Lanny 128, 131, 135
Davison, Endicott Peabody 169, 209
Davison, F. Trubee 129, 212
Dead Week, voir : Semaine morte
Deer Island 110-112, 114-116, 152, 164, 203
Deer Island club 114-116
Delaney, John 191
Delta Beta Xi, société 70
Delta Kappa, société 66-67, 109
Delta Kappa Epsilon, société 70-71
Depew, Chauncey 190
Depew, Ganson 101
Deuxième Société d'économistes (Second Society of Stewards), société 229
DeVane, William Clyde 132
DeWitt, Bill 204
Dexter, Franklin 63
Dickinson, Jonathan 33-34
Discours d'adieu 11, 40, 45, 174
Donaldson, Lufkin & Jenrette 191

Donaldson, William H. 191, 198, 206
Doodleburger 41-42
Dowd, Maureen 19
Drain, Richard 212
Draper, William H. III 199, 204
Dresser Industries 192
Dummer, Jérémie 30-31
Dwight, Timothy 22, 32, 46, 63, 97, 153, 162, 174

E

École collégiale de Connecticut 30
Edwards, Jonathan 24, 33
Élections, société 72, 96, 128-130, 132, 135, 137, 161
Élections, présidentielles américaines 12, 19, 29, 182, 186-187, 193, 196-199, 204-205, 233
Elihu Club, société 133
Ellis, Alexander Jr. 192
Ellis, Nancy 192
Esprit de Yale 27-28, 64
Establishment 185-186, 204, 213
Eta Phi, société 70
Etra, Donald 202
Étudiants de deuxième année, sociétés (Sophomores, sociétés) 66-71, 77
Étudiants de première année, sociétés (Freshmen, sociétés) 45, 48, 66-70, 77
Étudiants de troisième année, sociétés (Junior, sociétés), voir : Juniors, sociétés
Étudiants de dernière année, sociétés (Seniors, sociétés), voir : Senior, sociétés

Eulogie 12, 99, 108, 141-142, 153, 155
Evarts, Maxwell 190
Evarts, Sherman 208
Evarts, William Maxwell 153, 226
Exhibition des juniors 40-41
Export-Import Bank 199
Expulsion 33, 187

F

Farrar, John 149
Farrar, Straus & Giroux 15, 149
Federal Express (FedEx) 197
Félicité conjugale (C.B. - Connubial Bliss) 141, 157-159, 176, 182-183
Fence 60
Fish, Stuyvesant 190
Ford, Henry II 65
Foster, Eleazar Kingsbury 96
Frères de l'unité, société 48, 94, 106
Frères mineurs, société 76
Freshmen, sociétés, voir : Étudiants de première année, sociétés

G

Galbraith, Evan G. 207, 212
Gallico, Gregory 202
Gamma Nu, société 67
Gamma Tau, société 86
Gergen, David 23
Géronimo 16, 25, 167-170
GH Walker & Co. Investments 192
Giamatti, A. Bartlett 74
Gibbs, Josiah Willard 51

Gill, Brendan 149
Gilman, Daniel Coit 98, 100
Gog, 148, 171
Gore, Al 122, 206
Gow, Robert H. 193-194
Graham, Phil 193
Grand Réveil 33
Greenberg, Steve 146
Grimes, David 198
Griswold, A. Whitney 200
Guerre civile américaine 28, 48, 66, 102, 157, 234
Guerre, Première Guerre mondiale 102, 129, 168
Guerre, Seconde Guerre mondiale 102, 189, 210, 214
Guillaume, empereur 228

H

Hadden, Briton 149, 175
Hadley, Arthur 22, 60, 71, 166
Hale, Nathan 48, 212
Hamlet 74, 141
Hance, Kent 186
Harkness, Edward 54, 76
Harriman, Averell 117, 149, 175, 188-192, 210-211
Harriman Brothers and Company 15, 190-191, 193
Harriman, E. H. 190
Harriman, Pamela Churchill 189
Harriman, Roland 188, 190, 192
Harrison, George L. 209-210
Harvard 27-28, 30, 33-34, 39, 42, 228-230

Hasty Pudding Club 228
Hé Boulé, société 70
Heinz, John 199
Hemphill, James T. 198
Hersey, John 149
Hexahedron, club 49
Hilles, Frederick W. 212
Histoires de vie 158, 161, 182
Histoires sexuelles 13, 136, 157, 158
Hitler, Adolf 13, 15, 98, 213
Holden, Reuben 149
Holmes, George 212
Hoopes, Townsend 213
Hoover, Herbert 208
House Banking Committee, 195
Husseini, Saddam 199

I

Illuminati 11
Images de miroir 224-225
Institut national de la santé mentale 202
Irak 199
Île, voir : Deer Island

J

James, Ellery 168, 190
Jenkins, Richard E. 198
Jennings, Peter 122
JNB Exploration, 194
Johnson, Owen 56, 64, 124, 131
Jones, Frederick 73, 166
Journalistes et les Skull & Bones 16-18,

23, 121, 148, 149, 201, 227
Juniors, sociétés 71-72, 99
J. P. Morgan 15, 129

K

Kaiser, Robert 86, 133
Kappa Psi, société 70
Kappa Sigma Epsilon, société 66-67
Kappa Sigma Theta, société 70
Kennedy, John F. 16, 65, 203, 211, 215
Kerry, John 12, 100, 117, 132-134, 182, 187
Kingsley, James L. 50
Klots, Allen 209
Knapp, Farwell 166, 178-179
Kolar, Brit 200
Ku Klux Klan 166

L

Lambert, Paul 197
Lapham, Lewis 148
Lasaga, Antonio 26
Lavelli, Tony 193
Laxalt, Paul 195
Levin, Richard 29
Lieberman, Joseph 29, 86
Limes et griffes, société 109-110
Linonia, société 47-48, 50, 94, 100, 106
Long Diable 148
Longworth, Nicholas 228
Louis XV, roi 107
Lovert, Robert A. 129, 175, 190, 209, 211-213

Luce, Henry 130, 149, 175, 230
Lufkin, Dan W. 191
Lycorgan, société 50

M

MacArthur, Douglas 77
Mace & Chain («Massue et chaîne»),
société 86
MacLeish, Archibald 139, 149, 151,
155, 210, 214
MacVeagh, Franklin 207
Madame de Pompadour 107, 110, 141,
156
Magog 148-149
Maison Blanche 19, 128, 198, 206,
213, 215
Mallon, Neil 149, 192, 193
Manuscrit, société 86, 88
Masturbation 13, 136, 167
Mather, Cotton 30
Mather, Increase 30
Matthiessen, F. O. 149
McCallum, Robert D. Jr. 202, 206
McCloy, John J. 209, 211
McCrary, Tex 148, 154, 177
McCullough, David 149
McNally, Edward 198, 206
Médaille pour service éminent
(Distinguished Service Medals -
DSM) 211
Mellon, Paul 74
Meyer, Eugene 193
Misogynie 16, 176
Moore, Richard Anthony 197
Morgan Stanley Dean Witter 15

Morton, Hurston 77
Mory's, restaurant 61, 121
Moscovici, Marina 103-104, 165, 176,
251
Moseley, Thomas W. 196, 198

N

Nadeau, Leo 191
National Review, revue 193
Nazie influence 13, 15
Népotisme 168
Newsweek, magazine 15, 175
Newton, Isaac 30
New York Times, journal 15, 17, 19,
130, 198
Nicholson, Jim 201
Northern Railway Company 208

O

Omega Lambda Chi, parade 45
Oncle Toby 32, 108, 122, 134, 137-
143, 150, 155-157, 161
Opium 11
OTAN 204, 207, 213
Owl and Padlock («Hibou et
cadenas»), société 229

P

Palmer, Arthur E. 208
Pancho Villa 16, 170
Pape 140-141

Patterson, Robert P. 209
Petit Diable 140, 142, 148, 150, 155,
221
Pfau, George H. Jr. 197-198
Phi Alpha, société, voir Philagorienne
Phi Beta Kappa (PBK), société 11, 49,
82, 94-96, 98, 105, 192, 230
Philagorienne, société (Phi Alpha) 50
Philencration, société 49
Phi Theta Psi, société 70
Pirates 12, 81, 93
Playboy, magazine 162
Podhoretz, John 199
Pogue, John 86
Point de vue, le (Outlook) 112-113,
116
Porcellian Club, société 123, 164, 201
Pornographie 27
Porter, Cole 74
Powell, Colin 204
Price, Raymond 197
Princeton, université 34, 80, 228-230
Psi Upsilon (Psi U), société 71-72
Protection de la sécurité de l'investisseur
(Securities Investor Protection) 197
Pundits, group 45
Putnam, H. Phelps 179

R

Rainwater, Richard 204
Religion 30, 32-33, 49
Réserve fédérale 15, 209
Ring and Cradle (Anneau et bougie),
société 86
Rockefeller, les 13, 15, 74

Rockefeller, Percy 190
Roosevelt, Franklin D. 209, 229
Roosevelt, Theodore 146, 190, 228
Root, Elihu 208
Rose, Jonathan Chapman 198
Rose, Susan Porter 198
Rosenbaum, Ron 16, 121-123
Rubin, Robert 23
Russell and Company 11
Russell Trust Association (RTA) 14,
100, 102, 114, 150, 152, 158, 163-
165, 183
Russell, William H. 10-12, 51, 96-98,
102, 156, 214

S

Saillies, les 112-114
Saint Anthony Hall 86
Saint Elmo 86
Saleh, Muhammed 202
Santayana, George 27, 220
Saybrook, plateforme 31
S.B.T. (Skull and Bones Tomb -
«tombeau des Skull & Bones» ou
Skull and Bones Treat - «plats des
Skull & Bones») 102, 140, 150-151,
155, 163, 221
Schollander, Don 149, 202
Scroll & Key («Parchemin et clefs»),
société 66, 73-75, 79-80, 83, 87-88,
128-130, 165, 212-213, 230
S.E.C. (Secretary of the Eulogian Club
- «secrétaire du club eulogien»)
105, 139, 150, 156
Semaine morte 113

Seniors, sociétés 50, 53, 60, 62, 66, 70-79, 81, 83, 85-86, 89, 124-125, 130-131, 134, 137-138, 140, 143, 148, 150-151, 171, 174, 181, 208, 215, 218-220, 229-230
Service postal 26
Sexe, voir : Histoires sexuelles
Seymour, Charles 150, 171
Sheffield, école scientifique 78, 138
Sigma Delta, société 67
Silliman, Benjamin 78, 138
Silverado Savings & Loan 194-195
Simmons, Wallace 189
Simpsons, les 17
Sizer, Theodore 56
Skull & Serpent, («Crâne et serpent») société 229
Smith, Frederick W. 197, 205-206
Smith, Gaddis 85, 170-171, 187
Smyth, Nathan 80
Snobisme intellectuel 187
Société morale, société 49
Sophomores, sociétés, voir : Étudiants de deuxième année, sociétés
Spade & Grave («Pelle et tombe»), société 74, 105
Sphinx – Single-sex Sphinx («le Sphinx unisexué»), société 229
Spock, Benjamin 74
Sragg, Amos Alonzo 149
Star & Dart («Étoile et flèche»), société 74
Steele, Richard 30
Stewart, Donald Ogden 150
Stewart, Potter 149, 196
Stiles, Ezra 107
Stimson, Henry 117, 175, 207-211,

213, 219
Stokes, Anson Phelps 88, 149
Stone, Oliver 23
Stonecutters («Tailleurs de pierre») 17
Stone House («Maison de pierre») 110, 112-113
Stover at Yale, roman d'Owen Johnson 56, 64, 124
Stratford of Texas, compagnie agricole 204
Sword & Gate («Glaive et porte»), société 86

T

Taft, les 12, 122, 215
Taft, Alphonso 12, 96, 207
Taft, Dudley S. 204-205
Taft, Robert 149
Taft, William Howard 12, 22, 51, 104, 106, 111, 149, 207-208
Taft, William Howard IV 204
Talbott, Strobe 86
Tang, la coupe 23
Tap Day 82-87, 124, 127, 129-132, 134, 212
Temple extérieur (Our Temple, OT) 108, 157
Texas Rangers, équipe de base-ball 204, 206
Thacher, Thomas 59, 77
Thacher, Thomas D. 208
Thorne, David 100
Time, magazine 15, 52, 57, 202
Time Inc. 122, 130, 149, 175, 198
Timex Corporation 202

Torch, société 86, 174
Tower, John 193
Trillin, Calvin 74
Tristram Shandy, roman de Laurence Sterne 32, 101, 150
Trudeau, Garry 23, 74
Truman, Harry S. 211
Turner, Mcl 185-186

U

Union Banking Corporation 213
Université Johns Hopkins 100

V

Van de Velde, James 27
Vassar, collège 87, 198
Vietnam, guerre 85, 122, 189, 198, 202, 213-214
Vincent, Fay 146, 186, 206

W

W. A. Harriman & Company 188, 190
Waite, Morrison R. 104
Walker, George Herbert 189
Walker, George Herbert Jr. 188, 189, 192-193
Walker, George Herbert III 188-189
Walker, John 188
Walker, Ray 188, 204
Walker, Samuel Jr. 196, 212
Winston, Lord 198, 199, 214

Washington Post, journal 86, 133, 148, 193, 204, 231
Weisberg, Jacob 132-133
Whiffenpoofs 45-46, 201-292, 212
White, Mabel 208
White, William Gardner 191
Whitehouse, Charles S. 198, 212
Whitney, les 13
Whitney, Harry Payne 212
Whitney, William C. 208
Wier, J. Alden 101
Williams, Anthony 86
Wirt, William 96
Witrer, Dean Jr. 149
Wolfe, Tom 23
Wolf's Head («Tête de loup»), société 15, 54, 73, 76-77, 81-83, 87-88, 126, 130, 173
Woodward, Bob 193, 196-197
Woolcy, Knight 190
Woolsey, Theodore Dwight 49, 51
Wrexham 26, 31, 170
Wright, Henry Parks 63

Y

Yale, Elihu 26, 30-31, 170
Yarborough, Ralph 193
Yorick, crâne 74, 141-142, 150, 156

Z

Zapata Oil Company 193
Zeta Psi, société 71-72
Zorthian, Barry 198

Skull & Bones

La vérité sur l'élite secrète qui dirige les États-Unis

Alexandra Robbins

« Lors de ma dernière année d'étude [à l'université de Yale],
j'ai rejoint la société secrète Skull and Bones,
une société tellement secrète que je ne peux en dire plus. »

George W. Bush

Une confrérie de privilégiés est-elle à l'origine de l'idée de la bombe atomique comme de la création de la CIA ? L'économie et la politique américaines puisent-elles leurs sources dans une crypte de la prestigieuse université de Yale ? Composé d'actuels et d'anciens élèves, fondé en 1832, le club Skull & Bones est le tremplin des grandes carrières aux États-Unis. La confrérie évalue scrupuleusement ses candidats, favorisant à vie les enfants des anciens membres, souvent fortunés et influents.

Alexandra Robbins, journaliste d'investigation, elle-même ancienne élève de Yale, a mené une enquête historique et exhaustive qui lève enfin le voile sur les rites initiatiques juvéniles et les réseaux d'influence des seniors. Plus qu'un best-seller international, une immersion captivante dans les arcanes du pouvoir.

À 29 ans, Alexandra Robbins écrit pour le *New Yorker*, le *Washington Post*, *Cosmopolitan*, le *Chicago Tribune*... Elle s'est fait connaître à l'âge de 23 ans pour une enquête sans concessions sur les études de G.W. Bush à Yale.

Max Milo
ESSAIS-DOCUMENTS

ISBN 2-914388-78-0

En coédition avec ^{Éditions} L'IMÉLI



9 782914 388788

18 €